49945 B

STOLL, M.
C

MÉDECINE CLINIQUE.

MÉDECINE CLINIQUE,

DE MAXIMILIEN STOLL,

DOCTEUR en Médecine, Professeur public de Médecine Pratique, dans l'Hôpital Clinique de Vienne;

OUVRAGE traduit du Latin, sur l'Édition plus exacte, mieux soignée, de Paris, et augmenté de beaucoup de Notes;

Par MONSIEUR J. BOBE,

D. M., Professeur de l'École de Santé de Rochefort, Membre du Conseil de Salubrité Navale de ce Port, Associé Correspondant du Lycée des Sciences et des Arts de Poitiers.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ CROCHARD, Libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 36.

AN XII. (1804.)

a18332

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

ON a vu, dans la préface du volume qui *contient les Observations faites dans l'Ecole Clinique de Vienne*, pendant les années 1775 & 1776, le nombre considérable de maladies que Stoll a décrites, dans cet ouvrage, avec leur traitement; ce volume, qu'on peut regarder comme le second d'un ouvrage sur la Clinique, fournit de nouveaux exemples de quelques-unes des maladies, dont les traitemens, si méthodiques & si heureux, sont indiqués dans le premier; ils confirment encore la bonté de la méthode de l'auteur, déjà si bien démontrée; il renferme aussi la description de plusieurs maladies, dont ce médecin célèbre n'avait pas eu occasion de parler. Il traite, avec détail, des rhumes, des catharres, des toux convulsives, stomacales, & sur-tout de la *coquèluche* & des dangers qui accompagnent, si souvent, ces maladies familières & trop négligées.

Les réflexions qu'il fait sur le mot *malignité*; ce qu'il dit des fièvres malignes; le traitement

qu'il indique de ces maladies si fâcheuses; tout est neuf. Ce qui étonnera, peut-être, beaucoup de praticiens, c'est de voir Stoll démontrer, non seulement, l'inutilité, mais même le danger des *véficatoires* dans la *faibleſſe eſſentielle* qui accompagne ces maladies & les fièvres putrides, qu'il considère comme appartenant au même genre, mais dont les développemens sont moins funestes. Cependant il n'y a point de maladies dans lesquelles ce topique soit plus employé.

L'opinion de ce savant professeur, qui ne croit pas plus à la contagion de la peste, *le plus haut degré de la malignité*, qu'à celle des fièvres malignes, a été fortement combattue, elle n'en est pas moins instructive ni vraisemblable; on y découvre l'indice d'un traitement plus méthodique, & surement plus heureux de cette maladie épouvantable.

Les effets étonnans de la saburre, si bien indiqués dans le premier volume, ses altérations, les maladies diverses qu'elle produit dans les différentes saisons & chez les différens sexes, dans les tempéramens divers, sont suivis avec soin, découverts avec sagacité, & les exemples nombreux d'histoires de maladies produites par cette cause si fâcheusement féconde, ceux de leur traitement, ne peuvent qu'être utiles aux hommes de l'art, même les plus instruits.

Stoll voit cette ſaburre produire les fièvres *bilieuſes*, ſimples que je nomme *ſaburrales*; (j'ai indiqué, dans le premier volume, la cauſe de cette dénomination). Il la voit produire la phrénéſie, l'hémiplégie, la pleuréſie, l'hémoptiſie, les miliaires, la ſcarlatine, l'éryſipéle, l'ophtalmie, compliquer la variole, la rougeole; il la pourſuit, l'attaque, la combat, la chaſſe, & ſi, quelquefois, il ne parvient qu'avec peine à la découvrir & à l'expulſer, comme dans l'exemple qu'il cite d'une ophtalmie ſi opiniâtre qu'on l'a crut produite par le virus vénérien, le plus ſouvent il la découvre du premier coup-d'œil, & en débarraſſe le malade, ſinon toujours avec facilité, du moins avec certitude. La ſaignée ordinairement ſi nuiſible dans les maladies dépendantes de la ſaburre, lui ſert même quoique rarement à en modérer les fureurs.

Les chapitres dans leſquels il traite de la rougeole, de la variole, ſont on ne peut plus inſtructifs; tout y reſpire la médecine d'obſervation, rien n'y reſſent l'empiriſme; lus par des perſonnes intelligentes, ils doivent arracher beaucoup de victimes à cette maladie féroce; les conſeils de Stoll, ſur *l'innoculation* de la variole, ſont on ne peut plus précieux, ſur-tout à préſent que, graces au ciel, on commence à adopter, plus généralement, ce moyen efficace de préſerver tant d'enfans de la difformité ou de la mort. On y verra

combien la préparation, à cette opération, doit être ſimple, tandis que le plus ſouvent on employe des moyens *au moins inutiles*.

La fièvre *lente*, *nerveuſe* y eſt traitée avec

Les fièvres puerpérales d'une manière neuve, méthodique, & l'on y voit que cette maladie, ſi funeſte, dépend, beaucoup plus ſouvent qu'on ne le penſe, de l'état ſaburral du ſyſtême gaſtrique, que de l'inflammation, & que cependant elles n'exigent pas toutes l'uſage des émétiques, comme l'ancien gouvernement de France l'avait promulgué. Les ſuccès qui accompagnent le traitement de cette maladie, que Stoll indique, annoncent ſon efficacité.

Tout ce que Stoll a dit de relatif à cette maladie, s'applique, comme on le verra, aux coliques ſaburrales ou inflammatoires, qu'il eſt ſi ſouvent difficile de diſtinguer.

La deſcription de la fièvre particulière qu'a obſervée, Stoll, pendant l'été de 1777; le traitement qu'il y a oppoſé, ſeront très-utiles dans des maladies analogues, qui, certes, ne ſont pas rares.

L'auteur, dont nous traduiſons les préceptes, n'eſt pas écrit d'après l'obſervation; ſi l'hiſtoire qu'il fait des maladies qu'il a traitées, n'était pas auſſi authentique, on pourrait regarder, comme hippocratique, ce que Stoll dit de la néceſſité de

ſaigner dans l'hidropiſie de poitrine, & même dans l'aſcite : mais c'eſt au lit des malades que le célebre profeſſeur de clinique écrit ; c'eſt d'après ſes ſuccès ; ſa véracité eſt connue, &, d'ailleurs, les praticiens qui ont vu beaucoup de malades, ſur-tout dans les grands hôpitaux, ont pu obſerver les complications de ces hydropiſies avec l'inflammation ; heureux s'ils les ont reconnues ; plus heureux s'ils ont eu le courage d'y appliquer le traitement néceſſaire.

On a vu peu de maladies dont le traitement ait été plus livré à l'empirifme, que la *colique des peintres*, *des potiers*, *du poitou* ; l'ancien gouvernement Français ſemblait même l'avoir ſanctionné, en faiſant publier celui par les molchiques, qui était, alors, adopté à l'hôpital de la *Charité* de Paris.

Stoll a jetté le plus grand jour ſur cette maladie, qui eſt très-fréquente à Vienne ; il en décrit les ſymptômes avec ſa clarté ordinaire, & il démontre que la méthode, par les évacuans âcres, ſi uſitée, eſt ſouvent dangereuſe, & que l'emploi de ces remèdes doit être ſubordonné à la complication de cette colique fâcheuſe avec la préſence de la ſaburre bilieuſe dans les premières voies. Sa manière de guérir cette maladie eſt on ne peut plus méthodique. Il prouve enſuite que l'action de l'électricité, qu'on avait oppoſée à la paralyſie, qui fait quelquefois cette

maladie négligée ou mal traitée, nuit plutôt à la guériſon de ce ſymptôme, de cette maladie, qu'elle n'y eſt avantageuſe.

Il termine par un chapitre ſur les propriétés anti-dyſſentriques de la racine d'arnica, (*arnica montana*), & félicite les armées, où la dyſſentrie fait quelquefois des ravages ſi épouvantables, de la découverte qu'a faite le médecin Colin, d'un ſpécifique auſſi énergique.

Quant à ce qui m'eſt perſonnel, les notes que j'ai ajoutées à ce volume, ont été écrites dans le même eſprit qui a dicté celles du premier; on trouvera auſſi, dans ce volume, les nouvelles dénominations chimiques, anatomiques & phiſiologiques, à côté des dénominations ſynonimes, anciennes, & les noms des plantes & des autres objets d'hiſtoire naturelle & medicale, conſacrés par les auteurs les plus célebres, à côté de ceux que l'uſage avait établi dans quelques pays & qui n'étaient pas univerſellement adoptés.

Le dernier volume de la médecine clinique, qui eſt ſous preſſe, joint à ces deux premiers, formera un cours complet de médecine pratique, & ſervira auſſi, avec les ouvrages des auteurs qui ont écrit d'après leurs obſervations ſur les cadavres, de baſe au nouveau cours indiqué par le célèbre Cabanis, dans ſon diſcours ſur l'organiſation de l'enſeignement de la médecine en France.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

VOICI un autre volume de ma manière de traiter les maladies, produit des observations les plus exactes que j'ai faites au lit des malades,

Je n'ai point encore, pendant cette année, cherché à observer des cas rares, je me suis entièrement appliqué à indiquer, préciſément, quelle fut ſa conſtitution, les changemens de tems; à tracer un tableau fidele des maladies, & à faire connaître la nature de la matière morbifique. J'ai auſſi examiné, avec ſoin, les différentes combinaiſons des maladies, les paſſage différens & ſucceſſifs de l'une à l'autre, les ſymptômes biſares & vraiment ſurprenans qui, produits par une même cauſe, ſe montraient, en même tems, comme autant de têtes différentes de cette eſpèce d'hydre de Lerne.

Si pluſieurs médecins favoriſaient mes efforts, on pourrait eſpérer de faire, un jour, un ſyſtême de fièvres, établi ſur des principes plus certains; alors beaucoup de faits, raſſemblés par d'autres, ſans ordre & ſans égard pour les découvertes d'autri, & qui ſont comme autant de

membres épars dans le champ vaſte de l'obſervation, formeraient un ſyſtéme bien ordonné, qui réſiſterait aux ſubtilités des raiſonnemens, puiſqu'il ſerait l'ouvrage impériſſable de la nature, qui eſt toujours la méme.

Telle eſt la raiſon pour laquelle je me ſuis réſervé de faire connaître, dans d'autres tems, pluſieurs obſervations, principalement celle que j'ai faites ſur les cadavres. Satisfait aujourd'hui de cette ſimple deſcription des ſaiſons & des maladies qui, ſi je ne me trompe, eſt infiniment utile, quoique, peut être, elle ne plaiſe pas aux lecteurs, par ſon ſtyle monotone, peu élégant, & parce que j'y traite ſouvent des mémes choſes, toujours les plus connues; mais j'ai mieux aimé, ne plaire qu'à peu de perſonnes & être utile au plus grand nombre, que de capter les vains ſuffrages de la multitude, par la variété des ſujets & l'agrément du ſtyle.

J'aſſure que je ne me ſuis attaché à aucune méthode de préférence, mais que j'ai choiſi celle que néceſſitaient la conſtitution de l'année & les maladies qui y répondaient, & que tantôt il a fallu ſeulement employer la ſaignée & les autres antiphlogiſtiques, très-ſouvent les émétiques preſque ſeuls, & qu'il était auſſi quelquefois néceſſaire d'employer ces deux ſortes de moyens.

Je penſe que ceux qui travaillent à faire des découvertes ſont bien dignes d'éloges, mais que ceux qui examinent, raſſemblent, commentent, rectifient les connaiſſances que les anciens nous ont laiſſées, employent auſſi fort bien leur tems. Les premiers découvrent des pays inconnus, ceux-ci apprennent à bien cultiver la terre qui les a vus naître, ils n'aquièrent pas autant de gloire, mais il en retirent autant d'avantages; ſi j'ai atteint ce but, je ſuis bien récompenſé de ma patience & de mon travail.

JOURNAL

DE L'ANNÉE 1777.

CHAPITRE PREMIER.

JANVIER.

Il négea beaucoup au commencement de janvier; un vent violent & furieux ſouffla par intervales; le tems était froid. Il y eut quelques jours moins froids, au milieu du mois, la gelée fut plus forte depuis le 17 juſqu'au 23; le dégel revint encore; le tems fut tempéré; la neige fondit. Deſcription de janvier.

Le thermomètre de Reaumur indiqua le plus grand froid, le 7 & le 19 de ce mois, il était deſcendu à — o 8, c'eſt-à-dire au-deſſous du point de congellation.

Le froid fut le moins fort les 13, 23, 24, 25, 26. Le liquide du thermomètre marquait + o 1 deg., c'eſt-à-dire au-deſſus du point de congellation.

La chaleur moyenne de l'atmoſphère fut indiquée par le même inſtrument. — o 2 $\frac{1}{2}$ (*a*).

La plus grande hauteur du Mercure, dans le baromètre, fut de 28 pouces 6 lignes de Vienne, on l'obſerva le 17.

La moindre, de 27 pouces 6 lignes, fut obſervée le 8 & le 19.

La diathèſe inflamatoire fit de grands ravages pendant ce mois. Elle produiſit de fréquentes pleuréſies, des rhumatiſmes inflammatoires, des lumbago, des douleurs ſciatiques. Le cours des maladies était rapide, impétueux, accompagné de dangers. Il y avait beaucoup de malades, il en mourut peu; on employa fréquemment, & avec beaucoup davantage, les ſaignées & le traitement entièrement anti-phlogiſtique; on fit peu d'uſage des émétiques.

(*a*) Pour connaître la cha'eur moyenne, on additionnait les degrés de chaleur remarqués pendant chaque jour du mois, & on diviſait le produit par le nombre de jours contenus dans ce même mois.

CHAPITRE II.

FÉVRIER.

Les alternatives de froid & de chaud furent très-grandes, depuis le commencement de février jusqu'au milieu de ce mois; deux jours tempérés étaient alternativement suivis de deux jours de froid. Il ne négea qu'une ou deux fois, & encore très-peu. Le tems fut sec & serein pendant les quatre jours qui suivirent le 15; le reste du mois fut, en grande partie, nébuleux & très-humide; il ne tomba de la neige qu'une seule fois, & fort peu. Le vent ne souffla point, ou il fut très-léger. Description de février.

Le plus grand froid se fit ressentir le 1.er & le 2 février; le liquide du thermomètre était condensé jusqu'à — o 7 $\frac{1}{4}$ degré.

Le 26 fut le jour le moins froid, ce liquide fut élevé jusqu'à + o 7 degrés.

La chaleur moyenne de l'atmosphère fut + o $\frac{1}{2}$ degré.

Ce fut le 26 & le 27 que le Mercure s'éleva le plus dans le tube de torricelli, il monta jusqu'à 28 pouces 3 lignes.

Le 18, jour de ſa moindre élévation, il s'arrêta à 27 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$.

On remarqua, pendant la première moitié du mois, des fièvres dont le caractère, la terminaiſon & le nombre, ne différaient point de ceux des maladies qu'on avait obſervées au commencement de l'année; mais, vers la fin de ce mois, ce nombre diminua, leur caractère fut moins dangereux, leurs cours moins rapide, il mourut peu de malades.

Catarrhes febriles & inflammatoires.

Vers la fin du mois, on vit plus de fièvres catarrhales & moins de pleuréſies, à moins qu'on ne veuille regarder cette ſorte de fièvre comme une pleuréſie plus douce, moins dangereuſe, qui ne fixait pas les malades au lit, & dont la durée était plus longue que celles des pleuréſies aiguës, obſervées pendant les ſemaines précédentes.

Leur traitement.

On guérit cette fièvre catarrhale par la méthode anti-phlogiſtique, les ſaignées, les décoctions de plantes & de racines émolientes, avec une très-petite quantité de nitrate de potaſſe, (ſel de nitre).

Négligés, ils dégénèrent en phtiſie.

J'ai ſouvent vu, pendant cette année & les précédentes, la ſorte de fièvre catarrhale qui ſe développait dans les ſaiſons qui favoriſaient l'inflammation, ſe terminer par une phtiſie incurable du poumon.

Il faut ſaigner.

J'ai trouvé la cauſe de cette terminaiſon fâ-

cheuſe, en ce que beaucoup de praticiens de ce pays, penſent que la ſaignée n'eſt jamais utile dans ces maladies (1), & en ce qu'ils ne s'appliquent point à connaître qu'elle eſt la ſorte de rhume à laquelle ce moyen eſt contraire, & celle qui l'exige.

On ne doit point confondre les différentes ſortes de rhumes.

Ils donnent, en effet, le même nom de rhume à des maladies très-différentes, qu'ils regardent comme une même maladie à laquelle la ſaignée eſt toujours nuiſible.

Les rhumes, pendant cette ſaiſon, étaient produits par une diatheſe inflammatoire générale, qui affectait plus particulièrement les poumons. Ces rhumes étaient vraiment inflammatoires, ou compliqués d'inflammation. On eut dû les nommer pleuréſies ou péripneumonies

---

(1) L'opinion du vulgaire eſt auſſi très-contraire ici, à l'emploi de la ſaignée dans les rhumes; beaucoup de praticiens la partagent. Celà ne tiendrait-il pas à ce que ceux-ci auraient obſervé que, dans ce climat humide, l'uſage de ce moyen eſt plus rarement indiqué. Mais l'homme inſtruit ſait diſtinguer les cas particuliers; il connaît l'influence des différentes ſaiſons, des différentes modifications de l'atmoſphère pendant ces mêmes ſaiſons, ſur les individus qui y ſont expoſés. Il s'écarte des règles générales lorſqu'il le faut, & il trouve ici, quelquefois, qu'il eſt néceſſaire d'employer la ſaignée dans les rhumes.

légères. Une ou deux ſaignées, des boiſſons abondantes, émolientes, nitrées, étaient on ne peut pas plus utiles, &, lorſque l'inflammation était calmée, & que le malade touſſait, cependant encore par habitude, un narcotique, donné le ſoir, appaiſait l'irritation des poumons.

Pourquoi et combien il eſt dangereux de négliger les rhumes

Cette maladie légère, en apparence, en impoſe à beaucoup de malades, de telle manière qu'ils ne ſe préſervent point de l'air froid, qu'ils ne diminuent rien de leur régime ordinaire, ni la viande, ni le vin; ils regardent ce rhume comme un événement heureux, ſigne d'une bonne ſanté, & ils penſent qu'il leur ſuffit de boire, une ou deux verrées de tiſanne pectorale, par jour. Cependant, quoique l'inflammation des poumons ne ſoit pas très-vive, elle mine ſourdement ces viſcères, & le pus qui s'eſt formé, ſans qu'on s'en apperçut, & qui eſt renfermé dans les clapiers, détruit tôt ou tard, ces organes de la reſpiration.

Le rhume ſaburral diffère de celui que je viens de décrire.

Il eſt une autre ſorte de rhume, qu'on obſerve ordinairement dans d'autres ſaiſons, & qui ne ſe comporte pas de la même manière, c'eſt le rhume ſaburral. En effet, dans les ſaiſons où règnent les fièvres ſaburrales, & ſur-tout la pleuréſie ſaburrale, on obſerve, en même temps, pluſieurs maladies plus légères qui ne ſont pas encore développées, qui n'ont pas encore le port de la famille à laquelle elles appartiennent, & qui

ſont comme compagnes de la maladie principale. Il y a une ſorte de rhume qui tient un des premiers rangs parmi ces maladies ; elle a le même caractère de la fièvre ſaburrale dominante qu'elle accompagne, mais les ſymptômes n'en ſont pas auſſi graves. Les ſaignées ſur-tout, lorſqu'on les réitère, ou qu'on les fait trop abondantes, aggravent beaucoup cette maladie, de même que la fièvre ſaburrale dominante. Les purgatifs ou les émétiques les guériſſent quelquefois ; ces derniers plus ſûrement ; mais les éméto-cathartiques les guériſſent toujours.

Deſcription ſuccinte de cette maladie.

Son traitement.

On vit alors quelques fièvres intermittentes, mais en très-petit nombre, elles furent peu opiniâtres, & cédèrent à l'uſage, preſque ſeul, des fondans & des anti-phlogiſtiques.

Ayant eu, pendant les derniers jours de l'année précédente, une maladie très-maligne, à laquelle je n'échappai qu'avec la plus grande peine, & après avoir eu à luter longtems contre la mort, il me manque beaucoup d'obſervations, & je n'en ai preſqu'aucunes de celles faites pendant ces deux mois. Je vais donner, à leur place, la deſcription très-exacte de cette maladie ſi dangereuſe ; je la dois à Antoine *Cœnen*, étudiant en médecine, plein de ſagacité, qui ne m'abandonna point pendant ma maladie, & à qui je donne, ici, avec bien du plaiſir, un témoignage

Hiſtoire d'une maladie maligne.

public de ſon attachement pour moi. Je penſe que cette hiſtoire fournit pluſieurs obſervations, & qu'elle n'eſt pas moins intéreſſante que les deſcriptions des maladies qu'Hippocrate nous a laiſſées. Il y a certainement égalité dans l'intenſité de la maladie, & l'on doit avoir autant de confiance dans la fidélité de l'hiſtorien.

Pourquoi celui qui veut décrire la maladie qu'il éprouve, le fait ſouvent mal, & ſe traite mal lui-même.

J'avoue que j'aime ſouvent mieux l'hiſtoire d'une maladie, faite par un médecin qui l'obſerve avec attention, ſur un autre, & qui en note les accidens, que celle de la même maladie faite par le médecin qui en eſt attaqué.

Cette aſſertion eſt contraire à l'opinion de beaucoup de monde, & elle ſemblera moins vraiſemblable ; mais je ſçai combien il eſt différent de connaître une maladie qu'on obſerve ſur une autre, & de la bien décrire, lorſqu'on l'a bien reconnue, ou, ſachant la médecine, de connaître ſoi-même la maladie qu'on éprouve, de juger ſainement de ſon intenſité, des cauſes qui l'ont produite, & d'y oppoſer un traitement régulier, dicté par la raiſon, & non par la crainte.

Certes, j'ai rarement trouvé quelqu'un qui répondit d'une manière plus embaraſſée, & dont les réponſes ridicules fuſſent moins propres à déterminer un diagnoſtic certain, que la plupart des médecins, lorſqu'ils racontent leurs maladies

à leurs collégues, en leur demandant ſérieuſement de les ſoulager.

J'en ai connu beaucoup qui ſe traitaient fort-mal, & quelques-uns qui ont employé un traitement funeſte, en voulant ſe guérir de maladies qui n'étaient pas difficiles à ſoigner, & contre leſquelles ils auraient été utiles à tout autre qu'à eux-mêmes.

J'en ai vu un ſe faire ſaigner, juſqu'à ce qu'il tombât en ſyncope; parce qu'il avait une céphalalgie légère, ſymptôme précurſeur d'un *coryſa*. Sa ſanté fut altérée d'une perte de ſang ſi abondante, & il fut très-longtems après ſans pouvoir ſe rétablir. Il ſe croyait menacé d'une apoplexie. Il aurait certainement rejetté cette idée, s'il avait eu à traiter un autre malade du même tempérament.

J'en ai connu un autre, auſſi célèbre par ſes ouvrages que ſavant dans la pratique, qui, depuis pluſieurs années, ſe faiſait ſaigner une ou même deux fois par mois, par la même crainte d'une apoplexie dont il était moins menacé que perſonne, & qui ſe précipitait dans le tombeau pour échapper à une mort imaginaire. Il ne ſe reſſouvenait pas que « *c'eſt une véritable folie* » *d'accélérer ſa mort pour l'éviter.* »

L'impatience de connaître le deſtin des hommes, un trop grand amour de ſoi, empêchent

ces médecins de porter un jugement ſain ſur leur ſanté & celle des leurs, ils ne peuvent ſupporter les contrariétés.

Maladie de l'auteur

Pendant que je faiſais, en Hongrie, il y a quelques années, les fonctions de phyſicien, je fus, deux fois, atteint d'une fièvre putride d'automne très-grave; j'eus enſuite, très-ſouvent, la fièvre intermittente, quotidienne, tierce, de ſorte que j'eus, pendant dix-huit mois, des retours continuels de cette dernière fièvre, quoique j'euſſe employé, mais en vain, toutes ſortes de moyens, même le quinquina, qui, à la longue, ſemblait avoir perdu, pour moi, ſes propriétés fébrifuges, & quoique je l'euſſe pris pendant une année à très-hautes doſes, ſans avoir négligé les autres choſes indiquées.

Je laiſſai enfin, avec regret, un pays dont j'aimais les habitans, &, abandonnant un climat qui n'eſt cependant pas inſalubre pour les autres, je vins à Vienne pour ſoulager, dans mes entretiens avec mes amis, mon eſprit fatigué par l'étude & par une longue maladie, & pour ſuivre les avis qu'ils me donneraient pour le rétabliſſement de ma ſanté.

Je me rétablis: cependant j'avais de tems en tems la bouche amère, l'épigaſtre douloureux, & le teint légèrement jaune.

Ma ſanté, que je ne pouvais recouvrer d'aucune

manière, fut ainſi chancelante pendant quinze mois.

A l'approche de l'automne 1776, ayant été forcé de me livrer à un travail très-conſidérable & très-ingrat, étant en même-tems en proie à de longs chagrins, cauſés par des malheurs domeſtiques, qui m'affectèrent d'autant plus que je ne pouvais pas les épancher, l'amertume de la bouche & la douleur d'eſtomac commencèrent à augmenter. Les eccoprotiques ſalins me ſoulagèrent ſans me guérir. Vers le milieu du mois de décembre de la même année, m'étant éveillé, un matin, couvert de ſueurs, auxquelles je n'étais pas habitué, il me ſembla que j'avais l'épigaſtre chargé d'un poids conſidérable, il ſe diſſipa lorſque je fus ſorti du lit. J'étais plus ſenſible au froid que de coutume, même dans une chambre échauffée, j'avais des rapports très-brûlans, leur acrimonie était telle que je ne puis l'exprimer, cependant mon appétit n'était point diminué.

J'aurais pu prévenir le mal qui me menaçait, ſi mon eſprit, fortement occupé d'autres choſes, m'avait permis de m'occuper de moi-même. J'eus un mal de tête obſcur le 20 décembre 1776, à 7 heures du ſoir; j'avais une tendance au ſommeil que je ne pouvais ſurmonter, mes perceptions n'étaient pas claires; j'avais les [illegible] douloureux; je me plaignais. Je paſſai une très-

mauvaiſe nuit, ſans dormir, très-agité, & dévoré par la chaleur.

Une doſe de tartrite acidule de potaſſe (crême de tartre), que je pris le 21 décembre, me fit pouſſer ſept ſelles, je n'en obtins aucuns ſoulagemens. J'avais un mal de tête inſupportable, la fièvre fut plus forte, la nuit fut plus mauvaiſe que la précédente.

La raiſon du malade s'étant obſcurcie, il ne put prendre ſoin lui-même de ſa ſanté; il fit uſage de boiſſons rafraichiſſantes (1).

Le 22 décembre, tous les ſymptômes étaient plus intenſes, il avait l'eſprit préſent pendant le jour, il fut agité pendant la nuit, il délira un peu, & continua les mêmes remèdes.

Les ſymptômes augmentèrent beaucoup le 23 & le 24 décembre; il avait le pouls plein, fort, fréquent; il fut agité pendant la nuit, il dormit peu, fit des rêves épouvantables, il n'avait pas l'eſprit bien préſent. On lui donna beaucoup de lavemens, & on continua les mêmes remèdes.

Le 25 décembre n'amena point de changement; on fit, à ce malade, une ſaignée de 7

---

(1) Ici l'auteur, près de n'avoir plus l'eſprit préſent, ſemble ne plus raconter lui-même ſon hiſtoire, mais en abandonner le récit à un autre.

onces. Le ſang ſe recouvrit d'une croute, qui préſentait beaucoup de ſurface, d'un gris cendré, livide, molle, tremblante, exactement ſemblable à une gelée, il n'en reſſentit aucun ſoulagement. Le ſoir, du même jour, on lui retira une égale quantité de ſang, il n'était point couenneux; ſa ſurface était rouge, le caillot qui ſe forma, était épais, viſqueux, ſans ſérosité; il paſſa la nuit dans une grande agitation, & de tems en tems, il n'avait pas l'eſprit préſent.

Il était brûlant le 26 décembre, la chaleur qu'il éprouvait, avait été continuelle, depuis le commencement de la maladie, & n'avait été interrompue par aucun friſſon; le pouls était très-fréquent, plus faible, il avait l'eſprit beaucoup moins préſent qu'il ne l'avait eu les jours précédens. On lui appliqua des ſinapiſmes ſur la plante des pieds. On continua les mêmes remèdes. La nuit fut plus mauvaiſe.

Le 27 décembre; il avait une chaleur dévorante, le pouls plus petit & plus faible; il dormait peu, il était épouvanté, agité, il extravaguait. On lui applica deux véſicatoires aux jambes. On lui adminiſtra de la décoction d'orge, acidulée avec une grande quantité d'acide ſulfurique, étendu dans l'eau (eſprit de vitriol dulcifié) de l'extrait de quinquina & du camphre. Il paſſa une très-mauvaiſe nuit, ſans dormir, dans le délire, en babillant.

Le 28 décembre, la région épigaſtrique était tendue, élevée, douloureuſe, *tympanitique*. Il délirait auſſi de tems en tems, il fut ſpontanément trente fois à la ſelle pendant ces 24 heures; il était très-faible, ſa langue ſe deſſéchait.

Cette évacuation fut arrêtée le 29 décembre, avec un lavement préparé avec le lait, la thérébentine, le jeaune d'œuf & la thériaque d'andromaque. On appliqua deux autres véſicatoires aux cuiſſes, & de nouveaux ſinapiſmes à la plante des pieds; il fut aſſoupi pendant la nuit comme il l'avait été pendant le jour.

L'aſſoupiſſement continua le 30 & le 31, il fut dans le délire, délira moins enſuite, ſon pouls était petit & très-vîte, il lâcha ſes excrémens dans le lit, ſans s'en appercevoir. Les nuits étaient plus fâcheuſes que les jours.

Il eut une légère tranſpiration générale le 1.er janvier, le délire était fort & continuel. On lui appliqua deux véſicatoires aux bras.

Le 2 janvier, il fut dans un délire continuel & féroce; il riait, jettait des cris, ſes yeux étaient ſaillans, immobiles, ſon regard ſombre, farouche; il bégayait, il avait la voix rauque, cherchait à ramaſſer des floccons, & jouait avec ſes mains. Il avait des ſoubreſauts, des tendons; ſon pouls, qui était très-vîte, très-fréquent, & dont les pulſations étaient très-irrégulières, était

très-petit, & disparaissait sous le doigt. On lui avait donné jusqu'alors de grandes doses d'extrait de quinquina. Il ne put avaler, pendant ces 24 heures, ni les alimens, ni les remèdes qu'on lui mettait dans la bouche. Le soir, il eut encore une moiteur générale, il toussa & expectora qeulques crachats visqueux. On lui appliqua un large véscatoire à la nuque.

Jusqu'à ce jour la maladie avait pris des accroissemens ; mais on crut qu'il mourerait dans cette journée, & l'on préparait déjà ses funérailles.

Le 3 janvier, au matin, il était plus tranquille, son délire était moins fort, il était interrompu, ses mains n'étaient plus agitées de mouvemens irréguliers; il demanda l'urinal. Sa faiblesse était extrême, il avala de nouveau, quoiqu'avec peine, les boissons qu'on lui présenta; il dormit de tems en tems, sa toux était accompagnée de crachats gluans & visqueux, il eut le soir un sommeil profond & tranquile, pendant lequel sa respiration était bonne; il fut accompagné, durant toute la nuit, d'une sueur égale, universelle qui le soulagea beaucoup. Le pouls s'éleva un peu, il était un peu plus fort.

Pendant tout le cours de la maladie, ses urines avaient été presque naturelles; elles avaient seulement été obscurcies par une énéorème, la

langue avait été le plus ſouvent humide, le ventre mou, la reſpiration bonne.

Le 4 janvier, au matin, il recouvra ſa raiſon, reconnut ceux qui l'environnaient, il était tranquille, & paſſa le jour ſans éprouver de chaleur; il en reſſentit un peu pendant la nuit; il dormit, & fit des ſonges effrayans.

Depuis ce jour, il eut toujours l'eſprit préſent; cependant les nuits n'étaient pas encore calmes, elles étaient troublées par des rêves & par des ſueurs légères. Il exprima, pour la première fois, le deſir de prendre quelques alimens (*a*).

Lorſque toutes les facultés de mes ſens externes étaient ſuſpendues, quoique mon eſprit fut profondément agité, il eſt étonnant combien quelques-uns de mes ſens internes avaient conſervé de vigueur.

Les ſens internes ont encore de la force, lorſque les ſens externes ſont entièrement anéantis.

Quoiqu'il y eut, en effet, près d'un an d'écoulé lorſque je faiſais cet extrait de mon journal, je me reſſouvenais encore, très-parfaitement & très-clairement, de tout ce dont mon eſprit égaré, s'occupait alors.

Lorſqu'après avoir recouvré, pour ainſi dire, tout-à-coup, la vue, l'ouie, & les autres ſens externes, je commençai à reconnaître ceux qui

(*a*) Ici l'auteur recommence ſon récit.

m'approchaient,

m'approchaient, je n'abandonnai point les idées que j'avais conçues pendant mon délire, &, jouiſſant entièrement de mes ſens externes, je travaillai pendant longtems à achever ce dont je m'étais occupé lorſque je délirais; cela fit, qu'ayant mon eſprit ſi préſent qu'il ne ſe troublât plus enſuite, & que me connaiſſant parfaitement, ainſi que mes amis, quelques-uns de ceux qui vinrent me voir, crurent, cependant encore, que j'extravaguais, parce que je leur diſais des choſes qui avaient rapport à ce que j'avais conçu dans mon délire.

Il me fallut, pendant ma convaleſcence, employer différens raiſonnemens & un examen bien ſévère, pour reconnaître ſi j'avais ébauché, le travail dont j'avais des idées ſi claires & ſi ſuivies, avant ma maladie, pendant que je me portais bien, ou s'il était le produit de mon imagination égarée par le mal.

Depuis le 4 janvier, juſqu'à la fin de ce mois, je fus incommodé nuit & jour par une ſalivation abondante, j'avais l'arrière-bouche ſans ceſſe agacée par l'afflux continuel de la ſalive ſur cette partie, ce qui me cauſait une toux fatigante, ma poitrine était cependant en bon état, & ne me faiſait point de mal.

Les vertiges & les défaillances m'empêchaient de me tenir debout.

Dépravation de la vue dans un convalescent.

Tous les objets qui avaient une direction perpendiculaire, me paraiſſaient tellement inclinés & penchés en avant, qu'il me ſemblait qu'ils allaient tomber ſur ma tête, & tout ce qui était paralelle à l'horiſon me paraiſſait élevé, ou s'élever de telle ſorte, que ceux qui ſe promenaient dans la chambre, me ſemblaient monter ſur un plan incliné, & lorſque je me promenais moi-même, ſur le parquet, qui était parfaitement horiſontal, il me ſemblait que je montais auſſi ſur un plan incliné.

Cette altération de ma vue ſe diſſipa à meſure que je m'éloignais davantage du tems où j'avais été malade; je repris mes forces, *& la ſanté, la première des divinités, me jetta, de nouveau, un regard favorable.*

Je repris mon ſervice dans l'hôpital, le 1.er mars 1777.

Depuis ce tems, je jouis d'une parfaite ſanté, & beaucoup meilleure qu'elle ne l'était avant que j'euſſe cette maladie.

Le quinquina (cinchona officinalis), & les véſicatoires, ſont ceux des médicamens qui fûrent employés avec plus d'avantage. On ne put me faire faire un plus long uſage du camphre, & de l'acide ſulfurique étendu dans l'eau (eſprit de vitriol dulcifié), à cauſe de la chaleur d'entrailles que me cauſaient ces médicamens.

Ce fut encore l'écorce du pérou qui conſolida ma guériſon.

Je ne doute pas que je n'euſſe détourné cette maladie, ſi, en me faiſant vomir à propos, j'avais détruit le foyer du mal qui me menaçait, lorſque des rapports âcres, une grande amertume de la bouche, une ancienne faibleſſe d'eſtomac, & des indiſpoſitions des premières voies me l'annonçaient; mais, lorſque le mal ſe fut développé, étendu, il était trop tard, & il eut été inutile de penſer à en étouffer le germe.

Juſqu'à ce que la matière morbifique ſubjuguée, fut expulſée, il ne reſtait qu'à s'oppoſer à la tendance putride de la maladie par des remèdes efficaces, & à agacer les fibres engourdis par le ſtimulus des véſicatoires.

Entre deux mille malades attaqués de fièvres aigues, je n'en ai vu aucun, dans l'hôpital, qui ait deux fois échappé à tant de ſymptômes; mais beaucoup ſont morts ſans avoir éprouvé un auſſi grand concours de maux.

Notions diférentes dela fièvre maligne.

Tout le monde conviendra que la fièvre que j'ai eue, eſt une fièvre maligne. Tous ſe rangeront de cet avis, quoique tous ne ſe forment pas la même idée du mot malignité, & qu'on ſoit, à cet égard, d'avis très-différent.

J'ai raſſemblé l'hiſtoire de pluſieurs fièvres, que tous les lecteurs conſidéreront unanimement

comme malignes, quoiqu'elles diffèrent tellement entr'elles, qu'aucune des définitions données jusqu'à-présent du mot malignité, ne puisse s'appliquer à toutes.

J'ai vu, en effet, des malades dont le pouls, les urines & la chaleur étaient naturels, succomber, sans qu'on s'y attendit, à des fièvres malignes.

D'autres, au contraire, avaient une fièvre très-sensible & très-forte; ils n'avaient aucuns des signes de cette bénignité insidieuse; cependant la marche & la terminaison de la maladie, démontraient que les uns & les autres avaient eu des fièvres malignes.

J'ai observé quelques fièvres qui se glissaient, pour ainsi dire, sans qu'on s'en apperçut, chez des malades qui n'étaient point forcés de garder le lit, & qui pouvaient même se promener; les symptômes augmentaient enfin, & ces fièvres donnaient, à la longue, des signes évidens de malignité.

D'autrefois elles attaquaient subitement des personnes, auparavant bien portantes, & les jettaient tout-à-coup dans la plus grande prostration de force.

La manière d'être de l'esprit n'était pas toujours la même dans toutes les fièvres malignes, il y avait des malades insoucians, indifférens, d'autres très-craintifs, très-inquiets de leur guérison, & qui avaient perdu toute espérance; les uns avaient des idées très-précises de ce qu'ils

avaient fait avant leur maladie; ils ſe reſſouvenaient très-exactement, même des plus petites choſes; ceux-ci étaient vraiment ſtupides, ils avaient perdu la mémoi e, leur eſprit n'était pas aſſuré.

J'ai vu d'autres anomalies de la fièvre, ceux qui ne les ont pas obſervées ne peuvent ſe faire qu'une idée très-imparfaite de ce que c'eſt que malignité.

Quelque fut la bizarerie de ces ſymptômes différens, parmi ce grand nombre de malades, je n'en ai jamais trouvé aucun, qui, jouiſſant d'une parfaite ſanté, ait été tout-à-coup attaqué d'une fièvre maligne, ſans en avoir eu avant, quelques preſſentimens.

J'en ai vu beaucoup qui diſaient ſe porter très-bien, avant l'invaſion de ces maladies; mais en m'informant ſoigneuſement, & en examinant plus attentivement, je découvris aiſément les premiers linéamens de la maladie, mais qu'ils avaient été négligés, & que le malade, trop peu inſtruit, ou trop inſouciant, ou trop affairé, n'y avait point porté ſon attention avant que cette fièvre ſe développât avec fureur.

Je n'ai vu aucune fièvre maligne qui n'eut une cauſe bien remarquable & très-ſaillante.

Des cauſes des fièvres malignes.

Les malades qui eûrent des fièvres malignes, avaient tous, ſans en excepter un ſeul, les premières voies altérées de différente manière, & des ſignes non-équivoques de la préſence de la

ſaburre dans le ſyſtème gaſtrique, avant le développement de la maladie & dans ſon commencement, & c'était *la cauſe évidente de cette maladie qu'on retrouvait chez tous ces malades.*

J'ai dit que cette cauſe était évidente, quoique nous ne connaiſſions pas ſa manière d'agir.

D'après cela, les fiévres malignes que j'avais vues, avaient une cauſe connue; mais on ignorait la manière d'agir de cette cauſe, qui était cependant apparente.

Comment les fièvres ſaburrales, putrides, pituiteuſes deviennent malignes.

J'ai vu des fièvres ſaburrales putrides qui n'avaient certainement pas, en elles-mêmes, le plus léger ſymptôme de putridité, devenir très-malignes, par différentes cauſes, ſoit parce qu'on avait négligé d'y apporter remède, ſoit parce qu'on avait employé des remèdes échauffans, ou parce qu'on avait ſaigné mal-à-propos, & fait un uſage irréfléchi des anti-phlogiſtiques.

On voyait très-peu de fièvres de cette ſorte qui duſſent être rangées, pendant les premières 24 heures, dans la claſſe des ſaburrales putrides, & qui, après ce tems, ſe changeaſſent tout-à-coup & ſpontanément en fièvres malignes.

J'ai vu des fièvres qui, dès leur invaſion & pendant leur développement, étaient lentes, nerveuſes, ſaburrales, putrides, miliaires, érépipellateuſes, devenir quelquefois ſubitement malignes, par les raiſons que j'ai indiquées.

Je prevenais efficacement ce changement malheureux d'une fièvre bénigne, en une fièvre maligne, pourvu que les malades fuſſent confiés à mes ſoins, avant qu'il ſe fut opéré.

De deux ſortes de météoriſm.

J'ai reconnu deux ſortes de météoriſme dans les fièvres ſaburrales putrides, ou dans celles plus funeſtes qui en dérivaient; c'eſt-à-dire, les fièvres malignes; l'une était mortelle, elle arrivait lorſque les inteſtins, viſcères qui, dans ces ſortes de fièvres, ſont plus ſoumis à la putridité, ayant perdu leur reſſort, étaient diſtendus par les fluides élaſtiques qui ſe dégagent des matières fécales en putréfaction, & diſtendaient eux-mêmes l'abdomen comme dans la tympanite, tandis que les malades avaient le dévoiement. Cette diarrhée était ordinairement la terminaiſon de cette maladie funeſte.

(1) L'autre ſorte de météoriſme eſt ſuſceptible

(1) Cette ſorte de météoriſme eſt, ici, un ſymtôme aſſez ordinaire, chez les nouvelles accouchées, de la fièvre qu'on déſigne par le nom de *puerpérale* Cette intumeſcence eſt accompagnée de douleur aiguë de tout l'abdomen qui ne peut ſupporter le plus léger contact, de ſuppreſſion des lochies; elle eſt ſouvent conſidérée comme ſymtôme de l'inflammation des viſcères abdominaux, & principalement de la matrice. La ſaignée qu'on lui oppoſe, l'augmente le plus ſouvent, tandis que les purgatifs & les émétiques la guériſſent ſurement. Je n'ai pas beſoin de dire combien les éménagogues & tous les *ariſtoloches* ſont nuiſibles dans ce cas.

d'être guéri; il ſurvient lorſqu'une grande quantité de ſaburre accumulée, dans l'abdomen diſtendu, commence à ſe mettre en mouvement, & fait des efforts pour s'échapper; les inteſtins ayant conſervé leur intégrité, malgré leur faibleſſe.

On obſerva cette dernière ſorte de météoriſme dans la fièvre dont je fus atteint. Je dirai plus bas comment je prévins ces diarrhées fatigantes, ou comment je les arrêtai lorſqu'elles ſe montrerent chez les malades confiés à mes ſoins.

La fièvre maligne n'eſt pas ſpécifique & ſui generis.

L'hiſtoire des fièvres malignes prouve qu'il n'y a aucun ſigne pathognomonique de la malignité, qu'on ne peut point la définir, & qu'il n'y a point de fièvre maligne ſpécifique, *ſui generis*. D'après cela, la nature de la malignité n'eſt pas la même chez les différens malades; les ſignes en ſont auſſi différens, le traitement doit auſſi varier. Chaque maladie a un genre de malignité particulière, & exige auſſi un traitement particulier; mais je m'étendrai davantage, ailleurs, ſur ce ſujet.

La malignité diffère chez les différens individus.

CHAPITRE III.

MARS.

Deſcription du mois de mars.

Les premiers jours de ce mois fûrent très-humides & nébuleux; mais il tomba peu de neige & de pluie. A compter du 8, le tems

fut plus ſérein & ſec; du 11 juſqu'au 25, le ciel fut obſcurci par des nuages amoncelés & chargés d'humidité; ils donnèrent naiſſance à des vents violens & continuels, qui fûrent accompagnés de pluie, de grêle & de neige. Depuis ce jour, le tems fut ſérein, très-beau, il n'y eut que peu de nuages, pendant la matinée ſeulement, ſans vent; les nuages ſe montrèrent de nouveau, à la fin du mois, pendant le règne d'un vent de nord très-froid.

Le plus grand froid ſe fit reſſentir le 7 mars; le thermomètre indiquait — o 1 degré.

La plus grande chaleur le 29; il indiquait + — o 16 degrés.

La chaleur moyenne de l'atmoſphère fut + — o 5 $\frac{1}{2}$.

La plus grande élévation du Mercure, dans le baromètre, fut obſervée le 24 mars; elle était de 28 pouces 4 lignes.

La moindre élévation fut obſervée le 12 mars; elle était de 27 pouces 4 lignes.

Ce mois fut plus ſalubre que les précédens; on vit, en général, peu de maladies qui n'étaient pas très-aiguës.

Parmi ces maladies, les plus fréquentes fûrent les ſciatiques, les lumbago, qui étaient plus rebelles & plus opiniâtres que de coutume. Je tentai la guériſon des rhumatiſmes que j'eus à ſoigner

Rhumatiſme différent & ſon traitement

les premiers, par la ſaignée & l'application d'un large véſicatoire ſur la partie douloureuſe. Mais, quoique le ſang fourni par les ſaignées, fut recouvert d'une croûte inflammatoire très-épaiſſe, cette opération ne procura aucun ou preſqu'aucun ſoulagement; les véſicatoires, dont j'avais ſi ſouvent admiré, l'année précédente, les vertus, pour ainſi dire ſpécifiques, contre les rhumatiſmes inflammatoires qui avaient leur ſiège ſur les lombes, les membres & la poitrine, ne produiſirent aucun effet avantageux; je ne vis, que tard, que j'avais regardé, comme inflammatoire, un rhumatiſme qui ne l'était pas, & que j'avais été trompé par le froid de la ſaiſon, par l'apparence inflammatoire du ſang, & par l'état inflammatoire des maladies qui avaient régné juſqu'alors.

Rhumatiſme dont la ſource était dans l'eſtomac.

Ces rhumatiſmes avaient leur ſource dans l'eſtomac. Dans la ſaburre dont ce viſcère était rempli, quoique la plupart des malades n'offriſſent que quelques indices de cette ſaburre amère, je découvris, par hazard, le remède à cette maladie. Je donnai comme altérant, à un malade attaqué d'une douleur ſciatique opiniâtre, l'oxide d'antimoine ſulfuré orangé, (ſoufre doré d'antimoine.) Ce remède fit vomir ce malade malgré moi, quoiqu'il ne préſenta preſqu'aucun ſymptôme, ou du moins ne donna que des ſignes

douteux de la préſence de ſaburre dans les premières voies, & que les ſaignées, qu'on lui avait faites auparavant, euſſent fourni un ſang très-couenneux ; il fut très-ſoulagé auſſi-tôt qu'il eut rejetté une grande quantité de ſaburre bilieuſe. Ayant encore une fois déterminé cette évacuation, ce malade fut guéri.

Je guéris enſuite, beaucoup plus vîte, & bien plus ſûrement pluſieurs malades, en employant ce moyen que le haſard m'avait offert.

J'adminiſtrai enſuite les purgatifs réitérés & de différentes ſortes, ſans donner les émétiques; mais la guériſon fut lente & difficile. Enfin, après beaucoup d'autres moyens détournés, je fus forcé de recourir encore aux émétiques.

Quoiqu'on eut employé ces remèdes & qu'on les eut répétés, quelques malades reſſentaient encore de légères douleurs, dans les articulations qui gênaient la liberté des mouvemens. L'application des véſicatoires, ſur la partie douloureuſe, qui n'avait produit aucun effet, dans le commencement de ces maladies, enlevait ces reſtes de douleurs.

Fièvre catarrhale du mois de mars.

La fièvre catarrhale qu'on avait obſervée, à la fin du mois précédent, étendit ſon empire ſur le mois de mars ; c'était la maladie la plus commune. La fièvre était cependant un peu moins forte; elle était preſqu'inſenſible chez quelques

malades. La maladie était moins grave; la plupart de ceux qui en étaient atteints, n'étaient pas obligés de se tenir au lit; mais elle durait plus longtems. Cette sorte de toux attaqua plutôt les femmes que les hommes. La plupart avaient une petite fièvre erratique; il y avait des malades qui n'en avaient pas. Chez tous, la langue était blanche, muqueuse; les dents étaient très-sales; la toux se faisait ressentir pendant la nuit; elle était fatigante & sèche au commencement de la maladie; elle déterminait ensuite l'excrétion des matières muqueuses; & enfin, chez beaucoup de malades, celles de matières purulentes. Quelquefois aussi ces malades crachaient un sang pur, qui n'était ni vermeil, ni écumeux. Tous éprouvaient, vers le sternum & l'appendice xiphoide, (appendice sternale), un sentiment de pression, & ils avaient tous les symptômes qui indiquent l'altération des viscères abdominaux, tels que la perte d'appetit, l'amertume de la bouche, les borborygmes; ils étaient constipés, ou bien ils allaient souvent à la selle, & rendaient des matières très-fétides, mais en petite quantité.

Et parmi quelques ouvriers.

Parmi les hommes, les cordonniers, les tailleurs, les tisserands & autres de métiers analogues, furent plus fréquemment attaqués de cette sorte de toux; elle était aussi plus souvent accompagnée de crachement de sang.

Lorſqu'on négligeait cette toux, elle altérait les organes de la reſpiration, & produiſait des ſymptômes qui reſſemblaient à ceux de la phtiſie. Son traitement.

Je commençais le traitement par la ſaignée, j'en faiſais une ou deux, ſelon l'état du malade; je faiſais donner enſuite beaucoup de lavemens, ſur-tout à ceux qui crachaient des matières ſanguinolentes; je donnais enfin, par verrées, des eccoprotiques avec la manne. Les inteſtins ayant été nétoyés, &, par ce moyen, la circulation du ſang étant devenue plus facile, le ventre était libre; je détournais les humeurs qui ſe portaient en trop grande abondance vers la poitrine; je diminuais l'intenſité de la maladie, & cette toux, accompagnée de crachement de ſang, s'appaiſait.

J'obtins de bons effets de l'uſage du lichen d'iſlande (lichen iſlandicus) & de la racine de polygala amer (polygala amara), lorſque cette maladie tendait à ſa fin, ou lorſqu'ayant été négligée, elle faiſait craindre la phtiſie.

Changement de la matière morbifique dans les différens tems de l'année.

Il paraiſſait que l'affection *pleurétique* du mois de janvier, s'était changée en catarrhale pendant le mois de février; qu'elle dégénera en une diathèſe pituiteuſe des poumons pendant le mois de mars, & qu'une partie de cette humeur ſe porta en même-tems ſur les viſcères abdominaux.

La matière qui, jusqu'alors, avait causé les fièvres catarrhales, qui, dans le commencement, n'affecta, pour ainsi dire, que les poumons, & qui se porta ensuite sur les viscères abdominaux, sembla s'étendre davantage vers la fin du mois, se répandre par-tout le corps, en gagner la superficie, où elle produisit quelquefois des éruptions miliaires & scarlatines.

Remèdes qu'on employa le plus souvent pendant ce mois.

J'employai, très-rarement, l'usage des émétiques pendant ce mois; mais j'administrai, beaucoup plus souvent, les purgatifs doux en plusieurs verrées.

Je n'eus point à combattre, pendant cette saison, cette sorte de flux de ventre opiniâtre & si fatigant, qui paraissait spontanément, que déterminaient souvent pendant l'été, l'automne & aussi au commencement de l'hyver, les purgatifs même les plus doux, & qu'on ne pouvait arrêter qu'avec la plus grande peine.

CHAPITRE IV.

AVRIL.

Description du mois d'av.

Le commencement de ce mois fut serein, sec; l'atmosphère fut agitée par des vents froids. Du

5 au 11, il tomba de tems en tems un peu de neige; le ciel fut obſcurci par des brouillards legers; il plut beaucoup; la pluie était froide; le vent du nord plus froid, qui ſouffla quelquefois, déterminait une gelée ſuperficielle.

Les vents étant devenus peu à peu plus doux, le ciel reprit ſa ſérénité, la chaleur augmenta tous les jours, ſans cependant devenir trop forte. Vers le 24, le temps commença à redevenir froid & humide; mais, dans les derniers jours du mois, il redevint ſec, & ſe rechauffa de nouveau.

La moindre chaleur fut obſervée le 7 avril; elle était de + o 2 degrés.

La plus grande ſe fit reſſentir le 23; elle était + o 16 degrés.

La chaleur moyenne fut + o 8 dégrés.

Le Mercure s'éleva davantage dans le baromètre; le 11, ſon élévation fut de 28 pouces 3 lig.

Il ne s'éleva qu'à 27 pouces 3 lignes le 18, jour de ſa moindre élévation.

Quelle fut la matière morbifique qui domina pendant ce mois.

La variété & le nombre des maladies furent plus grands pendant ce mois.

La matière pituiteuſe, qui, pendant le mois de mars, s'était cantonnée dans les poumons & les viſcères abdominaux, ayant quitté ce poſte, pendant ce mois, & étant devenue plus mobile, affecta les différens individus de différente manière, ſelon qu'elle attaqua chez chacun d'eux,

telle ou telle partie plus disposée à la recevoir, & sur laquelle elle se fixa de préférence.

La même matière produisit différentes fièvres.

D'après cela, la même matière pituiteuse, qu'on avait observée pendant les printems, causa des fièvres très-différentes entr'elles par leur durée, leur intensité, les exanthèmes qui les accompagnèrent, & par les douleurs de différentes parties.

La scarlatine.

La fièvre scarlatine attaqua principalement les enfans, quelquefois même les adultes, sur-tout parmi les femmes, les filles d'un tempérament faible, mal réglées; une sorte d'angine très-fâcheuse, compliquait quelquefois cette maladie. On vit souvent cette angine sans être accompagnée d'éruption; mais elle l'était toujours de fièvre qui ressemblait à la fièvre scarlatine, les amigdales & la luette étaient énormément tuméfiées; la déglutition était pour ainsi dire interceptée, & l'intérieur de la bouche était tapissé d'une grande quantité de gluten très-épais.

La fièvre catarrhale

Cependant la fièvre catarrhale ne cessa pas entièrement pendant ce mois. Elle éprouva seulement quelques changemens, la toux fatiguait, sur tout pendant la nuit; la respiration était plus gênée, elle était accompagnée d'un sentiment d'oppression, une douleur pongitive, déchirante occupait, sur une grande surface, un seul ou les deux

deux côtés de la poitrine, elle s'étendait quelquefois sur les bras & les extrémités inférieures; elle était plus forte pendant la nuit. Un sentiment de chaleur se faisait ressentir sur toutes les parties qui répondent au sternum; tous, ou presque tous, avaient la langue chargée, la bouche amère, éprouvaient de la cardialgie, ressentaient des cuissons en urinant, & des frissons vagues & legers, semblables à ceux qu'ils eussent éprouvés, s'ils avaient été exposés à l'action d'un vent froid

Dès le commencement de la maladie, je fis faire des saignées légères à ces malades, ou je m'abstins de le faire, selon l'indication. Je prescrivis une grande quantité de boisson délayante, aiguisée avec un sel neutre, & je les fis ensuite vomir plusieurs fois avec l'ipecacuanha, (*psycotria emetica*) le succès le plus heureux suivit cette méthode.

Une sorte de toux accompagnée de crachemen de sang.

Cette sorte de toux détermina souvent le crachement de sang, chez les artisans & les ouvriers qui passent leur vie assis, le corps penché, ne faisant que de courtes inspirations & expirations, & sans prendre assez d'exercice. J'employais la même traitement chez ceux qui crachaient le sang, c'est-à-dire les délayans au commencement, & enfin les évacuans. Je fis vomir quelques malades pendant ce mois; je

purgeai ſeulement le plus grand nombre. Les émétiques guérirent certainement, bientôt & ſolidement, cette ſorte de crachement de ſang, lorſqu'on les adminiſtrait à des ſujets bien préparés, & qui avaient pris beaucoup de délayans. Mais j'employai, chez beaucoup de malades, la méthode dont je m'étais ſervi le mois précédent, c'eſt-à-dire, les eccoprotiques adminiſtrés en pluſieurs verrées.

Toux convulſive. Comme *les fièvres catarrhales* attaquèrent principalement les hommes adultes & les femmes robuſtes, ainſi les enfans & les femmes délicates, irritables & d'un tempérament très-pituiteux, fûrent plus ſujettes aux tous convulſives. En examinant bien la ſource de cette maladie, cette toux des enfans néceſſita les mêmes moyens que la toux catarrhale des adultes; elle paraiſſait être la même ſorte de maladie, & n'en différer que par quelques modifications accidentelles.

Fièvre rhumatiſmale. Chez beaucoup de malades, la *fièvre rhumatiſmale* était accompagnée de douleur déchirante, plus intenſe pendant la nuit, & qui occupait les articulations des pieds, des mains, des doigts, des genoux, les lombes ou les muſcles ſitués entre ces articulations, & qui était quelquefois accompagnée d'éruptions miliaires blanches, rouges ou des deux enſemble. Le plus ſouvent, l'éruption était plus abondante auprès de l'endroit

douloureux, & elle paraiſſait adoucir les douleurs de quelques malades. Soit que cette fièvre rhumatiſmale fut *ſimple* ou compliquée d'*exanthéme miliaire*, j'y oppoſais les boiſſons délayantes, abondantes & ſalines, que je faiſais quelquefois précéder de la ſaignée, & ſuivre, après un long uſage de ces boiſſons, d'un émétique dont je réitérais ſouvent l'exhibition. Après le vomiſſement, il falait entretenir le ventre aſſez libre. Je guéris beaucoup de malades par cette méthode, & ceux qui avaient été débaraſſés de la fièvre par ces moyens, & qui reſſentaient encore quelques douleurs, en fûrent délivrés par l'uſage des altérans, des diaphorétiques, & par l'application des véſicatoires que je faiſais réitérer tous les jours, ou tous les deux jours, avec la précaution d'empêcher qu'on n'enlevât l'épiderme.

Fièvre avec angine.

La fièvre *angineuſe* fut quelquefois ſimple ; mais, comme je l'ai déjà dit, elle fut ſouvent compliquée d'éruption ſcarlatine.

Uſage des véſicatoires dans cette ſorte d'angine.

Un large véſicatoire appliqué ſur le cou, de manière que la nuque ſeule fut à découvert, rétablit, dans peu d'heures, la faculté d'avaler que ces malades avaient perdue. Le plus ſouvent, je fis précéder ce moyen de l'uſage de la ſaignée.

Je faiſais gargariſer avec une décoction reſolutive, dans laquelle on avait fait une ſolution

de ſel ammoniac (muriate d'ammoniaque) & de miel roſat; elle déterminait l'évacuation d'une grande quantité de ſalive pituiteuſe, gluante, dont la ſortie ſoulageait beaucoup le malade.

Je ſollicitais enſuite, pendant longtems, les évacuations alvines, par de legers purgatifs donnés en pluſieurs doſes; quelquefois j'employais les légers vomitifs adminiſtrés de la même manière.

Quelques malades attaqués de cette ſorte d'angine reclamèrent mes ſoins; après qu'on leur eut tiré beaucoup de ſang par des ſaignées réitérées, & après avoir fait un uſage continuel de cataplaſmes & de gargariſmes émoliens; mais ſans avoir obtenu de ſoulagement de ces différens moyens. Le volume des amydales s'était accru de jour en jour, ils ne pouvaient, pour ainſi dire, plus avaler depuis deux jours. L'application d'un véſicatoire, les guérit bientôt & efficacement.

D'après cela, je ne fis point appliquer les émoliens ſur le cou, je n'employai point les ſaignées abondantes & réitérées; mais je fis un fréquent uſage des véſicatoires.

Par cette méthode, les malades fûrent bien plutôt guéris & ſans avoir perdu une auſſi grande quantité de ſang.

Les inciſifs ſalins les plus doux, ſuivis des émétiques légers & réitérés, les évacuations modérées, par les ſelles, fûrent très-utiles dans la fièvre ſcarlatine. Je faiſais quelquefois précéder tous ces moyens d'une légère ſaignée. Lorſque la maladie était beaucoup affaiblie, diminuée, il ſurvenait ordinairement une ſueur ſalutaire. Un véſicatoire, appliqué ſur quelque partie que ce fut, la ſollicita avec avantage, & ſi les malades avaient des douleurs erratiques, ou fixes de quelque partie, cette évacuation cutannée, les diſſipait. Traitement de la fièvre ſcarlatine.

J'ai attribué, à la même cauſe, toutes ces fièvres qui parurent dans la même ſaiſon, & qui fûrent toutes guéries, avec le même ſuccès, par le même traitement.

La fièvre lente nerveuſe, qui avait paru au commencement du mois d'avril, étendit ſes ravages vers le 15 de ce mois: voici la deſcription de cette maladie, telle qu'elle me parut cette année.

Fièvre lente nerveuſe, obſervée depuis le mois d'avril 1777, juſqu'au milieu du mois de mai de la même année. Deſcription de la fièvre lente nerveuſe qui règna pendant le printems.

Les femmes, ſur-tout celles qui étaient plus faibles, pauvres, chlorotiques, fûrent plus ſujetes

à cette maladie que les autres. Quelques-unes de celles qui étaient détenues à l'hôpital, par des maladies du reſſort de la chirurgie, eûrent cette fièvre ſans qu'on put s'y attendre.

Les commencemens de cette fièvre fûrent peu ſenſibles, & ne différèrent pas beaucoup de ceux des fièvres légères. Les mouvemens fébriles étaient continuels, ils étaient quelquefois un peu plus forts, d'autre fois plus légers, ils n'avaient point de périodes réguliers. On eut ſouvent dit que ces malades n'avaient pas de fièvre, ſi l'on avait jugé de ſon exiſtence par le pouls, par la chaleur qu'on reſſentait en les touchant, ou par les urines qui étaient naturelles ou preſque naturelles. La plupart eûrent des friſſons légers, vagues, qui étaient ſuivis de moiteur, la peau de quelques autres était sèche, falle, rude; il ne s'en échappait aucune tranſpiration. La langue était liſſe & recouverte d'un matière gluante, ſemblable à de la cole; elle était quelquefois nette, mais sèche, très-rouge ou légèrement blanche, très-sèche, aride, fendue, comme brûlée. Ces malades n'avaient point d'appetit, leur bouche était amère ou fade, ils étaient ſans ſoif. Le viſage & les joues étaient rouges & d'un bon teint (cucroia); mais tout le tour de la bouche & du nez était d'un jaune verd; ils reſſentaient des douleurs déchirantes, ſemblables à celles que

produit le rhumatiſme, qui étaient quelquefois plus fortes pendant la nuit, & qui étaient auſſi accompagnée, quelquefois, de fourmillement daus les extrémités. Une ardeur d'eſtomac, du ventre, de la poitrine, du ſternum, de l'un des côtés ou des deux enſemble; les douleurs ſciatiques, le lumbago ajoutaient à ces maux. Leurs perceptions étaient confuſes, ils avaient un tintement & un bourdonnement d'oreilles; ils étaient abattus, ſtupides; un délire doux & calme s'emparait d'eux pendant la nuit; ils étaient ſourds, inſoucians; ils avaient la tête très-peſante & ne pouvaient la ſoulever; ils ſe plaignaient de reſſentir une chaleur brûlante au front et aux yeux; cependant, à les toucher, on n'éprouvait pas une chaleur extraordinaire.

Quelques-uns diſaient ne reſſentir de douleurs que dans les membres, & qu'ils étaient bien d'ailleurs; la toux qu'ils éprouvaient le ſoir & pendant la nuit, fut d'abord sèche, elle fournit enſuite des crachats épais, viſqueux, blancs & verdâtres. Le ventre ſe météoriſa un peu chez pluſieurs de ces malades; il était douloureux lorſqu'on le touchait, & lorſqu'ils touſſaient; chez d'autres, il était tuméfié comme daus la tympanite. Voilà quels étaient les ſymptômes les plus communs. Les choſes reſtaient conſtamment dans le même état, ſans augmentation ni dimi-

nution remarquables des ſymptômes pendant pluſieurs jours, & même pendant pluſieurs ſemaines.

Il n'y eut que très-peu de malades chez leſquels cette fièvre lente, nerveuſe, moins grave, ſe termina le ſixième, le ſeptième, le huitième jour & les ſuivans, par une ſueur abondante & continuelle, qui augmentait au lever de l'aurore.

Une diarrhée dangereuſe, compliquait quelquefois cette maladie.

Quelques malades éprouvaient des ſyptômes particuliers, dont la terminaiſon était différente. En effet, quelques-uns avaient une diarrhée continuelle, & ne s'en trouvaient ni mieux, ni beaucoup plus mal, à moins que cette évacuation ne fut trop abondante, & qu'elle ne durât pendant pluſieurs ſemaines, ce qui détruiſait les forces des malades. Cette longue diarrhée, qui produiſait l'émaciation, & qui abattait les forces vitales, attaquait principalement les filles, & ſurtout celles qui étaient chlorotiques. Soit que j'euſſe employé de bonne heure les émétiques pour la prévenir, ſoit que j'y euſſe oppoſé, pendant ſa dûrée, les toniques, les fortifians, les aſtringens, les opiatiques, ou que j'euſſe eſſayé d'embaraſſer l'acrimonie de la matière qui la produiſait, par les mucilagineux, elle réſiſtait le plus ſouvent à tous les moyens.

Traitement de cette diarrhée.

Quelle que fut la ſorte de vomitif qu'on em-

ployât, il agit toujours comme purgatif, tant il y avait de diſpoſitions à la diarrhée ; loin de la détourner, ils la déterminèrent, ils l'augmentèrent lorſqu'elle exiſtait déjà. Pluſieurs périrent de ces évacuations continuelles, un petit nombre fut guéri par l'uſage du vin, des infuſo-décoctions de racine d'arnica (*arnica montana*), des décoctions de quinquina (*chincona officinalis*), & par l'application de véſicatoires qu'on plaçait, tous les deux ou trois jours, ſur différentes parties du corps, en faiſant attention à ce qu'on n'enlevât pas l'épiderme. J'avais obſervé que l'action des cantharides augmentait la tranſpiration, & diminuait les urines & les ſelles ; &, même, par ce traitement, elles ne réchappaient qu'avec beaucoup de peine & très-lentement ; cette maladie les laiſſait dans la plus grande faibleſſe, elles avaient la peau sèche, *chagrinée*, appliquée ſur les os tant elles étaient maigres ; c'étaient des ſquelettes ambulans. Lorſqu'elles en étaient délivrées, elles traînaient une vie languiſſante pendant pluſieurs mois, rechutaient à la moindre occaſion, pour ne plus obtenir de guériſon.

Aucun malade ne mourut d'ailleurs de cette fièvre, ſans avoir en même-tems cette diarrhée funeſte.

Chez quelques malades, l'arrière-bouche devenait plus rouge qu'à l'ordinaire, ſans que le

plus ſouvent on y découvrit de tuméfaction ; ils ſouffraient pendant la déglutition. Les lèvres & toute la ſurface interne de l'arrière-bouche ſe couvrirent de puſtules miliaires qui s'affaiſsèrent peu après, & ſe changèrent en de petits aphtes d'un gris cendré. J'en arrêtai les progrès par l'uſage de gargariſmes aſtringents, acerbes & anti-ſéptiques. Je réuſſis le plus ſouvent en employant l'infuſion de feuilles de ſauge (*ſalvia officinalis*), dans laquelle je faiſais une ſolution d'une petite quantité d'alun (*ſulfate d'alumine*); les maux de gorge plus graves, cédaient à l'application d'un véſicatoire.

Éruption miliaire dans la fièvre lente nerveuſe.

Il ſurvint une éruption miliaire à quelques malades, quoiqu'en petit nombre, elle était le plus ſouvent blanche, plus rarement rouge, légère chez les uns, plus abondantes chez les autres ; elle ne ſe développait pas dans le même tems, ni toujours ſur les mêmes parties; les malades en étaient quelquefois ſoulagés; cette éruption paraiſſait, ſur-tout, adoucir cette maladie, lorſqu'elle était plus tardive, lorſqu'elle ſurvenait après que la ſaburre, contenue dans l'eſtomac & les inteſtins, avait été évacuée; lorſqu'elle n'avait point été forcée, & lorſqu'elle ſe montrait pendant des ſueurs ſpontanées, abondantes, & qui continuaient longtems.

Il ſurvenait quelquefois des vomiſſemens ſpontanés, peu abondans, pituiteux, réitérés, qui apportaient un ſoulagement étonnant, qui calmaient beaucoup la chaleur, & diminuaient auſſitôt le mal de tête; ils changeaient cette *rougeur* trompeuſe du viſage, en une pâleur ſalutaire; la conjonctive reprenait ſa couleur naturelle. Utilité des vomiſſemens ſpontanés.

Quelques malades eûrent tous les jours des vomiſſemens de cette ſorte; ſi, par hazard, ils étaient retardés, ces malades devenaient rouges, ils étaient dévorés par la chaleur, furieux; ils avaient de la confuſion dans leurs idées. Lorſque le vomiſſement ſpontané ſurvenait, la fièvre cédait, & il ramenait auſſitôt le calme comme par un enchantement. Lorſque cette criſe ſe reproduiſait journellement, pendant pluſieurs jours de ſuite, les malades ne couraient preſqu'aucun danger, & la maladie n'était pas de longue durée; mais peu d'entr'eux fûrent aſſez heureux pour jouir de ce bienfait.

Toutes les fièvres qu'on obſerva, dans cette ſaiſon, participaient toutes du vice de la conſtitution dominante, & ſe rapprochaient du caractère de la fièvre lente, nerveuſe qui régnait, à moins qu'on n'aime mieux la nommer *phlegmatique*, *pituiteuſe* ou *lymphatique*, que *nerveuſe*.

Toutes les maladies accompagnées de fièvre avaient le caractère de celles qui étaient épidémiques.

Cette fièvre ne fut pas toujours ſimple, & ſans complication, chez tous ceux dont la maladie était cauſée par la ſaburre pituiteuſe qui ſe forme au printems, D'après les raiſons que j'en ai données, car le ſang s'enflamma quelque fois, & celui qu'on obtint des ſaignées réitérées, & faites avec avantage au commencement de la maladie, était recouvert d'une croûte iuflammatoire, blanche & viſqueuſe ; alors la fièvre nerveuſe était compliquée de fièvre inflammatoire.

Différentes complications de la fièvre lente, nerveuſe.

Les premières voies étaient embaraſſées chez d'autres par la ſaburre bilieuſe ; ils avaient alors ces deux ſortes de fièvres, ſavoir : la fièvre *nerveuſe* & *ſaburrale*, ou une ſorte de fièvre hybride, engendrée par les ſaburres pituiteuſes & ſaburrales du printems.

Ses différens degrés.

J'obſervai que l'intenſité de cette maladie épidémique, était différente chez les différens malades ; quelquefois, en effet, ils n'avaient qu'une diſpoſition pituiteuſe, de ſorte qu'ils étaient dans leur état habituel, excepté que leur appétit était diminué, qu'ils étaient un peu faibles, & que leur bouche était remplie d'un excès de mucoſités. Jamais, chez ces malades, cette diſpoſition pituiteuſe ne fut accompagnée de fièvre ſenſible.

Ils eûrent auſſi, quelquefois, une fièvre légère ; ils reſſentirent du froid, de la chaleur, mais ſans être forcés de garder le lit, & ils

fûrent peu de tems dans cet état, lorſqu'ils ſe ménageaient.

Pluſieurs fûrent attaqués d'une fièvre plus forte, ſemblable, à-peu-près, à celle que j'ai décrite plus haut.

La même ſaburre pituiteuſe donna naiſſance à des rhumatiſmes fébriles & non fébriles, qui occupaient les muſcles, les articulations, les côtés ou les poumons, & qui accompagnaient la fièvre nerveuſe dominante.

Vers la fin du mois, les membres thorachiques (extrémités ſupérieures), fûrent plus ſujets que les membres cocceaux (extrémités inférieures), à la douleur ou au fourmillement, ou à l'inſenſibilité.

Différence qu'on obſerva entre les fièvres des femmes & celles des hommes.

La manière d'être de la fièvre n'était pas tout-à-fait la même chez les hommes que chez les femmes. Le nombre des malades de ce ſexe fut auſſi beaucoup moins grand, mais ils avaient la fièvre plus forte, une chaleur plus intenſe, le pouls dur, ſaillant.

La néceſſité de faire des ſaignées répétées, était plus preſſante chez ceux-ci; le ſang qu'on laiſſait repoſer, ſe couvrait d'une croûte inflammatoire. Il falut employer plus longtems, chez les hommes, les inciſifs légers, le miel, le vinaigre & le ſel de nître (nitrate de potaſſe), & adminiſtrer plus tard les émétiques. Les

vésicatoires leurs fûrent rarement utiles; ils ne le fûrent jamais au commencement de la maladie, mais seulement après qu'on eut fait vomir, & lorsque la maladie était déjà un peu calmée. Le cours de cette maladie était aussi plus rapide chez les hommes.

Les fièvres, dont ils étaient attaqués, étaient *pituitoso-inflammatoires*, ou *inflammato-pituiteuses*, plutôt que pituiteuses simples.

J'ai cependant vu des hommes que la faiblesse de leur constitution rapprochait de celles des femmes, & qui eûrent la même maladie que celles-ci (1).

Manière de traiter la fièvre lente, nerveuse.

Il falait employer plusieurs méthodes, différentes en tout point, pour guérir une fièvre dont l'intensité, les modifications & les complications étaient si différentes..

D'après cela, chaque malade dut montrer que les remèdes, leur mélange, & l'ordre différent dans lequel ils devaient être donnés, ne pou-

---

(1) Cette sorte de fièvre succède souvent, dans l'hôpital de Rochefort, à des maladies chroniques; elle attaque ceux qui sont affaiblis par des maladies antécédentes, ou qui ont été abattus par des fatigues ou des chagrins, elle était très-commune, pendant la guerre de la Vendée, parmi les volontaires qui, des hôpitaux environnans, passaient dans celui-ci.

vaient pas être les mêmes chez tous. Il n'y avait aucun traitement qui convint également à tous ceux qui étaient atteints de cette fièvre, & à chacun d'eux en particulier.

Il était difficile de trouver d'autres circonſtances où on eut moins d'eſpoir de trouver un remède ſpécifique, ou même un traitement plus ſûr.

Ces variétés de la même maladie rendent l'exercice de l'art de guérir, très-difficile dans cette circonſtance & dans beaucoup d'autres, puiſqu'en effet on ne peut les renfermer dans les limites préciſes, & que leur caractère ne peut être ſoumis à des lois certaines & évidentes, que chacun puiſſe comprendre aiſément, & ſuivre lorſqu'il les a conçues. Difficile & pourquoi.

Un praticien ne ſuivra les règles données, même avec clarté, s'il n'a un jugement exercé & pénétrant, une grande patience, & s'il ne trouve l'occaſion fréquente d'exercer l'art qu'il cultive.

Les règles de l'art les plus faciles, celles qu'on peut indiquer avec plus d'exactitude, exigent, pour être appliquées aux circonſtances, beaucoup de choſes que le médecin doit tirer de ſon propre fond.

Lorſque cette fièvre était ſimple, (*amigé*) je lui oppoſais les inciſifs ſalins les plus doux, & je

preſcrivais une boiſſon abondante anti-phlogiſtique ; ſi, après un ou deux jours, la dûrée de la fièvre & la force du tempéramment laiſſaient craindre l'inflammation, je faiſais tirer un peu de ſang.

Uſage des ſaignées dans cette ſorte de fièvre.

Je hazardais ſouvent de faire faire de ces petites ſaignées, pour examiner qu'elle était la manière d'être du ſang, & pour voir le ſoulagement qu'elles procuraient.

Les femmes eûrent plus rarement beſoin d'être ſaignées.

Quelques jours après, je donnais un émétique, pour chaſſer la ſaburre contenue dans les viſcères abdominaux, & pour enlever auſſi, par leur moyen, celle qui avait paſſé dans les vaiſſeaux (1).

---

(1) L'effet, que Stoll attribue aux émétiques, de déterminer l'évacuation des matières ſaburrales, lorſque même elles ſont paſſées de l'eſtomac dans les vaiſſeaux, ſera facile à expliquer, ſi l'on ſe rappelle le paſſage d'Hippocrate que j'ai cité dans une des notes du tome premier de la médecine clinique du médecin de Vienne. Si en effet, lorſque l'eſtomac eſt vide, *il abſorbe les humeurs des autres parties*, l'action de ce viſcère ſera encore bien plus vive, lorſqu'elle ſera excitée par des médicamens auſſi irritans que le ſont les émétiques.

Les

Les vomitifs furent auſſi très-utiles, mais il fallut les faire précéder d'un long uſage des délayans, & diminuer la tenſion, par une ſaignée légère & par des boiſſons continuelles. Et des vomitifs, & dans quel tems.

Cependant ceux qui vomirent ſpontanément, & pluſieurs fois, furent évidemment ſoulagés.

Ceux chez qui le vomiſſement fut cauſé par l'action des émétiques, pendant l'été, lorſque la conſtitution était ſaburrale, obtinrent un ſoulagement encore plus évident.

Après le vomiſſement, j'employai, avec ſuccès, de légères doſes de tartrite de potaſſe antimonié (*tartre ſtibié*), l'oxide d'antimoine ſulfuré rouge (*kermès minéral*), les ſels neutres, & de fortes décoctions de piſſenlit (*leontodon taraxacum*) & de chiendent (*triticm repens*). Et des altérans.

Je faiſais enſuite appliquer les véſicatoires, tous les deux ou trois jours, mais je ne faiſais pas enlever l'épiderme, & je deſſéchais auſſitôt l'exulcération produite par ce topique, car je n'avais pas d'autre intention que de faire paſſer le ſtimulus des cantharides dans le torrent des humeurs.

Les épiſpaſtiques enlevaient auſſi les douleurs que ces malades reſſentaient encore quelquefois, lorſqu'ils n'avaient plus de fièvre.

M'étant apperçu que ceux qui avaient vomi tous les jours ſpontanément, & plus ſouvent,

une ſaburre glaireuſe, gluante, étaient moins malades que les autres; je faiſais mes efforts pour produire artificiellement les mêmes effets que la nature bienfaiſante produiſait d'elle-même. Pour cela, je mêlais, aux autres médicamens, quelques grains de racine d'ipécacuanha (*pſycotria emetica*), afin d'exciter de légers vomiſſemens qui ménageaſſent les forces des malades, & leur procuraſſent le même ſoulagement que ces évacuations ſpontanées; mais j'obtins très-rarement cet effet, pendant cette année, & quelquefois je ne procurais ni vomiſſements, ni ſelles, & ce remède altérant, cauſait une chaleur déſavantageuſe aux malades, ſur-tout lorſque je tentai ce moyen pendant la force de la maladie. Alors il fallait donner, une ou deux fois, de grandes doſes d'un remède vraiment émétique & capable de chaſſer cette ſaburre glaireuſe de l'eſtomac languiſſant.

Quand & comment cette fièvre prit un caractère de malignité.

On vit un petit nombre de malades chez leſquels l'exiſtence d'une grande quantité de ſaburre pituiteuſe, était accompagnée d'un faibleſſe conſidérable des ſolides, incapable de ſubjuger la maſſe de cette humeur.

Les forces de ces malades avaient été diminuées par les ſaignées avant qu'ils fuſſent entre nos mains, ou bien ils étaient déjà affaiblis avant l'invaſion de cette maladie; ils ne purent

ſupporter l'évacuation de cette ſaburre, quoiqu'elle fut de la plus mauvaiſe qualité, l'exhibition des purgatifs ou des émétiques leur était funeſte.

Il falait alors ſoutenir le ſyſtême affaibli des ſolides par l'uſage du quinquina (*cinchona officinalis*), les fortes décoctions de cette écorce fûrent ſouvent utiles à ces malades; mais, lorſqu'on les leur adminiſtra en poudre, elle leur cauſa des anxiétés, des nauſées, la cardialgie, & les diſpoſa à une diarrhée fâcheuſe. Dans cette circonſtance, je n'employai point auſſi les remèdes ſalins. Traitement qu'il fallairalors oppoſer à cette malignité.

Mais ceux qui avaient l'eſtomac farci de ſaburre pituiteuſe, & dont les fibres avaient de la force, n'ayant éprouvé aucun ſymptôme de malignité, n'eûrent pas beſoin de quinquina, & fûrent guéris par les moyens que j'ai indiqués plus haut.

Je penſais que cette maladie était compliquée de malignité, lorſque la maſſe de ſaburre pituiteuſe s'oppoſait à l'action des forces motrices des ſolides; voilà l'idée que j'avais de la malignité dans cette maladie.

Je ne vis point que cette maladie fut ſoumiſes à des périodes certaines, dont l'approche fut indiquée par un mouvement critique, & ſuivi d'une criſe; cette fièvre ne ceſſait pas dans un La dûrée de cette maladie était incertaine.

tems fixe, mais peu-à-peu & ſans qu'on s'en apperçut. Toutes les voies étaient ouvertes pour laiſſer échapper une partie de cette matière morbifique.

Je donnai les émétiques dans tous les tems de la maladie, lorſque je reconnus la néceſſité d'employer ce remède.

Si par hazard cette maladie était accompagnée d'exanthême miliaire, non ſeulement cette éruption ne fut pas répercutée, mais le vomiſſement ayant été ſuivi de ſueurs favorables, elle reparut plus abondante, avec avantatage pour les malades.

On ne vit néanmoins, après l'effet des émétiques, preſqu'aucune éruption chez quelques malades, & cependant ils obtenaient du ſoulagement de ces remèdes.

Lorſqu'ils étaient guéris, ils reſtaient longtems faibles, ils étaient diſpoſés à rechuter, leur convaleſcence était lente, l'uſage des remèdes, qui pouvaient les en préſerver, leur était on ne peut plus néceſſaire.

CHAPITRE V.

MAI.

La chaleur & la ſéchereſſe des premiers jours du mois de mai, furent modérées juſqu'au neuvième. Depuis ce jour, des brouillards, des nuages, le tonnerre, des pluies légères ſe ſuccédèrent alternativement, & par intervale, juſqu'au 13. Le froid & un vent fort & redoublé vinrent enſuite. Deſcription du mois de février.

L'atmoſphère commença à ſe rechauffer le 22, un vent léger & peu fréquent en diſſipa l'humidité.

Le 25, fut le jour le plus chaud, le thermomètre indiqua + o 21 dégrés $\frac{1}{2}$.

Le 15, jour le moins chaud + o 8 dégrés.

La chaleur moyenne de tout ce mois, fut + o 14 dégrés $\frac{1}{3}$.

Le 22, le mercure s'éleva, dans le baromètre, à 28 pouces une ligne & demie: ce fut le jour de ſa plus grande élévation.

Le 15, jour de la moindre élévation, il ne s'éleva qu'à 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{4}$.

Jusqu'au milieu de ce mois, on observa les mêmes maladies qui régnèrent pendant les quinze derniers jours du mois précédent; savoir: les fièvres angineuses, catarrhales, scarlatines, miliaires, rhumatismales; leur nombre était peut-être un peu plus grand.

Elles différaient seulement des premières, en ce qu'elles étaient plus rarement compliquées d'inflammation, & plus souvent de la présence de saburre bilieuse, en ce qu'on saigna moins, & que, dans le cas où l'on employa la saignée, elle ne produisit pas des effets aussi avantageux.

On fit vomir plus souvent, & le vomissement fut plus utile. On rencontra moins fréquemment la croûte inflammatoire qui se forme sur le sang qu'on a tiré, ou bien elle était moins épaisse, la saburre bilieuse était plus abondante & plus pure.

On vit pendant ce mois, moins d'inflammations, plus de saburre bilieuse, on employa peu la saignée, on fit un

Les émétiques, & quelquefois même les purgatifs seuls, soulageaient ces malades, ce qui indique que ces fièvres étaient biliofo-pituiteuses.

Plusieurs malades ressentirent, dans le ventre, des douleurs semblables à celle de la colique; ils allaient à la selle plus souvent que de coutume, ils avaient des tranchées, le ténesme; cependant ils rendaient peu de matières. Ils étaient

ſans appétit; ils avaient des naufées & la bouche amère. La fièvre commençait par un friſſon très-fort, de quelques heures, qui était ſuivi d'une chaleur légère, pendant laquelle ils éprouvaient de petits friſſons, qui étaient ſuivis d'une fièvre ſi faible, qu'on avait de la peine á la reconnaître. On guériſſait ces malades avec les émétiques, les éméto-cathartiques, ou même, quelquefois, par un purgatif ſeul.

Uſage plus fréquent des émétiques & des purgatifs.

La moitié du mois étant écoulée, la ſaburre pituiteuſe commença à ſe diſſiper, la ſaburre bilieuſe devint plus abondante, entra en turgeſcence; les malades la rejettaient tous les jours par des vomiſſemens ſpontanés. Quelques-uns d'eux eurent des tranchées ſans vomir, ils étaient très-conſtipés ou rendaient fréquemment, par les ſelles, des matières fétides & en petite quantité. Ils avaient tous une petite fièvre erratique & des douleurs vagues des extrémités.

Vers la fin du mois les fièvres fûrent pituito-ſo-faburrales & ſaburrales.

La fièvre pituiteuſe des mois précédens, ne ſe montra preſque jamais, les ſaburrales pituiteuſes ſe changèrent, à la fin du mois, en ſaburrales.

Les toux convulſives des enfans régnèrent pendant tous ce mois.

CHAPITRE VI.

JUIN.

Defctip-tion du mois de juin.

Le tems fut ſec & ſérein, depuis le 22 du mois dernier, juſqu'au 19 de celui-ci, il était beaucoup plus chaud.

Le 20, le ciel fut obſcurci par des nuages, auſſitôt le temps devint pluvieux & froid. & les ſommets les plus élevés des momtagnes voiſines, fûrent légèrement blanchis par la neige.

Le temps ſec & tempéré, reparut le 25.

Les derniers jours du mois, donnèrent des pluies douces et chaudes, qui furent agréables aux cultivateurs.

Les 4 & 5 juin furent les jours les plus chauds, le thermomètre indiqua + o 22 dégrés.

Le 26 fut le plus froid, il s'abaiſſa juſqu'à + o 9 dégrés.

La chaleur moyenne de tout ce mois, fut + 17 dégrés $\frac{1}{3}$.

Le mercure s'éleva, dans le baromètre, le 4 & le 19, juſqu'à 28 pouces 2 lignes.

Le 10, il ne s'éleva qu'à 27 pouces 6 lignes $\frac{1}{2}$.

Les fièvres *continues ſaburrales* étaient communes; quelques-unes d'elles étaient accompagnées, tous les ſoirs, d'un léger friſſon; les autres n'offraient d'exacerbation que tous les deux jours. Pluſieurs malades vomirent ſpontanément des matières bilieuſes, ceux-ci étaient moins malades, ils entraient plus promptement en convaleſcence. Fièvres saburrales.

On vit, pendant ce mois, quelques *pleuréſies* & *péripneumonies* ſaburrales, dont quelques-unes étaient accompagnées de crachement de ſang fourni par les vaiſſeaux pulmonaires.

La plupart des fièvres ſaburrales, même celles qui avaient plus particulièrement porté leur action ſur la poitrine, ſoit qu'elles fuſſent accompagnées de crachement de ſang, ou qu'elles ne le fuſſent pas, devinrent intermittentes par l'uſage des remèdes délayans ſalins, & lorſqu'on avait employé pluſieurs-fois les éméto-cathartiques. Et pleuréſies saburrales du mois de juin.

Il n'y en eut qu'un petit nombre qui fûrent intermittentes dès leur origine.

On vit peu de ces fièvres malignes; on les obſerva principalement chez ceux qui, ayant négligé l'uſage des fortifians, eurent pluſieurs rechûtes de la *fièvre ſaburrale* qui régnait. Changement de la fièvre saburrale en fièvre maligne.

Lorſque la fièvre ſaburrale attaquait un individu dont les forces avaient été abattues par une fièvre d'été antérieure, ou qu'elle était ac-

compagnée d'une grande faibleſſe & d'un relâchement des ſolides, cauſé par cette même ſaburre, allors il y avait malignité.

Signe de la malignité dans cette ſaiſon.

L'uſage trop longtems continué des délayans & des émétiques répétés, jettait ces malades dans une très-grande proſtration de force; dès qu'on avait fait vomir, au commencement de la maladie, il fallait auſſitôt employer la décoction de quinquina (*cinchona officinalis*), ou l'infuſo-décoction de racine d'arnica (*arnica montana*).

Traitement.

Ces anti-ſeptiques fortifians & les émétiques ne produiſaient aucun effet les uns ſans les autres.

De la rougeole.

La rougeole fut commune chez les adultes, la fièvre qui accompagne cette maladie, était compliquée, chez tous ces malades, de la fièvre d'été ou de la fièvre ſaburrale.

Je n'avais aucun égard à la rougeole, mais ſeulement à la fièvre ſaburrale qui produiſait ſeule tous les ſymptômes fâcheux qu'on obſervait, ces rougeoles n'étant pas du tout dangereuſe.

Complication de la variole avec la fièvre ſaburrale.

Il n'y eut que la fièvre ſaburrale qui détourna la petite vérole de ſa marche ordinaire, auſſi combatis-je, avec vigueur, cette fièvre ſeule qui deviait cette maladie éruptive.

Colique ſaburrale.

Je guéris, pendant ce mois, quelques coliques ſaburrales.

Toutes les nouvelles accouchées eûrent cette fièvre d'été. La fièvre qui fait l'accouchement, fut faburrale pendant l'été.

J'avais auſſi vu autrefois, en Hongrie, pendant l'été & l'automne, que les nouvelles accouchées étaient plus ſujettes, que les autres, aux fièvres faburrales, rémittentes, intermittentes, aux vomiſſemens bilieux, & aux dévoiemens.

Vers le 20 de ce mois, je guéris la première diſſenterie que je vis, pendant cette année, avec la poudre de racine d'arnica (*arnica montana*), dont j'avais fait précéder l'uſage d'un émétique. Dyſenterie vers la fin du mois

La cure des maladies faburrales fut plus difficile & plus lente chez les femmes, & les rechûtes plus faciles chez elles; la matière morbifique était plus viſqueuſe, & il fallait faire un plus long uſage des toniques.

CHAPITRE VII.

JUILLET.

Pendant les premiers jours de de juillet, le vent ſouffla avec force, il fit froid, la pluie fut abondante. Conſtitution du mois de julliet.

Le 4, on reſſentit, tout-à-coup, une grande chaleur, qui fut enſuite modérée par un grand vent de nord.

Le 8, le tems redevint froid, le ciel ſe couvrit de nuages, il plut beaucoup, les vents ſouflèrent ſans relâche juſqu'au 16, le ſoleil parut très-rarement; il était auſſitôt obſcurci par des nuages.

Le ciel devint enſuite ſérein, le tems chaud; vers le 20, le tonnère, la pluie, & le vent plus, froid par intervale, troublèrent encore la ſérénité de l'atmoſphère.

Les derniers jours du mois fûrent encore chauds & ſereins.

Un froid humide domina pendant tout ce mois.

La plus grande chaleur ſe fit reſſentir le 19, le thermomètre indiqua + 0 23 dégrés $\frac{1}{2}$.

Le 16, fut le jour le moins chaud, le thermomètre ne s'éleva qu'à + 0 10 dégrés.

La chaleur moyenne fut + 0 13 $\frac{1}{3}$ dégrés.

La plus grande élévation du Mercure, dans le baromètre, fut de 28 pouces 2 lignes, on l'obſerva les 12, 13 & 16.

Le 27, jour de ſa moindre élévation, il ne fut porté qu'à 27 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$.

Changemens bizares & Pendant ce mois, la fièvre ſaburrale d'été parut ſe jouer, au milieu de ſymptômes variés,

& affecter des parties différentes chez les différens malades. étonnans de la même fièvre d'été.

Ainſi l'on vit des phrénéſies, des ophtalmies, des parotides, des tumeurs des glandes du cou, des angines, des péripneumonies, des pleuréſies, des hémoptiſies (ces dernières maladies furent plus fréquentes pendant ce mois, qu'elles ne l'avaient été pendant les autres ſaiſons), des douleurs rhumatiſmales, des tumeurs des poignets, des genoux; puis encore des vomiſſemens ſpontanés de ſabure bilieuſe, des coliques, des diarrhées, des diſſenteries, des difficultés d'uriner, des fièvres continues, rémittentes, intermitentes, pétéchiales, miliaires, accompagnées d'exantèmes semblables à des piqûres d'ortic, ſcatlatines, & des accès d'hiſtéritie.

Cette étonnante variété de ſymptômes dépendait de la ſaburre bilieuſe ſeule, qui agit de mille manières différentes.

Quelle que fut la bizarerie & la variété des ſymptômes, j'oppoſais, pour ainſi dire, le même traitement à des maux qui reconnaiſſaient *la même* cauſe. Son traitement.

Cette fièvre épidémique compliquait pluſieurs autres maladies, la rougeole, la ſuite des couches, les plaies, les ulcères, la vérole, &c. Tendance de cette fièvre ſaburrale à s'affocier à d'autres maladies,

J'ai vu des bleſſés qui étaient tombés de haut, dont les fonctions du cerveau étaient léſées. En

& ſes différentes complications.

les obſervant, avec attention, je découvris que ces malades étaient atteints de la fièvre d'été.

On les guériſſait de l'aſſoupiſſement, du délire, de la fièvre par l'uſage des délayans incififs, & en ſollicitant avec ſoin, & à pluſieurs repriſes, le vomiſſement des matières ſaburrales.

Je penſe que ceci eſt très-important, car je connais quelqu'un qui appliqua inutilement le trépan à un malade qui délirait, était aſſoupi, & avait des convulſions après avoir tombé de très-haut, pendant l'été, lorſque les maladies ſaburrale régnaient. Après la mort de ce malade, on trouva les inteſtins d'une couleur plombée, la véſicule du fiel diſtendue par la bile, le foie rempli de cette humeur; mais on ne découvrit rien dans le cerveau.

Je penſe qu'il eſt ſouvent très-difficile de diſtinguer, dans ces circonſtances, les affections idiopathiques du cerveau, d'avec celles qui ne ſont que ſympatiques.

CHAPITRE VIII.

AOUT.

État du mois d'août

On reſſentit, juſqu'au milieu de ce mois, une chaleur qui brûlait tout; le tems fut ſec & ſé-

rein; mais enſuite il plut beaucoup pendant un jour, & le tems qui fut plus froid durant tout le reſte du mois, ſur-tout le matin & le ſoir, incommoda facilement ceux qui n'étaient pas couverts avec aſſez de ſoin; les jours furent tantôt nébuleux, tantôt ſereins; les nuits, accompagnées de brouillards, reſſemblaient à celles d'automne; il plut peu; de tems à autre, le vent ſouffla. La fin du mois fut pluvieuſe.

Le 10, jour le plus chaud de ce mois, le thermomètre de Réaumur s'éleva à 25 dégré.

Le 23, jour où la chaleur fut la moins forte, il s'éleva à 11 $\frac{1}{8}$ dégrés.

La chaleur moyenne fut de 19 $\frac{1}{3}$ de dégrés.

Le 26 & le 27, le mercure s'éleva, dans le baromètre, juſqu'à 28 pouces 3 lignes; ce fut ſa plus grande élévation.

Le 31, jour de ſa moindre élévation, il ne monta qu'à 27 pouces 3 lignes.

On vit des fièvres ſaburrales continues, & des rémittentes dont les périodes étaient différentes, elle ne furent pas plus communes que durant le mois précédent; mais, comme la ſaburre était plus viſqueuſe, il fallut employer des inciſifs plus puiſſants, faire vomir plus ſouvent, & prolonger davantage l'uſage de ces remèdes. Fièvre ſaburrale.

Il y eut moins de dyſſenteries que dans la plupart des étés précédens.

La moitié du mois étant écoulée, on observa des tumeurs très-douloureuses, des mains ou des pieds ; elles l'étaient davantage, sur-tout le soir & lorsque la nuit s'avançoit ; elles n'étaient point rouges ; on ne pouvait les toucher sans augmenter la douleur ; elles conservaient l'impression du doigt qui les avait pressées. Il ne mourut presque personne de cette fièvre d'été.

Œdème plus douloureux le soir, ou pendant la nuit.

L'été de cette année offrit les mêmes maladies que celui de l'année précédente, si l'on considère leur caractère & le traitement qu'elles exigeaient, elles ne différaient seulement que par le nombre & la durée ; car, pendant l'été de l'année précédente, qui, d'après mes observations, fut beaucoup plus chaud, & l'emporta infiniment sur celui dont il s'agit ici, à cause de la chaleur dévorante qu'on éprouva, il y eut un grand nombre de maladies produites par la saburre bilieuse la plus âcre, qui était très-mobile & abondante. Il y eut aussi, pendant cet été, beaucoup de malades atteints de dyssenterie.

Parallelle de l'été dernier avec celui de cette année.

Le nombre des malades était moins grand cette année, mais ils guérissaient moins promptement.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Fièvre des nouvelles accouchées.

La fièvre des nouvelles accouchées fut évidemment causée par la saburre bilieuse qui domina pendant l'été.

Toutes les femmes qui accouchèrent, pendant cette saison, dans l'hôpital pratique de Vienne, eurent la fièvre d'été, qui était épidémique ; quelques-unes n'en furent que légérement atteintes ; aucune n'en fut très-malade. Je n'en rejettai point la cause sur quelques miasme contagieux, puisqu'on la trouvait très-évidemment, & très-sensiblement dans toutes les maisons.

Elle n'était pas contagieuse.

Je pensais, aussi dans ce cas, comme à ma coutume, qu'on ne doit point admettre, sans difficulté, d'autres maladies contagieuses que la variole, la rougeole, la gale, la vérole, puisqu'il n'y a que ces maladies qui se propagent par la greffe, si je peux ainsi m'exprimer.

Quelles sont les maladies contagieuses & combien il y en a.

Si, en effet, les fièvres pétéchiales, miliaires & autres semblables étaient contagieuses, pourquoi ceux qui sont jour & nuit dans les hôpitaux, auprès des malades pour les soigner, pourquoi les gardes-malades, qui respirent l'atmosphère de ceux qui ont des maladies aiguës,

Les fièvres exanthémateuses sont elles strictement contagieuses.

ſont-ils exemts, même pendant pluſieurs années, des maladies de ceux auxquels ils donnent des ſoins, ou pourquoi ne ſont-ils ni plus ſouvent, ni plus dangéreuſement malades que ceux qui vivent ailleurs? Je connais combien ſont dangéreuſes les émanations putrides dont l'air peut être ſouillé; je connais les avantages inapréciables des grands appartemens, où circule un air ſec & vierge; j'emploie même tous mes ſoins à en faire jouir les malades confiés à mes ſoins; mais, ce qui ne cadre pas avec des obſervations nombreuſes, c'eſt qu'il y ait d'autres émanations contagieuſes que celles que j'ai indiquées, telles que celles de la fièvre miliaire ou pétéchiale, qui portent, chez d'autres individus, les germes de ces maladies.

Eſt-il certain que la peſte ſoit contagieuſe.

Celui qui nierait que la *fièvre la plus maligne*, *la peſte*, ſoit contagieuſe, & qui dirait que la cauſe de cette maladie la plus funeſte eſt générale, qu'elle agit ſur tout le monde, mais que ſon action n'eſt pas auſſi forte ſur tous; ou bien qui rapporterait cette maladie plutôt à la ſaiſon, à l'atmoſphère mal ſaine, & plus propre que dans les autres années à la production des fièvres malignes que, par exemple, à un balot de laine où à une lettre qui auraient été envoyés des pays même les plus éloignés, où règne cette maladie, avancerait certainement un paradoxe;

Il annoncerait cependant une grande vérité.

Que cette opinion ſerait utile dans les tems déſaſtreux où règne cette maladie! Puiſſe le ciel les éloigner de nous pour toujours?

Digreſſion ſur la contagion de la peſte.

On trouvera des preuves de cette aſſertion, que perſonne ne pourra réfuter, dans les auteurs qui ont écrit ſur la peſte, dans ceux même qui ne penſent pas comme moi, à moins qu'entraîné par l'amour du merveilleux, des cauſes éloignées, on mépriſe celles qui ſont familières & qu'on a ſous les yeux.

Si quelqu'un voulait chercher un jour ſi cette opinion eſt vraie, il conſultera avec avantage les auteurs qui ne ſont même pas médecins, & il trouvera, dans la ſeule hiſtoire de Tite-Live, beaucoup de choſes qui ont rapport à cet objet. Voilà ce dont je me rappèle maintenant: il raconte la peſte de Syracuſe dans le livre XXV & XXVI.

« La peſte ſurvint. Cette maladie qui fut com-
» mune aux deux armées, eut aiſément détourné
» les eſprits des projets de guerre, car pendant
» l'*automne*, *& dans des endroits naturellement*
» *mal ſains*, *une chaleur inſupportable* agit dans
» les deux camps, ſur tous les individus, plu-
» tôt hors de la ville que dans ſon enceinte;
» par l'influence de la ſaiſon & du lieu, ils
» tombaient d'abord malades, & ils mouraient.

» La peſte fit cependant beaucoup plus de ra-
» vages dans les camps des Carthaginois que
» dans ceux des Romains, ceux-ci s'étaient ha-
» bitués au climat & aux eaux du pays pendant le
» très-long blocus de Syracuſe. Les Siciliens qui
» étaient dans l'armée ennemie, ſe retirèrent
» chacun dans leurs villes les plus prochaines,
» dès qu'ils virent que cette maladie *devenait*
» *épidémique à cauſe de l'inſalubrité du lieu* ;
» mais les carthaginois, qui ne pouvaient être
» reçus nulle part, périrent tous avec leurs chefs
» Hippocrate & Hamilcon. Lorſque Marcellus
» vit les dangers de cette maladie, il fit ren-
» trer ſes ſoldats dans la ville, & il ſe réta-
» blirent lorſqu'ils fûrent à couvert & à l'ombre.
» Beaucoup de ſoldats de l'armée Romaine pé-
» rirent cependant de cette peſte. »

Les militaires étaient moins malades dans Syracuſe, dans les villes voiſines, dans les maiſons, à l'ombre, lorſqu'ils ſe dérobaient aux influences des cauſes de cette maladie qui n'étaient point occultes, mais très-évidentes, permanentes, dont la ſource n'était pas éloignée, mais était locale.

Eſt-il bien certain que cette maladie fut la peſte ? Il falait bien que ce fut la peſte, ou une maladie très-peſtilentielle, puiſque toute l'armée des Carthaginois périt pendant cette cruelle épidémie.

Id. L. V. C. 48, « avant qu'on éprouvât tous » les maux qui accompagnèrent cette guerre & » ce ſiège, les deux armées furent en proie à » la famine : les Gaulois furent auſſi attaqués » de la peſte, parce que leur camp était en- » touré de collines, & parce que l'atmoſphère » en était brûlante & remplie des vapeurs qui » s'élevaient des feux qu'on y faiſait, de ſorte » que le vent le plus léger emportait plutôt de » la cendre que de la poùſſière. Ces hommes » accoutumés au froid & à l'humidité, accablés » *par la chaleur & par les fatigues de la guerre*, » mouraient comme des troupeaux ſur leſquels » fond une épidémie, &, pour éviter la peine » d'enſevelir chaque mort, ils entaſſaient leurs » cadavres & les brulaient enſemble. »

Les miaſmes peſtilentiels ne ſe répandirent point juſqu'aux environs du Capitole qui était auprès, dont la ſituation eſt élevée; mais cette maladie fit périr les Gaulois ſeuls, qui étaient campés dans les lieux les plus bas, qui étaient exténués par le défaut de vivres, & dévorés par la chaleur de l'été.

Dans le chapitre 13 du même livre, il eſt fait mention d'une année remarquable, par la force du froid, la quantité de neige qui tomba, les chemins n'étaient plus praticables, & la « navigation du Tibre fut interrompue. Soit

» que cela dépendit d'un vice de l'atmoſphère
» ou de toute autre cauſe, il s'opéra un chan-
» gement ſubit & contraire, un été très-chaud,
» malſein & peſtilentiel, qui exerça ſon action
» délétère ſur tous les animaux, ſuccéda à cet
» hiver fâcheux. »

Si la contagion de la peſte pouvait nous être apportée des endroits les plus éloignés, & qu'elle conſervât ſa vertu deſtructive, même pendant longtems, il faudrait que ſon caractère fut plus ſtable, & qu'il ſemblât aux virus varioleux; mais comment ce virus permanent, & ſouverainement contagieux, pourrait-il, après avoir été tranſporté une fois dans nos climats, les abandonner & en reſter éloigné pendant cent ans? Certes, depuis que le virus variolique y a été apporté, il n'a jamais ceſſé ſes ravages pendant longtems, mais il parcourt les différentes parties de nos pays, sans abandonner l'Europe.

On propoſe une queſtion ſur la nature de la peſte.

Que ſerait-ce donc ſi la peſte n'était pas contagieuſe, ſi cette maladie ſe développait ſpontanément & par des cauſes connues, ſi la peſte n'était pas une maladie ſpécifique, *ſui generis*, mais qu'elle fut ſeulement le dégré le plus élevé d'une fièvre très-maligne, & ſeulement une de ſes modifications certaines?

Je crains qu'en voulant aſſigner la cauſe de

la peſte, nous n'éprouvions ce qui nous arrive dans beaucoup d'autres circonſtances, lorſque notre faible raiſon, qui aime ce qui eſt extraordinaire, merveilleux, *ne fixe pas ce qui l'environne, & recherche ce qui lui échappe.*

Autres queſtions.

On pourait propoſer des queſtions très-importantes, à la diſcuſſion des ſavans, ſavoir:

1.° La fièvre maligne eſt-elle quelquefois ſpécifique, *ſui generis*, ou n'eſt-elle pas plutôt le dégré le plus élévé de la fièvre ſaburrale ou putride. Certes ceci ne peut plus être mis en doute.

2.° La fièvre peſtilentielle diffère-t-elle eſſentiellement de la fièvre maligne, ou n'en diffère-t-elle que par le plus grand nombre de malades qui en ſont atteints, & parce qu'ils courent de plus grands dangers?

3.° N'eſt-ce pas ſeulement par l'intenſité plus grande du mal, que la peſte diffère de la fièvre peſtilentielle, de ſorte que la première atteint plus d'individus & les tue plutôt, quoique le caractère de l'une & de l'autre ſoit le même.

Les ſymptômes de la peſte que *Pierre Foreſtus*, écrivain très-exact, & médecin plein de ſagacité, a décrit avec fidélité, d'après ſes obſervations, & les cauſes des maladies ſaburrales, putrides, malignes, peſtilentielles, qui conviennent égale-

ment à la peſte, paraiſſent démontrer que ces maladies ſont de la même famille, mais d'un ordre différent, de ſorte que la fièvre, dépendante de la ſaburre bilieuſe, tienne le dernier rang & la peſte le premier.

4.° Les ſignes qu'on dit être eſſentiels à la peſte & caractériſer cette maladie, n'en ſont-ils ſeulement que des accidens, comme par exemple la fièvre ſaburrale produit, de préférence, pendant quelques étés, des exanthêmes ſemblables à des piqûres d'orties; dans d'autres, des pétéchies; dans ceux-ci, des parotides; dans ceux-là, des anthrax, quoique cependant la même cauſe développe ces maladies, pendant ces différens tems, & qu'elles exigent le même traitement?

5.° La peſte véritable ne peut-elle pas ſe développer ſur un individu ſeul, lorſqu'on ne trouve aucun ſigne, même le plus léger, de cette maladie ſur les autres habitans de ce pays? Ne peut-il pas arriver qu'il y ait un concours de pluſieurs cauſes congénéres, qui, agiſſant ſur un individu, change une fièvre ſaburrale en fievre putride, maligne, peſtilentielle, & détermine même la peſte, ſans que ce même concours de cauſes ſemblables, agiſſe en même tems ſur aucun autre homme.

6.° S'il n'y a point de miaſme ſpécifique &

particulier de la fièvre peſtilentielle, & même de la peſte, le danger de la contagion ſera-t-il ſi grand, dans cette dernière maladie, qu'il puiſſe ſe communiquer d'un individu à un autre, & que cette maladie puiſſe être tranſportée des pays peſtiférés, dans des climats même très-oppoſés, comme la variole, par les vêtemens, la laine & autres choſes, même par des lettres?

7.° Les précautions exagérées qu'on prend pour écarter la peſte, qui interrompent tout commerce & répandent la terreur de toutes parts, ſont-elles néceſſaires, ou plutôt ne ſont-elles pas nuiſibles, parce que la gêne du commerce cauſe l'enchériſſement des vivres, parce que l'appareil qu'on met à empêcher la communication de cette maladie, décide la crainte de la mort; & ces deux cauſes peuvent développer la contagion peſtilentielle dans nos foyers?

8.° La peſte ayant fait des ravages plus fréquents dans l'antiquité que de nos jours, avait-on alors plus de rapports avec les pays qui en ſont infectés, qu'on n'en a maintenant; mais à préſent l'univers entier forme, pour ainſi-dire, une ſeule ville par les rélations réciproques & très-fréquentes des nations les plus éloignées, & la peſte qui ravageait autrefois, très-ſouvent, le monde, ſe montre maintement néanmoins beaucoup plus rarement.

9.° Lorſque Pierre Foreſtus diſait que la fièvre pétéchiale tenait le milieu entre la fièvre vraiment peſtilentielle & celle qui ne l'eſt pas, voulait-il déſigner que ces maladies n'étaient que des dégrés *différens de la même fièvre maligne* (1)?

10.° La fièvre peſtilentielle & la peſte même doivent-elles être rangées parmi les fièvres gaſtriques, dont la cauſe, contenue dans l'eſtomac & les inteſtins, entre promptement en putréfaction, paſſe auſſitôt dans le ſang, & cauſe bientôt une diſſolution & une nécroſe mortelles?

11.° Celui qui appliquerait à un peſtiféré, le même traitement que nous employons dans la fievre maligne, n'agirait-il pas plus prudemment?

12.° Celui qui, après avoir évacué l'eſtomac & les inteſtins, donnerait à ſes malades du quinquina (*cinchona officinalis*), ou la racine d'arnica (*arnica montana*), dont j'ai déjà indiqué les propriétés dans les fièvres malignes, n'emploirait-il pas un traitement plus conforme à la raiſon, à l'analogie & à l'expérience, que

---

(1) Cameſtrini, ph. & D. M. réfute cette opinion de Stoll, que partagent quelqu'autres médecins, & principalement ceux d'Allemagne, dans un ouvrage intitulé *peſtis diagnoſis maximè ex ejus contagio hauriendâ* &c. Salzbourg.

celui qui, comme Botal, ce prodigue exagéré du ſang, employerait les ſaignées répétées, plus dangereuſes que la maladie.

Ne m'étant d'abord propoſé de parler que des fièvres de nouvelles accouchées, je vois que je me ſuis beaucoup écarté de mon ſujet, & que je ſuis loin de la route que je m'étais tracée; mais j'aime mieux avoir péché contre les règles oratoires, que d'avoir tu des vérités ou des choſes que je penſais devoir être telles, lorſque l'expérience les aurait confirmées, quoique cette opinion puiſſe bleſſer des eſprits mal prévenus, & qu'on puiſſe lui reprocher, ſans réflexion, d'être d'une témérité dangereuſe.

Deſcription de la fièvre des nouvelles accouchées, qu'on obſerva pendant cet été.

Je vais maintenant commencer à dire quelle fut la ſorte de fièvre qui fatigua les nouvelles accouchées, pendant cet été.

Dans les derniers tems de leur groſſeſſe, quelques-unes d'elles avaient une fièvre erratique, peu ſenſible, le ventre très-pareſſeux, la bouche ſale, remplie de mucoſités, elles n'avaient point d'apétit; elles reſſentaient des douleurs dans la région lombaire, à l'épigaſtre, elles urinaient avec peine & ſouvent. Une ou deux ſeulement eurent une fièvre plus forte, qui fut d'abord rémittente, & qui devint enſuite intermittente. La plupart d'entr'elles eurent, les unes auſſitôt, les autres plus longtems après leur accouche-

ment, qui fut le plus ſouvent heureux, des alternatives de froid & de chaud qui ne ſe firent pas reſſentir à jours fixes. Indépendamment de ces ſymptômes, l'écoulement des lochies fut moins abondant chez celles qui éprouvèrent ces accidens; elles reſſentirent des douleurs dans tout l'abdomen, & principalement dans l'hypogaſtre & vers la région qu'occupe la matrice; elles étaient vagues & ſi vives, que les malades redoutaient le plus léger contact; cependant elles étaient fixes & plus fortes lorſque la matrice préſentait une tumeur ſphérique. En examinant la langue, indice on ne peut plus ſûr de l'état de l'eſtomac & des inteſtins, je la trouvai hériſſée de villoſités blanches, jaunâtres, quelquefois même très-vertes; une d'elles eut, pendant ſa fièvre, un exanthême ſemblable à des piqûres d'ortie, mêlangé avec une éruption ſcarlatine.

Tranchées de nouvelles accouchées.

Tandis qu'on était incertain ſur la nature de la maladie, je ne penſai jamais qu'il y eut inflammation des inteſtins ou de la matrice, quoique pluſieurs des ſymptômes euſſent pu induire en erreur ceux qui n'étaient pas très-verſés dans l'art de guérir. Je ſavais que la ſaburre bilieuſe pure, & très-mobile, exerçait ſon empire pendant les étés très-chauds; mais que, dans les étés froids & humides, c'était la ſaburre bilieuſe

Elles avaient l'apparence d'une inflammation.

Elles dépendaient de la ſaburre bilieuſe.

& inerte qui dominait. Je connaiſſais la conſtipation qui accompagne la groſſeſſe, & qu'elle favoriſe l'accumulation d'une grande quantité de ſaburre dans l'abdomen. D'après cela, j'avais conjecturé, par un préſage heureux, comme l'événement l'a prouvé, que la fièvre de ces femmes en couche, était cauſée par la préſence de ſaburre dans l'eſtomac & les inteſtins; en effet, le traitement qu'on oppoſe ordinairement aux fièvres gaſtriques, guériſſait auſſi ces maladies, & ces malades étaient bientôt rétablies avant d'avoir été en danger de perdre la vie.

Ceci eſt prouvé par le raiſonnement.

Je n'ignorais pas que pluſieurs médecins agitaient encore la queſtion de ſavoir quel était le caractère ordinaire des fièvres puerpérales, ſi elles étaient inflammatoires, putrides ou malignes. Mais les obſervations de Sydenham & les miennes propres, m'avaient appris, depuis longtems, qu'elle était la puiſſance des maladies épidémiques, qui, pendant tout le tems de leur durée, exercent leur empire ſur toutes les autres maladies, & les force de ſe ranger ſous leurs drapeaux.

Je ſuis convaincu de cette vérité par des raiſons ſi palpables, que je n'examine preſque jamais aucune maladie, ſans obſerver, en même tems, le caractère de la conſtitution épidémique,

& ſans voir juſqu'à quel point la maladie qui ſe préſente, participe de la nature de l'épidémie; d'après cela, il n'était pas difficile, pendant cet été, de ranger les fièvres des nouvelles accouchées, parmi celles qui régnent tous les ans durant cette ſaiſon, c'eſt-à-dire, parmi les fièvres ſaburrales.

Je me reſſouvenais auſſi de ce que j'avais éprouvé en Hongrie pendant deux étés. J'y avais vu, en effet, que toutes les femmes qui accouchèrent dans cette ſaiſon brûlante, eurent des fièvres très-ſaburrales, des cholera, & des dyſſenteries. Je ne traitai d'abord ces femmes qu'avec beaucoup de craintes, quoique je ſçuſſe bien quel traitement eut été néceſſaire, dans cette maladie, chez d'autres individus; cependant l'état des femmes nouvellement accouchées, alors bien différent de ce qu'il eſt ordinairement, m'empêcha de ſuivre une méthode plus efficace, juſqu'à ce que frappé, par la longueur des convaleſcences, & par les nombreuſes incommodités qui ſurvenaient pendant le traitement, j'eus ceſſé d'avoir égard à l'état de nouvelle accouchée, & j'oppoſaſſe à ces maladies, des moyens énergiques & capables de les dompter.

J'employai donc librement, & ſans crainte, les émétiques ou les purgatifs lorſqu'ils me paraiſſaient néceſſaires, puiſque ceux qui avaient

été attaqués de cette fièvre ſaburrale épidémique, avaient été bientôt guéris, & ſans accidens, avec ces remèdes. J'appris alors à ne pas m'attacher ſeulement à la ſuppreſſion partielle ou totale des lochies; je n'employai abſolument aucun éménagogue. Et pourquoi me ſerais-je conduit autrement? Ne devais-je pas plutôt m'attacher à la maladie principale, que de la négliger pour eſſayer de dompter un ſymptôme qui n'était pas eſſentiel?

Cette fièvre eſt quelquefois inflammatoire & quand.

Tous ces faits, préſens à ma mémoire, me font penſer que les fièvres ordinaires des nouvelles accouchées ſont très-rarement inflammatoires, & qu'elles ne le ſont que pendant les fortes gelées, lorſque le vent de nord ſouffle, que le ſang domine, ce qui produit la diathèſe inflammatoire.

Mais, pendant ce tems ſi propre à produire des maladies inflammatoires, les nouvelles accouchées étaient moins malades, & elles étaient peut-être plus rarement attaquées d'inflammation que les autres. La conſtitution des femmes étant, en général, plus faible, leur ſang moins échauffé les rendant moins ſujetes aux fièvres inflammatoires que les hommes, les nouvelles accouchées en ſeront, à juſte raiſon, plus exemptes que les autres, puiſqu'elles ont perdu du ſang pendant & après l'accouchement, & qu'étant

affaiblies par les pertes qu'elles ont eues, la circulation étant plus libre dans leurs vaiſſeaux, on ne peut pas du tout les ſuppoſer dans la diathèſe inflammatoire.

Je ne veux cependant pas nier que la matrice, fatiguée pendant l'accouchement, par de longs & violens efforts, par les mains inhabiles des accoucheurs, ne puiſſe s'enflammer; mais je penſe que, quand l'accouchement a été facile, les nouvelles accouchées ſont moins ſujetes aux *fièvres ſanguines.*

D'après cela, ces femmes ſont plus ſoumiſes aux fièvres gaſtriques, ſoit qu'elles ſoient pituiteuſes, dépendantes de la ſaburre bilieuſe ou putride. On leur donnera un caractère de malignité par les ſaignées réitérées, ou en employant un régime échauffant.

Je n'ai point diſſéqué de cadavre de nouvelles accouchées, mortes de la fièvre dont il eſt ici queſtion; mais je ſais qu'à l'ouverture de ceux de ces femmes mortes de cette maladie, on a trouvé les viſcères abdominaux en partie enflammés, en partie gangrenés, & qu'on en a conclu à tort, ſi je ne me trompe, que cette fièvre avait un caractère inflammatoire. Tel eſt, en effet, l'aſpect ordinaire des inteſtins des cadavres des perſonnes mortes de fièvre malignes, dont j'ai diſſéqué un grand nombre, auſſitôt après leur mort,

mort, lorſqu'ils étaient à peine refroidis, & pendant la rigueur de l'hyver qui retarde la putréfaction, afin de voir l'état des viſcères occaſionné par cette maladie, & qui ne dut pas être rapporté à ce qu'on avait trop longtems conſervé les cadavres.

J'ai vu les inteſtins livides & très-enflammés, couverts d'échimoſes & de pétéchies, l'épiploon d'un rouge terne, brun, livide. Tous ces viſcères étaient putréfiés & répendaient une odeur très-fétide. Était-ce la fièvre *inflammatoire* qui avait cauſé un pareil déſordre? Mais je ſavais que cette maladie avait été très-différente d'une inflammation, qu'elle avait été ſaburrale, dans le principe, & qu'elle avait dégénéré en putride ou maligne, parce qu'on avait employé inconſidérément les ſaignées, & parce qu'on avait négligé de faire prendre des évacuans. Eh quoi! dira-t-on qu'un homme, qui aura ſuccombé à une hydropiſie incurable, ſera mort d'une fièvre inflammatoire, parce que ſes viſcères ſubmergés dans une collection de ſéroſités putrides, ſeront enflammés & gangrenés?

Pour récapituler, en peu de mots, ce que j'ai dit plus haut, l'été produit peu de maladies cauſées par le ſang; la ſaburre bilieuſe exerce ſon empire dans cette ſaiſon, la faibleſſe des ſolides, une ſorte de diminution de bons ſucs, ſuite de

l'accouchement, un genre de vie, le plus ſouvent inactif; la conſtipation diminuent beaucoup l'excès des force des nouvelles accouchées, éloignent la diathèſe inflammatoire, & les rendent plus ſujetes, que les autres perſonnes, aux maladies putrides.

J'ai dit que les obſervations que j'ai faites en Hongrie, & celles d'autres praticiens avaient très-ſouvent confirmé ces vérités. Cette année m'a encore fourni un ſurcroit d'obſervations qui démontrent que, preſque toutes les nouvelles accouchées ont, pendant l'été, une fièvre cauſée par une matière putride qui occupe d'abord le tube inteſtinal, & qui corrompt le ſang après avoir paſſé, en partie, dans la circulation.

J'ai obſervé, plus haut, que la douleur du ventre & de l'hypogaſtre, était le ſymptôme le plus ſaillant de ceux qui accompagnaient cette fièvre; il ne nous a jamais trompé au point de nous déterminer à employer la ſaignée, lors même que ces malades avaient la fièvre très-forte.

Le pouls eſt ſouvent trompeur dans les fièvres des nouvelles accouchées, & dans beaucoup d'autres cas.

Ni la dureté inſidieuſe du pouls, ni les vibrations, & la force du mouvement des artères cauſées par le ſpaſme, ne m'entraînèrent jamais à croire que le ſyſtême vaſculaire ſanguin, fut plutôt dans un état inflammatoire, que le ſyſtème gaſtrique ſurchargé de matières ſaburrales putrides. J'avais obſervé, dans beaucoup d'autres

circonſtances, combien le pouls eſt trompeur chez les pléthoriques & dans l'inflammation ; le pouls ſouvent très-faible, en apparence, ſe relève auſſitôt après de fortes ſaignées ; il ſemble au contraire quelquefois être plein & annoncer un excès de force, quoiqu'il y ait plutôt défaut que ſurabondance des humeurs de bonne qualité.

Deſcription d'un cas particulier à une nouvelle accouchée.

A l'inſtant où j'écris ceci, je viens de voir dans l'hôpital pratique, une malade de ſuite de couche, qui y a dépoſé, depuis trois jours, les premiers fruits d'un amour clandeſtin ; l'accouchement a été heureux ; il n'a préſenté, de remarquable, qu'une double circonvolution du cordon ombilical au-tour du cou de l'enfant ; cette femme fut très-bien le premier jour ; mais, après qu'il fut écoulé, elle eut d'abord des friſſons qui furent ſuivis d'une forte chaleur ; la partie la plus baſſe de de l'hypogaſtre devint, dès le principe, très-douleureux ; elle ne pouvait y ſupporter le plus léger contact. Cette malade était jeune, elle avait une bonne carnation ; ſes humeurs étaient auſſi de bonne qualité, ſon corps était fortifié par le travail, les battemens des artères étaient forts, elles avaient des vibrations ; la bouche était très-bonne ; elle ne reſſentait aucun embaras dans la région épigaſtrique ; les lochies ne coulaient preſque point.

J'établis le caractère de cette maladie, d'après ce que j'ai dit plus haut à ce ſujet.

Ayant nétoyé les inteſtins, par l'uſage de lavemens, je preſcrivis une potion ſaline ſaturée de beaucoup de tartrite acidule de potaſſe (*créme de tartre*). Ce remède produiſit deux ou trois ſelles peu abondantes, auſſitôt la fièvre ceſſa, & la douleur ne ſe fit preſque plus reſſentir. Le ſecond jour après l'accouchement n'était pas encore écoulé, lorſque les ſelles ſe ſupprimèrent de nouveau; la malade ſe plaignait, ſe lamentait, les lochies ne coulaient plus du tout. La matière morbifique étant ſituée dans l'hypogaſtre, la langue, la bouche & l'eſtomac étant en bon état, je préférai, à un émétique, un purgatif compoſé avec le ſel cathartique amer (*ſulfate de magnéſie*) & la manne; je le fis prendre en pluſieurs doſes Ce remède fit aller cette malade trente fois à la ſelle, avant midi du troiſième jour après ſon accouchement, & elle en obtint un ſoulagement étonnant. En effet, elle ne reſſentit plus aucune douleur nulle part, ni aucune fièvre. Le ventre qui était gonflé avant l'uſage de ce remède, s'affaiſſa entièrement; les lochies coulèrent de nouveau avec abondance.

Ayant le deſſein d'employer les moyens néceſſaires pour entretenir la liberté du ventre, j'eſpère que les ſuites de couche de cette femme

ne ſeront pas fâcheuſes; j'oſe le prédire, avec d'autant plus d'aſſurance, que le même ſuccès a ſouvent couronné, cette année, la même méthode, chez les nouvelles accouchées. Les purgatifs ou les émétiques ayant également produit l'heureux effet d'étouffer les germes de ces maladies, avant qu'ils ſe fuſſent développés.

Voici un remède éménagogue & anti-phlogiſtique!

Quelques choſes m'ont ſurtout paru nuire aux nouvelles accouchées.

Je ne permets pas aux nouvelles accouchées de demeurer longtems au lit, ni de s'affaiblir, en reſtant couchées pendant trop longtems, ou couvertes trop chaudement, ou, comme cela eſt ordinaire, en faiſant uſage de boiſſons chaudes, de retarder ainſi les ſécrétions & les excrétions, & de favoriſer, par là, l'invaſion de cette fièvre putride.

Je ſçais qu'un uſage bien différent eſt établi, principalement chez les perſonnes que leur naiſſance, leur richeſſe, ou l'orgueil au défaut de ces qualités, placent au-deſſus du vulgaire. Je ſais combien on expoſe ſa réputation en donnant de bons conſeils, s'ils ſont contraires aux préjugés reçus dans un pays.

Les médecins doivent néanmoins réunir leurs efforts pour détruire un préjugé qui, certes, eſt très-fâcheux & très-répandu, c'eſt principalement à ceux qu'une pratique heureuſe a plus illuſtrés,

& rendus plus recommandables dans leur pays, à l'entreprendre.

Ainſi nous ne craindrons plus ceux qui, careſſant d'une main ſervile les préjugés des femmes *de bon ton*, trahiſſent l'art qu'il cultivent, quoiqu'ils voient le bien qu'ils pourraient faire, & qu'ils l'approuvent même intérieurement.

Et nous ne ſeront point arrêtés par ceux qui, vil troupeau d'eſclaves, attachés à leurs habitudes antiques, n'oſent rien penſer, entreprendre, faire que leur ayeul, leur biſayeul, ou même leur triſayeul n'euſſent fait.

Des huileux. Je ne preſcrivais point l'huile d'amandes douces aux nouvelles accouchées confiées à mes ſoins, quoique les potions huileuſes ſoient ſi uſitées, même parmi les perſonnes les moins aiſées, que les femmes les plus pauvres croiraient ne pas pouvoir ſe délivrer, ſans ce remède, des indiſpoſitions qui ſuivent les couches.

Ceux qui ordonnent ce remède n'augmentent-ils pas, d'une manière étonnante, la ſaburre, avec cette huile qui devient auſſitôt rance? N'agacent-ils pas conſidérablement les nerfs, qu'ils voulaient calmer. Ne diminuent-ils pas les forces de l'eſtomac, & ne perdent-ils pas le plus ſouvent leur peine, leur huile & leurs malades.

Danger des abſorbans chez les nou- Je condamnais l'uſage des abſorbans (quoique ces remèdes ſoient très-vantés), & je ne penſe

pas que ce ſoit à tort. Je ne voulais pas, en effet, augmenter la force de la putréfaction par les remèdes anti-acides ; je tâchais, au contraire, d'affaiblir la ſaburre par des médicamens agréables, acidules, qui ſollicitaient doucement les évacuations alvines. Jamais cette méthode ne détermina chez les enfans à la mamelle, aucun accident qu'on put attribuer à l'âcreté de la bile. velles accouchées.

L'occaſion d'employer les nervins, les anti-hiſtériques ſe préſenta rarement, car je n'attribuais pas facilement aux nerfs, à une trop grande irritabilité, au déſordre des eſprits & à des ſpaſmes, les ſymptômes qui exigeaſſent des nervins & les nacrotiques, quoiqu'on accuſe très-ſouvent le ſyſtême nerveux dès que les nouvelles accouchées reſſentent quelque douleur, ou qu'elles éprouvent quelqu'autres indiſpoſitions. Les nerfs ne ſont-ils pas en effet ce qu'il y a de plus tranquille, de moins turbulent, à moins qu'ils ne ſoient agacés? C'eſt à la recherche de cet irritant, que nous devons employer toute notre vigilance, & nous le trouvons le plus ſouvent dans l'eſtomac. Dès qu'il en eſt expulſé, le calme renaît. Les nervins ne s'adminiſtraient qu'avec précaution

Les nouvelles accouchées, confiées à mes ſoins, n'eurent point d'éruptions miliaires; une ſeule eut un exanthême ſemblable à des piqûres d'ortie. Si je me reſſouviens bien de que j'ai obſervé, pendant que j'exerçais la médecine en On peut le plus ſouvent empêcher l'éruption des exanthêmes.

Hongrie, je ne doute point qu'on ne puiſſe, preſque toujours, prévenir ces éruptions avec avantage. En effet, les obſervations nombreuſes que j'ai faites ici ou dans d'autres pays, m'ont convaincu, preſque malgré moi, & contre les principes que j'avais reçu d'un maître qui n'était cependant pas ſans mérite, que les fièvres miliaires, pétéchiales, ſcarlatines, urticales, éréſipellateuſes, avaient toujours leur ſource dans le ſyſtême gaſtrique, & qu'on pouvait très-ſouvent les prévenir en évacuant, de bonne heure, l'eſtomac & les inteſtins; que toutes ces fièvres ſont putrides ou malignes, lorſque la maladie devient plus grave, quand le médecin ne peut plus s'oppoſer à l'éruption, parce qu'il aura pu être appelé, lorſque la ſaburre était déjà répandue en grande partie dans le torrent de la circulation; que toutes ces fièvres exanthémateuſes ne ſont que des variétés, des modifications des fièvres gaſtriques, putrides ou malignes, qui ne diffèrent qu'accidentellement, comme une même plante fournit pluſieurs variétés, qui, cependant ne ſont qu'accidentelles, lorſqu'elle eſt ſoumiſe à l'influence de climats différens.

Leur ſource.

Je crois avoir obſervé que la ſaburre qui cauſe l'éruption miliaire eſt de nature pituiteuſe, que celle qui détermine les pétéchies eſt bilioſo-putride, & que la ſcarlatine doit être rapportée à

une ſaburre âcre plus volatille, ou qui ſe porte plutôt à la ſurface du corps, & qui eſt ſouvent plus ſeptique que les autres.

Le traitement anti-bilieux qu'on oppoſe à la fièvre éréſipellateuſe, & qui conſiſte dans l'emploi des délayans, des émétiques & des eccoprotiques acides, qui guériſſent bientôt cette maladie, prouve qu'elle eſt entretenue par une ſaburre âcre & ténace.

On doit rapporter l'inflammation qui complique quelquefois la fièvre éréſipellateuſe au ſtimulus trop-âcre de la ſaburre qui a été reſorbée & qui enflamme le ſang.

Comment il faut guérir les fièvres des nouvelles accouchées.

Il y a des perſonnes qui demandent s'il faut traiter les fièvres des nouvelles accouchées, par la méthode échauffante ou par les rafraîchiſſans. Je crois avoir répondu à cet queſtion par tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent Je vais cependant ajouter quelque choſe de relatif.

Tous les médecins nomment anti-phlogiſtiques les médicamens qui ont la propriété de calmer l'ardeur de la fièvre.

Tous les médecins ne ſe font pas la même idée des anti-phlogiſtiques.

Mais on trouvera que les opinions, ſur ce remède, ſeront très-différentes ſi l'on demande qu'elles ſont les ſubſtances qui ont la propriété d'appaiſer la chaleur.

Le célebre *Antoine de Haen*, que la mort a enlevé aux ſciences, il y a peu de tems, &

que j'ai remplacé par le ſuffrage de mes chefs, dit, dans le chapitre IX du tome premier, de ſa manière de guérir, qu'il employa la méthode anti-phlogiſtique, chez un malade qui avait une fièvre maligne. Il lui fit faire une ſaignée le premier jour, & appliquer, en même tems, des véſicatoires aux jambes & ſous la plante des pieds; il lui fit de plus donner un lavement; lui ordonna de boire de la décoction d'avoine (*avena ſativa*) nitrée, avec l'oximel; & il lui preſcrivit le lendemain, de la décoction de quinquina, après qu'il l'eut encore fait ſaigner.

Ce même auteur emploie tous ſes efforts pour prouver, dans le chapitre III du ſecond tome du même ouvrage, que l'opium jouit d'une propriété rafraîchiſſante, de ſorte que, d'après l'opinion de cet auteur, ce remède doit être placé au rang des anti-phlogiſtiques, d'où il a effacé les émétiques, pour leſquels ce médecin avait tant d'averſion, qu'il y avait pluſieurs années qu'il n'employait point ces remèdes pour faire vomir.

Voici à-peu-près les moyens qui, d'après cet auteur, formaient la claſſe des anti-phlogiſtiques, ſi on y ajoute encore la précaution de tenir ſouvent les malades hors du lit, de les couvrir légérement, & d'entretenir un air pur dans leurs appartemens.

Je ne cherche point, maintenant, la raiſon

ou le tort qu'a eu ce médecin célèbre, de ranger tous ces médicamens dans la même claſſe des anti-phlogiſtiques.

L'immortel *Sydenham* dit, dans le chapitre de ſes ouvrages où il a décrit une fièvre *nouvelle*, cauſée par la préſence d'une ſaburre de mauvaiſe qualité dans les inteſtins, qu'outre les ſaignées, l'air frais, le fréquent ſéjour hors du lit, les boiſſons abondantes, délayantes, & les purgatifs, rafraîchiſſaient d'une manière étonnante.

Ce médecin illuſtre a indiqué, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, & par l'uſage qu'il a fait des émétiques, ce qu'il penſait de la propriété anti-phlogiſtique de ces remèdes. Ainſi, lorſque dès l'invaſion de la la petite vérole, cette maladie & la fièvre qui l'accompagnaient, ſe préſentaient avec des ſymptômes fâcheux, lorſqu'un vomiſſement conſidérable, les vertiges, les agravaient encore, lorſque les malades étaient tourmentés par des douleurs dans les membres, ſemblables à celles qui accompagnent le rhumatiſme, lorſque la force de la jeuneſſe, une énorme quantité de matière variolique, qui cherchait à faire éruption, l'ardeur du ſang, ſoit qu'elle eut été déterminée par l'abus des plaiſirs de vénus, ou par l'excès du vin, avaient cauſés une fièvre des plus fortes, après avoir fait faire une ſaignée, il donnait un émétique, *éradicatif*, préparé

avec une infuſion de ſaffran des métaux (*oxide ſulfuré d'antimoine demi-vitreux*). Par ces moyens, la matière varioleuſe ſe portait au-dehors, & le malade ſe ſentait tellement ſoulagé *que, pour ainſi dire guéri, il eut pu reſter hors du lit.*

Sydenham diſait que les malades avaient ſuivi *la méthode échauffante*, lorſqu'ils n'avaient point été purgés, émétiſés, ſaignés, lorſqu'on les avait enſevelis ſous des couvertures entaſſées, & quand on avait ſollicité les ſueurs par les ſpiritueux & les échauffans.

Qu'il me ſoit permis de faire connaître, ici, mon opinion ſur les anti-phlogiſtiques (1).

Je penſe qu'il n'y a point de remède qui mé-

---

(1) Il eſt aiſé de voir, d'après cela, combien ſont vicieuſes les dénominations qu'on a données aux médicamens, lorſqu'on les a fait dériver des effets ſalutaires qu'ils produiſaient. Ce que Stoll dit ici des anti phlogiſtiques, doit s'appliquer à toutes les autres ſortes de remèdes; il n'y a point, en effet, de médicamens qui méritent les noms qui indiquent leurs vertus ſpécifiques; les céphaliques comme les anti-hyſtériques, les alexipharmaques comme les anti-paſmodiques, ſe trouvent dans toutes les claſſes de remèdes, quelles que ſoient les évacuations ou les altérations différentes qu'ils produiſent. Ceci ſuffit pour indiquer la réforme qu'il y a à faire dans les diſpoſitions des matières médicales.

rite le nom d'anti-phlogiſtique, ſi on ne le conſidère pas dans ſes rapports avec la cauſe de la maladie. En effet, la ſaignée ne raffraîchirait-elle pas, d'une manière remarquable, un malade qui ſerait dévoré par une fièvre inflammatoire produite par l'orgaſme du ſang, & par la tenſion & l'irritation des fibres, tandis qu'un émétique aurait beaucoup augmenté la maladie? Et, au contraire, les ſaignées, ſi ſur-tout elles avaient été trop fortes & trop répétées, n'augmenteraient-elles pas l'ardeur de la fièvre entretenue par la préſence de la ſaburre âcre & bilieuſe dans l'eſtomac? L'émétique ne calmera-t-il pas plutôt ce dernier malade, ſi il enlève le foyer de ſaburre qui entretenait cette fièvre?

J'ai, certes, ſouvent vu, après l'exibition d'un émétique, la fièvre la plus forte ſe calmer, la céphalagie la plus grave ne plus ſe faire reſſentir, le ſommeil le plus tranquille ſuccéder au vomiſſement, & le malade ne ſe plaindre, à ſon réveil, que d'un peu de laſſitude.

La ſueur, déterminée par des boiſſons diaphorétiques abondantes, par le ſéjour dans un lit chaud & bien couvert, ne guérit-elle pas ſouvent ceux dont la ſuppreſſion de la tranſpiration a cauſé la fièvre?

D'après cela, il n'y a preſque pas de remède, de quelque propriété qu'il jouiſſe d'ailleurs, qui

ne ſoit quelquefois raffraîchiſſant (1), dans certains lieux, dans certains tems, & lorſque les maladies ſont déterminées par certaines cauſes! D'après cela, il ne ſuffit plus de recommander la méthode anti-phlogiſtique, puiſqu'en effet tous les médecins ne ſe font pas une même idée de ces remèdes. D'après cela, cette méthode devra toujours être différente, en raiſon des cauſes différentes qui produiſent la fièvre.

Ma méthode de traiter les fièvres des nouvelles accouchées était anti-phlogiſtique, lorſque,

---

(1) *Et quam nullum prope modum remedium ſit, quâcunque cætero quin virtute gaudeat, quod non aliquandò, certo loco, certo tempore, certisque in morbi cauſis refrigeret.*

Le mot *refrigeret* ne me ſemble pas déſigner préciſément ce que l'auteur voudrait indiquer; car ſi, comme il l'énonce, les ſudorifiques peuvent, dans quelques circonſtances, appaiſer la fièvre, on ne peut cependant pas dire que ces remèdes ſoient quelquefois raffraîchiſſans, puiſqu'ils chaſſent la fièvre en produiſant un effet contraire à celui que ce nom indique.

Comme pluſieurs cauſes très-différentes & oppoſées peuvent produire la fièvre, pluſieurs remèdes de vertus auſſi oppoſées peuvent la guérir, & cependant il ſerait inconvenant de leur donner à tous la même dénomination, puiſque non-ſeulement ils n'agiſſent pas tous de la même manière, mais que ſouvent ils opèrent d'une manière contraire.

ſans faire ſaigner, je chaſſais la ſaburre avec un émétique ou un purgatif.

Mais par quelle raiſon cette fièvre attaque-t-elle plutôt les nouvelles accouchées que les femmes enceintes, puiſque les unes & les autres ſont ſoumiſes aux mêmes cauſes morbifiques, & que cette maladie ne peut être une ſuite néceſſaire de l'accouchement? Je réponds à cela, quoique cette fièvre attaque plus particulièrement les femmes en couche, celles qui ſont enceintes n'en ſont cependant pas abſolument exemptes; mais vous trouverez aiſément la raiſon pour laquelle les premières y ſont plus ſujettes que les ſecondes, en ce que l'accouchement entraîne l'affaibliſſement des parties ſolides, en ce qu'il eſt accompagné de la perte d'une certaine quantité de ſang. D'après cela, la bile, que les anciens diſaient aſſez juſtement être modérée par le ſang, n'ayant plus ce frein, devient intraitable & renverſe ſes barrières.

Chez un autre malade, ou chez des femmes qui n'auraient pas été enceintes, la cauſe matérielle de la maladie, eut peut-être reſté inerte, ou n'aurait pas produit d'effets fâcheux, ou bien l'influence vicieuſe de la ſaiſon n'étant plus la même, cette ſaburre, de nouveau ſoumiſe à l'action triturante de l'eſtomac, eut été changée en une humeur bénigne ou détruite par la nature

conſervatrice (comme dans une république on ſe défait d'un citoyen nuiſible), tandis qu'elle s'emporte, lorſque les forces vitales ont été diminuées pendant l'accouchement.

Incommodités que cauſe le lait aux nouvelles nourrices.

Je n'ai preſque jamais vu le lait, porté aux mammelles, incommoder les nouvelles accouchées qui nouriſſaient leurs enfans (1); j'ai cependant obſervé, une ou deux fois, l'excès du lait cauſer chez les nourrices, après la mort de leurs nourriſſon, la fièvre ou l'inflammation de ces parties. Je ne ſouffrais pas qu'on employât une trop forte ſuccion lorſque les mamelles étaient douloureuſes; mais j'y faiſai appliquer des fomentations émolientes, & le lait s'écoulait ſpontanément, & la douleur ceſſait entièrement. Cependant je ſollicitais les ſelles par de doux purgatifs, & j'en obtenais le double avantage de

(1) Il n'eſt pas étonnant que Stoll n'ait pas obſervé cet accident; il raconte principalemeut ce qu'il a vu dans les hôpitaux, & les femmes qui vont dépoſer, dans ces aſyles, les fruits de l'hymen ou de l'amour, ſont rarement aſſez fortunées pour avoir ſurabondance d'humeurs de bonne qualité; d'ailleurs le régime & la conduite que Stoll preſcrit aux nouvelles accouchées, s'oppoſent à la génération d'une trop grande quantité de lait; cauſe la plus familière de l'engorgement des mamelles chez femmes les plus aiſées, qui ſe livrent davantage à leurs goûts, qu'elles peuvent mieux ſatisfaire, & s'abandonnent à l'indolence ſi nuiſible après l'accouchement.

remédier

remédier à la fièvre épidémique & à l'abondance du lait.

J'ai toujours regardé comme très-dangereux, que le lait, ayant été accumulé dans les mamélles, repaſſât dans le torrent des humeurs, qu'il circulât avec elles, & qu'y ayant été atténué, par la force vitale, il fut porté à la peau par l'action des ſudorifiques. Qu'arrivera-t'il, en effet, ſi, par hazard, quelque viſcère engorgé s'oppoſe au paſſage de l'humeur laiteuſe qui y aborde, & la retient dans ſes vaiſſeaux retrécis, ou ſi cette humeur, ſe portant ſur quelque partie trop relâchée, pour pouvoir s'en débaraſſer, s'y fixe?

Je penſe qu'il faut empêcher la formation du lait par un régime peu nourriſſant, par l'uſage des purgatifs, & qu'il faut diriger celui qui s'eſt formé vers le couloir propre aux récrémens les plus groſſiers, & qui peut ſuppléer tous les autres couloirs.

CHAPITRE X.

Différentes modifications de la fièvre d'été de l'année 1777, chez les différens individus.

Dans tous les étés les fièvres dépendent de la ſaburre bilieuſe; elles ſont toutes de la *même* Fièvre d'été de

nature; mais, dans les différens étés, elles éprouvent des variations différentes, soit en raison de leur nombre, de leur danger, de leur marche plus lente ou plus rapide, ou de tel ou tel symptôme plus saillant.

Pourquoi nous n'avons pas encore de classification pratique des fièvres.

Ces différences accidentelles, de la même maladie, n'ayant pas toujours été connues des médecins, ont causé une grande confusion, puisqu'ils ont, pour ainsi dire, établi autant de différentes fièvres essentielles, qu'ils ont apperçu de symptômes plus éminens de cette même fièvre, chez différens individus, & pendant des années différentes.

D'après cela, on a trop souvent annoncé qu'une nouvelle cohorte de fièvre était descendue sur la terre, tandis qu'on avait à combattre que de nouvelles variétés de la même fièvre. Négligeant les signes essentiels de la maladie; ces praticiens s'attachaient à un symptôme léger & accidentel qui ne fixait même pas l'attention des médecins philosophes; ils prenaient l'ombre pour la réalité.

Il est étonnant combien les nouvelles fièvres factices, combien les divisions & les subdivisions de ces maladies, tirées de caractères non essentiels, ont jeté de confusion dans l'histoire des fièvres; ou plutôt elles ont empêché, jusqu'à

préſent, qu'on ne put établir une claſſification pratique de ces maladies.

Par cette manière de définir & de diviſer; pluſieurs ſortes de fièvres, qui diffèrent les unes des autres, dans tous les pays, ont été déſignées par le *même* nom, & confondues, quoiqu'elles fuſſent très-différentes, par cela ſeul, que préſentant les *mêmes* ſymptômes, comme ſi elles euſſent revêtu les mêmes formes, elles trompaient ceux qui n'y portaient pas aſſez d'attention.

Je ne dis pas combien le nombre des fièvres, déjà beaucoup trop grand, s'accroîtrait, d'une manière effrayante, ſi l'on voulait créer une nouvelle ſorte de fièvre, d'après chaque ſymptôme plus ſaillant de chaque maladie.

Néceſſité d'une bonne claſſification.

Qu'on ne place pas cet erreur parmi les rêveries non dangereuſes des ſophiſtes, ils appliquent, en effet, ſouvent le *même* traitement à des fievres très-différentes, mais qui portent le *même* nom, comme ſi c'étaient les *mêmes* maladies, & le malade eſt la victime innocente de la mauvaiſe diviſion des profeſſeurs.

Sydenham a donné pluſieurs bons préceptes à ce ſujet; mais le travail d'un ſeul homme, le plus laborieux & le plus attentif, ne put ſuffire pour un ouvrage auſſi immenſe, qui eut laſſé le zèle de beaucoup de médecins, pendant pluſieurs ſiècles.

Si l'on excepte ce que Sydenham, & un petit nombre d'autres auteurs ont laiſſé, la majeure partie de ce qui a été écrit d'abord ſur les fièvres, forme une maſſe informe & un chaos indigeſte.

Nous n'avons pas encore tout ce qui eſt néceſſaire pour entreprendre un pareil travail, c'eſt pourquoi j'ai voulu auſſi raſſembler ce peu de choſes, qui ſerviront, un jour, comme des matériaux deſtinés à élever cet édifice, ou à tous les uſages auxquels un architecte habile voudra les employer.

Je vais donc faire connaître les différens rôles que joua la même ſorte de fièvre, ſur le *même* théâtre, lorſqu'elle entra en ſcène, à la fin du printems & pendant l'été, & combien elle y repréſenta de perſonnages différens.

Je donnerai ſtrictement l'hiſtoire des malades, afin que ſi je me trompais dans l'opinion que j'ai de cette fièvre, les obſervations fidéles, on ne peut plus ſures que j'ai faites, tous les jours, dans l'hôpital, ſous les yeux d'un grand nombre de perſonnes qui s'y rendaient, & que je n'ai pas confiées à ma mémoire, qui eut pu n'être pas fidele, mais que j'ai extraites de mon journal, n'induiſſent pas en erreur.

Je commencerai par la fièvre ſaburrale qui agit ſur la tête, & y produit des ſymptômes analogues à la phrénéſie. J'entre en matière.

PREMIER MALADE.

Phrénéſie ſaburrale.

Vers la fin du printems, on apporta à l'hôpital un jeune élève en chirurgie, les pieds & les mains liés, & qui était dans le délire. Ceux qui le portaient dirent : « Depuis longtems il ſe livre trop à » l'étude, qu'il prolonge même pendant une grande » partie de la nuit; depuis quelques ſemaines il » eſt devenu plus pâle, & depuis huit jours, » ou environ, il a moins d'appétit. Hier au » ſoir il perdit les facultés de ſon eſprit. Il ſou- » pira pluſieurs fois pendant la nuit, &, de tems » en tems, il battit la campagne, il ne con- » naiſſait perſonne, on lui a fait une ſaignée » dont il n'a obtenu aucun ſoulagement; le ſang » était en apparence de bonne qualité; il ne » répond rien aux queſtions qu'on lui fait. »

Phrénéſie guérie par un émétique.

Comme la langue de ce malade était d'un blanc verdâtre, & qu'il n'avait pas beaucoup de fièvre, je lui fis prendre auſſitôt, en pluſieurs

verrées, un purgatif composé avec la manne & le sel d'epsom (*sulfate de magnésie*), & lui ordonnai de boire une grande quantité d'eau miellée. Il n'avait pas encore été à la selle lorsqu'il commença à vomir; d'après cela, ayant changé d'opinion, je fis laisser ce qui restait de purgatif, & j'administrai un émétique qui fit rejetter, par des vomissemens réitérés, une grande quantité de matières vertes, pituiteuses; aussitôt après le vomissement, le malade reprit ses sens. Un reste de pésanteur de tête fut dissipé par l'usage de remèdes salins légèrement laxatifs; le malade fut ensuite entièrement & bientôt guéri par l'usage des amers.

La pâleur verdâtre de la langne & du visage, la diminution de l'appétit, les maladies vraiment gastriques qui régnaient pendant cette saison, indiquaient très-bien la cause morbifique de cette phrénésie sympathique, & quel était son siège.

SECOND MALADE.

Hémiplégie causée par la saburre bilieuse.

Un domestique âgé de cinquante-deux ans, qui avait été soldat, qui mangeait peu, mais qui

Hémiplégie.

buvait beaucoup de vin, de la plus mauvaiſe qualité, ſans cependant s'enivrer, bégaya tout-à-coup au commencement de l'été. Bientôt après la commiſſure droite des lèvres fut entraînée de ce côté; le bras & la jambe gauche commencèrent à ſe paralyſer. L'eſprit était ſain; la jambe paralyſée avait des mouvemens obſcurs, le bras n'en avait aucun, on avait ſaigné deux fois ce malade pendant qu'il était chez lui, ſans qu'il en eût obtenu de ſoulagement; lorſqu'on l'apporta à l'hôpital, il avait la langue très-blanche, il bégayait & était paralyſé comme je l'ai dit plus haut; les battemens des artères étaient forts, le pouls était plein & élevé. Je fis auſſi tirer ſix onces de ſang; j'en fus fâché dans la ſuite, le ſang était de bonne qualité, le malade n'obtint aucun ſoulagement. Auſſitôt il eut des rapports déſagréables, comme s'il eut eu des vomituritions. Un émétique, que j'adminiſtrai, lui fit rejeter beaucoup de matières viſqueuſes, ſemblables au jaune d'œuf. Auſſitôt après le vomiſſement, le bras eut de légers mouvemens; ceux de la jambe devinrent plus grands; les purgatifs ſalins, & l'émétique que je preſcrivis deux jours après, rendirent de la mobilité aux membres. Il reſta dans cet état. Voyant cela, je lui fis fomenter toutes les parties qui recouvrent l'épine du dos (*le rachis*), avec un remède compoſé avec de l'alkool de

ſerpolet (eſprit de ſerpolet) , *thimus ſerpillum* ; & l'alkool de cantharide (teinture de cantharides), *melœ véſicatorius* &c., juſqu'à ce que les tégnemens fuſſent rouges. Je lui fis appliquer, tous les jours, une emplâtre véſicatoire, mais toujours ſur différentes parties.

Plaçant toutes mes eſpéranees dans l'action de la partie ſtimulante & inciſive des cantharides qui était abſorbée, j'empêchais qu'on ne fit ſuppurer l'excoriation produite par ce topique. Je lui preſcrivis d'ailleurs l'uſage de pilules compoſées avec la gomme ammoniac, la mirrhe, & une petite quantité d'aloës.

Par ces moyens, il fut bientôt dans une entière convaleſcence.

J'ai vu beaucoup plus de maladies de la tête, & des plus graves, cauſées par les affections de l'eſtomac & des inteſtins, que par un vice idiopathique du cerveau; il m'eſt ſouvent arrivé de pronoſtiquer, aſſez heureuſement, que la douleur de tête dépendait de l'abdomen, quoique je n'euſſe aucun indice de l'altération du ſyſtème gaſtrique; mais ſeulement parce que cette douleur, devenant de tems en tems plus intenſe, indiquait qu'elle avait ſon origine dans l'eſtomac.

Sympathie du cerveau avec l'eſtomac.

TROISIÈME MALADE.

Fièvre ſaburrale négligée ou eſpece de fièvre maligne, accompagnée de ſignes de phrénéſie.

Joſeph Kebaum, berger, âgé de vingt-quatre ans, ſe plaignait, depuis ſix ſemaines, de cardialgie, qui augmentait après le repas; ſes jambes & ſes cuiſſes étaient très-affaiblies, il avait mal à la tête, il reſſentait de légers friſſons vagues; ſa bouche était toujours amère. Il paſſa la plus grande partie de ce tems ſans garder le lit, à l'air avec le troupeau de moutons qu'il gardait, couché par terre, échauffé par le ſoleil, aux rayons du quel il aimait à s'expoſer. Fièvre maligne.

Il vint à l'hôpital, le 11 juillet, avec la plus grande peine, tant il était faible; il avait été porté ſur une charrette pendant un certain eſpace de chemin. Son pouls était un peu plus vîte que dans l'état naturel, ſans être dur, ſa chaleur était modérée, il était noirci par le ſoleil, il avait le viſage rouge, un fond jaune reſſortait à travers cette couleur, une ligne très-jaune s'étendait des aîles du nez aux commiſſures des lèvres, ſa langue était d'un blanc légèrement jaune. Les alimens qu'il prenait lui ſemblaient amers. Il n'avait ni faim, ni ſoif.

Ses yeux étaient larmoyans & légérement rouges. Vers la fin de la nuit, il fut pris d'un délire féroce.

Le même délire continuait le 11 juillet, le pouls était fort, plein; on lui tira, sans qu'il en fut soulagé, une petite quantité de sang, huit onces, qui semblait être de bonne qualité. Après midi on lui donna par force, un émétique qui lui fit rendre, par la bouche, une grande quantité de saburre, semblable à de l'huile très-vielle; il revint à lui à la fin de la nuit.

Le 13, il avait le teint jaunâtre, la fièvre, l'esprit sain.

Il prit un émétique le 14 juillet. Il vomit beaucoup de saburre bilioso-pituiteuse, la bouche & l'épigastre étaient en bon état; il avait la fièvre.

Le mal de tête ayant augmenté le 15, & la fièvre étant plus forte, on le saigna; le sang paraissait de bonne qualité, la fièvre était la même, il toussait.

Le 16, le visage étant encore plus jaune, la fièvre moins forte, on lui donna un émétique qui lui fit rejeter des matières saburrales. La céphalagie & le tintement d'oreilles diminuèrent beaucoup, il toussait & rendait des crachats muqueux.

Depuis lors, la fièvre diminua tous les jours,

ce malade était bien de toute manière; mais, le 21 juillet, une légère amertume de la bouche, la reſpiration bruyante, accompagnée de ſifflement, le météoriſme du ventre, qui était douloureux lorſqu'on le touchait, ſollicitaient l'exhibition d'un émétique, après l'effet duquel tous les ſymptômes diminuèrent de nouveau; une toux qui ſe faiſait reſſentir, depuis quelques tems, pendant la nuit, déterminait l'expectoration d'une grande quantité de crachats pituiteux, ce qui m'engagea à lui faire prendre une forte décoction de lichen (*lichen iſlandicus*) & polygala (*polygala amara*), qui diminua d'abord la toux & les crachats, & diſſipa, enfin, un œdème opiniâtre des jambes.

Je lui donnai, dans l'intervale de tems qui ſéparait celui de l'adminiſtration des émétiques, des remèdes ſalins, eccoprotiques, & qui étaient légérement fortifians, &, lorſque des ſelles trop abondantes faiſaient craindre un trop grand affaibliſſement, la racine d'arnica (*arnica montana*) donnée, toutes les deux heures, à la doſe d'un demi-gros, de deux ſcrupules, ou d'un gros, le prévenait.

L'émétique que j'employais, était compoſé avec deux ſcrupules de racine d'ipécacuanha (*pſycotria emetica*), aiguiſés avec un grain de tartre émétiqué (*tartrite de potaſſe antimonié*).

Chez ce malade; très-peu ſoigneux de ſa perſonne, & qui était brûlé par l'ardeur du ſoleil, aux rayons duquel il s'était expoſé en plein midi, *tout ce que la bile contenait d'humide & d'aqueux était évaporé, conſumé; ce qu'elle contenait de plus épais, de plus âcre, était reſté; la méme cauſe avait produit le méme effet ſur le ſang.* Hippocr. de natur homin C. 3.

Délire calmé par l'émétique.

Les vomiſſemens qu'on ſollicita, lui rendirent la raiſon.

Si la ſaignée convient dans les fièvres ſaburrales

A l'égard de la ſaignée, dans les fièvres ſaburrales, on a ſouvent demandé aux hommes inſtruits, s'il était néceſſaire de ſaigner dans ces maladies, combien il falait tirer de ſang, & pourquoi il était utile de recourir à ce moyen dans ces maladies. (1) Voici la règle que j'ai ſuivie dans ce cas.

---

(1) S'il eſt des circonſtances dans leſquelles la prudence du médecin lui ſoit principalement néceſſaire, c'eſt, ſurtout, dans ces complications fâcheuſes où l'abus d'un moyen néceſſaire peut entrainer la perte du malade, & dans leſquelles la négligence de ce même moyen peut auſſi produire cet effet funeſte. Il ne ſuffit donc pas, à celui qui cultive l'art de guérir, d'avoir des connaiſſances acquiſes, il lui faut encore cette perſpicacité qui du premier coup-d'œil, lui fait démêler les combinaiſons des maladies les plus contraires Ah! combien n'y a-t-il pas encore de praticiens qui, ſans ſagacité, n'ont même pas les connaiſſances néceſſaires pour exercer cet art important.

Je m'étais dit que la ſaignée ne convenait jamais, *par elle-même*, dans les maladies ſaburrales, ſoit parce qu'après avoir tiré du ſang qui modère l'action de la ſaburre, la maladie devient plus intenſe, cette matière paſſant plus facilement dans le ſang; ſoit parce que la ſaignée n'eſt certainement pas utile pour expulſer la ſaburre que les émétiques & les purgatifs chaſſent auſſitôt & avec avantage. De nombreuſes obſervations, les premiers maîtres en médecine, m'ont très-ſouvent confirmé cette règle relative à la ſaignée; mais ſi la ſaburre eſt répandue en grande partie dans le corps, & qu'elle produiſe une ſorte de pléthore, une intumeſcence des vaiſſeaux déterminée par le paſſage dans la circulation des humeurs de bonne qualité ou de ſucs vitiés, qu'une fièvre violente ſoit la ſuite de cette diſpoſition, & que l'abondance des humeurs, en circulation, faſſe craindre l'engorgement, je fais ſaigner, mais avec modération; je fais tirer ſeulement quelques onces de ſang, pour n'avoir jamais à regretter d'avoir trop répandu de cette liqueur précieuſe, aimant mieux tirer encore un peu de ſang, ſi la ſaignée n'avait pas produit l'effet que j'en attendais.

Je puis aſſurer que la ſaignée a été plus ſouvent nuiſible, lorſqu'on l'a employée quand il ne falait pas, que lorſqu'on négligeait ce moyen, quand on eut dû en faire uſage.

Phthisie pituiteuse.

J'ai très-souvent guéri, avec les amers, le lichen d'islande (*lichen islandicus*), le polygala (*polygala amara*), la racine d'arnica (*arnica montana*), l'écorce du pérou (*cinchona officinalis*), & la diete restaurante, la toux, celle sur-tout qui se faisait ressentir pendant la nuit; j'ai arrêté l'expectoration de crachats gluans, pituiteux, abondans, & guéri la *pthisie pituiteuse*, suite de fièvres gastriques, devenues malignes par la négligence des malades ou des médecins, ou parce qu'on avait mal traité ces maladies.

QUATRIÈME MALADE.

Délire furieux causé par la suppression d'évacuations saburrales par les selles.

Guérison d'un délire furieux.

Un étudiant, âgé de trente ans, d'une stature grêle, ayant la figure atrabilaire, se livrant trop à l'étude, se plaignit, le premier août, d'avoir la bouche amère, il vomit spontanément des matières amères, ressentit une légère chaleur, & rendit, le soir, des selles abondantes & bilieuses.

Le 2 août, il allait souvent à la selle, il

prit une potion ſaline qui augmenta beaucoup ces évacuations.

Les ſelles qui avaient été louables, juſqu'au 6 août, devinrent beaucoup plus fréquentes. Sa chaleur s'accroiſſait de jour en jour, il avait quelquefois des friſſons; il prit une autre potion ſaline. Il fut longtems enſuite ſans avoir de fièvre, mais il avait toujours la diarrhée, ſa faibleſſe était augmentée. Juſqu'alors il ſupporta ſa maladie ſans garder le lit, il était dégoûté & avait la bouche amère.

Pour arrêter les ſelles trop abondantes, on lui donna, le 8 août, un remède compoſé avec la camomille (*anthemis chamomilla*), les ſtomachiques, & quelques ſpiritueux, la diarrhée ayant été ſupprimée tout-à-coup, il commença auſſitôt à avoir des douleurs de ventre, à jeter des cris, & bientôt après il devint furieux.

On l'apporta à l'hôpital le 9 août, au ſoir il n'allait point à la ſelle, ſon pouls était fort Il avait un peu de chaleur & la langue jaune. Après lui avoir fait boire une grande quantité d'eau miellée, je lui donnai auſſitôt, & dans la même nuit, un émétique; il ne vomit que très-tard, vers le point du jour; ayant vomi, en dernier lieu, beaucoup de matières jaunes, il revint à lui tout-à-coup. Il ne fut pas à la ſelle. Après quelques heures, il eut encore un leger

délire. La conſtipation continuait, on lui donna un lavement âcre qui lui fit rendre beaucoup de matières; le délire ceſſa auſſitôt; il prit de boiſſons ſalines, & jouit d'un doux repos.

Le 11, ce malade prit un autre émétique qui lui fit rendre des matières ſaburrales, il eut l'eſprit plus aſſuré, le ſoir il jetta encore des cris de tems en tems, le délire parut de nouveau.

Je rendis les ſelles plus fréquentes à l'aide d'une boiſſon ſaline. Il parla enſuite beaucoup, ſans ordre & avec calme. Il chantait, riait, ſa langue était ſaburrale, la chaleur était plus forte le ſoir, comme cela avait été juſqu'alors, mais il eut, pendant ce jour, le pouls plus plein & dur, on lui tira cinq onces de ſang d'aſſez bonne qualité. Le jour & la nuit ſuivans, ſon eſprit fut le plus ſouvent vacillant; il ne fut pas du tout à la ſelle; le 12 août, il eut, le ſoir, une légère exacerbation, mais le délire devint féroce pendant la nuit; il prit, le 13 août, un purgatif avec la manne, & beaucoup de crême de tartre (*tartrite acidule de potaſſe*), qui procura pluſieurs ſelles copieuſes. Le délire furieux ſe calma. Ce malade eut de tems en tems l'eſprit préſent, mais dans l'intervale, il parlait beaucoup, ſans ſuite; il n'avait point du tout de fièvre; il paſſa la nuit la plus tranquille, ſon ſommeil fut long, paiſible, fortifiant; le remède pris le matin, procurait encore

encore des évacuations. Depuis lors, & par l'usage continué du même purgatif, l'esprit devint, de jour en jour, plus sérein & plus assuré.

Sain du corps & de l'esprit, il retourna auprès de ses parens le 26 août, après avoir, pendant les derniers jours de sa maladie, fortifié son estomac par l'usage de la rhubarbe & des amers donnés de telle sorte, que les selles fussent moins abondantes, & que le ventre ne fut ni trop lâche, ni trop resserré. J'ai su que sa santé s'était bien conservée pendant très-longtems.

J'ai très-souvent observé que la suppression *subite* de la diarrhée bilieuse, soit qu'elle fut spontanée, ou sollicitée par les remèdes, était très-contraire au cerveau.

L'observation apprend que les phrénétiques ont besoin de vomitifs plus actifs, & qu'ils vomissent plus tard & plus difficilement.

CINQUIÈME MALADE.

Ophtalmie qui avait sa source dans l'estomac, accompagnée, le soir, d'exacerbation, & qui fut guérie lorsque ce viscère le fut aussi.

Philippe Kesler, agriculteur, âgé de 22 ans, avait, de tems en tems, depuis quelques années, Ophtalmie particulière.

une rougeur des yeux, accompagnée de douleur. L'œil droit était principalement malade, & il était alors couvert d'un albugo; il avait employé plusieurs remèdes que le hazard lui avait présentés, ou qui lui avaient été conseillés par des charlatans ou des bonnes femmes. Depuis un an, ses yeux étaient moins malades, on distinguait à peine un peu d'opacité sur la cornée de l'œil gauche, l'œil droit était recouvert d'un albugo. Comme il y avait plus d'un mois qu'il se pansait avec un onguent âcre, il avait les deux yeux douloureux, rouges, larmoyans; l'œil gauche était plus malade.

L'application des sangsues (*hirudo medicinalis*), auprès de l'œil le plus malade; celle d'un cataplasme discussif, ne produisirent aucun effet.

J'observai, pendant trois jours de suite, que les yeux étaient toujours rouges, mais qu'il devenaient, tous les jours, plus douloureux à une heure déterminée, à quatre heures après-midi; que la douleur se faisait ressentir pendant la nuit, & qu'elle disparaissait au point du jour.

On ne voyait d'ailleurs aucun signe de fièvre, mais la langue était recouverte d'un limon jaunâtre, & le visage était très-jaune. Après avoir fait usage, pendant ces jours, d'une boisson aiguisée avec un sel, il prit un émétique, le 6 juin, qui lui fit rejeter, par des vomissemens ré-

pêtés, beaucoup de bile jaune & viſqueuſe. Dès le ſoir de ce jour, il ne reſſentit plus de douleur des yeux, qui étaient cependant rouges.

La même douleur s'étant encore fait reſſentir, quoique très-légérement, le 7 juin, au ſoir, la langue & le viſage indiquant encore la préſence de ſaburre bilieuſe, il prit, le 8 juin, un nouvel émétique qui lui fit rejeter, encore, une grande quantité de cette ſaburre. Il n'eut point d'exacerbation le ſoir de ce jour, ni pendant les ſuivans. Un reſte de rougeur, qui n'était pas douloureuſe, fut diſſipé par un véſicatoire qu'on applica auprès de l'œil.

Une ſenſation douloureuſe, & un larmoyement que ni les colyres, ni les purgatifs ne pouvaient calmer, s'étant de nouveau fait ſentir, l'exibition d'un troiſième émétique fit rendre beaucoup de ſaburre bilieuſe, & fut bientôt ſuivie de pâleur de viſage, & d'une guériſon ſolide des yeux. On avait eu la précaution de ſoutenir le ton de l'eſtomac par l'uſage des amers & de la rhubarbe.

SIXIÈME MALADE.

PAROTIDE.

Traitement d'une parotide.

Une femme, âgée de 38 ans, eut, au commencement de juin, des alternatives irrégulières de friſſons & de chaleur; elle était dégoûtée. Après quatre jours, la tuméfaction de la parotide gauche l'empêchait de remuer la mâchoire; étant venue à l'hôpital, je lui fis donner de la décoction d'orge, avec l'oximel, & un ſel neutre, & enfin l'émétique, qui lui fit rendre beaucoup de bile jaune, érugineuſe, par le haut & par le bas. La fièvre était moins forte, & le volume de la parotide beaucoup diminué. Je répétai trois fois l'exibition du même remède, en laiſſant deux ou trois jours d'intervale entre chaque doſe. Ce médicament excita toujours les déjections, par le haut & par le bas, d'une matière ſaburrale, dont l'évacuation procura un très-grand ſoulagement, juſqu'à ce que la tumeur & la fièvre fuſſent diſſipés, après le dernier éméto-cathartique.

Une autre femme, qui avait une fièvre d'été & une parotide, réclama auſſi nos ſoins; j'oppoſai

à ſa maladie un traitement anti-ſabural, & cette malade entra en convaleſcence. La parotide de cette malade était pleine de pus lorſqu'elle entra à l'hôpital. L'ouverture de ces tumeurs, faites dès que le pus ſe fut formé, ne les guérit nullement. Pour moi, je favoriſais la coction par des remèdes délayans, & je déterminais des mouvemens vraiment critiques, & une criſe ſure & capable de vaincre la maladie, en adminiſtrant un remède qui put exciter, en même tems, le vomiſſement & les ſelles. Je fus auſſi obligé de donner quatre émétiques à cette malade.

Je fis ſuivre l'uſage des émétiques de celui des médicamens ſalins, & qui contenaient de la rhubarbe; après que ces malades eurent été bien évacuées, & qu'elles furent ſans fièvre, je conſolidai leur guériſon par l'uſage des ſtomachiques & des toniques.

J'ai toujours tâché de détourner l'humeur qui ſe portait aux parotides pendant leur accroiſſement; je n'ai jamais rien obtenu d'avantageux de leur ſuppuration, mais j'en ai quelquefois éprouvé beaucoup d'inconvénients. Le cholera ſeul, que je déterminais par les vomiſſemens, guériſſait, en même tems, bientôt & ſûrement, la fièvre ſaburrale & les parotides.

Je n'ai jamais vu de parotides critiques ſe développer, dans l'hôpital, dans les fièvres

miliaires, ſaburrales, putrides, malignes, lorſqu'on avait employé ma méthode, mais j'ai ſouvent déterminé, très-heureuſement, la réſolution de celles qui s'étaient développées avant que le malade fut confié à mes ſoins, lorſque le pus n'était pas encore formé.

Lorſque quelques malades venaient à l'hôpital, avec des parotides déjà pleines de pus, il fallait donner iſſue à cette matière en ouvrant la tumeur, mais il était très-difficile de les guérir, & le traitement était très-ennuyeux, à cauſe de la lenteur de la cicatriſation, parce que les environs étaient endurcis, & qu'ils ne ſe ramoliſſaient que très-lentement.

Les parotides guériſſent-elles les maladies.

Je me rappelais l'hiſtoire de Claſomene, malade qui demeurait auprès du puits de Phrygichidas, *& qui, étant conſtipé, eut des tumeurs très-douloureuſes auprès des oreilles*; mais, vers le trente-unième jours, il eut un flux de ventre, pendant lequel il rendit beaucoup de matières aqueuſes, ſemblables à celles qu'on évacue pendant la dyſſenterie. — Les tumeurs qu'il avait auprès des oreilles, diſparurent.

SEPTIÈME MALADE.

Pleuréſie ſaburrale, accompagnée de crachement de ſang.

Un ravaudeur, âgé de 20 ans, avait moins d'appétit depuis vingt-quatre jours, ſa bouche était amère. Le 9 juin, il eut mal à la tête, chaud, ſoif; il reſſentait des douleurs vagues dans les membres; l'amertume de la bouche était la même. Le 10 juin, il reſſentit une douleur pongitive du côté droit; il n'allait point à la ſelle, dormait peu. Tous ces ſymptômes s'aggravèrent le 13 juin, il alla plus rarement & plus difficilement à la ſelle, il touſſait avec peine, & crachait du ſang pur. Tous les ſymptômes étaient plus fâcheux. Le 14, il crachait beaucoup de ſang. Le 15, il eut chaud, ſoif, fut agité, l'épigaſtre était douloureux, ſurtout du côté droit.

Pleuréſie ſaburrale, accompagnée du crachement de ſang.

Il fut apporté à l'hôpital le 16 juin; les accidens que je viens de faire connaître lui avaient donné la fièvre, ſa toux était ſonore, il ne crachait plus de ſang vermeil, mais il expectorait des crachats muqueux, vergetés de ſang. On lui fit boire beaucoup d'eau avec l'oximel,

& on lui donna un émétique vers la nuit. Il vomit une grande quantité de matières gluantes, comme bilieuſes; il continua de touſſer comme s'il eut été enrhumé, la douleur du côté & de l'épigaſtre était bien moins forte, on n'appercevait plus de traces de ſang dans les crachats qui étaient muqueux, la fièvre était légère, il trouvait le goût des alimens, meilleur.

Le 18 juin, tous les ſymptômes étaient beaucoup diminués, à peine lui trouvait-on de la fièvre.

Le 20 juin, il ne touſſait preſque plus, il n'expectorait que très-peu de crachats muqueux, ſa reſpiration était libre, il ſe tournait facilement de tous les côtés, l'appétit & la force commençaient à revenir, après avoir ceſſé l'uſage des ſels les plus doux, & s'être fortifié avec la rhubarbe & les amers; il retourna chez lui, bien guéri, après quelques jours.

Ce malade ſe rappela qu'il avait eu la même maladie, deux ans auparavant. Elle avait traîné en longueur, & il n'en avait pas été parfaitement guéri; il lui était reſté, depuis ce tems, une toux sèche, & une certaine oppreſſion de la poitrine.

HUITIÈME MALADE.

Pleuréſie ſaburrale.

Un jeune ravaudeur âgé de 18 ans, eut, le 9 juillet, des alternatives de froid & de chaud; il diſait éprouver, de tems en tems, de l'oppreſſion vers le ſternum, & qu'il avait d'abord reſſenti, vers la mamelle droite, une douleur ſemblable à celle des pleurétiques; que bientôt après elle avait occupé tout le côté droit de la poitrine; qu'elle augmentait lorſqu'il touſſait & quand il reſpirait. Il ſe couchait plus facilement du côté ſain; il avait la bouche amère, il était ſans appétit; il déſirait ardemment de boire de l'eau; ſes urines étaient brûlantes. Il avait la diarrhée; il reſſentait de la douleur lorſqu'on preſſait l'épigaſtre; ſa langue était hériſſée de villoſités jaunâtres. Tel était l'état de ce malade, lorſqu'on nous l'amena le 14 julliet. Pleuréſie d'été.

Après qu'il eut pris une grande quantité de boiſſons délayantes, on lui adminiſtra un émétique le ſoir très-tard; il vomit beaucoup de ſaburre bilieuſe, & fut pluſieurs fois à la ſelle. Il eut une ſueur abondante pendant la nuit; il

n'eut enſuite preſque plus de mal au côté, preſque plus de fièvre.

Il n'avait point de fièvre le 15 juillet, ſa bouche était encore un peu amère.

Le 17 juillet, je lui adminiſtrai une teinture aqueuſe de rhubarbe, avec un peu de ſel neutre, il fit uſage des amers, & fut bientôt & parfaitement guéri.

Ce malade avait, vers l'angle externe de l'œil droit, & ſur la cornée tranſparente, un tubercule blanchâtre, dont le ſommet était ſurmonté de trois poils; cette excroiſſance, qu'il portait depuis ſa naiſſance, ne gênait pas les fonctions de l'œil.

NEUVIÈME MALADE.

Péripneumonie ſaburrale, accompagnée de crachement de ſang.

Hémoptiſie ſaburrale.

Joſeph Texler, âgé de 28 ans, ayant éprouvé une très-grande chaleur, le dernier jour du mois de mai, en travaillant à des ouvrages de maçonnerie, but de l'eau froide; il eut enſuite des friſſons qu'il voulut diſſiper avec du poivre délayé dans du vin, mais il reſſentit, auſſitôt, une

douleur très-forte & très-aiguë du côté gauche de la poitrine, il éprouvait beaucoup de chaleur. Il se mit au lit le lendemain ; on le saigna ; il ne fut point soulagé ; il était oppressé, toussait beaucoup ; une douleur fixe, qu'il ressentait à la partie inférieure du côté gauche, s'étendait à toute la poitrine, & même au ventre. Il crachait beaucoup de sang vermeil ; il avait la bouche amère ; il était dégoûté.

Le 2 juin, il vomit spontanément des matières bilieuses ; il ne fut pas soulagé ; le lendemain il vomit encore, de lui-même, & sans éprouver de soulagement, des matières jaunes & amères.

On apporta ce malade à l'hôpital le 4 juin, la fièvre était forte, les crachats & la douleur étaient les mêmes ; il ne pouvait souffrir qu'on lui touchât le ventre. On lui tira dix onces de sang, qui était couvert d'une croûte inflammatoire, d'un blanc jaunâtre ; la partie séreuse était verdâtre ; il ne fut point du tout soulagé.

Un émétique, qu'il prit le 5 juin, lui fit vomir beaucoup de saburre jaune, & qui ressemblait à de vieille huile ; l'oppression de la poitrine diminua beaucoup ; il ne ressentit plus qu'une douleur très-légère du côté & du ventre ; il ne crachait que très-peu de sang ; il avait peu de fièvre. Il était sans fièvre le 6 juin, & sans

aucun reſte de maladie. Il ſe leva le 7, & ſortit de l'hôpital, bientôt après, parfaitement guéri.

Paſſage d'uneconſtitution à une autre, & fièvre compliquée.

Vers la fin du printems, au commencement de l'été, les fièvres inflammatoires ceſſent leurs ravages; elles ſont auſſitôt remplacées par d'autres fièvres de nature ſaburrale.

Ces deux ſortes de fièvres ne ſe ſuccèdent point tout-à-coup, mais de telle manière, que celles de nature inflammatoire ſe diſſipent lentement, & que les dernières ſe confondent avec les premières ſaburrales qui paraiſſaient, & que celles-ci cèdent la place aux autres.

J'ai ſouvent rencontré, dans cette ſaiſon, la fièvre *inflammatoire* & la fièvre *ſaburrale* réunies chez le même malade. Il y avait complication de ces deux ſortes de fièvres chez le malade qui fait le ſujet de cette obſervation; car on obſerva, ſur le ſang, la croûte inflammatoire épaiſſe & viſqueuſe qui caractériſe *l'inflammation*, & il rejeta beaucoup de *ſaburre bilieuſe*, par le vomiſſement. Le caractère ſaburral était cependant le plus ſaillant.

Traitementqu'on doit employer dans les fièvres compliquées.

Il faut s'oppoſer le plus promptement à celui des deux ennemis dont l'attaque eſt la plus vive & la plus dangereuſe. Elles ont rarement le même dégré d'action. Dans l'intervale de tems compris entre la fin du printems & le commencement de l'été, les fièvres ſaburrales détermi-

ment aiſément l'inflammation du ſang, de ſorte que, dans les fièvres ſaburrales qui regnent dans cette ſaiſon, il faut commencer le traitement par la ſaignée, qu'il eſt même quelquefois néceſſaire de répéter; mais lorſque l'été eſt avancé, il eſt rare qu'il faille ſaigner.

La partie de l'année qui comprend la fin de l'automne, & le commencement de l'hyver, préſente, tous les ans, cette complication d'inflammation & de ſaburre. En effet, l'eſtomac eſt plus chaud dans cette ſaiſon, &, l'automne ayant appaiſé les chaleurs énervantes de l'été, ce viſcère ayant plus d'énergie, modère l'action trop exaltée de la ſaburre bilieuſe, de ſorte que les maladies qu'elle produit, ſont beaucoup plus rares dans cette ſaiſon, & qu'elles participent toujours, plus ou moins, du caractère inflammatoire que développe le tems plus ſec.

D'après cela, la fin du printems & de l'automne ſera comme un anneau qui unit chacune des deux ſaiſons antécédentes, l'hyver & l'été, &, ſi les choſes ſuivent la marche ordinaire, les maladies, produites par l'influence de l'été & de l'hyver, indiqueront le point d'union des ſaiſons contraires.

Aucun médecin ne peut impunément ignorer cette manière d'être ordinaire des ſaiſons, puiſque, d'après Hyppocrate, *on doit juger des maladies d'après les ſaiſons.*

Mais il faut auſſi ſavoir dans quel tems de l'année les humeurs ſont en mouvement; quelles maladies elles produiſent dans chacune d'elles, & quelles ſont les affections qu'elles déterminent dans chaque maladie. Hyppoc., traité des humeurs. C. 3.

DIXIÈME MALADE.

Cholera, pleuréſie ſaburrale, crachement de ſang.

Choleta, cracha-ment de ſang, &c.

Il y avait trois ans qu'un journalier, âgé de 21 ans, avait eu pendant l'été, une maladie aigue : il s'était bien porté enſuite.

Le matin du 16 août, il eut un friſſon qui dura deux heures, & qui fut ſuivi de chaleur. Auſſitôt après il fut atteint d'une oppreſſion de la poitrine, d'une toux fatiguante, & d'une douleur grave & pongitive auprès de la mamelle gauche. Il fut forcé de ſe mettre au lit. Le 17 août, il eut chaud, il n'avait point d'appétit, il vomit dix fois ſpontanément des matières vertes, amères; il fut ſept fois à la ſelle.

La chaleur, les vomiſſemens & les ſelles continuèrent le 18, comme la veille, il paſſa la

nuit ſans dormir, la toux & la douleur de côté augmentèrent; il cracha du ſang.

Le 19, il avait une chaleur violente, il allait très-ſouvent à la ſelle, il vomit ſept fois, & toujours des matières bilieuſes; il cracha enſuite du ſang.

Le 20 août, il avait la fièvre, il vomit quatre fois, fut neuf fois à la ſelle, & expectora quelques matières ſanguinolentes, il ne dormait point, &, juſqu'alors, il n'avait pris aucun remède.

Il vomit ſept fois dans la matinée du 21 août, jour où il fut apporté à l'hôpital, il éprouvait une grande chaleur, ſon pouls était fort, plein, dur, accéléré; il avait le teint jaunâtre, la langue sèche, il reſpirait difficilement; il ſe tenait couché ſur le dos, il lui était plus facile de reſter ſur le côté malade que ſur le côté ſain; la douleur du côté était aigue, elle augmentait lorſque le malade reſpirait, lorſqu'il touſſait, & quand on touchait la partie douloureuſe. Il avait la diarrhée, touſſait beaucoup; il avait des vomituritions lorſqu'il prenait quelques alimens. Ses crachats étaient gluans & ſemblaient être colorés de verd-de-gris; ils étaient amers, il en rendait quelquefois de ſanguinolens. Je lui preſcrivis de boire beaucoup de décoction d'orge, avec l'oximel.

Le 22 août, les ſelles & les vomiſſemens

étant arrêtés, l'oppreſſion, la toux & la douleur augmentèrent. On lui donna un émétique dans l'après-dînée, & il vomit beaucoup de matières amères, glutineuſes, jaunâtres, il en éprouva un ſoulagement conſidérable, mais momentané. Il n'avait, en effet, aucune douleur de côté, aucune oppreſſion, il crachait peu; ſes crachats n'étaient plus ſanguinolens, il n'avait point de fièvre, ſa langue était humide, nette, il n'alla pas à la ſelle, il prit enſuite, juſqu'à la fin du mois, les remèdes ſalins les plus doux, aiguiſés avec une petite quantité de tartrite de potaſſe antimonié (*tartre ſtibié*), &, après avoir fait uſage d'amers, pour prévenir une rechûte, il ſortit.

Eſpèce particulière d'hémoptiſie que j'ai fréquemment obſervée.

Les obſervateurs qui ont de la ſagacité, ſavent qu'il y a des hémoptiſies ſaburrales, & qu'elles ſont plus communes pendant l'été. Cette maladie n'a pas encore aſſez fixé l'attention des médecins, & le traitement qu'on a coutume d'oppoſer aux hémorragies du poumon, lui eſt tout-à-fait contraire. La ſaignée, ſur-tout, lorſqu'on la répète, produit des effets fâcheux, & tous les remèdes qui ſoulagent & guériſſent bien les autres ſortes d'hémoptiſie, augmentent celle dont nous nous occupons ici.

L'hémoptiſie *ſaburrale* eſt très-ſouvent un ſymptôme de la fièvre ſaburrale, comme le démontrent les exemples que j'ai rapportés; mais

il

il y a des malades qui, quoiqu'ils n'ayent pas de fièvre, du moins apparente, crachent beaucoup de ſang pur, &, ſans avoir de fièvre, ils éprouvent les ſymptômes de la préſence de la ſaburre dans des viſcères épigaſtriques.

Signe diagnoſtic de cette maladie.

On ſoupçonnera, avec raiſon, qu'une hémoptyſie eſt ſaburrale, ſi elle ſe montre pendant l'été, ſi celui qui crache le ſang, offre quelqu'indice de l'exiſtence de la ſaburre bilieuſe, ſi ce malade ne crache point ordinairement de ſang dans d'autres ſaiſons, & ſi ſa ſtature n'annonce point la diſpoſition au crachement de ſang, & enſuite à la pthiſie.

Son traitement curatif.

Un émétique arrête, auſſi ſurement que promptement, cette hémoptyſie, quand même elle ſerait très-abondante, & lorſque l'eſtomac eſt ſurchargé par une ſaburre cruë, il enlève auſſi, & pour ainſi dire dans un inſtant, la cardialgie, les rapports déſagréables & les nauſées. Il y eut beaucoup de malades qui ne crachèrent plus une ſeule goute de ſang dès qu'ils eurent vomi une ſeule fois. Ceux qui ne ſont pas auſſi heureux, obtiennent, au moins, de ne cracher que très-peu de ſang auſſitôt après le vomiſſement, & de bien ſe porter enſuite, lorſque le ſyſtême gaſtrique a été fortifié par l'uſage des amers. L'obſervation ſeule, très-fidele, exacte, que j'ai très-ſouvent répétée dans l'hôpital, m'a appris combien cette aſſertion eſt véritable. I

L'émétique, que j'emploie, détermine, non-ſeulement, le vomiſſement, mais encore les ſelles. Il eſt compoſé avec deux ſcrupules, ou un gros de racine d'ipécacuanha (*pſychotria emetica*), & un grain, rarement deux, de tartrite de potaſſe antimonié (*tartre ſtibié*).

J'ai quelquefois mieux aimé adminiſtrer un purgatif qu'un émétique; mais ce premier remède fut rarement utile. Je fus encore convaincu, par là, que les purgatifs ne peuvent pas être ſuccédannés des émétiques.

Je me rappèle, avec plaiſir, d'un jeune turc, qui s'eſt depuis fait chrétien; il eut, au mois de juillet 1776, une fièvre ſaburrale, accompagnée de crachement de ſang très-abondant. Comme je preſcrivais l'émétique (1) à ce malade, pen-

---

(1) L'hémoptiſie ſaburrale eſt une des maladies les moins connues du plus grand nombre de praticiens, qui la confondent, le plus ſouvent, avec des crachemens de ſang produits par d'autres cauſes. On l'obſerve cependant, aſſez fréquemment, dans les climats humides ſur-tout, & pendant les chaleurs de l'été. Le traitement, à l'aide duquel Stoll a guéri cette maladie, indique combien celui qu'on oppoſe aux crachemens de ſang, en général, eſt, non-ſeulement nuiſible, mais encore dangereux dans l'hémoptiſie ſaburrale. On devra encore, à ce ſavant médecin, la connaiſſance plus exacte de cette maladie funeſte, & l'application qu'il y a faite d'un traitement heureux & méthodique.

dant le tems de l'hémoptisie, & que je disais qu'il falait employer ce remède aussitôt; ceux qui étaient présens crurent que je déraisonnais, & ils attendaient secrètement, & avec grande impatience, la suite de ce traitement; ils pensaient, peut-être, avec trop de sévérité, comme le malade, que pendant le vomissement il aurait une hémoragie mortelle; mais qu'arriva-t-il? le malade vomit beaucoup de bile semblable à des fèces d'huile; il ne parut même pas aucune trace de sang, & la fièvre fut guérie.

Cette observation ayant été plus répandue, on n'en était plus étonné.

ONZIÈME MALADE.

Pleurésie saburrale, très-grave ou maligne.

Pleurésie maligne.

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'un musicien, âgé de 26 ans, avait eu, dans l'hôpital, une pleurésie; il se portait bien depuis.

Au commencement de juin, il se plaignit d'avoir la bouche amère, d'être dégoûté; il avait des nausées, des vomiturítions qui n'étaient pas suivies de vomissemens; ses rapports étaient dé-

goûtans & fétides, il ſe portait bien d'ailleurs, & ne gardait pas le lit.

Le 15 juin, il reſſentit une chaleur dévorante & une douleur, ſemblable à celle des pleurétiques, qui occupait tout le côté gauche de la poitrine, s'étendait au loin, devenait plus grave pendant l'inſpiration, & qui répondait à l'épaule du même côté; il touſſait, avait mal à la tête, il ſe couchait plus difficilement ſur le côté malade; le ſoir, tous ces ſymptômes étaient plus fâcheux. Il allait très-ſouvent & très-abondemment à la ſelle, il dormait peu, ſon ſommeil était interrompu, ſes urines étaient âcres.

Le 16 juin, il eut des friſſons erratiques, & des alternatives de chaleur, il vomit quatre fois, ſpontanément, des matières jaunes, vertes, ſa douleur de côté était plus aiguë, il ſe mit au lit, ſe fit ſaigner ſans conſulter perſonne, il n'éprouva point de ſoulagement; il avait la diarrhée. La chaleur continua le 17 & le 18 juin, il vomit, fut à la ſelle comme la veille, il avait une ſoif dévorante.

On l'apporta à l'hôpital le 19, il avait la tête peſante, douloureuſe, des vertiges, la bouche amère, pâteuſe, ſes rapports étaient fétides, putrides, ſa langue était enveloppée d'un gluten ſemblable à un *byſſus* (1) jaunâtre; elle était sèche

(1) Je conſerve ici le mot *byſſus*, nom que les botaniſtes

à ſa baſe. Il faiſait des efforts impuiſſans pour vomir; toute la partie antérieure de la poitrine & l'épigaſtre, depuis le cou, ſemblaient être comprimés par un poids très-peſant; les douleurs de côté & de l'épaule étaient un peu moins vives; il touſſait, crachait peu, allait ſouvent à la ſelle, ſon teint était livide & d'un jauve verd, il avait de la chaleur, le pouls fort, plein, un peu plus vîte que dans l'état naturel. La ſoif continuait. L'oppreſſion de l'épigaſtre était très-vive le ſoir; il avait des anxiétés, était agité, crachait peu; ſes crachats étaient teints de ſang. Après avoir bu, pendant le jour, beaucoup d'une boiſſon délayante, il prit le ſoir un émétique qui lui fit vomir une grande quantité de matières viſqueuſes & très-amères. La nuit fut meilleure, le ventre ſe reſſerra. La douleur de l'épaule était diſſipée, celle du côté était plus légére, auſſi

---

employent pour déſigner une production végétale, qu'ils rengent parmi les cryptogames, & dont ils peignent ainſi le caractère.

Fibres ſimples uniformes, lanugineuſes, ou pulvérulentes. L. Gen. plant.

Subſtance filamenteuſe ou pulvérulente. Juſſ. Gen. plant.

Le *byſſus velutina* L., me paraît être celui qui repréſente plus parfaitement l'état de la langue que Stoll indique ici.

Byſſus filamenteux verd. L. Fl. Suec.

fut-il beaucoup mieux qu'il ne l'avait été juſqu'alors, pendant la moitié du jour ſuivant.

Mais la fièvre augmenta le 20 juin, après-midi; le pouls était dur & plus vîte qu'il ne l'était la veille; l'oppreſſion ſi violente de la poitrine reparut de nouveau; la reſpiration était laborieuſe; la douleur de côté n'était pas plus forte; le ventre était météoriſé; la diarrhée ſe montra encore; l'eſprit était égaré, la toux était plus fréquente, les crachats étaient ſanguinolens. On lui tira, pendant cette ſoirée, cinq onces d'un ſang inflammatoire, recouvert d'une couenne épaiſſe, jaunâtre, qui n'était pas froncée, & qui ſurnageait une ſérosité verdâtre; la nuit fut laborieuſe, le hoquet & la diarrhée fatiguèrent le malade.

Voyant, le 21 juin, que l'eſtomac & les inteſtins étaient farcis de ſaburre pituiteuſe & bilieuſe, & que l'excès de cette matière, ſortie des premières voies, ſe portait, avec impétuoſité & abondance, ſur les poumons, je penſai qu'il falait évacuer auſſitôt l'eſtomac, & ſur-tout les inteſtins où cette matière était plus fortement adhérente, & dégager auſſi, au plus vîte, les poumons, pour ainſi dire ſuffoqués par la turgeſcence des humeurs. D'après cela, je preſcrivis une boiſſon abondante & légèrement ſaline, pour laver les inteſtins. Je fis enſuite une petite ſaignée, de ſix onces ſeulement, afin que

la maſſe du ſang étant diminuée, & le pouls qui était fort & dur, étant devenu plus calme, les poumons fuſſent délivrés de la matière qui les embarraſſait; & que libre, elle put être emportée dans le torrent de la circulation.

Règle à obſerver dans les métaſtaſes.

Dans toute métaſtaſe dangereuſe d'une matière étrangère, ſur quelques viſcères, j'ai coutume de conſidérer, ſur-tout, ſi la matière, qui s'eſt fixée ſur quelque point, y produit engorgement, parce que le principe vital, trop affaibli, ne peut l'en expulſer, &, alors, les véſicatoires & les cardiaques, ſont le plus ſouvent promptement utiles; ou ſi, *le principe vital ayant encore toute ſon énergie*, la matière déléterre agit avec déſordre & de toute ſa puiſſance. Dans cet état de choſes, il ne faudrait pas exciter les forces par l'application des épiſpaſtiques, ou par tout autre moyen, il vaut mieux, alors, céder un peu à l'ennemi, augmenter ſon paſſage, de peur que, ſi on le reſſerrait trop, il ne ſe fermât, lui-même, toute iſſue. Dans ces cas, je fais tirer du ſang avec précaution, retenue, en pluſieurs fois; je fais, enfin, tous mes efforts pour ouvrir les couloirs par des boiſſons & des fomentations émolientes.

C'eſt principalement dans les métaſtaſes, ſur la tête & les poumons, toutes deux ſi dangereuſes, que je me conduis ainſi: il eſt très-délicat, en médecine, de ſe décider au lit des

des malades lorſque le danger eſt très-preſſant; dans cette circonſtance, comme dans pluſieurs autres, il n'eſt pas poſſible d'établir des règles aſſez claires, pour que tout le monde (1) puiſſe les ſaiſir avec facilité.

L'art d'apprécier, avec prudence & exactitude, tout ce qui eſt relatif aux malades, qui s'acquiert par l'exercice aſſidu, judicieux & varié de la médecine, & par beaucoup de méditation, don-

---

(1) Il ſemble que ceux qui, par leur connaiſſance & leur ſagacité, triomphent plus ſurement des difficultés que la pratique de la médecine préſente, ſont auſſi ceux qui ſavent le mieux les apprécier. Les ignorans ne connaiſſent point d'obſtacles, & s'ils entendent raconter les ſuccès de quelque médecin inſtruit, ils en affaibliſſent auſſitôt le mérite, en diſant *il eſt heureux.* « *Mais avouons, avec Hippocrate,* (*dit Craton, dans ſon épitre dédicatoire*) *qu'il n'y a que ceux qui ſont inſtruits, qui paraiſſent agir heureuſement; que ceux qui ſont ignorans, ſont au contraire malheureux; car être heureux c'eſt bien faire, & il n'y a que ceux qui ſont inſtruits qui font bien. Si vous êtes malheureux, ſi vous n'atteignez pas le but que vous déſirez, c'eſt que vous faites très-mal ce que vous avez à faire. Et, je vous le demande, comment voulez-vous qu'un homme, qui ne ſait rien, puiſſe parvenir heureuſement au but qu'il ſe propoſe; il faut donc que ceux qui veulent que leurs traitemens ſoient couronnés de ſuccès, ſuivent, avec ſoin, les règles de l'art.* »

nera les moyens d'agir avec ſécurité dans les circonſtances dangereuſes.

Le crachement de ſang, la difficulté de reſpirer & la diarrhée continuèrent pendant ce jour, le malade eut quelquefois le hoquet; mais le jour ſuivant, 22 juin, le hoquet ceſſa, tous les ſymptômes étaient moins graves. Le 23 juin, la tête était raſſurée, la bouche meilleure, la poſition dans le lit plus naturelle, la toux, qui n'avait pas diminué, était accompagnée de crachats viſqueux, ſans être ſanguinolens; la langue était chargée, couverte de villoſités; toute la région épigaſtrique était douloureuſe pendant qu'il touſſait & qu'il reſpirait, la douleur de côté était beaucoup moins forte, il allait ſouvent à la ſelle; ſes excrémens étaient verds, liquides, mêlés de quelques matières dures peu volumineuſes, agglomérées comme des crotins de chèvre. On continua les boiſſons ſalines, la chaleur & le pouls étaient, pour ainſi dire, dans l'état naturel, les urines bilieuſes.

Le malade était bien le 24 juin, il allait à la ſelle, comme pendant le jour précédent, il n'avait preſque plus de douleurs épigaſtriques; le 25, le côté était un peu douloureux, les excrémens étaient d'un verd foncé, il en rendit pluſieurs-fois une très-grande quantité, mêlée à beaucoup de matières glutineuſes, ſemblables à une gelée,

à du frai de grenouilles ; la langue était plus nette que les jours précédens, il touſſait peu, ſes crachats étaient glutineux, à peine lui trouvait-on de la fièvre. Je mêlais au ſel polycreſte (*tartrite de ſoude*), tantôt le ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), tantôt l'antimoine diaphorétique non lavé (*oxide d'antimoine par le nitrate de potaſſe non lavé*), ces remèdes ayant relâché le ventre, la toux & les crachats furent ſupprimés, ce malade recouvra l'appétit & la force, de ſorte qu'il ſortit entièrement guéri après les premiers jours de juillet.

Pleuréſie faburrale, putride, maligne, peſtilentielle.

Ceux qui établiſſent des pleuréſies faburrales, putrides, malignes, peſtilentielles, ne décrivent pas, en effet, pluſieurs ſortes de fièvre, mais ſeulement des modifications & des dégrés différens de la même maladie. La matière faburrale dépouillée d'une ſorte d'acrimonie particulière, produira une pleuréſie faburrale ſimple ; ſi elle eſt abondante & très-âcre, qu'elle cauſe la proſtration des forces, & qu'il en paſſe une grande quantité dans la circulation, elle cauſera une fièvre maligne ou peſtilentielle.

Comment une pleuréſie faburrale devient maligne.

J'ai vu des pleuréſies qui avaient, lors de leur invaſion, tous les caractères des faburrales ſimples; ceux qui ne les connaiſſaient pas, les rendaient *malignes*, en faiſant faire des ſaignées répétées.

Quelle que fut l'intenſité de cette pleuréſie, j'employai le même traitement que des obſervations nombreuſes m'avaient fait reconnaître utiles dans la fièvre ſaburrale ſimple, ou putride, ou maligne.

Traitement qu'on doit alors employer.

J'adminiſtrai les délayans ſalins, auxquels j'ajoutai un émétique; je ſollicitai enſuite les évacuations, par les ſelles, avec les ſels neutres les plus doux; cette méthode répondit toujours à mon attente. Dans la pleuréſie ſaburrale ſimple, le quinquina (*cinchona officinalis*), le camphre, les véſicatoires, ne me paraiſſaient utiles qu'accidentellement, lorſque l'eſtomac & les inteſtins avaient été vidés, & lorſque la vie, preſque éteinte, avait beſoin d'être animée par les cardiaques.

Fauſſe idée de la malignité.

Ceux qui, voyant ces maladies s'aggraver par la ſaignée, & imaginant je ne ſais quelle putréfaction du ſang, recourent auſſitôt aux antiſeptiques ſtimulans, n'ont pas de connaiſſances exactes de la malignité de la pleuréſie; contents de ſavoir quelques *mots techniques*, (1) ils font peu de cas de la ſcience des choſes.

---

(1) Stoll a fait connaître, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, combien était fatale l'erreur de quelques médecins qui, prenant un ſymptôme d'une maladie pour une ma-

DOUZIÈME MALADE.

Fièvre rhumatiſmale, dont la ſource était cauſée par la ſaburre.

Une jeune fille, de dix-huit ans, avait eu, un mois auparavant, dans l'hôpital confié à mes ſoins, un éryſipèle dont elle avait été bientôt guérie; elle ſe portait bien d'ailleurs, ſinon qu'elle s'était plaint, juſqu'au 20 mai, du mal de tête; à cette époque, elle n'avait point d'appétit, la tête lui faiſait plus de mal, elle eut des alternatives de froid & de chaud, des ſueurs abondantes. Auſſitôt après, elle eut des douleurs des cuiſſes, & des lombes ſemblables à celles qui accompagnent le

ladie nouvelle, donnaient à ce ſymptôme un nom nouveau; & lui appliquaient un traitement particulier. Les nomenclatures de quelques noſologiſtes entraînés par la même erreur, & établies d'après ces médecins, n'ont pas été moins funeſtes. On a vu des hommes, la mémoire armée de ces mots techniques, ſe préſenter avec audace, étonner lorſqu'ils euſſent dû effrayer, & uſurper ainſi *des réputations*; combien n'en eſt-il pas encore, dont tout le mérite conſiſte à avoir ces liſtes, & à les répéter avec impudence?

rhumatiſme aigu; elle avait une tumeur très-douloureuſe auprès des malléoles & ſur le genou droit, ſans changement de couleur à la peau, elle ne pouvait pas mouvoir les membres douloureux, elle ne dormait point.

La chaleur qu'elle éprouva le 21 mai, fut continuelle, tous les ſymptômes étaient plus graves. Le 22, tout était comme la veille, elle ne pouvait faire le plus léger mouvement des jambes ſans beaucoup ſouffrir, les ſueurs étaient abondantes, elle ne dormait point du tout.

Le 23 mai, on l'apporta à l'hôpital, ſes joues, tout ſon viſage même étaient d'un rouge foncé, comme ſi elle eut été barbouillée d'une couche épaiſſe de fard; elle éprouvait une chaleur dévorante; ſon pouls était plein, fort, dur, très-accéléré; ſa langue, très-nette; elle n'avait aucun mauvais goût, ni aucun mal d'eſtomac. On lui fit une forte ſaignée, on ne voyait preſque point de partie rouge ſur le ſang qu'on tira, mais il formait, preſqu'en entier, une couenne épaiſſe, jaune, viſqueuſe, étendue, ſemblable à du lard; les bords n'en étaient pas froncés tout-au-tour, comme cela arrive ordinairement chez les pleurétiques. La ſurface externe des mains & des poignets ſe tuméfia & devint très-douloureuſe, elle perdit la faculté de mouvoir ces parties. Après la ſaignée, on lui applica deux véſicatoires

aux jambes, la fièvre & la douleur augmentèrent; celle-ci s'étendit sur les deux bras, elle sua beaucoup sans dormir.

Les choses étaient dans le même état le 24 mai, elle prit un émétique qui lui fit rejeter beaucoup de matières saburrales, glaireuses, semblables à des fèces d'huile, elle fut souvent à la selle. La douleur ne se fit presque plus ressentir pendant quelques heures après le vomissement, elle reparut à la nuit sans être, pour ainsi dire, moins forte qu'auparavant; elle éloigna le sommeil, les sueurs étaient très-abondantes.

Le 25 mai, la douleur, celle des articulations sur-tout, était semblable à celle de la veille; la malade passa la nuit sans dormir.

Le 26 mai, un nouvel émétique lui fit de nouveau rejetter beaucoup de saburre bilieuse; après le vomissement, elle ressentit un soulagement plus long & plus durable; elle n'eut point encore de sommeil, ses membres furent cependant moins douloureux durant cette nuit, elle les remuait avec un peu plus de facilité.

Le 27 mai, la douleur & la difficulté du mouvement augmentèrent encore; celui qui me remplaça, pendant une absence, fit faire une saignée d'une livre. Comme le précédent, le sang se couvrit d'une croûte inflammatoire; la malade n'en obtint aucun soulagement.

Elle prit un émétique dans la matinée du 28 mai, elle vomit beaucoup de matières faburrales, ce qui cauſa la diminution des tumeurs des articulations, elle ne ſouffrait preſque plus. Ses membres eurent les mouvemens très-libres pendant tout le jour, elle dormit un peu.

La douleur reparut, mais moins aiguë qu'auparavant, ſes membres étaient moins mobiles que la veille; ayant pris un émétique dans l'après-dînée, elle vomit une grande quantité de faburre bilieuſe, qui avait la conſiſtance de l'huile, elle en fut ſoulagée auſſitôt, & dormit.

Tous les ſymptômes diminuèrent le 30 mai, à peine reſſentait-elle quelques douleurs dans les articulations; le 31, elles n'étaient preſque plus tuméfiées. Le mouvement des membres était facile.

Le 1.er juin, au matin, tout allait bien, elle reſſentit, après-midi, de la chaleur dans l'eſtomac, elle était bien d'ailleurs. Tout ſe paſſa bien le 2 & 3 juin.

Dans la nuit du 4 juin, l'ardeur d'eſtomac ſe fit encore reſſentir, la douleur ſe porta ſur les maléolles. Je lui donnai auſſitôt un émétique, &, après avoir vomi beaucoup de matières faburrales glaireuſes, elle fut encore délivrée de de tous les ſymptômes.

Depuis ce jour, elle fit uſage d'une teinture

aqueuſe, de rhubarbe aiguiſée avec une petite quantité de ſel neutre, pour entretenir la liberté du ventre, & entraîner les reſtes de ſaburre bilieuſe, ou celle qui eut pu ſe reproduire de nouveau.

Dans les intervalles de tems qui ſéparaient l'adminiſtration des émétiques, j'ordonnai des médicamens inciſifs & ſalins, pour préparer la matière morbifique, qui devait bientôt après éprouver une *criſe artificielle*, par l'exhibition d'un émétique.

Après chaque émétique, cette malade reſſentit *auſſitôt* un ſoulagement *manifeſte*, & vomit toujours beaucoup de matières d'un jaune verd. Quoique la douleur reparut le plus ſouvent, de deux jours l'un, elle s'affaiblit cependant toujours, & ne ſe montra qu'après de plus longs intervalles, juſqu'à ce qu'enfin elle diſparut entièrement.

Cette couleur rouge foncée du viſage diminua beaucoup apres chaque vomitif, juſqu'à ce que le teint devint d'une pâleur preſque chlorotique, que cette malade conſerva pendant ſa convaleſcence. Elle put remuer enſuite ſes membres avec beaucoup de facilité, & il ne lui reſta aucun de ces embarras dont j'ai vu pluſieurs malades, qui avaient eu des fièvres rhumatiſmales ſaburrales, être affligés pendant très-longtems, & qui ne pouvaient

pouvaient, d'aucune manière, ou au moins ſans beaucoup de peine, élever leur bras juſqu'à leurs yeux, tant ils reſſentaient de douleurs aigues dans les épaules. Très-ſouvent, quoique cette fièvre devienne moins intenſe, les doigts ſe contournent, prennent une ſorte d'obliquité, & leurs articulations ſe tuméfient; mais il ne reſta à la malade, qui fut traitée par la méthode que je viens d'indiquer, aucune douleur, ni aucune trace de difformité.

Ce n'était qu'avec peine que j'entreprenais la guériſon d'une maladie que j'avais eu ſouvent occaſion d'obſerver, & qui a ſi ſouvent été accuſée d'être d'une opiniâtreté extrême; mais ce traitement, prompt & efficace, enleva un mal, d'ailleurs ſi long, beaucoup plutôt que je ne l'aurais eſpéré.

Cauſe de certaines tumeurs dans les fièvres ſaburrales.

Des obſervations certaines m'ont appris que les tumeurs douloureuſes des articulations, des parotides, des glandes maxillaires, & des parties voiſines de l'apophiſe maſtoide, des glandes du cou, de la tyroide, des agmigdales, étaient occaſionnées par un vice éloigné de nature ſaburrale, & dont le ſiège était dans le ſyſtême gaſtrique. Il eſt difficile d'expliquer ceci, mais il doit nous ſuffire d'avoir des obſervations ſures, puiſque nous ne pouvons pas en connaître la cauſe.

Certes, celui que les différens ſymptômes de

cette même fièvre trompent assez pour qu'il leur applique un traitement différent, comme si c'étaient autant de maladies différentes, emploie un travail inutile à couper de petites branches, tant que la racine de l'arbre n'est pas arrachée. Tout m'avait conduit à penser que cette maladie était plutôt inflammatoire que saburrale; mais l'événement a certainement prouvé que cette opinion était fausse.

Rougeur de ceux qui ont des maladies saburrales.

Je trouve très-souvent les malades attaqués de fièvre saburrale, ayant le visage rouge, & comme s'ils étaient barbouillés de minium (*oxide rouge de plomb*); mais, quoique les joues soient d'un rouge très-intense, cependant les parties qui s'étendent des commissures des lèvres, aux ailes du nez, sont pâles, au lieu d'être rouges, & d'un jaune verdâtre; je regardais si peu cet état du visage, comme un signe d'inflammation véritable, lorsque sur-tout il était accompagné d'un certain brillant des yeux, tel que s'ils eussent nagé dans les larmes, que je le plaçais parmi les signes diagnostics les plus surs de la surabondance d'une saburre bilieuse dans la région épigastrique.

Ce symptôme est si commun, on le rencontre si souvent, que celui qui trouvera le visage coloré, de la manière que j'ai indiqué, pourra certainement prédire que l'abdomen contient de

la ſaburre bilieuſe. Le tremblement de la langue, lorſque le malade l'alonge, celui de la lèvre inférieure, pendant que le malade parle, & qui reſſemble à celui d'un enfant qui craint un maître ſévère, lorſqu'incertain du moyen qu'il emploira, il cherche à s'excuſer, rendent le diagnoſtic plus certain. La langue jaune, comme ſi elle était couverte de *byſſus*, l'affirme encore.

Cependant, chez la fille qui fait le ſujet de cette obſervation, on n'obſervait point cette pâleur auprès des narines & vers la commiſſure des lèvres, quoique cette malade eut le viſage auſſi rouge que ſi elle eut été barbouillée avec du ſuc de groſeilles (*ribes rubra*) elle n'avait point non plus de tremblement de la lèvre inférieure, ni de la langue; celle-ci était auſſi nette que dans l'état de ſanté.

D'après cela, j'avais penſé, dès le commencement, qu'elle avait un rhumatiſme inflammatoire, & je le croyais d'autant plus fortement, que le ſang qu'on avait tiré préſentait une croûte épaiſſe, viſqueuſe, qui n'était point froncée, & ſemblait à celle qu'on obſerve dans les rhumatiſmes; mais je découvris le véritable caractère de cette maladie, parce que la couleur de la couenne inflammatoire n'était pas blanche, mais qu'elle était d'un jaune légèrement verdâtre, & parce qu'on voyait, dans cette même ſaiſon, des maladies qui étaient certainement ſaburrales.

TREIZIÈME MALADE.

Fièvre ſemblable à la précédente.

Rhumatiſme ſaburral.

Une jeune fille, de 22 ans, eut, le 22 mai, des alternatives de froid & de chaud, elle reſſentait une douleur pongitive à la partie ſupérieure du ſternum, elle ne touſſait point.

Le 22 mai, elle ſouffrait moins, la douleur occupait les muſcles coxaux (des hanches); cette malade n'avait point d'appétit, elle avait des naufées, ſa bouche était très-amère, elle avait alternativement froid & chaud.

Elle ſe mit au lit le 24 mai, elle avait une ſoif dévorante, les deux genoux étaient douloureux; le ſoir elle reſſentit, dans le dos & les lombes, une douleur déchirante qui parcourait les côtés internes & externes des cuiſſes, & s'étendait juſqu'aux malléoles; elle paſſa la nuit ſans dormir. La fièvre était la même que veille. Tous les ſymptômes étaient augmentés le 25; il lui ſurvint une tumeur des pieds très-douloureuſe au toucher, elle occupait principalement les malléoles. La peau avait conſervé ſa couleur naturelle, les articulations des pieds

n'avaient plus de mouvemens, elle était très-agitée, la fièvre était très-forte, cette malheureuse jetait des cris, se lamentait, & ne pouvait dormir du tout.

Le 26, il lui survint une tumeur très-douloureuse aux mains qui conservèrent leur couleur, elle se dissipa après deux heures, cette malade était d'ailleurs comme la veille.

Le 27, elle eut grand chaud pendant tout le jour, elle n'était pas mieux. Elle fut confiée à mes soins le 28, sa langue était sèche, la cardialgie augmentait quand on touchait l'épigastre, elle avait les joues rouges, le pourtour du nez & des lèvres était d'un pâle jaunâtre, elle ressentait un fourmillement sur les bras, les tumeurs des mains & des pieds, sans changement de couleur à la peau, étaient très-douloureuses, & s'opposaient à tout mouvement; les douleurs rhumatismales étaient plus fortes, pendant la nuit, dans le dos & les extrémités inférieures, le pouls était fort, plein, dur; les autres symptômes étaient les mêmes, elle prit des délayans salins. Un émétique qu'on lui donna, le 29 mai, la fit vomir une fois, & en petite quantité; elle fut trois fois à la selle, tous les symptômes restèrent les mêmes.

Le 30 mai, la langue était humectée, saburrale, les autres accidens ne se calmaint pas,

Ayant pris un autre émétique, l'après-dînée, elle vomit un peu de fabnrre femblable à des fèces d'huile, & fut dix fois à la felle; on lui continua l'ufage des boiffons falines. Le 31 mai, fes membres, excepté le fémur droit, n'étaient plus tuméfiés, elle les remuait un peu plus facilement, elle fuait continuellement, on lui continua l'ufage des boiffons falines. Sa bouche était fale, tous les fymptômes étaient plus fupportables.

Le 1.er juin, elle prit un émétique parce qu'elle avait la bouche amère, une douleur accablante de l'eftomac, & des reftes des premiers fymptômes. Ce remède la fit vomir deux fois, elle fa cinq fois à la felle, auffitot après le vomiffement fes membres furent beaucoup plus agiles, fa langue était blanche, elle avait la bouche bonne, elle ne fentit plus, que de tems en tems, une légère douleur fourde fur les membres, elle fuait beaucoup, les autres fymptômes étaient moins fâcheux.

Après avoir continué l'ufage des inciffifs les plus actifs, & avoir enfuite pris des ftomachiques, elle fut parfaitement guérie le 9 juin.

QUATORZIÈME MALADE.

Colique pituitoſo-ſaburrale.

Une jeune fille, âgée de 24 ans, d'une conſtitution faible, dont les règles étaient très-abondantes, & coulaient ordinairement pendant pluſieurs jours, fut attaquée, tout-à-coup, & ſans cauſe connue, le 9 avril, par une douleur violente de tout le ventre, qui était ſenſiblement tuméfié; elle ne pouvait ſupporter qu'on le lui touchât, ſes règles avaient abondemment coulé pendant ſept jours, elles fluaient encore à cette époque. Elle avait une toux dépendante de l'eſtomac, dont elle ſouffrait beaucoup & ſans ceſſe, la douleur était plus forte pendant la toux, elle expectorait une petite quantité de crachats gluans, verdâtres, ſa poitrine n'était pas embaraſſée.

Elle reſſentait une douleur très-vive au-deſſous des fauſſes-côtes (*côtes aſternales*), du côté droit, & qui augmentait pendant l'inſpiration, elle ne ſe couchait qu'avec peine ſur le côté gauche, il lui ſemblait qu'elle avait un poids, ſur l'épigaſtre, qui tombait ſur ce côté,

& l'empêchait de reſpirer, elle avait la fièvre.

N'étant pas à l'hôpital, elle appela un médecin qui calma la douleur de colique par des lavemens répétés, des fomentations émolientes, ſurtout le ventre, des ſaignées réitérées, & les véſicatoires.

Cependant, la douleur du côté droit ſe faiſait encore reſſentir, la difficulté de ſe coucher ſur le côté gauche continuait, la cardialgie ne ceſſait pas; ſon viſage devenait jaune après le repas, elle avait les membres douloureux comme dans le rhumatiſme, elle ſe plaignait; à ſon réveil, elle avait la langue d'un jaune verd, la bouche amère. Elle ſupporta ainſi cette maladie ſans garder le lit. Le 9 mai, ſes règles coulèrent encore avec abondance & pendant longtems, elle commença à être malade, mais plus gravement que dans le mois précédent; elle prit les mêmes remèdes, qui produiſirent les mêmes effets; elle eut les mêmes reliquats, mais plus graves, de ſa maladie, qui avait été plutôt arrêtée, dans ſa marche, que guérie. Les jambes devinrent œdémateuſes, après avoir craché du ſang pendant deux jours, elle eut, le 9 juin, des friſſons, &, de tems en tems, une légère colique. Ses règles coulèrent abondamment & pendant pluſieurs jours; lorſque cette évacuation ceſſa, elle commença à avoir chaud, ſon eſtomac devint très-douloureux & ſe météoriſa.

Ayant bu beaucoup de bière, le 17 juin, elle eut mal au ventre, ſe plaignit, & paſſa la nuit ſans dormir. Le lendemain, 18 juin, tous les ſymptômes étaient agravés; elle vint à l'hôpital le ſoir de ce jour. Elle avait la bouche amère & pâteuſe, la langue & le teint reſſemblaient à celui des malades attaqués de fièvre ſaburrale, elle avait une tèrs-grande difficulté de reſpirer, accompagnée d'une toux fréquente & d'un ſentiment de chaleur au-deſſous du ſternum; elle reſſentait des douleurs aigues dans tout le ventre, qui était météoriſé, tendu, & ſi ſenſible, qu'elle craignait qu'on n'en approchât les mains, même de loin; elle avait chaud, une douleur aigue dans l'hypocondre droit. Elle ſouffrait beaucoup lorſqu'elle était couchée ſur le côté oppoſé. Elle avait de très-grandes anxiétés précordiales, ſe plaignait beaucoup, le pouls était fort, plein, & plus vîte que dans l'état naturel.

Je lui fis tirer huit onces de ſang, qui était vermeil lorſqu'il fut coagulé, & j'employai, ſans qu'ils produiſiſſent le plus léger ſoulagement, les émoliens en boiſſons, en lavement, & en topique ſur le ventre. Les choſes étaient dans le même état le 19, mais elle eut des vomiturititions & des vomiſſemens ſpontanés, pénibles, peu abondans de matières glaireuſes, & d'une

petite quantité de bile, elle n'avait rien rendu par les ſelles, depuis quatre jours, quoiqu'elle eut pris beaucoup de lavemens émoliens ou irritans. Elle vomit une potion ſaline ſans en avoir obtenu, pour ainſi dire, de ſoulagement; ayant pris, le ſoir, un demi-gros d'ipecacuanha, avec un grain de tartre ſtibié (*tartrite de potaſſe antimonié*), elle vomit beaucoup de glaires, fut huit fois à la ſelle, ce qui la ſoulagea infiniment. Le 20 juin, tous les accidens étaient bien moins graves, après avoir fait uſage de beaucoup de remèdes ſalins, qui diviſaient les glaires, & les évacuaient lorſqu'elles étaient ainſi préparées, elle commença à avoir faim.

Le 25 juin, elle reſſentait un peu de douleur dans l'hypocondre droit, le ventre était légèrement enflé, elle prit un émétique, vomit beaucoup de glaires, & fut ſoulagée; je lui donnai enſuite quelques ſels, avec la rhubarbe & les amers.

Le 30 juin, elle avait les dents ſales, couvertes de craſſe, la bouche était remplie d'une grande quantité de ſaburre viſqueuſe, elle prit un émétique, elle fut à la ſelle & vomit des matières glaireuſes, ce qui lui procura quelque ſoulagement. Je lui fis prendre enſuite des ſels, des préparations de rhubarbe, des amers, je lui fis faire des frictions ſur le ventre. Elle prit

encore un émétique le 4 juillet, parce qu'elle avait un ſentiment de preſſion ſur le cardia, la langue villeuſe & ſalle, elle vomit aiſément une grande quantité de glaires, ce qui la ſoulagea beaucoup. J'ajoutai enſuite les ſtomachiques & le ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*); mais le troiſième jour après, le ventre redevint encore très-douloureux, l'orifice œſophagien de l'eſtomac (*cardia*) était agacé, elle avait une oppreſſion de la poitrine, elle rendit une grande quantité de crachats ſemblables à de l'ictyocole. Je lui donnai auſſitôt, en pluſieurs doſes, un purgatif avec la manne & beaucoup d'un ſel neutre, & de la crême de tartre (*tartrite acidule de potaſſe*); elle fit uſage de ce remède pendant pluſieurs jours; tant que les ſelles furent abondantes & fréquentes, elle fut bien, le ventre s'étant un peu reſſerré, pendant deux jours, elle ſe plaignit de nouveau d'avoir la bouche amère & remplie d'une grande quantité de mucoſités; elle était d'ailleurs fort bien. D'après cela, je lui donnai un émétique qui lui fit vomir beaucoup de matières pituiteuſes, amères, qui reſſemblait à de la bouillie; on la garantit contre les rechutes, par l'uſage de l'infuſion de rhubarbe (*rheum palmatum*), les ſels neutres, les ſtomachiques amers, la promenade, le vin, & de fortes fridions ſur le ventre. Les organes de

la digeſtion rempliſſant bien leurs fonctions, elle retourna dans ſes foyers vers la fin de ce mois. J'aurais cependant mieux aimé qu'elle continuat plus longtems ce traitement préſervatif, & qu'elle fortifia encore davantage ſon tempérament, auparavant trop lâche.

QUINZIÈME MALADE.

Colique ſemblable à la première.

Douleurs de ventre.

Une femme de 34 ans, mère de neuf enfans, avait ſouvent des douleurs de colique, ordinairement ſupportables; depuis longtems elle n'avait point d'appétit, ſes règles fluaient.

Le 17 & le 18 juin, elle eut des douleurs rhumatiſmales dans les membres, il lui ſurvint des douleurs très-vives dans tout le ventre, ſouvent inſupportables, déchirantes, brûlantes, comme ſi les parties euſſent été tordues. Elle avait la bouche amère, elle était dégoûtée, avait des vomituritions, & vomiſſait ſouvent & ſpontanément des matières pituiteuſes très-gluantes, vertes, amères, elle était conſtipée, marchait difficilement, ne dormait pas, était très-agitée, & ſe plaignait.

Elle ne vomit point le 20 & le 21, tous les autres ſymptômes étaient plus fâcheux, le ventre était météoriſé, il lui ſurvenait ſouvent des horripilations, la chaleur n'était pas très-forte, elle tranpirait, avait des anxiétés, elle paſſa la nuit ſans dormir; elle vint à l'hôpital le 22 juin, ſa langue était d'un verd herbacé, ſon teint était d'un jaune noir, elle avait des envies de vomir, & ſon ventre ne pouvait pas ſupporter le plus léger contact, il était très-douloureux, & la douleur augmentait ſouvent par intervales d'une manière étonnante. Elle jettait des cris, reſtait couchée ſur le dos, & ne changeait point de poſition, parce que les douleurs étaient beaucoup plus vives dans toute autre ſituation; elle avait beaucoup de fièvre, une ſoif ardente, piſſait peu, goute à goute, n'allait point à la ſelle, les autres ſymptômes étaient les mêmes. On lui donna, pendant ce jour, des potions ſalines & beaucoup d'eau miellée, elle ne dormit point.

Le 23 juin, après avoir pris un émétique, elle rendit, par la bouche, beaucoup de matières muqueuſes, vertes, amères, elle en fut très-ſoulagée. Elle pouvait ſupporter une preſſion aſſez forte ſur l'épigaſtre, elle but une potion ſaline, & dormit peu. Un autre émétique lui fit vomir, le 24 juin, des matières ſemblables à celles qu'elle avait rendues la veille, elle fut

auſſi à la ſelle, ce qui la ſoulagea d'une manière remarquable, la fièvre devint plus légère, cette malade urinait plus aiſément, elle dormait mieux, & elle put ſe coucher dans toutes les poſitions. Elle prit une potion ſaline; le ventre s'étant encore reſſerré, le 25 juin, elle commença à avoir la fièvre & la colique comme auparavant.

Le 26, la bouche était pleine de glaires, amère, les autres ſymptômes continuaient, un purgatif, compoſé avec la manne, l'arcanum duplicatum (*ſulfate de potaſſe*), & la crême de tartre (*tartrite acidule de potaſſe*), fit vomir, une ſeule fois, des matières bilioſo-pituiteuſes, & procura trois ſelles; mais l'amertume de la bouche augmenta, les vomiturițions étaient très-fréquentes; d'après cela, elle prit encore un émétique, après-midi, qui lui fit vomir, vers le ſoir & pendant la nuit, beaucoup de matières pituiteuſes ærugineuſes, elle fut peu à la ſelle, fut très-ſoulagée, ſon ſommeil fut léger & interrompu.

Ayant été purgée, le 27 juin, avec la manne & les ſels neutres acides, elle fut très-ſouvent à la ſelle, le mauvais goût, la douleur du ventre, la difficulté d'uriner, & la fièvre, étaient beaucoup diminués. Elle dormit peu. Elle fit, juſqu'au 4 juillet, un uſage aſſez grand de manne

& de ſels pour entretenir ſon ventre très-lâche; & chaque jour la douleur diminuait un peu; elle ſouffrait en effet tous les jours, mais beaucoup moins, beaucoup plus rarement, & enfin preſque plus; elle n'avait plus aucun reſte de fièvre depuis quatre jours, elle dormait bien, elle fut bientôt en parfaite convaleſcence par l'uſage d'une infuſion de rhubarbe, par celui de l'élixir que je nomme *ſtomachique affaibli*, par celui de la rhubarbe donnée à très-petites doſes & ſouvent répétées, par celui du vin, de l'exercice du corps, & par les frictions ſur le ventre.

Quoique cette malade ſouffrit une douleur preſqu'inſupportable, je n'eus cependant jamais beſoin de narcotiques, parce que les émétо-cathartiques ne trompaient jamais mes eſpérances, & qu'ils enlevaient la douleur, en enlevant ſa cauſe. Ainſi j'étaignais l'incendie en détournant ce qui l'entretenait; je ne commençais point le traitement par la ſaignée, parce que je ne trouvais aucun malade qui eut trop de ſang, & que ce remède ne chaſſe point la ſaburre bilieuſe & pituiteuſe, cauſe de ces maladies. Chez les malades confiés à mes ſoins, la force digeſtive qui convertit les aliмens en chyme & en chyle, était trop affaiblie; d'après ceci, la ſaignée ne paraiſſait d'aucune utilité, puiſqu'elle énerve encore davantage l'élaſticité des fibres déjà trop faibles.

La saignée serait utile chez les malades dont le sang est en turgescence, de sorte qu'on aurait à craindre une inflammation véritable, ou chez ceux dont les viscères abdominaux sont déjà enflammés, mais je ne vis point de ces malades.

précaution à prendre dans les douleurs de colique.

Je m'attachais sur-tout à bien reconnaître si *l'entéritie*, qui attaquait mes malades, était essentielle, si elle était *fausse & saburrale*, (1) ou

---

(1) Je fus appelé pour donner des soins au C. Sibil***, âgé de 40 à 45 ans. Ce C., d'une complexion forte, vigoureux, actif, courageux, était détenu au lit par une douleur de colique si vive, qu'elle lui arrachait des cris continue's, & même des larmes. Le cours des urines était supprimé ou presqu'entièrement supprimé. Il rapportait ces douleurs à cette suppression. Il avait la bouche mauvaise, sans avoir la langue chargée. La fièvre était légère, le pouls bon. Des lavemens répétés, des boissons aiguisées avec un sel neutre, furent les premiers moyens que j'indiquai; un éméto-cathartique, que j'administrai ensuite, ne donna presque pas de soulagement. On voulait employer les anti-phlogistiques, les bains, je prescrivis le muriate d'ammoniaque, les boissons salines, un autre éméto-cathartique.

Quoique je connusse très-bien combien les opiatiques peuvent être nuisibles dans les maladies saburrales, les douleurs, qui étaient continuelles, étaient si vives, que je ne pus me refuser de donner à ce malade un léger parégorique, dont la base était la teinture anodine de Sydenham. Ce remède, que je fis prendre pendant deux ou trois soirs, produisit l'heureux

si

ſi elle était en même tems inflammatoire & ſaburrale. J'attachais une très-grande importance à cette diſtinction, & elle était quelquefois difficile à faire. Quoique l'*entéritie* & la *colique ſaburrale* ayent été fort-bien décrites par les

---

effet de calmer les douleurs, de procurer un peu de ſommeil; mais la douleur, qui ſe montrait de nouveau avec le jour, ne céda enfin qu'aux émeto-cathartiques, aux boiſſons ſalines, & aux purgatifs ſalins. Je preſcrivis l'uſage des ſtomachiques toniques, pour prévenir la rechute; mais la négligence de ces moyens, l'oubli du régime indiqué, reproduiſirent bientôt la même maladie, qui céda encore aux mêmes moyens.

J'ai eu depuis occaſion de guérir d'autres coliques *ſaburrales* par la même méthode; mais jamais je n'en ai obſervé dont les ſymptômes fuſſent auſſi graves. Il n'eſt pas rare de voir ſuccomber des malades à ces coliques, ſi communes dans les pays marécageux, lorſqu'on ne leur applique pas le traitement qui leur convient. Ne pourrait-on pas croire que les erreurs commiſes, à cet égard, ſeraient, quelquefois, cauſées parce que la dénomination, *bilieuſe*, qu'on donne à cette colique, ne porte pas, avec elle, l'idée de la cauſe de la maladie, & qu'elle peut ſe rapporter à toutes les altérations de la bile, & aux affections des organes principaux qui la ſéparent du ſang. J'ai entendu des praticiens dire qu'ils avaient guéri des coliques *bilieuſes* avec de l'huile. La noſographie du citoyen Pinel, nous promet que les français, qui ont fait les nouvelles langues chimiques & anatomiques, feront auſſi une nouvelle langue médicale, non moins utile à l'humanité.

auteurs de médecine, & que ces maladies ayent été très-exactement différentiées l'une de l'autre; cependant, dans la pratique, une de ces maladies eſt ſouvent priſe pour l'autre, non ſeulement par des jeunes gens, mais encore par de vieux praticiens très-exercés; mais combien cette erreur n'eſt-elle pas nuiſible aux malades! Qu'arrivera-t-il, en effet, ſi l'on donne un émétocathartique dans l'inflammation du ventre, lorſqu'il aurait plutôt fallu employer tous les moyens anti-phlogiſtiques? ou ſi, l'abdomen étant farci de ſaburres, on le ſurcharge de je ſais quels remèdes huileux & mucilagineux; ſi, par des ſaignées répétées, on détermine le paſſage de cette matière ſaburrale dans la circulation, & ſi l'on étouffe les forces vitales?

Connaiſſant très-bien tous ces dangers, je prenais le plus grand ſoin pour ne point employer la méthode anti-ſaburrale, à la place de la méthode anti-phlogiſtique, & *vice verſâ*. Pour cela, je m'informais exactement ſi le malade n'avait pas été ſouvent ſujet aux douleurs de colique, ſur-tout lorſqu'il avait été conſtipé, lorſqu'il avait commis des erreurs dans ſon régime, en mangeant de la viande trop graſſe, trop dure, fumée ou ſalée, du fromage, du lait, &c.; ſi, avant cette maladie, il n'aurait pas eu une fièvre intermittente ou rémittente qui

aurait été négligée, ou guérie par le quinquina (*cinchona officinalis*) donné hors de néceſſité, ou s'il n'aurait pas aſſez longtems continué le traitement confirmatif après une maladie ſaburrale; mais la ſaiſon, les maladies congénères, les ſignes de la préſence de la ſaburre dans le ſyſtême gaſtrique, déjà connus d'ailleurs, & quelque autres ſymptômes que l'uſage apprend, & qui ne peuvent être exprimés par des mots, me fourniſſaient un diagnoſtic certain. Les huiles, les mucilagineux, les diurétiques de toutes ſortes ne remédiaient point à la difficulté d'uriner, à la ſtrangurie, à l'iſchurie qui accompagnent ſouvent cette maladie; il n'y avait que les éméto-cathartiques & la diarrhée. Mes obſervations, & celles d'autres praticiens, confirment ces faits que j'aſſure.

Les boiſſons abondantes d'eau miellée, & aiguiſées avec des ſels neutres, qu'on faiſait ſuivre d'un éméto-cathartique, arrêtent certainement, & avec avantage, les vomiſſemens ſpontanés, fatiguans, très-répétés, & qui ne ſoulagent point.

SEIZIÈME MALADE.

Fièvre d'été dyſſenterique

Dyſſenterie. Une jeune fille, âgée de 20 ans, qui ſe portait bien avant le 9 julliet, ſe plaignait, ce jour-là, d'avoir la bouche amère, beaucoup de ſoif, & des douleurs de ventre qui avaient des périodes irrégulières; elle avait des friſſons vagues & ſe plaignait beaucoup; elle avait la dyſſenterie & le téneſme.

Le 10, le 11 & le 12 juillet, ſa langue était extrêmement sèche, tous les ſymptômes étaient fâcheux. Elle vint le 13 à l'hôpital, elle avait de plus un très-grand mal de tête, la bouche amère, la langue très-sèche, rapetiſſée, comme du bois, ſes forces étaient très-abattues, elle rendait très-ſouvent, & preſque continuellement, par les ſelles, une petite quantité de matières poracées, écumeuſes, muqueuſes; le téneſme était continuel, accompagné de tranchées, toute ſa peau était rugueuſe, très-sèche, inperméable à la matière de la tranſpiration, chagrinée; ſon pouls petit, accéléré; je lui fis boire une grande

quantité de décoction d'orge, avec la gelée de groſeilles (*ribes rubra*), & la pulpe de pruneaux (*prunus domeſtica*).

Le 14 jullet, au matin, elle prit une ſolution de tartre ſtibié (*tartrite de potaſſe antimonié*), & vomit beaucoup de matières pituiteuſes un peu amères, elle allait ſans ceſſe à la ſelle, les tranchées étaient plus ſupportables, le ténesme moins douloureux. Les autres ſymptômes étaient les mêmes. Après l'effet de l'émétique, elle prit toutes les deux heures, un demi-gros de racine d'arnica (*arnica montana*) en poudre; on lui donna encore la décoction ci-deſſus. Afin de détourner la tendance des humeurs vers les inteſtins, après avoir évacué l'eſtomac & le canal inteſtinal, je lui fis appliquer, tous les deux jours, un véſicatoire, topique dont la propriété eſt de reſſerer le ventre, rétablir la tranſpiration, diviſer les matières pituiteuſes, & débaraſſer les petits vaiſſeaux engorgés. Je ne ſollicitais jamais la ſuppuration, mais je laiſſais l'épiderme, & je deſſéchais les excoriations cauſées par les cantharides.

Ces moyens rendirent les déjections plus rares & les matières plus ſolides.

Le 20, la langue parut de nouveau très-ſaburrale, mais humide, toute la poitrine était brûlante, la malade avait des vomiturition. Je

lui adminiſtrai un éméto-cathartique, elle vomit & rendit, par les ſelles, très-peu de matieres jaunes, elle fut ſoulagée de ſon mal de poitrine. Je lui fis donner enſuite, toutes les deux heures, un gros de racine d'arnica (*arnica montana*) en poudre, & le ſoir deux ſcrupules de thériaque d'andromaque. La langue était très-rouge & couverte de gluten; depuis ce jour, juſqu'au 30 julliet, elle prit d'abord, toutes les deux heures, & enſuite toutes les quatre heures, une priſe de poudre compoſée avec un gros de racines d'arnica (*arnica montana*), & ſix grains de racine d'angélique (*angelica archangelica*), & le ſoir un parégorique. Par ce moyen, la maladie s'affaiblit tous les jours de plus en plus, de ſorte que, le 1.er août, la malade fut entièrement & de nouveau rétablie. Le téneſme fut le ſymptôme qui diſparut le dernier.

Depuis ce tems, je réveillai les forces abattues de l'eſtomac par l'uſage du vin, des amers, par un régime convenable, & par l'exercice du corps.

Différence entre les dyſſenteries de cette année 1777, & celles de l'année précédent.

Les dyſſenteries furent beaucoup plus rares pendant l'été de cette année, que pendant celui de l'été précédent, voici la différence que j'ai obſervée entre celle de l'année dernière, & celles de cette année.

Les dyſſentériques furent beaucoup moins nom-

breux pendant cet été, mais ceux qui furent atteints de cette maladie, furent très-malades; ils luttaient longtems, ils ne pouvaient se rétablir qu'avec peine, ils avaient la langue noire, desséchée, comme ligneuse, rude, sillonée, très-rouge, ou lisse & blanche; ils vomissaient une petite quantité de saburre, mais elle était visqueuse, gluante, glaireuse, un peu amère. Les éméto-cathartiques les soulageaient moins promptement cette année, & le flux dyssentérique ne pouvait être arrêté que très-lentement, & par l'effet des toniques énergiques. Souvent aussi, lorsque la maladie traînait en longueur, je suspendais ces évacuations, trop abondantes, par l'usage des narcotiques, de crainte qu'elles n'entretinsent les intestins dans l'habitude d'un trop grand relâchement, & pour que ces viscères ne repoussassent pas trop-tôt les remèdes fortifians, & avant d'en avoir éprouvé l'action bienfaisante; mais, pendant l'été de l'année précédente, la saburre, qui entretenait la dyssenterie, était beaucoup plus abondante, beaucoup plus mobile (1) & plus

(1) On trouve dans plusieurs endroits de cet ouvrage, ces mots: *materia mobilis*, que je traduis par ceux-ci: *saburre mobile*. Voici l'acception que les médecins donnent, en général, à ce mot *mobile*. « La matière mobile ou en *tur-*

fluide, elle était ærugineuſe, poracée, ſemblable à du jaune d'œuf, noirâtre, & elle pouvait ſi facilement être miſe en mouvement, & détruite par un éméto-cathartique, que je n'eus pas beſoin, pour guérir cette maladie & fortifier les inteſtins, d'employer aucun remède narcotique ou fortifiant. Au reſte, quoique les dyſſenteries ayent été peu nombreuſes, pendant cette année, elles régnèrent plus particulièrement dans les priſons, & donnèrent la mort à pluſieurs détenus.

Dyſſenterie plus fréquente & plus funeſte parmi les priſonniers.

Je crois que cela arriva ainſi, parce que cette maladie ſe développa chez des ſujets qui ne prenaient point d'exercice, oiſifs, & qui ne mangent jamais des fruits que l'été nous prodigue; d'après cela, l'abdomen eſt plus diſpoſé à recevoir la ſaburre âcre, qui cauſe les maladies dyſſentériques. Je vais maintenant rappeler quelques obſervations que la dyſſenterie, qui a régné cet été, m'a donné occaſion de faire.

Quelques obſervations ſur la dyſſenterie.

J'obſervai, au commencement de la maladie, que les malades allaient très-ſouvent à la ſelle,

---

» *geſcence* eſt quelque choſe de fatiguant, qui a ſon ſiège » dans l'épigaſtre & dans les premières voies qui, le plus » ſouvent, peut être expulſé par le vomiſſement ou par les » ſelles, & qui irrite très-ordinairement l'eſtomac & les in- » teſtins, pour qu'ils s'en débaraſſent. »

mais que chacune des évacuations était si peu abondante, que si l'on eut rassemblé, dans un vase, toute la matière que chaque malade rendait dans 24 heures, on n'en aurait pas eu autant qu'un homme sain en rend ordinairement dans une seule selle. J'ai aussi très-souvent observé, qu'après plusieurs jours de dyssenteries, les malades rendaient des matières dures, sèches, anciennes, semblables à des crotins de chèvre; d'après cela, on voit combien il est nécessaire, dans les dyssenteries de cette sorte, de ramolir les excrémens, dès le commencement de la maladie, de les délayer, & de les chasser avec la manne, les tamarins (*tamarindus indica*), par des sels neutres, &, enfin, par les éméto-cathartiques. On voit aussi combien est grande l'erreur de ceux qui, non-seulement, ne sollicitent aucune évacuation, mais qui au contraire employent d'abord, & de préférence, l'opium. Je ne connais pas de méthode qui puisse être plus dangereuse que celle-ci. Ceux qui l'employent, ne sont effrayés que de l'abondance des évacuations, qui est souvent telle qu'elle épuise la patience la plus grande, & ils ont cette fausse opinion, que ceux qui vont *très-souvent* à la selle, rendent aussi *beaucoup* d'excrémens.

Je parle du commencement de la maladie, lorsque les évacuations n'ont pas été sollicitées

Usage de l'opium dans la dyssenterie.

par les remèdes, circonſtance dans laquelle j'aſſure hardiment qu'on ne peut donner l'opium, quoique cependant un parégorique puiſſe être utile & même néceſſaire lorſque la maladie s'affaiblit, lorſque la dyſſenterie s'eſt changée en diarrhée, pourvu qu'on ait employé d'abord les toniques & les confortatifs.

Et des aſtrigens. A l'égard des aſtrigens, je me ſuis convaincu qu'ils ne convenaient point dans cette maladie commençante, mais qu'ils pouvaient guérir en fortifiant puiſſament, lorſqu'avant de les employer, on avait évacué la ſaburre âcre & ancienne qui était fixée dans les premières voies, lorſque le canal inteſtinal, trop affaibli, repouſſait depuis longtems, auſſitôt qu'elles s'y rendaient, les matières qui y étaient portées, & que les malades étaient très-affaiblis.

Et des émoliens. Celui qui, dans cette maladie commençante, ne s'occuperait que de calmer les tranchées, la dyſurie & l'yſchurie, par l'uſage des émoliens & des mucilagineux, perdrait ſon tems; les ſpaſmes douloureux ne s'appaiſent point ordinairement avant que la ſaburre, qui cauſait l'irritation, ait été chaſſée par un éméto-cathartique.

DIX-SEPTIÈME MALADE.

Fièvre continue, rémittente, pituitoſo-ſaburrale, avec des exacerbations journalières, qui reſſemblaient à un accès d'hiſtéritie.

Une veuve, âgée de 28 ans, qui avait eu régulièrement ſes évacuations périodiques, était ſujete, depuis ſix ans, à une leucorrhée continuelle, qui d'abord avait été bénigne, mais qui, à la longue, était devenue âcre, & dont la matière était d'un verd jaune, elle ſe portait d'ailleurs fort bien.

Fièvre quotidienne, rémittente ayant l'aſpect d'un accès d'hiſtéritie

Le 19 & le 20 julliet, ſes règles coulèrent avec abondance. Le 21 de ce mois, elle tomba en défaillance, pendant ſon dîner, elle perdit l'uſage de la parole, ſes règles ſe ſupprimèrent, elle reſſentit enſuite des horripilations, une chaleur vague, des tiraillemens douloureux dans les membres, & une douleur vers le ſternum, elle dormit pendant cette nuit. Le 22 julliet, au matin, elle était bien, elle fut purgée avec le ſel d'epſom (*ſulfate de magnéſie*), qui la fit aller ſept fois à la ſelle. A midi, elle commença à reſſentir un froid extraordinaire aux

pieds; le froid gagna, peu-à-peu, le reſte du corps; elle tomba ſans connaiſſance. Auſſitôt elle reſſentit une douleur lancinante, d'abord dans les cuiſſes & les jambes, enſuite dans le dos, les épaules, la poitrine & les bras; elle avait une (1) dyſpnée, un téneſme de la veſſie, elle urinait beaucoup, ſes urines étaient limpides; elle était couverte d'une ſueur froide & abondante, elle fut bien le ſoir & pendant la nuit; on la ſaigna au pied le 23; je ne ſais qui preſcrivit cette ſaignée, elle eut, après-midi, un accès ſemblable à celui de la veille, elle paſſa bien la nuit.

Du ſel amer qu'elle prit, le 24, lui fit rendre beaucoup de matières bilieuſes, le paroxiſme vint plus tard, il commença vers les 7 heures du ſoir, ou environ, il était accompagné des mêmes ſymptômes qu'on avait obſervés auparavant, elle fut tranquille & dormit après minuit.

Le 25 jullict, au matin, elle ne ſouffrait plus, elle ſe leva, & fut forcée de ſe mettre encore au lit; à 2 heures après-midi, l'accès ordinaire ſe montra, & ſe prolongea bien avant dans la nuit. Le 26, le même paroxiſme reparut à 7 heures du matin; il continua juſqu'á dix heures, il était accompagné d'une douleur ſuffoquante

(1) Difficulté de reſpirer.

du gosier; on saigna cette malade après-dîner; on réitéra cette opération un quart-d'heure après: je ne sais qui le prescrit. Cette malade assurait que le sang qu'on avait obtenu, était couvert d'une croûte inflammatoire; elle eut très-grand froid pendant toute la journée, & resta couchée; elle se réchauffa à l'approche de la nuit. L'accès revint dans la matinée du 27 julliet, comme la veille; elle dormit pendant la nuit. Je vis, par ses discours, qu'elle avait, jusqu'alors, pris du quinquina.

Le 28, elle vint à l'hôpital, elle eut un léger accès à dix heures du matin; après l'accès, sa tête était pesante, elle avait la bouche mauvaise, amère, la gorge remplie de matières muqueuses, la langue salle, saburrale, elle souffrait moins, le pouls était fort, plein, vibrant, il avait sa vîtesse naturelle, on lui donna de l'hydromel aiguisé avec un sel neutre, on y ajouta, aussi, du sel ammoniac [*muriate d'ammoniaque*].

Le 30, sa bouche était remplie d'une humeur gluante, sa langue couverte d'une saburre bilieuse & muqueuse, elle prit un émétique, vomit des matières glaireuses, elle n'eut point d'accès. Elle était bien le 31 julliet, l'accès ne parut point; elle but de l'hydromel aiguisé avec le sel ammoniac [*muriate d'ammoniaque*], & une infusé-décoction de racine d'arnica [*arnica montana*].

Le 1.er août, elle reſſentit, vers midi, & pendant un quart d'heure, un léger accès, elle était bien d'ailleurs, elle continua l'uſage des remèdes qu'elle avait pris la veille. Le 2 août, elle était bien en tout, elle prit les mêmes médicamens. Au lieu d'un accès, elle eut, le 3, vers midi, un froid léger & paſſager, ſans chaleur & ſans ſueur; depuis ce jour, elle n'eut aucune incommodité, après voir fortifié ſon eſtomac & ſes inteſtins par les amers, elle fut parfaitement guérie; elle retourna chez elle le 12 août.

Règles qu'on doit ſuivre dans le traitement des maladies nerveuſes.

J'ai ſuivi, dans le traitement de cette maladie, qui paraiſſait appartenir, ſous quelques rapports particuliers, aux affections nerveuſes, les règles que je me ſuis faites d'après mes lectures ou ma pratique, ſur les affections ſi nombreuſes & ſi différentes les unes d'avec les autres, qu'on appele maladie des nerfs. Partout où j'appercevais que la maladie avait quelque choſe de convulſif, je pentais que la force d'irritabilité [*de motilité*], (1) dont les fibres muſculaires ſont douées, péchait par excès, qu'elle était trop active, qu'elle était miſe en action par un autre ſtimulus que celui qui lui eſt propre,

(1) Cette dénomination a été conſacrée, par le citoyen Chauſſier, à déſigner le » *mode de motilité, uniquement* » *propre aux fibres muſculaires, aux organes qui en ſont* » *compoſés, tels que les muſcles, le cœur, l'eſtomac, &c.*»

ou que, ſi elle l'était par le ſien, les fibres trop irritables étaient cependant plus agacés qu'il ne l'eut fallu, & étaient déterminés à produire des des mouvemens trop violens ou extraordinaires.

Ceux qui commencent à traiter les maladies nerveuſes par les fortifians, les calmans, les ſtupéfians, ou les relâchans des nerfs; comme ces différens praticiens ſe plaiſent à déſigner ces différens médicamens, & qui employent d'abord les nervins, qu'ils préfèrent, ſont, certes, bien éloignés de la connaiſſance pratique des maladies nerveuſes.

D'après cela, je penſai que je devais employer tous mes efforts pour découvrir quel était le ſtimulus qui agaçait les fibres & cauſait ces mouvemens irréguliers; quel était ſon ſiège, & par quels moyens on pouvait l'enlever; car, lorſque le moteur du trouble eſt détruit, tout ce qui avait produit l'agitation des nerfs, ſe calme de ſoi même, ou par des moyens aiſés, ou s'affaiblit avec le tems. Je n'ai pas obſervé que le genre nerveux fut agacé par un unique ſtimulus. Il l'eſt ordinairement par des agens différens qui occupent auſſi un ſiège différent [1].

(1) Les femmes aiſées, des villes, dont la vie eſt plus ſédentaire, moins active, quelquefois même oiſive, éprou-

Comme preſque tout le traitement des maladies nerveuſes conſiſte à enlever ce ſtimulus ſi différent, on voit la raiſon pour laquelle la même affection nerveuſe n'exige pas le plus ſouvent le même traitement; mais des moyens différens chez les différens individus, & quelquefois même oppoſés; de ſorte que ce qui eſt évidemment utile aux uns, eſt indubitablement contraire aux

---

vent habituellement les indiſpoſitions qui dépendent de l'atonie des organes de la digeſtion; la plupart les rapportent à des affections nerveuſes; beaucoup de médecins, qui aiment à careſſer l'amour propre d'un ſexe déjà ſi ſenſible, & qui, cependant, ſe plait à perſuader que ſes nerfs ſont encore plus irritables, cèdent à ces ſugeſſions, & employent les délayans, les tempérans, les antis-paſmodiques, remèdes, en général, contraires à ces indiſpoſitions que, quelques évacuans, les toniques, & ſur-tout l'exercice, guériraient bientôt.

L'exemple que je vais citer, confirmera cette opinion. Je logeais à Paris, pendant les premières années de la révolution, dans un hôtel où ſe trouvait une femme d'un embonpoint exceſſif; juſqu'a cette, époque elle était toujours languiſſante, elle ſe plaignait ſans ceſſe Le bruit des armes, le tumulte, le mouvement, les événemens qui ſe ſuccédaient, l'agitèrent ſouvent de craintes aſſez vives, & troublèrent ſouvent ſa tranquillité, ou plutôt la tirèrentde ſon indolence elle mangea moins, prit davantage d'exercice, & bientôt, & ſans remèdes, elle fut entièrement rétablie; elle ſe plaiſait à raconter cet effet extraordinaire de ſes inquiétudes.

aux

autres; assurément, la même cause ne produit pas, dans toutes les circonstances, des effets en apparence les mêmes, je rassemblerai quelques exemples en faveur de cette opinion.

Il y a trois ans que je guéris une jeune fille, de deux ans, qui avait quelquefois des convulsions, & qui, lorsqu'elle n'en avait pas, était pâle du visage; elle avait une petite toux, & sa respiration était bruyante. Le chirurgien qu'on appela pour saigner cet enfant, n'ayant pu le faire, parce qu'elle avait les veines trop petites, & recouvertes par la graisse, on lui tira du sang avec des sangsues. La pâleur & les convulsions cessèrent aussitôt, & peu de jours après, la toux & la respiration bruyante, cessèrent de même. Dans cette circonstance, la cause qui agaçait les nerfs, était fournie par la trop grande abondance du sang, sur-tout dans la poitrine, & par une sorte d'engorgement causé par les humeurs environnantes qui étaient en turgescence.

Je fus appelé ensuite auprès d'une jeune enfant de six ans, elle avait, depuis deux jours, des accès d'épilepsie, & une douleur de côté semblable à celle des pleurétiques. On lui fit deux saignées du bras, le sang était recouvert d'une croûte inflammatoire. On employa les autres remèdes d'usage, dans la pleurésie inflammatoire; ces moyens firent cesser aussitôt les

convulsions & la maladie elle-même. Voilà encore un exemple d'inflammation de la poitrine, qui agissait sur les nerfs comme irritans. Voilà un remède nervin, que fournit la méthode antiphlogistique.

J'ai connu une femme hystérique, oisive, faisant bonne chère, & qui était gorgée de sucs de bonne qualité, elle employa tous les remèdes qui ont la réputation de soulager dans les maladies nerveuses, mais inutilement, & son mal augmentait. Elle suivit une conduite contraire, se fit saigner, eut le courage de se priver de quelques friandises, & de prendre un peu d'exercice. Par là, son état devint beaucoup plus supportable, & elle eut encore été beaucoup mieux, si elle avait pu mener une vie plus conforme aux besoins de la nature.

Des médicamens salins, acidules, légèrement laxatifs, soulagèrent, d'une manière étonnante, une femme très-bilieuse, qui, depuis son enfance, avait toujours eu le teint d'un ictérique; elle avait des vertiges, la cardialgie, des rapports rances, le globe histérique, elle tombait souvent en défaillance, elle rendait des urines diaphanes comme de l'eau, elle avait quelquefois des convulsions dans les membres: la cachochylie rance, & la surcharge du système biliaire, causaient plusieurs autres symptômes, &

principalement des fortes de convulsions. Dans ce cas, les remèdes nervins furent les dissolvans, les incisifs, les altérans, & ceux qui lâchèrent le ventre ordinairement paresseux.

J'ai dernièrement mis hors de l'hôpital, un jeune homme guéri d'une épilepsie, dont il était attaqué depuis plusieurs années, & dont les accès étaient plus fréquens & plus forts dans ces derniers tems. J'avais en vain employé plusieurs moyens, lorsque je ne connaissais pas le siège & la nature du stimulus qui causait cette maladie, jusqu'à ce qu'ayant découvert qu'il occupait le système gastrique, je l'eusse expulsé par les émétiques répétés. Le système nerveux se calma, & il y a déjà longtems qu'il n'a eu aucun retour de cette maladie détestable. J'employai mes efforts, pendant longtems, pour fortifier son estomac, à l'aide des remèdes appropriés, tels que les amers, les préparations de rhubarbe, & de crainte qu'il ne s'y formât, à l'avenir, une nouvelle matière pituiteuse, semblable à de la bouillie, dont ce malade avait rendu, en vomissant, une quantité prodigieuse, qui produisait certainement ces mouvemens épileptiques, quoiqu'on ne put pas expliquer comment.

J'ai calmé, comme par enchantement, par un régime sévère, l'abstinence du vin, & des échauffans quelconques, & par une forte saignée,

chez un homme replet & robuſte, un ſpaſme opiniâtre de l'eſtomac qui ſe reproduiſait tous les jours, depuis pluſieurs années, & ſur-tout après les repas, & qui avait été beaucoup exaſpéré par les ſpiritueux, les amers, les nervins & les martiaux. J'ai à raconter, avec plus de ſoin, dans une autre occaſion, l'hiſtoire d'un boulanger, qui, ayant ſurvécu à une fièvre maligne, devint leucophlegmatique; j'employai, pendant longtems, pluſieurs moyens inutiles, & cependant il ne paraiſſait ni devenir plus malade, n'y s'affaiblir; il mangeait, ſe promenait, & ſupportait aiſément cette maladie, quoique rebelle; la verge & le ſcrotum de ce malade étaient extraordinairement tuméfiés, la tumeur était vague, diſparaiſſait ſouvent, & ſe montrait bientôt après; lui ayant rendu le ventre très-lâche, il fut pris, tout-à-coup, d'un tremblement très-fort, qui dura pluſieurs heures; il eut, enſuite, des accès d'épilepſie; enfin, ſa reſpiration devint ſtertoreuſe, il n'avait plus l'eſprit préſent, ſon pouls était élevé, il avait, de tems en tems, des convulſions, il ne ſentait pas les irritans les plus violens; il fut pris de tetanos à la mâchoire inférieure.

Je lui fis appliquer ſur la tête, après l'avoir fait raſer, un emplâtre véſicatoire; je fis, en même tems, appliquer d'autres épiſpaſtiques à

la nuque & ſur les membres. Lorſque les endroits, excoriés par les véſicatoires, commencèrent à fournir beaucoup de ſéroſités, les convulſions ceſsèrent, ce malade reprit ſes ſens, & recouvra, enfin, entièrement ſa ſanté.

Je crus que, dans cette circonſtance, les nerfs étaient agacés par une ſéroſité acrimonieuſe qui s'était portée ſur le cerveau, ſans qu'on s'y attendit, & qu'étant détournée par les véſicatoires, les accès d'épilepſie ſe calmeraient; dans cette circonſtance, les cantharides avaient donc l'effet des nervins. Les ſymptômes des maladies qu'on nomme nerveuſes, ne m'en impoſaient pas aſſez pour que j'employaſſe auſſitôt les remèdes pris dans la claſſe de ceux qu'on appele nervins par excellence. Il n'y a preſque point de médicamens qui n'ait quelquefois produit, entre mes mains, l'effet des *nervins*. Lorſque l'on a enlevé la cauſe qui agaçait les nerfs, ou qu'on l'a émouſſé, la maladie ceſſe le plus ſouvent d'elle-même, à moins qu'elle n'ait été cauſée par un excès d'irritabilité, & que les nerfs n'ayent conſervé l'habitude de ces mouvemens, de ſorte que, toute cauſe irritante étant détruite, l'affection nerveuſe ſe reproduiſe cependant encore; mais alors, le quinquina diminue cet excès d'irritabilité des nerfs, & le tems diſſipe l'habitude de ces mouvemens.

Lorſque les accès de fièvre intermittente ſe reproduiſent par *l'habitude* qu'a contracté le principe vital, (1) quoiqu'on en ait extirpé la cauſe, ou qu'on l'ait affaiblie, & que cette fièvre conſerve néanmoins le caractère qu'elle avait reçu, le quinquina [*cinchona officinalis*] eſt le ſpécifique ſouverain, & c'eſt alors le véritable tems d'adminiſtrer ce remède, à moins que quelque ſymptôme dangereux ne détermine à guérir la fièvre plutôt, ſans attendre l'altération ou l'expulſion de la matière fébrile. Le traitement que j'ai employé, chez la malade dont j'ai rapporté l'hiſtoire, nous apprend qu'elle était la cauſe qui irritait le ſyſtème nerveux, principalements toules deux jours.

DIX-HUITIÈME MALADE.

Fièvre d'été, accompagnée d'exanthéme.

Une jeune fille, âgée de onze ans, qui avait été bien portante juſqu'à cette époque, ſe plaignit, le 1.er juillet au matin, en s'éveillant, d'une douleur ſuffoquante, & de ne pouvoir plus avaler; les alternatives de froid & de chaud

Fièvre miliaire.

(1) Ceci ſe rapporte à ce que j'ai dit des cauſes qui pouvaient entretenir ces ſortes de fièvres. Vol. 1.er, p. 49.

étaient très-fréquentes, elle avait une céphalalgie, la bouche amère, elle était ſans appétit, elle fut obligée de ſe mettre au lit. Le 2 & 3, la chaleur fut continuelle, tous les ſymptômes étaient plus graves.

Le 4, la langue était très-rouge, très-chaude, l'arrière bouche était auſſi très-chaude, douloureuſe, ſans tumeur, ſa reſpiration était courte, elle ſe plaignait, elle éprouvait une chaleur dévorante, n'avait point du tout de ſoif, les parties les plus voiſines du nez & les lèvres étaient jaunâtres, ſes joues étaient d'un rouge plus foncé, ſes yeux plus humectés que dans l'état naturel, elle avait de fréquentes éruptions miliaires, blanches ſur les bras; depuis deux jours, elle était conſtipée, elle avait la fièvre, la bouche amère; je lui fis prendre, pendant ce jour, beaucoup de ſalins inciſifs, le ſoir elle eut des vomiturițions, je lui adminiſtrai un émétique, elle vomit une ſaburre amère, fétide, pituiteuſe, fut quatre fois à la ſelle, la céphalalgie était moins forte, ſon urine ſemblable à celle des perſonnes en ſanté, elle dormit.

Le 5, elle n'avait plus la bouche amère, ſa langue était gluante, moins chaude, ſon viſage plus pâle, elle n'avait plus de mal de gorge & avalait aiſément. Elle urinait très-peu, ſouvent ſes urines étaient ſemblables à celle des perſonnes

en ſanté, l'éruption miliaire paraiſſait toujours ; elle eut chaud, ſoif, fut trois fois à la ſelle, & ſaigna du nez. Le 6, au matin, après avoir pris un émétique, elle vomit beaucoup de ſaburre glaireuſe, amère, fut à la ſelle, & ſe trouva ſoulagée ; elle n'eut plus de mal de tête, peu de fièvre ; le nombre des tumeurs miliaires diminua beaucoup ; à la place de ces boutons la peau était très-écailleuſe. Elle n'eut pas du tout de fièvre le 7. L'éruption miliaire ſe deſſécha. Depuis le dernier jour où elle avait vomi, elle fit uſage de remèdes ſalins, elle prit enſuite l'antimoine diaphorétique non lavé [*oxide blanc d'antimoine, par le nitrate de potaſſe non lavé*], & enfin des amers. Elle entra en convaleſcence ; le 16 juillet, elle retourna chez elle étant rétablie.

J'ai guéri, cette année, ſur-tout pendant le printems & l'été, pluſieurs malades qui vinrent à l'hôpital couverts d'éruption miliaire, je n'en rapporterai pas les hiſtoires, qui ſont abſolument ſemblables à celle que j'ai raconté ci-deſſus ; je renfermerai, dans peu de mots, ce que des obſervations, faites avec attention, m'ont appris de cette fièvre.

De la ſorte de ſaburre qui produit les éruptions miliaires.

Pluſieurs faits m'ont démontré que la fièvre miliaire était ſur-tout produite par une ſaburre pituiteuſe, ſoit qu'elle fut contenue dans les premières voies, ſoit qu'elle eut paſſé dans la

circulation ; mais cela était sur-tout prouvé par l'état de la langue, qui était recouverte de matière gluante, ou qui était lisse ; par les vomissemens de matieres glaireuses, qui soulageaient les malades, soit que ces évacuations fussent spontanées ou sollicitées par l'art. D'après cela, on devait nommer cette maladie, *fièvre pituiteuse*, elle était *gastrique* si l'on en considère la source.

La plupart de ceux qui avaient la *fièvre pituiteuse*, soit qu'elle fut accompagnée d'éruption miliaire, soit qu'elle ne le fut pas, se plaignaient de douleurs des extrêmités, presque semblables à celles qui accompagnent les rhumatismes, elles augmentaient le soir, & sur-tout pendant la nuit, elles s'affaiblissaient beaucoup à l'approche du jour, ils n'en ressentaient point, ou presque point pendant la journée.

Quelques-unes des propriétés de la fièvre miliaire & son traitement.

Pendant le printems, plusieurs femmes, attaquées de cette sorte de *rhumatisme pituiteux* ou de *fièvre pituiteuse*, *accompagnées de douleurs rhumatismales*, *plus intenses pendant la nuit*, réclamerent mes soins. A la bénignité de cette maladie, à sa durée, à la constance des exacerbations durant la nuit, on eut pu croire que ces malades avaient une légère fièvre vénérienne ; mais les observations faites sur les autres malades, & sur-tout le succès qui accompagna le traitement que je leur appliquai, démontra que

tel était le caractère des fièvres pituiteuſes ; qu'elles ſont moins intenſes pendant le jour, & qu'elles cauſent des douleurs qui augmentent durant la nuit, plus conſtament que le rhumatiſme vénérien n'a coutume de le faire.

Ce rhumatiſme pituiteux attaquait principalement les bras & la partie charnue des cuiſſes. Il y eut des malades qui eurent des douleurs de reins, & de l'un ou de l'autre côté du viſage.

Soit que la fièvre pituiteuſe fut accompagnée d'éruption miliaire, ou non, elle néceſſita particulièrement l'uſage des émétiques, ou plutôt des éméto-cathartiques ſouvent répétés. Ce remède agiſſait, non ſeulement en évacuant, mais auſſi comme puiſſant réſolutif. Dans l'intervalle de tems qui ſéparait l'exibition des émétiques, les délayans inciſifs, préparés avec la racine de piſſenlit (*leontodon taraxacum*), & autres analogues, les ſels neutres, & les préparations d'antimoine, furent très-utiles. Dans les fièvres miliaires, ſcarlatines, pétéchiales, ſaburrales, putrides, malignes, je donnai l'émétique ; je le réiterai, non ſeulement, lorſque l'amertume de la bouche & des ſymptômes plus évidens de la préſence de matières ſaburrales dans l'eſtomac & les inteſtins les demandaient, mais auſſi, lorſque la langue était liſſe, recouverte de beaucoup de gluten, & encore lorſqu'elle paraiſſait

être grillée, enveloppée d'une croûte ſemblable à de l'écorce d'arbre, lorſqu'elle ſemblait à une langue de bœuf fumée ou ſalée, ou hériſſée de ſorte de poils ſecs & roides. Rien ne changeait l'état de la langue, rien ne l'humectait auſſitôt qu'un émétique (1).

Les éméto-cathartiques calmèrent beaucoup,

---

(1) L'obſervation ayant démontré que dans les maladies accompagnées de criſes, il eſt dangereux, après les premiers jours, de donner des remèdes qui pourraient troubler les mouvemens critiques, beaucoup de praticiens craignent d'employer des médicamens actifs, tels que les émétiques, les éméto-cathartiques, lorſqu'après les premiers jours d'une fièvre ſaburrale (*bilieuſe*), la langue eſt noire, comme grillée; ils emploient les anti-ſeptiques, les irritans, les véſicatoires, & l'on a vu combien ces médicamens ſont nuiſibles, lorſque la ſaburre n'a pas été ſuffiſament évacuée. L'opinion que Stoll a énoncée ailleurs, que les fièvres ſaburrales ne ſont point ſoumiſes aux lois des criſes, aux monvemens critiques, l'obſervation, doivent encourager ces praticiens, ils ne négligeront plus d'employer les évacuans, ſi néceſſaires dans les maladies ſaburrales, & dans les circonſtances ci-deſſus indiquées; & les ſuccès qu'ils obtiendront, les convaincront bientôt de la préférence que ces remèdes méritent, ſur les anti-putrides ſtimulans &c. J'ai dû fixer l'attention de quelques hommes de l'art ſur cet objet; tous les jours on en qui admirent les ſuccès de cette méthode, & qui héſitent cependant de l'employer; ils craignent d'augmenter la force de la fievre, & cependant ils appliqueraient volontiers les véſicatoires.

ou appaisèrent auſſitôt, la chaleur ardente, la céphalalgie inſupportable qui occupait les tempes, le front, ou qui même avait ſon ſiège dans le fond des orbites; ils prévenaient le délire, ou le diſſipaient, lorſque ce ſymptôme accompagnait cette ſorte de fièvre.

Le délire dépendait plus ſouvent de l'état du ſyſtême gaſtrique que de celui du ſang, ou de toute autre cauſe qui eut un autre ſiège que l'abdomen. Des obſervations, ſouvent répétées, m'ont appris que les véſicatoires étaient utiles, lorſque, dans les fièvres miliaires, les premières voies ont été ſuffiſament évacuées, & lorſque les émé-to-cathartiques ne peuvent plus produire de révulſion de la matière morbifique, parce qu'elle eſt trop éloignée de leur action. D'après cela, j'appliquai les véſicatoires par-tout où cela me parut plus commode, &, après les avoir levés, je fis deſſécher l'excoriation qu'ils avaient produit; ainſi je faiſais appliquer, tous les jours, ou tous les deux jours, un autre véſicatoire. Par ce traitement, je chaſſais, par les ſueurs, qui étaient alors on ne peut pas plus utiles, puiſqu'elles prévenaient les ſuites fâcheuſes de cette maladie, la matière délétère, qui, en ſéjournant dans la région épigaſtrique, aurait aggravé la maladie; je fondais les humeurs épaiſſies, & je diſſipais l'engorgement des vaiſſeaux.

J'obtenais, ſur-tout, un effet ſalutaire des véſicatoires lorſque la fièvre était calmée, & que les malades reſſentaient encore une douleur opiniâtre, autour des articulations, plus vive pendant la nuit.

Toutes les fièvres gaſtriques, quelconques, ne néceſſitaient pas la ſaignée par elles-mêmes. Je dirai ailleurs, quand, pourquoi, & combien il eſt quelquefois néceſſaire de tirer de ſang dans cette ſorte de fièvre. J'ai rarement employé le quinquina (*cinchona officinalis*) dans la fièvre pituiteuſe, quoiqu'il y ait eu des praticiens, & qu'il y en ait encore qui penſent que c'eſt le premier remède dans cette maladie, & qui aſſurent que l'expérience le leur a ſouvent appris. Je crois que je vanterais auſſi l'uſage du quinquina dans cette maladie, ſi, avant d'employer ce remède, j'avais diminué les forces de mes malades par des ſaignées inconſidérées, alors l'écorce du pérou entretient quelquefois la vie prête à s'éteindre; c'eſt, pour ainſi dire, le ſeul remède qu'on puiſſe employer, mais ſouvent il eſt inſuffiſant. Je recourais, avec empreſſement, au quinquina, lorſque la fièvre commençait à devenir intermittente, ce qui arriva quelquefois, très-heureuſement, quand les malades avaient été évacués par des remèdes, ou, lorſqu'avant d'être

confiés à mes ſoins, on les avait trop abondamment ſaignés.

Quelquefois les malades avaient des hémoragies, comme cela arriva auſſi à la malade qui fait le ſujet de cette obſervation, je ne concluais pas de-là que la ſaignée fut néceſſaire. Je ne me laiſſe pas aſſez aiſément tromper par un ſymptôme, qui ne ſoit pas eſſentiel, pour négliger de faire ce qui eſt utile, ou pour faire ce qui ne convient pas, d'après la connaiſſance que jai de la maladie principale.

Aphtes. Les fièvres miliaires étaient ſouvent accompagnées d'afflictions de la gorge, ſans qu'il y eut aucune, ou preſqu'aucune tumeur; cette partie était ſouvent couverte d'aphtes; ces aphtes reſſemblaient d'abord aux puſtules miliaires qui recouvraient la peau; mais, lorſque celles-ci ſe deſſéchaient en écailles, les premières commencèrent à s'ulcérer, de ſorte qu'elles préſentaient de petits ulcères blanchâtres & benins, qui ne s'agrandirent que rarement.

Semblable à des puſtules ou des ulcères. J'obſervai donc des aphtes qui ſe préſentèrent ſous un double aſpect, d'abord comme des *puſtules*, & enſuite comme des *ulcères*; mais, chez aucun de mes malades, ce ſymptôme ne devint fâcheux.

Je faiſais d'abord gargariſer, ceux qui ſouffraient de la gorge, avec de la décoction d'orge,

dans laquelle on faisait une solution de sel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*) & de miel rosat. Ce remède produisait l'excrétion d'une grande quantité de pituite, ce qui les soulageait. Lorsque les pustules s'ulcéraient, je reprimais ce mal, je le guérissais avec l'infusion de sauge, (*salvia officinalis*), le rob dianucum, & l'esprit de sel acide (*acide muriatique & alkool*).

Il y eut des malades chez lesquels la même cause, qui déterminait les pustules miliaires, produisait la fièvre; ils avaient aussi des aphtes, & le mal de gorge, mais le reste du corps était exempt d'éruption miliaire.

Source des aphtes, & & leur affinité.

Je jugeai que la matière des aphtes était de même nature que la miliaire, & que si l'éruption miliaire de la gorge s'ulcérait aisément, cela devait être rapporté au lieu chaud & humide qu'elle occupait.

Il n'y eut point de melades dont l'éruption se développât dans l'hôpital; je pense que cela vient de ce que la source de cet exanthême avait été tarie par les évacuans.

Quoique les nouvelles accouchées, que je traitai, fussent plus particulièrement attaquées de la fièvre épidémique, que je savais être le plus souvent accompagnée de cette sorte d'exanthême, aucune n'eut d'éruption miliaire, lorsque j'avais bien pris mes précautions dès le commencement

de la maladie, & quand, en évacuant les intestins de ces malades, j'étouffais cette fièvre dès sa naissance.

J'ai observé, avec *Hamilton*, qu'une faible constitution, qui était affaiblie, sur-tout par des hémoragies, favorisait davantage cette maladie; j'ai vu plus de femmes débiles, de veuves très-pauvres, & de celles qui, à la fleur de l'âge, n'étaient déjà plus fécondes, atteintes par cette fièvre, que d'hommes, &, parmi ceux-ci, il n'y avait que ceux qui sortaient de l'enfance, des orphelins d'un tempérament lâche, épuisés par des alimens de mauvaise qualité & farineux.

J'observai que les fievres miliaires furent plus abondantes au printems, après le carême ordonné par l'église romaine, soit qu'elles fussent causées par la saison, où arrive ce jeûne, qui détermine plus particulièrement cette maladie, ou qu'elles l'eussent été par la nourriture qui est composée dans ce tems, principalement pour les pauvres, de fromage, de farineux, soit que ces deux causes y eussent contribué.

J'affirme, avec assurance, que cette fièvre miliaire n'était pas contagieuse, de manière à se communiquer d'un malade à un autre, & que les maladies, de cette sorte, que d'autres médecins ont vu, & dont ils ont fait la description, ne l'étaient pas davantage, quoiqu'ils assurent qu'elles

qu'elles le fuſſent. Pourquoi donc dirai-je que la fièvre miliaire eſt contagieuſe? Eſt-ce parce que pluſieurs malades ſont attaqués, en même-tems, de cette maladie; mais la pleuréſie atteint ſouvent, dans cette ſaiſon, beaucoup plus d'individus, elle n'eſt pas *contagieuſe*, quoi qu'elle ſoit épidémique; ni les médecins, ni les chirurgiens, ni les infirmiers, ni ceux qui couchaient auprès de ces malades, n'eurent d'éruptions miliaires.

Je ſuis, en vérité, étonné de ce que des hommes éclairés, à qui l'obſervation a appris que, *dans l'état le plus fâcheux des maladies miliaires, les ſelles étaient bilieuſes, d'une puanteur inſupportable; que le dévoiement, qui ſurvenait dans la ſeconde période, était avantageux; que, dans cette ſorte de fièvre les premières voies contenaient des matières ſaburrales de mauvaiſe qualité, que cette maladie guériſſait lorſqu'on les avait évacuées*; je ſuis, dis-je, étonné de ce que ces médecins, non contens de ces ſignes évidens, cherchent les cauſes de ces maladies dans certaines émanations contagieuſes, inconnues.

On ne peut qu'être ſurpris d'en voir d'autres oppoſer les ſaignées à cette maladie. Quoiqu'ils ne diſent pas qu'elle n'a point ſon ſiège dans l'eſtomac & les inteſtins, un homme inſtruit ne peut s'empêcher d'en reconnaître le carac-

tère & la source, d'après la description qu'ils en font. Cette méthode, dont Botal est l'auteur, n'est pas très-différente, par ses effets funestes, de cette autre qui oppose à la chaleur de la fièvre les remèdes âcres & irritans, qui veut éteindre l'incendie avec de l'huile & du bois. *Lorsque les sots veulent éviter un défaut, ils tombent dans un défaut contraire.* Puissent ces deux manières de guérir, celle par les *saignees*, & celle par les remedes *incendiaires*, être réservées pour de meilleurs usages.

Quelques manières de guérir se soutiennent, il est vrai, & tombent en désuétude, selon que la réputation de quelqu'homme célèbre, qui les a inventées, s'accroît ou se perd; mais ce qui, le plus souvent, est très-malheureux, c'est que le plus grand nombre de médecins trompés, n'abandonne ces sortes de traitemens *épidémiques*, qu'après avoir précipité au tombeau beaucoup de malades.

DIX-NEUVIÈME MALADE.

Fièvre d'été, accompagnée d'exanthéme ſcarlatin & miliaire.

Fièvre ſcarlatine compliquée d'éruption miliaire.

Un jeune tailleur, âgé de ſeize ans, eut, à la fin de l'été, des friſſons qui furent ſuivis de chaleur, il vomit les alimens qu'il avait pris; bientôt après la gorge lui fit mal, il avalait avec peine; le ſecond jour de la maladie, les accidens étaient les mêmes, la bouche était abreuvée de ſaburre muqueuſe. Il était plus mal le troiſième jour, il éprouvait une chaleur dévorante, il vomit beaucoup de matières muqueuſes amères; pendant la nuit, une éruption ſcarlatine ſe développa, il s'éleva quelques puſtules miliaires, rouges; ce malade fut confié à mes ſoins le quatrième jour de ſa maladie. Je lui donnai des potions ſalines, & lui fis boire de l'eau miellée. Le ſoir, je lui adminiſtrai un éméto-cathartique. Il vomit des matières pituiteuſes amères. Il fit uſage, pendant le cinquième jour, de boiſſons ſalines miellées, & prit encore, le ſoir, un éméto-cathartique, il vomit des matières pituiteuſes amères, il fut à ſelle, la fièvre était légère, la rougeur de la peau moins vive, elle ſe couvrit

d'écailles furfuracées. Comme la gorge de ce malade était couverte de petits ulcères, je le fis gargariſer avec une infuſion de ſauge (*ſalvia officinalis*), à laquelle j'avais fait ajouter du rob *dianucum*, & de l'eſprit de ſel (*acide muriatique, avec addition d'alkool*). A peine lui diſtinguait-on de la fièvre le ſixième jour; je fis continuer l'uſage des boiſſons ſalines & du gargariſme.

Je ne lui trouvai plus enſuite de fièvre, il eut bientôt repris ſes forces à l'aide des amers ſeuls ou aſſociés aux ſubſtances ſalines.

VINGTIÈME MALADE.

Fièvre d'été, accompagnée d'éryſipèle.

Fièvre ergſipelaceuſe.

Un ſerrurier vint à l'hôpital au commencement de l'automne, il dit que, depuis ſix jours, il avait plus de chaud qu'à la coutume, & qu'il éprouvait enſuite un léger friſſon, il avait des laſſitudes, des nauſées, il était ſans appétit. La joue gauche & la paupière de ce côté ſe tuméfièrent, il eut un éryſipèle, la douleur de tête était ſi vive qu'il ne pouvait la remuer, il avait la bouche amère, la langue était villeuſe & enduite de ſaburre muqueuſe jaune.

L'uſage des ſels fondans, aidé de celui d'une

grande quantité d'oximel, &, enfin, un émétocathartique, lui firent rejeter, par le haut & par le bas, beaucoup de pituite amère. Il fut auſſitôt ſoulagé. En entretenant la liberté du ventre aſſez grande, il entra bientôt en convaleſcence. Je n'appliquai aucun remède ſur la partie malade. D'après l'hiſtoire de cet éryſipele, & celle de pluſieurs autres de cette eſpèce, que je regarde comme ſuperflu de rapporter, il eſt facile de connaître quelle eſt la ſource de cette maladie, & le traitement qui lui convient.

VINGT-UNIÈME MALADE.

Fièvre d'été, accompagnée d'anthrax.

Un agriculteur, âgé de 24 ans, réclama mes ſoins, dans le même tems que le précédent malade; il n'y avait pas quatorze jours qu'il ſouffrait, lorſque ſon bras droit ſe tuméfia, & devint douloureux, comme s'il eut été affecté de rhumatiſme, la douleur & la tumeur, qui étaient accompagnées d'une dureté conſidérable, ſe faiſaient reſſentir auprès de l'aiſſelle, une puſtule rouge, de forme lenticulaire, qui noircit bientôt après, s'ulcéra, s'aggrandit, occupa le milieu de cette tumeur, dont le pourtour était dur & très- Anthrax.

douloureux. Ce malade avait la fièvre, mais elle était légère, elle ne le fixait pas au lit, ſon viſage, ſon port, ſa langue, ſa bouche mauvaiſe, ſur-tout à ſon lever, étaient les mêmes que chez les malades attaqués de maladies ſaburrales.

Lorſqu'il entra à l'hôpital, la fièvre était déjà moins forte; depuis l'invaſion de cette maladie, ce ſymptôme s'était calmé de lui-même. D'après cela, je lui donnai l'oximel avec un ſel neutre, moins pour m'oppoſer à la maladie, qu'à une rechute, l'anthrax fut longtems ſans guérir.

Pendant les mois de julliet & août, il vint des malades à l'hôpital, on voyait des anthrax s'élever ſur quelques-unes de leurs parties. Ils avaient une fievre à-peu-près ſemblable à celle d'été, mais elle était légère; lorſque pendant leur maladie, ils pouvaient ne pas garder le lit, & s'occuper chez eux de travaux légers, ils ne reſtaient pas à l'hôpital, mais ils venaient tous les jours s'y faire panſer, & emportaient, chacun chez eux, les remèdes que leur état indiquait. Il y en avait qu'on eut dit n'avoir pas de fièvre, mais deſquels on ne pouvait pas dire qu'ils n'avaient pas une diſpoſition fébrile.

Je ne vis point d'anthrax pendant les autres ſaiſons de l'année, & ceux qui ſe montrèrent, pendant l'été, paraiſſaient reconnaître la même cauſe, mais ils étaient d'un meilleur caractère

que ceux qu'Hippocrate dit avoir observé à Cranon, ville de Theſſalie, dans la même ſaiſon, *durant laquelle il plut abondamment & ſans ceſſe*, pendant de grandes chaleurs, & ſous le régne de vents qui ſoufflèrent principalement du ſud.

XXII.e MALADE.

Fièvre d'été, accompagnée de toux convulſive.

Une jeune fille, âgée de 5 ans, qui n'avait pas encore eu ni la petite vérole, ni la rougeole, mais qui avait ſubi, un an auparavant, un traitement anti-vermineux, ne faiſait, pour ainſi dire, ſa nourriture que de pain de mauvaiſe qualité, dont elle mangeait une grande quantité, ainſi que d'autres farineux qu'elle aimait beaucoup. Toux convulſive.

Elle fut attaquée, à la fin de mai, d'une toux ſouvent sèche qui augmentait de jour en jour. Quand elle touſſait, ſa figure devenait livide, elle avait des convulſions dans les membres, & ſemblait près d'être ſuffoquée au milieu d'inſpirations répétées & longtems prolongées, qui étaient ſuivies d'une inſpiration bruyante, ſonore, lente & pénible. Elle ne vomit jamais à la fin du paroxiſme, ni dans aucun autre tems. Elle avait

une légère fièvre, elle était ſans appétit, elle avait des nauſées.

Après quinze jours, la toux s'humecta, & fournit des crachats abondans, pituiteux, glutineux. Un émétique, qu'elle prit, lui fit rendre, par le haut & par le bas, une grande quantité de ſaburre bilieuſe, ærugineuſe, glaireuſe, elle fut très-ſoulagée, la toux devint plus rare, elle n'était plus convulſive, la fièvre était diſſipée. Ayant négligé, pendant deux jours, de ſuivre un régime convenable, & un traitement ultérieur, tous les accidens ſe renouvellèrent, elle avait, nuit & jour, des alternatives irrégulières & fréquentes de toux convulſive, elle crachait beaucoup de matières ſanguinolentes, glaireuſes, qui reſſemblaient à du pus, elle avait une fièvre légère.

Elle fut confiée à mes ſoins le 10 julliet. Une ſenſation douloureuſe, à l'orifice de l'eſtomac, indiquait une quinte de toux prochaine, elle précédait & accompagnait ordinairement la toux; cette malade était maigre, elle allait rarement à la ſelle, ſes excrémens étaient durs; la nuit, quand elle dormait, une ſueur abondante exſudait de ſon cou, de ſon viſage, & de la partie ſupérieure de ſa poitrine, ſa reſpiration faiſait le même bruit que de l'eau qui boût. Elle ne reſſentait aucune douleur dans aucune partie de

la poitrine. Je ſollicitai, pendant deux jours, les évacuations par le bas avec des boiſſons ſalines, la manne & des lavemens. Auſſitôt la reſpiration ceſſa d'être bruyante, la toux devint plus rare & moins forte, les autres ſymptômes étaient les mêmes.

L'amaigriſſement & les ſueurs, qui conſumaient cette malade, me déterminèrent à employer des remèdes toniques, & en même-tems ſtomachiques qui lâchaſſent le ventre trop reſſerré, puiſqu'en effet c'eſt le couloir le plus propre à recevoir & à chaſſer la ſaburre contenue dans les viſcères épigaſtriques D'après cela, je lui fis prendre une décoction de quinquina (*cinchona officinalis*), avec la manne aiguiſée avec des ſels neutres. Je la lui donnais en petite quantité, de crainte que ſon eſtomac ne fut fatigué par de trop grandes doſes de ce remède, d'ailleurs ſi efficace; mais je les répetais ſouvent.

Le 17 julliet, elle touſſait très-rarement, ſa toux n'était plus convulſive, ſa reſpiration n'était plus bruyante, elle ne ſuait plus, crachait peu, & ſes crachats n'étaient plus teints que de légères ſtries de ſang. Elle avait faim.

La toux s'étant appaiſée le 27 julliet, de ſorte que cette malade ne touſſât que très-rarement, ſans peine, que la toux n'était plus convulſive,

que les nuits étaient tranquilles, que les crachats étaient moins abondans & seulement glaireux ; cette malade désirant plus de nourriture que je ne pensais que son estomac affaibli put en supporter, sa mère lui apporta, à mon insçu, beaucoup d'alimens farineux beurés, par-là tous les accidens se renouvelèrent. Ayant reconnu la faute que cette malade avait commise dans le régime, quoique sa mère l'empêcha d'en convenir, ennuyée d'un traitement aussi sévère, elle emmena sa fille chez elle, malgré moi. On voit, néanmoins, d'après cela, quelle eut été la terminaison de cette maladie, si j'avais pu achever ce traitement comme je l'avais commencé.

Quelques particularités de la toux convulsive & son traitement.

Les quintes de toux n'avaient point de période régulière. Je n'observai point aucun retour périodique sur le petit nombre d'autres malades atteints de cette toux, que je traitai hors de l'hôpital, ou que je soignai pendant d'autres années. D'après cela, toutes les toux convulsives ne sont pas plus fortes tous les deux jours.

Plusieurs choses prouvent que l'altération bilioso-pituiteuse du système gastrique, fut, dans le principe, la cause de cette toux, la diathèse verminеuse sur-tout, l'usage d'alimens indigestes, un certain prurissement de la toux, qui se faisait ressentir à l'orifice œsophagien de l'estomac (*cardia*), & dans tout l'épigastre. Enfin, le vo-

miſſement de matières ſaburrales, bilieuſes, pituiteuſes, dont l'évacuation ſoulageait les malades.

Je tâchais de remédier à cet état vicieux par les inciſifs légèrement laxatifs, & par ceux qui avaient la double propriété de donner du ton aux ſolides trop relâchés, & d'empêcher, enſuite, la formation d'une nouvelle ſaburre. Je penſais toujours que, dans le traitement de la toux convulſive, il fallait, pour ainſi dire, n'avoir égard *qu'aux épidémies régnantes*, & dont l'influence eſt *différente* ſur les différens individus, en raiſon de leur âge différent.

Les maladies pituiteuſes dominèrent pendant les mois de mai & de juin, ſouvent elles furent compliquées de la préſence de la ſaburre bilieuſe; il falait diviſer ces matières ſaburrales, qui produiſaient différens ſymptômes chez les différens malades, & évacuer cette ſaburre après l'avoir ainſi diviſée, en déterminant pluſieurs fois le vomiſſement & les évacuations par les ſelles. Ces moyens ſeuls ſuffiſaient chez la plupart des malades, ſur-tout chez les adultes, & principalement chez les plus robuſtes. Quelques femmes, ſoumiſes à cette diarrhée pituiteuſe, ſoit qu'elle fut originaire, ſoit qu'elle eut été la ſuite d'une maladie accidentelle, n'étaient point ſoulagées par l'uſage des inciſifs, & même par des éva-

cuations réitérées; il falait, en effet, fortifier leur corps affaibli, & enlever, enſuite, tous les moyens qui auraient pu reproduire cette ſaburre. On devait ſe conduire ainſi chez les enfans qui étaient attaqués de toux convulſives, dans ce cas il était bon d'aſſocier les toniques aux doux évacuans.

J'ai vu beaucoup d'exemples d'enfans attaqués de toux convulſives, pendant différentes années, & des hommes, éprouver des rechûtes de cette maladie. Je n'ai jamais vu de toux convulſive eſſentielle, *ſui generis*, elle offrait toujours les caractères évidens de la fièvre épidémique, de ſorte qu'elle paraiſſait être produite par la même cauſe, & n'être qu'une modification de la même maladie populaire. Je n'ai, juſqu'à préſent, pas pu découvrir pourquoi la même ſaburre porte tantôt le trouble dans le cerveau, produit tantôt une toux convulſive, un exanthême miliaire, ſemblable à des piqûres d'orties, le pourpre & ſouffre des modifications différentes. Les toux convulſives que j'ai obſervées, ſoit à Vienne, ſoit en Hongrie, étaient toutes ſtomacales? Mais toutes les toux ſtomacales n'étaient pas pour cela convulſives; d'après cela, la toux ſtomacale a plus d'extenſion, elle forme un genre qui renferme, pour ainſi dire, pluſieurs eſpèces, & nous déſignons l'une d'elles par le

nom de toux convulsive. Je distinguais deux tems dans le traitement de la toux convulsive lorsqu'elle dépendait de l'estomac, je pense que c'est de-là qu'elle tire le plus souvent son origine, le premier, pendant lequel l'estomac, presque seul, était malade, & lorsque la matière saburrale n'avait pas été portée de l'abdomen dans le torrent des humeurs, ou du moins lorsqu'elle n'y avait passé qu'en petite quantité; & l'autre, lorsque le poumon est non seulement affecté par sympathie, mais lorsque son altération dépend de l'estomac, & qu'elle éprouve des variations. lorsque la cause de la maladie était dans l'estomac, ou n'en était pas très-éloignée, le traitement était facile & de courte durée. On employait les émétiques, les eccoprotiques, & les stomachiques, avec lesquels, & à l'aide d'un régime fortifiant, on achevait la guérison.

Mais, lorsque je voyais que la maladie s'était portée sur les autres organes, il me fallait examiner, en même-tems, ce qui ne dépendait pas de l'estomac, & qu'elle était la cause de l'altération de ces viscères. Ainsi, lorsque j'avais à soigner un malade faible & dans le marasme, que cet état de consomption était produit par des sueurs que la chaleur du lit avait encore rendues plus abondantes, & par l'expectoration énervante d'une grande quantité de crachats muqueux & puriformes; après

avoir nétoyé l'eſtomac, en même-tems que j'entretenais la liberté du ventre, j'employais les toniques, la décoction de quinquina (*cinchona officinalis*), le lichen diſlande [*lichen iſlandicus*], le polygala amer [*polygala amara*], ou autres remèdes analogues; mais je preſcrivais ordinairement un autre traitement, lorſque le quintes de toux répétées, avaient porté une très-grande quantité de ſang dans le poumon, ce qui avait occaſionné la plénitude des vaiſſeaux, leur pléthore & l'inflammation. Alors la ſaignée était néceſſaire, non que l'état de l'eſtomac & la toux, qui en était la ſuite, exigeaſſent ce moyen, mais pour remédier d'abord à un effet très-fâcheux de cette toux, c'eſt-à-dire, à l'affection péripneumonique qui en avait été la ſuite.

Ayant réfléchi, avec beaucoup d'attention, ſur ce que mes lectures, ou mes obſervations m'avaient appris ſur la toux convulſive, j'ai penſé qu'on pourait établir quelques aphoriſmes ſur cette maladie, & qu'ils ſeraient principalement relatifs à la pratique.

Aphoriſmes ſur la coqueluche.

1.° La toux convulſive, ſur-tout quand elle eſt épidémique, n'eſt qu'une *modification* ou une variété d'une autre maladie, qui règne dans la ſaiſon où celle-ci paraît. Elle s'accroît, ſe ſoutient, & diminue avec cette maladie principe.

2.° D'après cela, elle exige le même traite-

tement que la maladie épidémique, elle a le même caractère de la maladie qui la produit, son siège est le même.

3.° Comme la pituite répandue dans tout le corps, & principalement dans l'estomac & les intestins, engendre les fièvres du printems, la saburre bilieuse, les fièvres d'été, & cette saburre, devenue plus visqueuse, celles d'automne, j'ai observé que ces différentes sortes d'humeurs produisaient les toux convulsives.

4.° D'après cela, de même que l'inflammation complique plus ou moins les fièvres de printems, de sorte qu'il soit souvent nécessaire d'employer la saignée dans ces maladies, ainsi la coqueluche, que produit sur-tout le printems, lorsque le vent de nord souffle, se change en inflammation du poumon qu'il faut traiter par les saignées.

5.° Il faut opposer les émétiques aux toux convulsives d'été; le quinquina sera utile, à celles qui se font ressentir pendant l'automne, après avoir fait précéder l'usage de cette écorce de celui des émétiques. La saignée sera très-nuisible, ce traitement conviendra aussi aux fièvres épidémiques qui régnent dans ces saisons.

6.° Quoique la cause matérielle de la coqueluche soit détruite depuis longtems, cette maladie peut néanmoins reparaître, de tems en tems, à cause de l'*habitude* qu'auraient contrac-

tées des fibres trop irritables. Les opiatiques, le muſc, le caſtoreum, l'extrait de juſquiame [*hyoſciamus niger*], la ciguë [*conium maculatum*], le tabac [*nicotiana tabacum*], le camphre, les gommes, réſines & le quinquina, détruiront cette habitude vicieuſe du ſyſtême nerveux.

7.° La plupart des toux convulſives ſont *ſtomacales*, à cauſe de la matière morbifique qui eſt fixée dans l'eſtomac.

8.° Néanmoins il n'y a aucune ſorte de toux, quelle que ſoit ſon origine, qui ne puiſſe devenir convulſive, chez les ſujets *très-irritables*, tels que le ſont ordinairement les enfans de différens âges, & les femmes très-délicates. Voilà pourquoi on employe, avec avantage, contre cette maladie, tant de méthodes différentes, & qui, quelquefois, ſont oppoſées entr'elles.

9.° C'eſt à tort qu'on place cette ſorte de toux parmi les maladies inconnues des anciens, & qui ont affligé ces derniers ſiècles ſeulement.

10.° Il eſt contraire à l'obſervation que cette maladie ſoit contagieuſe, & qu'un individu, qui en a été guéri, en ſoit enſuite préſervé.

11.° Il n'y a point, & il ne peut y avoir, aucun remède ſpécifique contre *cette toux*, dont le le ſiège eſt ſi différent, & que tant de cauſes peuvent développer.

En 1775, la coqueluche attaqua tous les enfans

fans de Vienne & des environs, pendant les mois de mars, d'avril, & au commencement de mai; elle n'épargna même pas toutes les perſonnes d'un âge plus avancé, car je vis de jeunes filles plus irritables, & même des hommes, qui avaient cette maladie. Cette toux, très-opiniâtre, dura deux ou trois mois chez les enfans, qu'elle attaque de préférence. Il y avait de ces malades, ſur-tout parmi les adultes, qui n'avaient qu'un ou deux accès de toux.

Je trouve auſſi, ſur mon journal, l'obſervation que je fis alors, que, durant ce printems, toutes les maladies de poitrine, que je vis, avaient, dès leur commencement ou plus tard, participé, en quelque manière, à ces toux convulſives. J'y vois encore que je remarquai que le rire déterminait ſouvent cette toux convulſive, & qu'il l'excitait de nouveau. Je penſais qu'il en était ainſi, parce que, pendant le rire, comme durant la toux convulſive, le diaphragme eſt alternativement ſecoué, de telle manière que les expirations ſont continuelles, & jamais entrecoupées par aucune inſpiration. J'ai ſouvent vu retarder, éloigner, empêcher même un accès de toux, près de paraître, en faiſant une inſpiration auſſi longue qu'il était poſſible de la faire, & en retenant ſon haleine le plus longtems poſſible.

Je dirai, dans la ſuite, les changemens que cette fièvre éprouva pendant l'automne, lorſque je décrirai les mois de cette ſaiſon, ſeptembre, octobre, novembre. D'après cela, pour avoir une hiſtoire complette de cette fièvre d'été, & de ſes variations étonnantes, on pourra reporter, à cette époque, ce que je dis ici de cette maladie.

J'ai nommé cette maladie *fièvre d'été*, parce qu'on l'a plus ſouvent obſervée dans cette ſaiſon, quoiqu'elle parut déjà dès le printems, & qu'elle continua de régner juſqu'à la fin de l'automne.

CHAPITRE XI.

Réflexions ſur les hiſtoires rapportées ci-deſſus.

Voici la fièvre d'été qui régna en 1777, qui ſe préſenta ſous mille aſpects différens, & dont la variété des formes était vraiment étonnante! Voilà des apoplexies, des phrénéſies, & des ophtalmies; des parotides, des angines, des paralyſies de la langue & des membres; des affections graves & différentes du poumon, des

rhumes, des coliques, des convulſions, des accès d'hyſtéritie, des exanthêmes, comme autant de rameaux intariſſables, ſi l'on ne deſsèche la ſource elle-même qui les fournit tous. Cette ſorte de caméléon (c'eſt de la ſaburre bilieuſe qui domine pendant l'été dont je veux parler) en impoſe, de pluſieurs manières, à ceux qui n'ont pas très-bien appris, au lit même des malades, que la ſérie de fievres qu'on obſerve pendant l'année, que le caractère des épidémies ſont toujours eſſentiellement les mêmes, mais qu'ils ſe préſentent ſous mille formes différentes.

Si l'on compare les maladies de cet été avec celles qu'ont fourni les autres étés, même dans d'autres climats, on trouvera qu'elles ont eu, tous les ans, une grande reſſemblance entr'elles; elles ont abſolument le même caractère, c'eſt la même matière morbifique qui les produit; ſi l'on en conſidère l'eſſence, elle exige le même traitement. Si l'on trouve quelques différences entr'elles, en général, elles ne ſont relatives qu'au plus ou moins grand nombre, au plus ou moins de danger, à leur durée, leur type, leur complication, aux exanthêmes, aux criſes, aux complications; à l'apparution, plus prompte ou plus tardive de ces fièvres à l'approche de l'été, ou à leur diſparution, plus prompte ou plus lente, pendant l'automne & l'hyver; on la verra éprouver

des variétés différentes dans les différens étés, ou ſe porter, cette année, plutôt ſur une partie, que ſur l'autre; car, ainſi que dans le *même été*, la *même* maladie a un aſpect différent, quoiqu'on la guériſſe parfaitement par la même méthode, de même, dans les *différens* étés, on rencontre des variétés bien plus fréquentes de la même maladie, & qui ne ſont pas eſſentielles.

Nous avons, en effet, beaucoup de deſcriptions de maladies épidémiques qui ont régné pendant l'été, & que les auteurs de ces deſcriptions regardaient comme des maladies nouvelles; ils penſaient qu'on ne les avait jamais vues, ou que du moins elles n'avaient été obſervées que rarement, & ils le perſuadaient à ceux qui venaient après eux. Il arriva de-là que, ſaiſiſſant un ſymptôme accidentel, qui n'était point eſſentiel, mais qu'on remarquait peut être plus généralement & plus évidemment pendant *cette* année, & que partant de-là, comme d'un ſigne caractériſtique, on ſe formait des idées fauſſes, & même trompeuſes, de l'épidémie, puiſqu'on les puiſait dans des accidens qui ne ſont pas néceſſaires, qui ſont très-variables; &, parce qu'on avait des notions fauſſes de la maladie; le traitement qu'on employait, devait par conſéquent être mauvais.

Mais celui qui, pour exercer la médecine avec avantage, ſuivant le conſeil d'Hyppocrate, (1) *obſerve, d'abord, les variations du tems, pendant les différentes ſaiſons de l'année, & l'influence qu'elles peuvent avoir*, ou qui paſſe tout ſon tems auprès d'un grand nombre de malades, à rechercher le caractère des maladies & à faire des expériences; qui, n'étant point entraîné par aucun auteur, par aucune opinion, n'a uniquement pour but que d'être utile, que d'éprouver tout, afin de retenir & de divulguer ce qu'il a appris de mieux; celui-là, dis-je, ne verra jamais rien que cette ſimplicité étonnante des maladies qui ſe montrent tous les étés, quoiqu'elles ſe préſentent ſous des formes bizares & variées. Il lira, avec avantage, les deſcriptions les plus imparfaites des épidémies, & il ſaura tracer, au milieu des décombres, la forme de l'édifice qui n'eſt plus. La deſcription d'une épidémie peſtilentielle, faite par Hyppocrate, dans un climat très-éloigné de celui-ci, & depuis pluſieurs ſiècles, prouve la reſſemblance des maladies épidémiques qui règnent pendant l'été.

On vit, en effet, pendant cet été, beaucoup d'éryſipèles, de maux de gorge, d'ulcères ardens

(1) L. de âcre Loc., & aq. c. 3.

dans la bouche, d'ophtalmies ſéreuſes, longues, opiniâtres, douloureuſes, de fièvres ardentes, ſopporeuſes, accompagnées d'anxiétés, de friſſons, ayant des redoublemens, ſuivies de phrénéſie, compliquées de dévoiement, des déjections crues, liquides, abondantes, des tumeurs externes, internes, auprès des aines, beaucoup d'anthrax, &c.

Pluſieurs malades éprouvèrent, du côté du ventre, beaucoup d'accidens fâcheux, le ténesme, la lienterie, la dyſſenterie; ils eurent des ſelles bilieuſes, graſſes, liquides, aqueuſes, des tranchées & des volvulus malins.

On vit, outre cela, pluſieurs autres ſortes de fièvre tierces, nocturnes, continues, longues, erratiques, accompagnées d'anxiétés, ſans caractère, pendant leſquelles beaucoup de malades avaient le ventre lâche (1)

Les hiſtoires des malades, qu'on trouve jointes à la deſcription de cette épidémie, offrent exactement les mêmes tableaux que nous préſente, tous les jours, pendant l'été, la fièvre de cette ſaiſon, ſaburrale pituiteuſe, putride ou maligne, ſoit qu'elle ait eſſentiellement ce dernier caractère, ſoit qu'elle l'ait acquis parce

(1) C. III de morb. popular. ſect. III.

qu'on a négligé d'y remédier, ſoit parce qu'on a fait un mauvais uſage des remèdes.

Durant cette année, comme dans la précédente, je vis ſouvent des hémoptiſies pendant l'été, & au commencement de l'automne; elles étaient quelquefois accompagnées de difficulté de reſpirer, d'ardeur dans la poitrine, de douleur pongitive du côté, & de fièvre. Quelques malades ne ſe plaignaient de rien autre choſe que de l'hémoptiſie; on en vit quelques-uns qui avaient déjà ſouvent craché du ſang, en touſſant, pendant les autres étés, & qui, depuis longtems, expectoraient, durant la nuit, & au commencement du jour, beaucoup de crachats glutineux, qui reſſemblaient à une ſorte de pus. Tous ces malades avaient une fièvre eſſentiellement ſaburrale, ou ils avaient une diſpoſition à cette maladie & une légère fièvre occulte; l'état de la langue & le goût n'etaient pas naturels, l'appétit était un peu diminué; en s'éveillant, le matin, ils reſſentaient, contre leur coutume, une ſaveur déſagréable, un peu amère, ou bien leur bouche était remplie d'une grande quantité de pituite ou de ſalive de mauvais goût. Je les guéris tous, ſûrement & en très-peu de tems, ſans qu'ils éprouvaſſent de rechûtes, en préſence d'un grand nombre de perſonnes qui venaient à l'hôpital.

Quelques obſervations relatives à l'hémoptiſie.

Je n'ai pas ceſſé de fixer l'attention de ceux qui ſuivaient mes viſites, ſur cette ſorte d'hémoptiſie, je leur ai démontré, d'après pluſieurs obſervations ſûres & multipliées, qu'ainſi que pluſieurs autres ſymptômes étonnans, elle était produite par la ſaburre bilieuſe d'été. Je faiſais vomir ces malades avec un émèto-cathartique, après qu'ils avaient fait uſage, pendant vingt-quatre heures, de boiſſon compoſée avec de l'eau, beaucoup d'oximel, un ſel neutre, &, le plus ſouvent, je chaſſais, par le haut & par le bas, une grande quantité de bile.

Quels avantages les malades n'en tiraient-il pas, & dans combien peu de tems! Ils ne rejetèrent pas une goutte de ſang, en vomiſſant, comme ſi l'émétique avait fermé les bouches des vaiſſeaux, avec plus de promptitude & d'efficacité que tout autre moyen, &, après le vomiſſement où ils ne crachèrent pas du tout de ſang, où il n'en parut que très-peu par intervalle & pendant peu de tems. Après avoir vidé les inteſtins, je faiſais continuer l'uſage des remèdes ſalins pour donner une détermination facile aux humeurs vers le ventre, qui, lorſqu'il était libre, après l'évacuation de la matière hétérogène, laiſſait plus de facilité à la circulation du ſang; mais il falait préſerver les malades de rechûte, s'oppoſer à la formation d'une nouvelle ſaburre bi-

lieuſe, & fortifier les poumons relâchés, de crainte qu'ils ne ſe chargeaſſent encore d'une plus grande quantité de ſang qu'ils n'en pourraient convenablement contenir, & qu'ils ne puſſent pas enſuite s'en bien débaraſſer. Le ſang ſe portera principalement vers ce viſcère affaibli, lorſqu'il ne pourra circuler facilement dans l'abdomen, ſurchargé d'une grande quantité de matieres hétérogènes. Voilà pourquoi je donnais du ton à l'eſtomac, & je rendais la force au reſte du corps par les amers & autres médicamens ventés dans ce cas. Mais il fallait, pendant l'uſage de ces remèdes, que le ventre reſtât libre, & que le malade fut trois ou quatre fois par jour à la ſelle, afin que les humeurs, étant ſans ceſſe déterminées à ſe porter par le bas, ne dirigeaſſent plus leurs efforts vers le poumon.

Par ce traitement, j'ai guéri ceux chez leſquels l'hémoptiſie avait coutume de ſe reproduire tous les étés, & dont le crachement de ſang, bien loin d'avoir été arrêté par des ſaignées abondantes & réitérées, qu'on leur avait fait avant qu'ils fuſſent confiés à mes ſoins, était au contraire augmenté. Ceux qui connaiſſent bien cette hémoptiſie, & qui ſavent que l'opium a la propriété de raréfier le ſang, & que ce médicament eſt nuiſible lorſque l'eſtomac eſt rempli de ſaburre, ſauront auſſi que ce n'eſt

point du tout le cas de donner ce médicament & qu'il agraverait cette maladie.

L'événement, qu'on était loin d'attendre, montra l'inutilité des remèdes aſtringens. La couleur du viſage, rouge foncé, la conjonctive, comme teinte de ſang, n'étaient jamais pour moi des ſignes de pléthore ou d'inflammation, je n'y voyais point la néceſſité de la ſaignée. Ceux qui avaient des maladies ſaburrales étaient ſouvent très-rouges; mais lorſqu'on les avait fait vomir, & qu'ils avaient rejeté la ſaburre bilieuſe, ils pâliſſaient & étaient ſoulagés. Lorſque les autres ſymptômes militaient pour une fièvre ſaburrale, je ne regardais point, comme pléthoriques ou atteints d'inflammation, ceux qui avaient des hémoragies du nez, celles qui avaient des pertes; c'était le mouvement fébrile qui excitait le ſaignement de nez ou la ménorrhagie. Si quelques-uns de ces ſymptômes compliquaient quelquefois la maladie, je n'en augurais point de mal, je n'en eſpérais point d'avantage, & je n'en tirais jamais ma règle de conduite. Il me ſuffiſait d'avoir conſidéré la maladie elle-même, qu'elle était ſa cauſe principale, & d'y oppoſer un traitement direct & ſuffiſant. J'ai quelquefois traité des maladies qui participaient de l'inflammation & de la préſence de la ſaburre; cette complication de maladies différentes, était plus fréquente pendant

le printems, lorſque la diathèſe inflammatoire, produite par l'hyver, n'était pas encore entièrement diſſipée, & qu'elle s'était prolongée juſques dans la ſaiſon où règnent les maladies ſaburrales.

Mais, vers la fin du printems, une inflammation véritable compliquait quelquefois la fièvre ſaburrable par une autre cauſe, c'était lorſque la ſaburre bilieuſe trouvait une diſpoſition à l'inflammation, & embrâſait le ſang.

L'automne produit, tous les ans, des fièvres ainſi compliquées, lorſque, pendant cette ſaiſon, on éprouve des froids prématurés, ou, à l'approche de l'hyver, lorſque l'inflammation, qui règne alors, chaſſe la ſaburre bilieuſe qui domine pendant l'été, & concourt quelquefois avec elle. L'hiſtoire des maladies apprend quel parti je ſuivis dans leur traitement, & quel fut l'avantage ou le déſavantage qui l'accompagna.

Lorſque la fièvre, qui était compliquée d'inflammation, & de la préſence de ſaburre bilieuſe, néceſſitait la ſaignée, la croûte qui recouvrait le ſang qu'on avait tiré, n'était point blanche, comme cela arrive ordinairement dans l'inflammation ſimple, mais elle était jaunâtre, verdâtre, épaiſſe, viſqueuſe, elle nageait dans une ſéroſité d'un jaune verd.

Quand je faiſais répéter, pluſieurs fois, l'uſage

des éméto-cathartiques, j'avais pour règle de les employer tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce que la fievre fut entièrement dissipée, ou jusqu'à ce qu'elle eut beaucoup diminué, & cela tant que les forces des malades permettaient d'employer ces sortes de remèdes. Tant qu'ils étaient assez vigoureux, je leur administrais de nouveau l'émétique, non seulement à cause des symptômes évidens de la surcharge de l'estomac, & de la fièvre qui n'avait pas cessé, ou qui s'était de nouveau reproduite, mais encore, lorsque la langue était sèche, noire, brûlée, semblable à du bois, ou à cause d'une grande céphalalgie, d'une chaleur grave de la tête, & d'une sensation semblable à celle qu'ils eussent éprouvé, si (pour me servir de l'expression des malades) leur tête se fut entr'ouverte. J'en ai très-souvent vu guéris subitement de la fièvre, & certainement d'une manière étonnante, par les éméto-cathartiques. D'après cela, il ne m'est jamais venu dans l'esprit d'appliquer, sur la tête, des oxirrhodins (1), & je ne sais quels autres épithêmes, qui bercent plutôt le malade & les

(1) On nommait oxirrhodin un mêlange d'huile rosat & de vinaigre qu'on appliquait sur le front. On a étendu cette dénomination à tous les médicamens analogues qu'on place sur cette partie.

aſſiſtans, de l'eſpoir d'un ſoulagemet prochain, qu'ils ne ſoulagent en effet.

Lorſque les ſaignées, faites mal-à-propos, avaient trop diminué les forces, il était dangereux de hazarder de faire vomir ou de purger.

En effet, j'ai ſçu qu'un malade, qu'on avait affaibli par des ſaignées, mourut ſubitement après avoir pris un émétique, quoique ce remède ne fut pas trop irritant, malgré qu'il eut entraîné beaucoup de matières ſaburrales, & qu'il eut produit des effets tres-ſalutaires, dans le même cas, ſur un autre malade qui eut été plus fort. J'aſſure *qu'on ne doit point donner l'émétique juſqu'à ce que la bouche ne ſoit plus amère, que la langue ſoit nette, & que l'eſtomac ne ſoit plus douloureux*, car les ſymptômes qu'on devait rapporter, dans le commencement de la maladie, à la préſence de la ſaburre bilieuſe, & qui continuent, quoiqu'elle ait été évacuée, ne ſont plus produits par les matières délérères contenues dans les viſcères; mais par l'atonie de l'eſtomac, par la tendance vitieuſe des humeurs ſalivaires & bilieuſes vers l'intérieur, & à cauſe de l'augmentation de la ſécrétion & de l'excrétion de ces humeurs, déterminées par l'agacement produit par les remèdes; dans ce cas, je tâchais de donner du ton au ſyſtême gaſtrique, de froncer les orifices des vaiſſeaux à l'aide des amers, & ſur-tout avec le quinquina.

La moleſſe naturelle de la langue & ſa netteté, furent les derniers à ſe reproduire chez tous les malades, je ne les regardais comme ſuffiſamment préſervés de recrûtes, qu'alors que la langue était, en tout point, comme elle a coutume d'être chez les perſonnes en ſanté.

Lorſque la maladie *principale* néceſſitait l'uſage des émétiques, on rencontrait difficilement des ſymptômes qui *contr'indiquaſſent* le vomiſſement; ni la petite vérole, ni la rougeole, quel que fut leur état, ni la préſence des règles, ni la groſſeſſe, ni les lochies; rien, enfin, n'empêchait de commencer le traitement, *anti-ſaburral*, par les émétiques. J'ai très-ſouvent vu, avec étonnement, ces maladies *incidentes*, la variole, la rougeole, les évacuations périodiques chez les femmes, &c., s'écarter beaucoup, à cauſe de cette fièvre d'été, de la marche qu'elles ſuivent ordinairement, & devenir anomales, graves, dangereuſes, & ramenées à leur marche ordinaire, par le traitement ſeul avec lequel j'attaquais directement, & avec ſuccès, la fièvre épidémique. J'éprouve, de jour en jour, que le nombre des contr'indications eſt beaucoup moindre que je le penſais autrefois.

Je ne prenais point les indications curatives du type différent de ces fièvres, ou de la bizarerie différente de leurs ſymptômes. Soit, en effet,

qu'elles fuſſent continues, rémittentes, les exacerbations ſe montrant à des heures fixes ou irrégulières; ſoit qu'elles fuſſent intermittentes, n'importe de quelle manière, ou qu'elles fuſſent accompagnées d'exanthêmes, quel que fut le nom grec qu'on leur eut donné dans l'ancienne école, je les traitais toutes de la même manière, lorſque j'appercevais que la fièvre était produite par la même, ou à-peu-près par la même cauſe. D'après cela, je dirigeais le traitement ſur la cauſe morbifique, & non ſur les effets, les erremens & les modifications accidentelles & différens de la même cauſe.

Les mouvemens du pouls ſont ſouvent inſidieux, j'évitais exprès de m'y laiſſer ſurprendre, car, ayant toujours plus de confiance en des ſymptômes plus ſurs, je n'omettais ou ne faiſais rien de déciſif lorſque le pouls ſeul m'engageait ou me diſſuadait.

Dans la fièvre ſaburrale, le pouls plein, fort, dur, accompagné de vibrations, très-vîte, préſentait ſouvent les fauſſes apparences de la pléthore ou de l'inflammation, mais il devenait bientôt plus ſouple & preſque naturel, lorſqu'on avait fait vomir ces malades, & que le ſtimulus ſaburral était rejeté.

J'ai obſervé d'autres pouls dont les battemens étaient auſſi trompeurs, quoiqu'ils ne paruſſent

pas beaucoup s'écarter de l'état naturel; cependant la malade avait une fièvre très-dangereuse. J'employais peu de remèdes, non pas que j'en manquasse, mais parce que je le voulais ainsi. Que ceux qui sont dans la dure nécessité de flatter le palais des femmelettes, ou de leur administrer des remèdes, qui n'ont de recommendable que leur grand prix, se réservent des formules recherchées.

Je faisais boire, à mes malades, pendant les premières vingt-quatre heures, beaucoup d'eau pure, à laquelle j'ajoutais un peu d'oximel, préparé par le seul mêlange de parties égales de vinaigre simple & de miel.

Je préférais cette boisson, à toutes les décoctions, parce qu'on peut se la procurer aisément, & qu'étant très-agréable aux malades, ils en buvaient beaucoup. Dans l'intervalle de temps, je leur faisais prendre, en plusieurs doses, une potion saline, composée d'une demi-livre d'eau simple, & de deux gros *d'arcanum duplicatum* (*sulfate de potasse*). Je ne voulais pas leur administrer davantage de sel neutre, dans les vingt-quatre heures, de crainte de trop lâcher le ventre avant que j'eusse donné un émétique, & que ce médicament n'agit ensuite comme un purgatif, ce qui arrivait très-souvent, lorsque l'émétique avait été donné à un malade qui avait,

avant

avant la diarrhée. Un cholera artificiel était plus utile que les ſeules déjections ſans vomiſſement.

Je ne donnais à ces malades, après l'effet de l'émétique, que de l'eau avec l'oximel, & ils ne prenaient aucun autre remède pendant huit heures ou environ. Le tems & un ſommeil tranquille, qui ſurvenait, appaiſaient plus ſûrement, & d'une manière plus avantageuſe, l'agitation des malades, que tous les narcotiques quelconques dont je ne faiſais preſque jamais uſage. Après cela, j'examinais ce qu'il fallait faire de plus, car, ou je continuais la potion ſaline que j'avais adminiſtrée au commencement, ou, ſi les malades avaient plutôt vomi des matières glaireuſes que bilieuſes, je leur ordonnais une potion compoſée avec une demi-livre d'eau ſimple, & deux gros de ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), à laquelle j'ajoutais un peu de miel. Mais lorſque le malade était fatigué par la diarrhée, que ſes forces étaient abattues, je lui donnais, toutes les quatre heures, ou toutes les deux heures, un gros, ou un demi-gros de racine d'arnica (*arnica montana*) en poudre, ou ſeul ou aſſocié aux autres médicamens indiqués. Je fis, auſſitôt, faire uſage de décoction de quinquina à ceux qui vinrent à l'hôpital, épuiſés, preſque morts, parce qu'on les avait ſaigné inconſidérément, ou parce qu'ils étaient

malades depuis longtems; j'employais cette boiſſon avant même de donner les émétiques, ou après les avoir donnés avec plus de retenue, ou n'ayant employé que la racine d'ipécacuanha (*pſychotria emetica*). Je fortifiais les convalescens par un régime approprié, & la décoction de plantes & de racines amères. Il me reſte encore beaucoup de choſes à dire ſur ce que j'ai obſervé pendant l'été principalement; je les raconterai comme elles ſe préſenteront à ma mémoire.

Faibleſſe véritable & fauſſe du pouls.

Ainſi, j'ai ſouvent trouvé, dans la fièvre d'été, le pouls petit, preſqu'inſenſible au tact, & très-célère, alors il fallait rechercher laquelle des deux cauſes qui déterminent la petiteſſe du pouls, l'emportait; car, ou il y avait une véritable proſtration de forces cauſée par beaucoup de ſaignées très-abondantes, & par un flux de ventre ſymptômatique & fâcheux, ou, quoique ces malades fuſſent farcis de beaucoup de ſaburre putride; ces matières délétères n'avaient pas encore été évacuées.

Une jeune fille qui, avant d'être confiée à mes ſoins, avait été conduite aux portes de la mort, par les ſaignées, devint froide comme du marbre après avoir vomi, par l'action d'un émétique doux, beaucoup de ſaburre bilieuſe, ſemblable à des fèces d'huile; le mouvement des

artères était presqu'éteint; elle mourut peu d'heures après l'exhibition de ce remède, ce qui serait vraisemblablement arrivé quelques jours après, si elle ne l'avait pas pris.

Dans cette faiblesse essentielle, je ne pouvais plus employer le traitement direct, à l'aide des éméto-cathartiques, mais il fallait soutenir le le principe vital avec la décoction de quinquina, l'infusion de racine d'arnica (*arnica montana*), le vin, pour élever les forces, afin d'amener, alors, la matière morbifique à l'état de coction, & de l'expulser lentement, non sans danger pour les malades, par des voies & des moyens différens, & par des détours.

Les malades, rétablis de cette grande faiblesse, prirent un léger émétique qui, très-utile plus tard, les eut enlevé si on l'avait administré plutôt, & pendant cet état de débilité.

Si les vésicatoires sont utiles dans la faiblesse véritable.

Je n'ai point employé, depuis longtems, les véficatoires dans la véritable faiblesse, chez les malades attaqués de fièvre maligne; l'action irritante de ces topiques est bientôt épuisée, ils excitent une sueur nuisible, ou ils constipent & s'opposent aux cours des urines; ils déterminent la nécrose des parties internes qui en sont menacées, & laissent, le plus souvent, une plus grande prostration de forces & un sorte d'engourdissement. Je me félicite de m'être, fort

heureuſement abſtenu, le plus ſouvent, de ce miſérable moyen de guérir les fièvres malignes, dès que j'eus connu une meilleure manière de le faire (1).

Il arriva très-rarement, dans la faibleſſe directe, que l'eſtomac & les inteſtins ne puſſent

(1) J'ai fait connaître, dans une des notes du premier volume de cet ouvrage, quels étaient les maux qui réſultaient ſouvent de l'application des véſicatoires dans les hôpitaux, & quelques moyens de les éviter. Ici Stoll rend un ſervice important à l'humanité, en démontrant que ces topiques ſont non ſeulement inutiles, mais qu'ils peuvent être dangereux dans les *fièvres malignes*, maladies cependant accompagnées, en général, de proſtration de forces très-conſidérable, & auxquelles la plus grande partie des praticiens les oppoſent avec plus d'aſſurance.

C'eſt, en effet, à la ſuite de ces fièvres, dans leſquelles le principe vital eſt ſi abattu, que l'on voit ſur-tout ſe développer les ulcères gangréneux déterminés, ſoit par la preſſion du corps, ſoit par l'action des topiques âcres, épiſpaſtiques, & quel eſt celui qui n'a ſouvent obſervé que beaucoup de malades, échappés au danger de la fièvre maligne, ſuccombaient, enſuite, à la gangréne des parties ſur leſquelles on avait appliqué les véſicatoires, ou à la ſuppuration exceſſive que verſaient les ulcères qui en étaient la ſuite.

Les malades que la fièvre maligne aura épargné, n'auront plus à craindre une mort affreuſe, ſuite des moyens qu'on aurait employé pour les arracher à cette maladie fâcheuſe; & Stoll s'eſt encore acquis de nouveaux droits à notre reconnaiſſance.

ſupporter aucun cardiaque, qu'ils ne puſſent rien faire paſſer de médicamenteux dans l'eſtomac & les inteſtins, & que tous les remèdes quelconques fatigaſſent plutôt ces parties. J'employais alors les véſicatoires, & j'appliquais l'action ſtimulante des cantharides aux vaiſſeaux abſorbans de la peau, avant d'avoir rien donné à prendre intérieurement. J'appliquais, en même tems & pour la même cauſe, des épiſpaſtiques aux jambes.

Faibleſſe du pouls apparente.

J'ai ſouvent obſervé une autre cauſe de la grande faibleſſe du pouls, chez des malades qui n'avaient pas encore été évacués, ou qui l'avaient été trop peu pour qu'on put attribuer cette grande proſtration de forces à ces évacuations. Chez ces malades, la ſaburre contenue dans la région précordiale était en turgeſcence. Alors c'étaient les éméto-cathartiques qui étaient cardiaques & qui rendaient auſſitôt la force au pouls. Les remèdes ſtimulans ne corrigeaient point cette faibleſſe apparente, il eſt étonnant, au contraire, combien ils l'augmentaient.

Époque à laquelle les fièvres gaſtriques ſe changent en malignes.

J'ai dit, ailleurs, que les fièvres ſaburrales ſe changeaient en putrides, en malignes, par pluſieurs raiſons, principalement lorſqu'on les négligeait, lorſqu'on employait un régime échauffant, ou des ſaignées faites inconſidérément. Tant que ces fièvres ſaburrales cédèrent aux délayans, & à un ou pluſieurs émétiques, on ne les accuſait

pas de malignité; mais lorſque, par une raiſon quelconque, la ſaburre putride avait ſouillé le ſang, en paſſant de l'abdomen dans la circulation, de ſorte qu'on ne pouvait plus en retirer cette matière par les délayans & les émétocathartiques, je diſais qu'il y avait malignité; alors j'employais un traitement indirect, & je le dirigeais de manière que, 1.°, le principe vital ne fut pas trop languiſſant, mais qu'il fut aſſez actif pour atténuer la matière étrangère mêlée aux autres humeurs, la dompter, ou la rendre propre à paſſer par les différens couloirs vers lesquels il l'aurait dirigée, & pour qu'elle fut détruite par ces moyens; 2.° de ſorte que ce même principe, trop actif, ne ſe portât, avec trop d'impétuoſité, ſur cette matière délétère & au détriment du malade.

Quelle méthode convient alors

Il fallait alors apprécier, avec ſoin & au juſte, les forces du malade. Les médicamens vineux, les amers ſtomachiques, excitèrent le principe vital engourdi, la décoction de quinquina (*cinchona officinalis*), l'infuſo-décoction de la racine d'arnica (*arnica montana*), fortifiaient les fibres qui étaient dans l'atonie. Je fis prendre à ceux de ces malades qui n'étaient dans aucun de ces cas, tant qu'ils purent en boire, & ſans ſe fatiguer l'eſtomac, la décoction des racines de chiendent (*triticum repens*) & de piſſenlit (*leontodon taraxacum*), avec un mêlange de

ſucre & de vinaigre. J'eſperais tout du juſte maintien de cet état des forces, & de ce que je tenais tous les couloirs ouverts & propres à recevoir & à donner iſſue aux matières ſaburrales qu'il fallait expulſer; il était très-avantageux d'entretenir le ventre libre & le cours des urines facile. Je penſais que l'eſſentiel du traitement conſiſtait dans la juſte compenſation des forces.

Cependant, je ne ſollicitais point trop vivement aucune excrétion, & je n'en ſouffrais point d'aſſez abondante, pour qu'il reſtât aucune crainte ſur l'état des forces, ou pour que les autres évacuations fuſſent ſupprimées ou trop diminuées. Je combattis ainſi cette maladie lorſque la matière délétère était déjà portée au-delà des bornes entre leſquelles elle eut éprouvé la puiſſance directe des inciſifs & des cathartiques. Mais, lorſqu'elle avait pénétré dans les lieux où elle ne pouvait plus être ſoumiſe à l'action des médicamens inciſifs & évacuans, j'abandonnais pour ainſi dire, la maladie à la bienfaiſence de la nature. Si ſes efforts étaient trop faibles, je les excitais, je les modérais lorſqu'ils étaient trop vifs, je les dirigeais lorſqu'ils étaient incertains.

D'après cela, je n'avais aucun remède dont je fiſſe toujours uſage dans toutes les fièvres

malignes & dans chacune en particulier; c'eſt pourquoi de l'eau froide pure, avec aſſez de ſucre & d'acide ſulfurique étendu d'eau (eſprit de vitriol) pour que cette boiſſon reſſemblât à de la limonade, la décoction de chiendent (*triticum repens*), de piſſenlit (*leontodon taraxacum*), de chicorée (*chicorium intybus*), ou l'un & l'autre remède, & une prudente expectation, guérirent beaucoup de malades qu'un traitement plus actif, le camphre, la ſerpentaire de virginie (*ſatureia virginiaca*), & les autres alexipharmaques auraient tués; mais on peut ſe ſervir de ces remèdes, & des analogues, dans les grandes proſtrations de force. S'il me fallait recourir aux cordiaux, j'employais, de préférence, ceux que l'eſtomac reçoit ordinairement plus volontiers, ceux qui ont la propriété de le fortifier, ſoit qu'il ſoit ſain, ou qu'il ſoit malade, les amers, l'écorce de quinquina, ou ſon extrait, le vin, &c.

L'action de l'air renfermé, putride, jete l'eſtomac dans l'atonie & détermine les fièvres gaſtriques.

L'air pur & frais, les boiſſons d'eau froide [1], les potions vineuſes ſont ſouvent plus avanta-

[1] Voyez la thèſe pour la *licence* du traducteur *an curandis morbis quam ſæpiſſimè frigida cæteris potionibus anteponenda ſit aqua?*

Dans le traitement des maladies, ne doit-on pas, le plus ſouvent, préférer l'eau froide aux autres boiſſons?

L'auteur conclut pour l'affirmative.

genſes que certains remèdes âcres que l'eſtomac ne peut ſupporter, & qui n'ajoutent rien aux forces vitales, dès qu'ils ne ſont plus contenus dans ce viſcère

L'air pur & frais, eſt un des plus puiſſans moyens de préſerver des maladies ſaburrales; ceux qui reſpirent, pendant pluſieurs jours, un air chaud qui n'eſt pas renouvelé, ſouffrent de l'eſtomac, ils ont moins d'appétit, la bouche amère & commençent à avoir la fièvre [1]. Après avoir adminiſtré des boiſſons inciſives & anti-ſaburrales, à ceux qui étaient malades par cette cauſe, je leurs faiſais vomir une grande quantité de ſaburre bilieuſe, dont l'évacuation les ſoulageait beaucoup. J'ai vu pluſieurs exem-

---

(1) Les ſymptômes & le traitement de la maladie que Stoll indique ici, conviennent, on ne peut davantage aux maladies qui attaquent les marins à bord des vaiſſeaux. Forcés de reſpirer *habituellement un air chaud qui n'eſt pas renouvelé*, & le plus ſouvent humide. Ces hommes précieux éprouvent toutes les altérations que déterminent ces vices de l'air, & leurs maladies ont la plus grande analogie avec celles que Stoll obſervait, à Vienne, dans des ſalles d'hôpitaux, où les malades étaient en trop grand nombre. Ainſi le génie de Stoll, qui vivait au milieu du continent, aura dicté des règles de conduite aux officiers de ſanté, chargés de la conſervation des marins ſur toutes les mers.

ples de ceci chez des individus atteints de maladies chirurgicales, & qui étaient réunis, pendant l'été, dans des appartemens trop reſſerrés. Lorſque ces fièvres gaſtriques ſe développaient, les maladies chirurgicales, les plaies, les ulcères, &c., prenaient auſſitôt un beaucoup plus mauvais caractère. J'ai ſouvent écarté les dangers de la gangrène, qui menaçaient la partie affectée, par un traitement anti-ſaburral, &, pour empêcher que ces malades ne rechutaſſent, je fortifiais leur eſtomac par les ſtomachiques, & en leur faiſant reſpirer un air pur.

Ou des hôpitaux qui, d'après mes observations, eſt toujours produite par un vice de l'eſtomac.

Je déſignais, par le nom de fièvre d'hôpital, la maladie qui attaquait les bleſſés, ceux qui ont des ulcères ou autres maladies chirurgicales & qui reſtent longtems renfermés dans ces hoſpices, quoique cette maladie ne différât réellement en rien de la fièvre gaſtrique, ſaburrale, putride, ſoit qu'on conſidère les ſymptômes qui leur ſont communs, ou le traitement qui leur convient.

Cette fièvre d'hôpital ne fut point du tout dangereuſe, lorſqu'on l'empêcha, de bonne heure, de ſe développer. On pouvait toujours porter un pronoſtic favorable ſur les fièvres gaſtriques; celui ſur les fièvres malignes était toujours incertain. Qui eut en effet prédit, d'une manière ſûre, que la matière, contenue dans

les viſcères, ſuivrait les voies qui lui ſont ouvertes par-tout, qu'elle ne s'en écarterait jamais, qu'elle ne s'accumulerait nulle part plus qu'il ne faut, qu'elle ſuivrait directement les routes par leſquelles elle eſt portée au dehors.

Obſerva-t-on des jours critiques dans la fièvre d'été.

Quant à ce qu'on dit ordinairement des criſes & des jours où elles ſe développent certainement, on ne put les obſerver ſur ces malades, ou bien on obſervait que pluſieurs guériſſaient lentement & ſans évacuation remarquable de matière, ou elles arrivaient ſans ſuivre des jours diſtincts. Pluſieurs ignoraient l'époque de l'invaſion de leur maladie, c'étaient principalement ceux chez qui elle ſe gliſſait ſans qu'ils s'en apperçuſſent, ou ceux qui négligent les indiſpoſitions légères; la plupart étaient incertains du premier jour où la maladie s'était annoncée il n'y eut que le plus petit nombre qui fut exactement ſûr du commencement de ſa maladie. C'eſt pour cela que je n'étais point du tout arrêté, dans l'exhibition des remèdes, par tel ou tel jour préſent ou prochain, car, quoique je ſuiviſſe la doctrine des jours critiques, elle fut le plus ſouvent inutile & infidele, parce que je ne connaiſſais pas exactement le commencement de la maladie.

Exemple évident de la fièvre

On apporta, à l'hôpital, une nouvelle accouchée qui avait une fièvre gaſtrique, mais elle

maligne non contagieuse.

avait été négligée, & était dégénérée en fièvre très-maligne, par le mauvais régime qu'elle avait ſuivi. Elle mourut peu de jours après ſon entrée à l'hôpital. Cette mère allaita chez elle ſon enfant, pendant qu'elle avait cette fièvre maligne; ſon père m'aſſura que cet enfant n'avait rien contracté de contagieux, & qu'il était bien portant & vigoureux.

L'évacuation de l'urine eſt difficile pendant l'été.

Ceux qui avaient la fièvre bilieuſe, eurent, principalement à la fin de l'été, une ſtrangurie; il y eut peu de malades chez qui l'évacuation des urines ſe ſupprimât entièrement; les inciſifs ſalins, & les éméto-cathartiques, débaraſſaient auſſitôt les reins & la veſſie. Je ne faiſais preſque point uſage d'émoliens, de mucilagineux & d'huileux, qui auraient augmenté, par leur maſſe & par leur mauvaiſe qualité, la ſaburre délétère contenue dans l'abdomen.

Diarrhée très-fatiguans.

La plupart des fiévreux furent attaqués, pendant l'été & l'automne, d'une diarrhée très-fatiguante qui affaibliſſait conſidérablement, & qu'il était quelquefois très-difficile d'arrêter; les légers purgatifs nuiſaient le plus ſouvent aux malades; il arrivait préciſément à ceux confiés à mes ſoins, tout ce qu'Hyppocrate aſſure être arrivé aux ſiens, L. III ſect. VII, des maladies vulgaires.

« *Les purgatifs étaient nuiſibles à beaucoup*

» *de malades*; *la plupart de ceux qui en éprou-*
» *vaient des effets fâcheux, mouraient tout-à-*
» *coup*; *il y en avait beaucoup qui réſiſtaient*
» *plus longtems. Pour finir, en un mot, ceux*
» *qui eurent des maladies chroniques, ceux qui*
» *eurent des maladies aigues, dépendant d'af-*
» *fection du ventre, périrent preſque tous*; *ils*
» *ſuccombèrent tous à l'état du ventre.* »

Source des fièvres ſcarlatines

Les fièvres ſcarlatines, dont le printems fournit d'abord une grande quantité, & qui reparurent à la fin de l'automne, furent très-rares pendant l'été; mais toutes celles que j'eus à traiter, avaient leur ſource dans les viſcères abdominaux; il n'était pas rares qu'elles fuſſent compliquées d'inflammation. Cette fièvre ſe montrait, en effet, dans le tems où deux conſtitutions différentes de l'année ſe ſuccèdent, celle de l'hyver qui finit, & de l'été qui commence.

De quel émétique je me ſervais de préférence

J'avais coutume, pendant cette année, de ſolliciter le vomiſſement avec deux ſcrupules de racines d'ipécacuanha (*pſychotria emetica*), auxquels je faiſais ajouter un grain de tartre émétique [tartrite de potaſſe antimonié]; ſi, à la fin de l'été, lorſque les diarrhées devinrent plus communes, je donnais les vomitifs à ceux qui avaient le ventre trop lâche, ce remède ſollicita rarement les vomiſſement, mais, agiſſant comme purgatif, il augmenta beaucoup la

De la manière de l'adminiſtrer.

diarrhée, & la rendit plus affaibliſſante. Alors je commençais par reſſerrer le ventre, en faiſant prendre de la thériaque d'andromaque, & je donnais l'émétique une ou deux heures après l'exhibition du narcotique. La diarrhée s'arrêta quelquefois auſſitôt après le vomiſſement fini; l'infuſo-décoction de racine d'arnica [*arnica montana*], ou la poudre de cette racine, l'arrêtèrent ſûrement, & peu à peu, lorſqu'elle continua plus longtems.

Et du tems de ſon exhibition.

Dans les fievres intermittentes, comme dans les remittentes, je donnais l'émétique après l'accès, lorſque toutes les ſurfaces du corps, tant internes, qu'externes, étaient couvertes de tranſpiration.

Sommeil accompagné de ſueurs favorables après l'effet de l'émétique & ſans opium

Je ne donnais point d'opiatiques après l'émétique, à moins que par hazard il ne parut quelque ſymptôme particulier qu'il fut néceſſaire d'appaiſer avec l'opium; après le vomiſſement, la plupart des malades s'endormirent doucement au milieu des ſueurs qui les ſoulageaient.

Source & traitement des aphtes.

La ſaburre contenue dans l'eſtomac produiſit des aphtes chez les adultes; je n'en ai jamais obſervé que chez ceux dont ce viſcère était ainſi ſurchargé de cette matière délétère. Il fallait employer les éméto-cathartiques, &, enſuite, les gargariſmes aſtringens, de crainte que ces petits ulcères de la bouche, qui n'étaient certainement

pas critiques, ne s'étendiſſent chez des individus dont le fibre était lâche, & chez qui la pouriture ſe développait facilement.

Jamais, lorſque je veux connaître la diminution ou l'augmentation de la fièvre, je ne touche le pouls des malades qui ne ſont qu'éveillés; j'ai en effet obſervé qu'auſſitôt après le ſommeil, tous les malades ont beaucoup de chaleur, la fièvre plus forte, & qu'ils ſont plus mal; mais quand il y a longtems qu'ils ne dorment plus, le pouls fournit des indices plus ſurs de leur maladie.

Quelques obſervations ſur le pronoſtic dans les maladies aigues.

Je vais maintenant dire quelles étaient les choſes ſur leſquelles je fixais d'abord mon attention; lorſque je recherchais, en moi-même, quelle ſerait la terminaiſon d'une maladie. J'ai obſervé que le pronoſtic, dans les maladies aigues, était trompeur, & que beaucoup de préceptes, relatifs à ces maladies, étaient peu ſurs, incertains. Cependant, la très-grande habitude de voir des malades atteints de ces maladies, diſpoſe tellement les perceptions, qu'on peut en connaître les différens dangers; les probabilités plus ou moins grandes, pour ou contre la guériſon du malade; concevoir, pour ainſi dire, les différens dégrés de ces probabilités; juger ſi le malade eſt à ce point où les incertitudes, pour la vie & pour la mort, ſont les mêmes, où les craintes & les eſpérances ſont égales; ou, enfin,

connaître s'il s'en écarte, de quel côté, & combien. Voici encore quelques choſes relatives, dont je me reſſouviens.

Si j'avais à traiter une fièvre inflammatoire, & ſi j'obſervais qu'elle augmentat, qu'elle devint plus ardente, quoique le malade eut fait un uſage très-abondant de boiſſons anti-phlogiſtiques, & qu'on lui eut fait trois ſaignées copieuſes, le malade était en grand danger. Je ne dis pas pour cela qu'il ne faille ſouvent employer pluſieurs ſaignées pour guérir l'inflammation, mais j'aſſure que l'inflammation doit beaucoup diminuer après la troiſième ſaignée, lorſqu'elle a été forte, ou du moins qu'elle ne doit pas augmenter; de ſorte que l'eſpérance de recouvrer la ſanté, doit l'emporter ſur la crainte de perdre la vie.

Les pleuréſies & les péripneumonies véritables furent, en général, mortelles chez les cacochymes, les leuco-phlegmatiques, chez ceux qui avaient les jambes œdematiées, ou qui avaient des ulcères habituels de ces parties. Ceux dont les viſcères abdominaux contenaient une grande quantité de ſaburre putride, propre à entretenir la fièvre la plus putride, & qui eurent en même tems, une inflammation des inteſtins ou du poumon, perirent tous.

J'ai ſouvent guéri, à la campagne, par un traitement qui n'était cependant ni long, ni difficile, des

des inflammations de la poitrine, qu'on obſerva pendant l'hyver & le printems, & qui m'avaient paru très-graves au commencement.

Celles que j'obſervai chez les pauvres de la ville, étaient bien plus difficiles à guérir, elles étaient beaucoup plus ſouvent mortelles. J'établiſſais mon pronoſtic ſur cette maladie, d'après la ſaiſon & les épidémies qui régnaient alors. Pour porter ſon jugement ſur les riſques que les malades avaient à courir, il était très-eſſentiel de chercher à ſavoir quel était leur genre de vie avant l'invaſion de cette maladie; ainſi, pendant cet été, les charpentiers étaient plus malades, leurs maladies étaient plus longues, & ils en guériſſaient plus difficilement.

Ceux qui eurent la fièvre d'été, après des voyages longs & pénibles, & qui, étant malades, laiſſèrent leur route pour venir à l'hôpital, échappèrent rarement à cette maladie. J'ai vu que celles, qui paraiſſaient d'abord légères & peu dangereuſes, traînaient en longueur, étaient difficilement jugées, & ſouvent mortelles lorſqu'elles avaient été précédées par de longs chagrins, des veilles multipliées, ou un régime peu nourriſſant.

Les filles de ſervice qui avaient ſoigné des familles malades, celles qui avaient été plongées dans de longs chagrins, par l'abandon de leur

amant, ou dont l'amour avait été trompé de toute autre manière, éprouvaient dabord des laſſitudes, avaient des nauſées, la bouchè amère, une fièvre légère ayant le caractère des ſaburrales; elles eurent la plupart des maladies fâcheuſes, & on ne peut plus dangereuſes. Les fièvres des orphelins & des orphelines furent auſſi très-dangereuſes.

La fièvre ſaburrale ſimple, développée, depuis peu de tems, chez un homme auparavant bien portant, était ordinairement peu dangereuſe, quoiqu'elle fut très-violente, & guériſſait en peu de jours ſi on lui appliquait un traitement convenable; mais celle qui avait été exaſpérée par des ſaignées répétées, ou tuait le malade, ou lui laiſſait une ſanté peu ſure & chancelante.

La fièvre ſaburrale était plus commune pendant l'été, mais peu de malades y ſuccombèrent, à moins qu'on ne les eut mal traités.

Cette fièvre était plus rare pendant l'hyver & le printems, mais l'iſſue en était plus incertaine. Comme il arrivait, très-ſouvent, que, malgré mes perquiſitions les plus exactes, je ne pouvais découvrir les différentes choſes qui étaient arrivées aux malades hors de l'hôpital, qu'elle avait été leur manière de vivre, leur régime, ou quelle maladie ils avaient eu depuis peu; j'obſervai, avec beaucoup d'attention, ſi dans la

fièvre ſaburrale, le malade était très-ſoulagé après avoir fait uſage des inciſifs ſalins, ſuivis des éméto-cathartiques, & ſi, ſur-tout, la couleur rouge des joues & le jaune-verd des lèvres, ſe changeaient en un blanc pâle & homogène qui ſe répandit ſur tout le viſage. J'augurais de-là, que l'iſſue de la maladie ſerait heureuſe, quoique tous les accidens augmentaſſent le lendemain, car ils diſparaiſſaient en réitérant ces remèdes; mais, lorſque cette rougeur des malades attaqués de fièvre ſaburrale, réſiſta ſans changer du tout, je n'appelais plus cette fièvre gaſtrique, mais je la regardais comme maligne, fâcheuſe, & dont l'iſſue était très-incertaine.

J'ai quelquefois vu la fièvre ſaburrale commencer, chez les femmes, par un accès épileptique; ce ſpaſme ceſſait ſpontanément, & ces malades étaient bientôt guéris ſans que les convulſions paruſſent de nouveau, lorſqu'on oppoſait un traitement anti-ſaburral à cette fièvre. J'ai obſervé, principalement chez les hommes, des convulſions qui ſe montrèrent fort tard & furent très-dangereuſes, quoiqueiles paruſſent légères, peu ſenſibles & locales. J'ai cependant reconnu que la ſcience du pronoſtic était peu ſure dans toutes les convulſions, ſur-tout lorſqu'elles étaient accompagnées de fièvre. J'ai vu, en effet, des malades échapper à des convulſions

très-graves, & d'autres périr de convulsions bien plus légeres. Une affection vague & erratique des nerfs qui, sans faire craindre pour la vie, a produit, jusqu'à une époque déterminée, des convulsions violentes des membres, sans que la vie ait été en danger, peut, en raison de son caractere changeant, se porter sur le cœur, ou sur les muscles de la poitrine, & donner la mort en interceptant la respiration; c'est pourquoi, dans les convulsions des enfans, même les plus légères, il faut diriger tous ses moyens sur le stimulus qui agace les nerfs, l'enlever; mais il ne faut rien prédire, ni être étonné, si l'on vous disait que celui que vous aviez laissé, depuis peu, bien portant & comme hors de danger, a été attaqué inopinément de convulsions l'instant après & ne vit plus.

CHAPITRE XII.

De la complication de la fièvre d'été, avec d'autres maladies, & de son caractère parasite.

Complications différentes de

Je peux démontrer, par plusieurs raisonnemens fondés sur des observations nombreuses & répétées tous les jours, qu'une maladie épidémique

se réunit à presque toutes les maladies sporadiques qui paraissent sous son règne, quoique celles-ci diffèrent par-tout entr'elles, & de l'épidémie qui règne alors; que cette dernière les rend très-anomales, irrégulières, souvent mortelles, quoiqu'elles eussent été bénignes, si elles n'avaient pas été compliquées avec l'épidémie.

la fièvre d'été avec d'autres maladies.

Comme la constitution épidémique range, pour ainsi dire, sous son joug, toutes les autres maladies de toutes les saisons, qu'elles les soumet à son empire, il faudra nécessairement traiter dans une autre tems, d'une manière bien différente, la maladie intercurrente que vous auriez guérie alors par telle ou telle méthode.

La connaissance de cette complication est on ne peut plus nécessaire.

Car, quoique la maladie qui se produit tous les ans, dans toutes les saisons, & dans tous les pays, soit absolument la même, & qu'elle demandât aussi le même traitement si elle était seule, cependant, comme elle devient plus dangereuse, à cause de l'influence de l'épidémie qui est ordinairement très-différente, qu'à cause de la maladie principale, il faudra opposer un traitement bien différent à la même maladie.

Assurément, le médecin qui n'observe pas constamment la constitution régnante, & qui n'établit pas, d'après cela, les règles de sa conduite, s'abandonne à une mer sans fond, & sera le jouet des vents & la proie des flots.

La connaiſſance de la conſtitution épidémique eſt encore utile dans d'autres circonſtances, & beaucoup plus qu'on ne le penſe ordinairement. D'après cette connaiſſance, nous découvrons, par un heureux augure, les premiers développemens des maladies commençantes, qui ne ſont pas encore caractériſées par des ſignes ſpécifiques, qui ſont encore obſcurs, & nous maîtriſons le danger qui menace.

Complication de la fièvre d'été avec les playes & les ulcères

J'eus à ſoigner, pendant les mois durant leſquels ſa ſaburre bilieuſe domine, beaucoup de malades qui avaient, ſoit des playes, des contuſions, des ulcères, ou des fractures. Quoique j'employaſſe, avec beaucoup de ſoin, & d'après les règles de l'art, tout ce que je ſavais être utile, & que la guériſon s'avançât d'une manière ſatisfaiſante, tout-à-coup ils éprouvaient une fièvre légère qui augmentait peu à peu, dont le type était différent, & qui, ſi l'on en conſidérait bien tous les ſymptômes, était abſolument ſemblable à la fièvre d'été dont j'ai décrit plus haut le caractère déréglé; alors les playes, dont les chairs étaient belles, & qui verſaient un pus de bonne qualité, étaient humectées par une ſanie livide, cendrée, jaune, verte; les chairs pâliſſaient, devenaient livides, noires; une tuméfaction inflammatoire, d'un rouge pâle, qui s'étendait au loin, qui était couverte de phlic-

taines ſemblables à celles que produit la brulûre; s'emparait des membres bleſſés, mais aucun de ces malades n'était très-fatigué par ces accidens, lorſque j'oppoſais un traitement prompt & efficace à la maladie principale.

Après avoir diviſé & fait rejetter une grande quantité de ſaburre bilieuſe, je donnais, toutes les deux heures, un demi-gros ou un gros de racine d'arnica en poudre (*arnica montana*), à laquelle j'ajoutais quelquefois un peu de camphre. J'obtenais toujours de ces moyens les effets déſirés, & j'étais ſouvent étonné de voir qu'ils fuſſent ſi prompts.

Je lavais, avec de l'eau commune, animée avec un peu d'eau-de-vie camphrée (alkool camphré), & d'extrait de ſaturne (acetite de plomb liquide), les membres tuméfiés, comme brûlés, & attaqués d'une inflammation éryſipélateuſe.

Avec les chutes faites d'endroits très-élevés, les léſions de la tête &c.

Ceux qui étaient tombés de très-haut, ou qui avaient été bleſſés par une force externe, éprouvaient d'abord les accidens dépendans de ces léſions, &, peu de jours après, ou ils étaient attaqués d'inflammation, ſi cette maladie dominait pendant ce tems, ou ils avaient des fièvres ſaburrales, lorſque ces maladies régnaient.

J'ai été longtems ſans connaître cette complication des maladies, &, je ne ſavais que faire, lorſque je voyais que des moyens, qui avoient

été infiniment utiles, dans un tems, étaient inutilement employés dans d'autres, & qu'ils étaient même nuisibles dans une maladie que je croyais alors être la même, parce que je ne connaissais pas encore ces complications. Plusieurs histoires, qu'il serait long & inutile de rapporter, fournissent plusieurs exemples de cette association de la fièvre d'été avec des maladies externes, qui paraissaient n'avoir aucun rapport avec la fièvre épidémique. Celle, d'une jeune fille, que j'ai reportée au dernier chapitre de cette seconde partie, où je dirai plusieurs choses relatives *aux lésions de la tête*, servira pour toutes.

Voyez le dernier article de cette partie

Complication de la fièvre d'été avec la variole & la rougeole.

La fièvre d'été se trouvait quelquefois réunie avec la rougeole & la petite vérole. J'ai observé cette sorte d'association chez un malade atteint de cette dernière maladie, & chez presque tous ceux qui eurent la rougeole, pendant cet été, dans l'hôpital. Les observations que j'ai faites, cette année, & celles, en grand nombre, que j'ai rassemblées en Hongrie, avec la plus grande attention, libre de préjugés, & plein du désir de conserver leurs enfans à des parens désolés, m'ont déterminé à croire que *la variole & la rougeole étaient des maladies toujours les mêmes, d'un caractère très-benin, que s'il n'en est pas toujours ainsi, cela arrive au moins le plus sou-*

vent; que, lorsqu'elles se développent seules & sans complication, elles guérissent bientôt, & sont peu dangereuses; mais que la constitution vitieuse des saisons où elles naissent leur enlève leur caractère de bénignité, les rend dangereuses, & change leur marche.

D'après cette opinion, je me suis imposé la loi, dans le traitement de ces deux maladies, *d'opposer une méthode directe & efficace à la fièvre épidémique, dont la marche anomale de la petite vérole & de la rougeole, & les signes particuliers à l'épidémie, m'avaient indiqué la présence & la complication.* J'espérais que ces maladies, dont le caractère avait été altéré par cette association funeste, reprandraient, d'elles-mêmes, leur état naturel. J'avais vu, en effet, des blessûres légères, de petits ulcères perdre leurs bonnes qualités, prendre le plus mauvais caractère, à cause de leur union avec la fièvre épidémique, & ne pouvoir reprendre entièrement leur premier état, qu'après qu'on avait détruit cette complication, & lorsque la maladie épidémique était guérie. Pourquoi l'épidémie n'agirait-elle pas d'une manière aussi fâcheuse sur les ulcères varioliques? Pourquoi n'emploierait-on pas les les mêmes moyens, pour en préserver, lorsqu'elle ne fait que menacer, & pour la repousser lorsqu'elle exerce ses ravages? J'exécutai ce

que j'avais conçu, &, ſans avoir aucun, ou preſqu'aucun égard à la variole ou à la rougeole, je ne m'occupais que de la fièvre épidémique, ſi, d'après les ſignes que j'en ai indiqués plus haut, je penſais que ces maladies fuſſent compliquées, & je ne les attaquais pas par des moyens obliques, mais directement. D'après cela, dans le traitement de la variole & de la rougeole, je fis le même uſage des ſaignées, des purgatifs, des émétiques, des véſicatoires, des anti-phlogiſtiques, des anti-ſeptiques, des opiatiques, &c., qu'eut exigé, ſur le même malade, la nature de la maladie épidémique, ſi elle n'avait pas été compliquée de variole ou de rougeole. Voici avec quel malheur, ou avec quel ſuccès, j'ai exécuté mon projet.

Hiſtoire d'un varioleux.

Un maçon, âgé de 17 ans, qui s'était bien porté juſqu'alors, d'une conſtitution robuſte, eut mal à la tête, fut ſans appétit, eut ſoif. Le 19 mai, il avait la langue un peu rude, il lui ſemblait que ſon épigaſtre était plus tendu, & qu'il ſe rempliſſait plus que de coutume, il ſe plaignait, il dormit.

Le 20 mai, la chaleur était légère, il avait grand mal à la tête, & reſſentait une douleur pongitive accompagnée de chaleur; elle s'étendait de l'épigaſtre à l'ombilic; il éprouvait auſſi une ardeur & une tenſion dans le dos & les

lombes ; ſa faibleſſe était extrême. La ſoif, l'anorexie, & l'évacuation des urines étaient augmentées, la langue était rude, il fut tranquille pendant la nuit.

La douleur de tête augmenta le 21 mai, celle des lombes diminua, celle de tout le ventre était plus intenſe, pongitive, brûlante ; les autres ſymptômes étaient les mêmes que la veille ; il ſe promena, &, quoique très-fatigué, il travailla comme de coutume, il dormit. Tous les autres accidens continuaient le 22 mai, l'ardeur que ce malade reſſentait, dans la région précordiale, était inſoutenable ; il ſua un peu, la nuit fut bonne.

Les ſymptômes étaient plus graves le 23 mai, ce malade ſuait, l'abdomen était tuméfié, diſtendu, douloureux ; quelques boutons varioléux parurent le ſoir. Le 24 mai, on ne voyait que peu de boutons, les ſymptômes étaient plus graves, le mal de tête moins fort ; il avait la diarrhée. Le ventre s'étant reſſerré, le 25 mai, la céphalalgie devint plus fatigante ; la ſoif qui était ardente, & la douleur de tout le ventre & des lombes augmentèrent.

Le 26 mai, la langue était sèche, la bouche amère, il paſſa la nuit ſans dormir. Il fut confié à mes ſoins le 27 mai, au matin, il avait peu de boutons varioleux, très-petits, ſur le viſage, la poitrine, & les mains, & beaucoup de

pétéchies entre ces boutons, & principalement ſur le dos. Ayant pris, pendant ce jour, une grande quantité de boiſſon aqueuſe, acidulée, miellée, ſaline, il vomit ſpontanément, le ſoir, beaucoup de ſaburre pituiteuſe, gluante; il ſouffrit moins du ventre pendant cette nuit; il ne fut point altéré; les boutons varioleux, ſortirent alors en foule, comme ſi, juſqu'alors, ils avaient été renfermés. La nuit fut beaucoup meilleure, mais il ne dormit pas. Tous les ſymptômes étaient moins fâcheux. Le 28 mai, les urines étaient troubles comme celles des jumens; elles formaient un dépôt imparfait ſemblable à du ſon, la bouche était amère, la déglutition embaraſſée; il reſſentait de la chaleur dans l'intérieur de la bouche qui était recouverte de boutons blancs; la douleur de l'épigaſtre était moins forte; le viſage, la poitrine, & les bras étaient couverts d'une grande quantité de puſtules; le dos l'était de beaucoup de pétéchies couleur de roſe, & de la largeur d'une lentille. Comme le genre de fièvres, qui régnait alors, était compoſé, puiſque le ſang était enflammé, & que l'eſtomac était rempli de ſaburre, je fis d'abord ſaigner ce malade, & je lui adminiſtrai, après, un éméto-cathartique, qui fit rejetter une grande quantité de ſaburre bilieuſe, & telles furent les ſuites de cette évacuation, qu'auſſitôt après le

vomiſſement le ventre n'était plus douloureux, la ſoif ceſſa, la chaleur était éteinte & le pouls naturel. Il dormit beaucoup pendant la nuit; ſon ſommeil fut tranquille, non interrompu & reſtaurant, le ſang qu'avait fourni la ſaignée, était recouvert d'une croûte gélatineuſe, rougeâtre, livide.

Il n'avait pas du tout de fièvre le 29 mai, les amigdales étaient très-tuméfiées, & le palais était ſemé de beaucoup de puſtules blanches, & ſemblables à des grains de millet. Sur le viſage les puſtules étaient très-rapprochées, confluentes, applaties, concaves. Sur les bras elles étaient diſcrètes, plus rares, plus grandes, plus élevées, pointues; elles étaient confluentes & applaties ſur les mains; il y en avait quelques-unes de confluentes ſur le dos, pluſieurs de diſcrettes, mais celles-ci étaient applaties ou concaves; quelques-unes de ces dernières avaient le ſommet cendré, livide, toutes avaient le pourtour d'un roſe foncé; on vit, au milieu du dos, pluſieurs pétéchies ſemblables à des points, & d'un rouge pâle. L'appétit revint, les urines étaient naturelles, la couleur du plus grand nombre de boutons était bonne, mais la chaleur que ce malade reſſentait à la gorge, l'empêcha de dormir pendant la nuit.

Le 30 mai, les lèvres, la bouche, la langue, la gorge, étaient couvertes de puſtules blanches

& nombreuſes. Ce malade ne reſſentait de douleur que dans la gorge, il ne ſalivait preſque pas, ſon viſage n'était point tuméfié, il n'avait pas de fièvre, ſes yeux étaient larmoyans, ſes ſelles réglées, il avait beaucoup moins de pétéchies.

Les puſtules commençèrent à jaunir le 31 mai, la fièvre était très-légère, les pétéchies peu nombreuſes & d'un jaune foncé, le viſage n'était pas enflé, à peine ſalivait-il encore un peu; il paſſa la plus grande partie du jour hors du lit, à ſe promener. Le 1.er juin, le viſage & les paupières étaient plus tuméfiés; ce malade avait une fièvre légère, les puſtules étaient jaunes, on les ouvrit avec des ciſeaux. Le 2 juin, la ſalivation commença, ce ptyaliſme, qui s'arrêta, cauſa une ſorte de ſuffocation; mais ayant été pluſieurs fois à la ſelle, & la ſalivation ayant reparu, il fut auſſitôt ſoulagé. Les mains ſe tuméfièrent lorſque l'enflure du viſage gagna les parties inférieures. La ſalivation était très-abondante le 3 juin, on donna un eccoprotique avec la manne & des ſels neutres; à peine le malade avait-il de la fièvre. Les urines étaient abondantes. Je preſcrivis des boiſſons copieuſes, émolientes, diurétiques, aciduléés par le mêlange d'eſprit de vitriol dulcifié [*acide ſulfurique étendu dans l'eau*].

Le ventre fut lâche juſqu'au 6 juin, je calmai la

démangeaiſon qui était très-ennuyeuſe, en faiſant laver les puſtules deſſéchées avec du lait tiède. Pluſieurs furoncles, qui ſurvinrent alors, causèrent beaucoup de douleur, empêchèrent de dormir, fournirent une ſupuration abondante, & furent plus fatiguante pour ce malade que la petite vérole. Le quinquina arrêta cette ſuppuration trop abondante; il reprit enſuite aſſez de force pour continuer ſon métier pénible.

Différens tems des petites véroles, traitement qui convient à chacun d'eux, de leur anomalie.

La petite vérole a coutume de parcourir différens tems; tous les auteurs ne ſont pas d'accord ſur leur nombre & ſur leur mode; ils n'aſſignent pas non plus les mêmes jours à chaque période.

Je vais dire la diviſion que j'ai fait des fièvres différentes, & des différens tems qu'elles parcourent. Le cours de la maladie fut diviſé en trois époques; elle parcourut trois tems. Je remarquai d'abord l'inſtant où la contagion, s'étant communiquée, s'annonça par une fièvre particulière, ſpécifique, *ſui generis*, dont je connaiſſais la tendance à la complication, quoique je n'en connuſſe pas la nature; car, quoiqu'elle ſe termine ſouvent, quand elle eſt ſeule, dans trois jours, & ſans danger pour le malade, elle ſe complique ſouvent néanmoins avec la fièvre épidémique, avec la maladie qui fait par-tout ſes ravages, & entraîne, le plus ſouvent, le ma-

lade dans le précipice. Dans ce premier période, je faisais tous mes efforts pour résister aussitôt, & avec force, à cette fièvre compliquée. Par-là je détruisais heureusement la malignité qu'indiquait le début fâcheux de la maladie. Si l'on n'avait pas égard à la complication qui naissait de l'épidémie, je prédisais, sans me tromper, l'issue difficile de la maladie.

Il y avait une autre époque remarquable, c'était celle où la matière, en parfaite coction, était régulièrement portée à la peau, & où la fièvre cessait aussitôt après l'éruption. Soit que la fièvre continuât, avec la même intensité, ou qu'elle fut moins forte, je ne pensais plus devoir m'occuper de la fièvre varioleuse, que je savais être entièrement jugée par le transport de l'humeur variolique à la peau; mais bien d'une autre maladie quelconque, le plus souvent épidémique. D'après cela, j'employais le traitement que j'aurais opposé à cette maladie, *anti-phlogistique*, si, pendant l'hyver, ou au commencement du printems, l'inflammation dominait; *anti-saburral*, dans les saisons où la saburre bilieuse exerçait son empire. Je n'avais aucun égard à la petite vérole, je faisais saigner, ou, sans cela, je purgeais ou je faisais vomir, avant l'éruption, pendant qu'elle se faisait, après qu'elle était

était achevée, ſelon que la fièvre, qui compliquait cette maladie, l'exigeait (1).

---

(1) Juſqu'à ce que l'uſage ſalutaire, d'innoculer la petite vérole, ſoit généralement répandu, j'ai cru qu'il ſerait utile de fixer, encore davantage, l'attention ſur une maladie qui fait tous les jours autant de victimes. La diviſion que Stoll a fait des varioles en *anomales* ou *irrégulières*, & en *régulières*, *véritables*, *légitimes*, avait été déjà faite par Sydenham, T. 1.er, éd. in-4°, de Genève, p. 78 & 79; mais quoique ce médecin, de Londres, eut appliqué, à cette première ſorte de variole, un traitement méthodique & ſalutaire, cependant il ne préciſe pas, auſſi exactement que celui de Vienne, les modifications de cette maladie, qui exigent des traitemens différens, & ſur-tout l'uſage de la ſaignée & des émétiques, moyens ſi énergiques, & dont l'effet eſt cependant ſi oppoſé, qu'employés l'un à la place de l'autre, ils peuvent donner la mort au malade.

Maintenant il eſt bien démontré, & par les ſuccès nombreux de Stoll, & par ceux des médecins qui ſuivent ſa méthode, que la ſaignée n'eſt néceſſaire, dans les premiers tems de la petite vérole, qu'alors que cette maladie eſt accompagnée d'inflammation ou de plétore ſanguine. Que la ſaignée peut encore être utile, dans le ſecond tems, lorſque l'inflammation des puſtules étant trop vive, la fièvre qu'elle alume trop forte, la criſe de la maturation ſerait interrompue. Sydenham & Stoll ſont encore d'accord ſur ce point.

Il eſt bien démontré que les émétiques ne ſont néceſſaires qu'alors que la matière ſaburrale, accumulée dans les organes de la digeſtion, indique le beſoin de ces remèdes, & qu'on peut les adminiſtrer dans tous les tems de la maladie. Que

L'autre tems commençait à la première apparence d'éruption variolique; je ne canſidérais

---

ces médicamens n'en interrompent point la marche, qu'ils lui rendent, au contraire, ſa direction naturelle, lorſque cette ſaburre l'en deviait. C'eſt à Stoll qu'on doit plus préciſément les règles certaines ſur l'adminiſtration de ces médicamens, que Sydenham employa auſſi avec le même avantage.

Quant aux ſtimulans, que beaucoup de praticiens rejettent, comme toujours dangereux, Stoll indique auſſi, d'une manière très-préciſe, dans quelles circonſtances & chez quels malades, ces remèdes, ſouvent nuiſibles, peuvent être avantageux.

Vient enſuite le traitement anti-phlogiſtique, celui que l'empyriſme applique, ou croit appliquer, à toutes les varioles, quelles que ſoient leurs complications, leurs modifications différentes, ſans avoir égard aux tems, aux ſaiſons, aux variations de l'atmoſphère; Sydenham, l'inventeur de cette méthode ſalutaire, ne l'employait cependant qu'avec la plus grande précaution.

Sans parler des boiſſons qu'il ordonnait, & qui étaient ordinairement compoſées d'eau & de lait mêlés enſemble, & de petite bière acidulée avec l'eſprit de vitriol [id. p. 149], je traduirai littéralement ce qu'il dit de l'expoſition à l'air. « Si pendant l'été, lorſque cette ſaiſon eſt très chaude, les » malades n'ont pas une très-grande quantité de petite vé- » role, je ne vois pas l'avantage de les retenir continuelle- » ment couverts & couchés dans leur lit. Qu'ils en ſortent » plutôt tous les jours pendant quelques heures, mais il faut » avoir la précaution de les préſerver *également*, tant par » leur manière d'être vêtus, que par l'endroit où on les place,

point alors cette éruption, mais une multitude de petites tumeurs *inflammatoires* qui devaient

---

» d'avoir *trop froid* ou *trop chaud*..... Si la *saison trop* » *froide*, ou qu'une trop grande quantité de pustules forcent » le malade à garder le lit, je veille à ce qu'il n'ait pas » plus de chaud dans son lit, à ce qu'on ne lui mette pas » davantage de couvertures que lorsqu'il était en santé; je » ne fais allumer un peu de feu, le soir & le matin, que » pendant l'hyver ». [id. p. 91 & 92].

Lorsqu'on voit les précautions que Sydenham prend pour conserver ses varioleux, dans une température autant éloignée du froid que du chaud, que penser de ceux qui, pour suivre la méthode *anti-phlogistique* qu'ils ont adoptée, condamnent les malheureux malades confiés à leurs soins, à être exposés, dans les saisons rigoureuses, au froid qui s'oppose au développement des tumeurs, répercute l'humeur variolique, & cause souvent la mort. Ceux-là ne peuvent pas dire, avec Sydenham, *medicus sum non vero formularum medicarum præscriptor*: JE SUIS MEDECIN, ET NON UN FAISEUR D'ORDONNANCES DE MEDECINE.

La méthode *anti-phlogistique*, ne devra donc être mise en usage que dans les circonstances où la saignée, le plus puissant des anti-phlogistiques, sera elle-même nécessaire; j'ai rappelé, plus haut, les cas précis qui exigent ce moyen. Je ne veux pas dire, pour cela, que dans les autres sortes de variole, il faille employer les échauffans, couvrir les malades pour augmenter leur chaleur; mais il faut *qu'ils n'ayent ni trop froid, ni trop chaud*; qu'ils ne soient pas plus couverts que lorsqu'ils *étaient en santé*; il ne faut pas aussi qu'ils le soient moins. Ce qui est *sur-tout* nécessaire dans la variole, c'est que les malades respirent un air pur & souvent renouvelé.

ſe terminer par ſuppuration. Comme le changement de ces tumeurs en abſcès ne ſe fait point ſans fièvre, je ne la regardais pas cependant comme particulière ou ſpécifique, mais ſemblable à celle qui accompagne toutes ſortes de tumeurs inflammatoires, qu'elle développe & conduit à maturité.

Toutes les fois que cette fièvre des varioleux eſt ſeule, elle eſt auſſi bénigne que l'eſt, chez un autre individu, celle qui accompagne une inflammation externe, qui tend à une ſuppuration de bon caractere; d'après cela, cette fièvre eut rarement beſoin des ſecours de l'art; ſi, cependant, elle devenait trop forte chez un pléthorique, qui eut une diatheſe inflammatoire, & pendant une conſtitution qui développe cette diſpoſition, je calmais l'impétuoſité de la fievre par les ſaignées, & par tous les moyens anti-phlogiſtiques. Il arrivait auſſi que cette fièvre n'ayant pas aſſez de force, chez des malades faibles & cacochymes, elle ne pouvait changer les humeurs altérées du corps en pus louable, & produire des abces de bonne qualité. Alors, j'employais le régime & les remèdes qui agacent le principe vital, & qui fortifient le corps, &, ſurtout, l'écorce du pérou (*cinchona officinalis*), *le quinquina des pauvres*, c'eſt-à-dire, la poudre de racine d'arnica [*arnica montana*]; mais, ſoit

que cette fièvre fut trop faible, ce qui arrivait plus rarement, soit qu'elle fut trop forte, son traitement était le plus souvent très-aisé, pourvu que cette fièvre secondaire fut seule, & qu'elle ne fut pas associée à aucune autre fièvre épidémique. Je me défiais sur-tout des fièvres épidémiques saburrales, pituiteuses, putrides, malignes, si elles s'associaient à la première fievre des varioleux, & si elles l'accompagnaient dans son second & son troisieme période, ou si, se développant plus tard, elle troublait la fièvre du second période. Je suivis, en général, cette règle, dans le traitement du second tems, des petites véroles, *qu'il fallait traiter la fièvre maturative de cette époque, de la même manière qu'on traite la même fièvre, lorsqu'elle accompagne toute autre tumeur inflammatoire, & près d'être en suppuration. J'apportais surtout le plus grand soin à écarter l'action de l'épidémie.*

Ce second tems de la maladie est compris entre le commencement du quatrième jour, & la fin du dixième; les autres auteurs séparent cet intervalle en deux périodes; je ne le divise pas, parce que c'est la même fièvre qui continue pendant tout ce tems.

Le troisieme & dernier des périodes de la maladie, commence à la naissance du onzième jour, tems où la maturation est parfaite

& le pus bien formé. A cette époque, une troisième sorte de fièvre *innominée*, à moins qu'on ne veuille l'appeler purulente, excitée par le pus résorbé des pustules, & qui circule avec le sang, succède à la fièvre maturative. Il n'y a aucune remission entre la seconde & la troisième fièvre, elles sont toutes deux continues, lorsque les pustules ne parviennent pas toutes à maturation, dans le même tems, & que quelques-unes sont déjà remplies de pus bien cuit, quand les autres ne sont pas encore en maturité.

Je pensais que la fièvre purulente, qui se développe dans ce troisième période, ne différait pas beaucoup de celle que tout autre foyer purulent allume dans les humeurs voisines. Dans ce dernier tems je faisais en sorte que toutes les voies, par lesquelles le pus a coutume d'être porté au dehors, fussent libres, & surtout les reins & le ventre. Car le principe vital pousse, sans danger, vers ces deux couloirs, la matière délétère; mais je faisais couper, autant qu'il m'était possible, toutes les pustules avec des ciseaux. Lorsque les forces diminuaient, lorsque le pus se formait trop abondamment, & que les malades commençaient à tomber dans la consomption, j'employais les fortifians, les anti-septiques, & absolument tous les remèdes qui,

dans toute autre circonſtance, calment les fievres d'épuiſement, cauſées par l'abondance du pus.

A la fin du deuxième tems, & pendant le troiſieme, je ſollicitais les évacuations par les ſelles, à l'aide de purgatifs compoſés avec la manne & les ſels neutres, & l'excrétion des urines, par des boiſſons abondantes, émolientes, acidules, & légérement froides. Pour cela, je faiſais faire des décoctions de mauve [*malva vulgaris*] de guimauve [*althea officinalis*], & de beaucoup de réglisſe [*liquiritia glabra*], que j'acidulais, lorſqu'elle était froide, avec l'eſprit de vitriol [*acide ſulfurique étendu dans l'eau*].

J'obtenais, par ce purgatif, donné à propos, que l'intumeſcence du viſage devenait moins forte, & que la ſalivation était moins abondante. Je penſais que ces deux ſymptômes, ſavoir, l'intumeſcence du viſage & la ſalivation, devaient être rapportés à la ſeule irritation des parties ſupérieures, qui déterminaient ſur ce point un plus grand afflux d'humeurs; mais je ſavais combien la tuméfaction extrême du viſage eſt dangereuſe pour les yeux; je connaiſſais les maux qui accompagnent la ſalivation. Je n'ai pas exactement ſuivi la règle que j'établis, dans le traitement du varioleux dont j'ai rapporté l'hiſtoire, parce que je l'ai purgé plus tard & plus

doucement qu'il ne l'eut fallu. C'eſt pourquoi ſon viſage ſe tuméfia on ne peut davantage, & il fut fatigué par une ſalivation plus abondante qu'elle ne l'eut été. L'intumeſcence du viſage & la ſalivation ne me paraiſſaient avoir rien de critique, ou c'était à mes yeux une criſe difficile, & accompagnée de beaucoup d'inconvéniens. D'après cela, je faiſais mes efforts pour détourner les humeurs du viſage, en excitant la ſécrétion plus abondante des urines, & des évacuations par les ſelles. Je ſubſtituais d'autres excrétions au ptyaliſme.

Je me reſſouviens, avec plaiſir, d'avoir rétabli, ſur le champ, avec un éméto-cathartique, l'eſprit d'une femme qui, dans le troiſième période, avait le viſage très-tuméfié & était dans le délire. Je ſuis fâché de ne rien préciſer, ou du moins de ne préciſer que peu de choſes qui ſoient toujours utiles, & dans tous les pays, pour la guériſon de la petite vérole. Il ſuffit d'avoir donné des ſignes exacts des tems que parcourt cette maladie, des fièvres différentes qu'on obſerve pendant ſon cours, & de leurs complications diverſes, d'après leſquels, ſi l'occaſion s'en préſente, on pourra ſe déterminer, & voir clairement ce qu'il eſt néceſſaire de faire dans chaque période de la maladie, & dans les différentes circonſtances.

Je n'approuve point l'opinion de ceux qui, dans les varioles qui ne ſuivent pas la marche ordinaire, qui ſont anomales, conſeillent, pendant leurs différens tems, les ſaignées, les véſicatoires, le quinquina & l'opium, ils confondent tout; ni de ceux qui, ayant employé tous les remèdes dans le même tems, & chez le même individu, penſent avoir employé le traitement *anti-phlogiſtique* [1] ſi vanté, ſans cependant avoir fixé leur attention ſur les différentes périodes de cette maladie, ſur les différentes fièvres qui les accompagnent, & ſur les différentes conſtitutions de l'année.

Je crois avoir obſervé que la petite vérole s'aſſocie de préférence avec les fièvres ſaburrales, putrides, malignes, que nous appelons auſſi *gaſtriques*, parce que leur foyer eſt dans l'abdomen.

---

(1) La plupart de ceux qui préfèrent la méthode antiphlogiſtique, & qui diſent n'employer que cette méthode, font cependant, en France comme à Vienne, uſage des moyens qui ont les propriétés les plus oppoſées, tels que les ſynapiſmes, les véſicatoires, &c. Ils emploient auſſi les évacuans, mais ſeulement au commencement de la maladie, &, à la fin, lorſque les puſtules tendent à la dénication. Ils agiſſent toujours ſans avoir égard aux complications, aux accidens, *quadrata rotundis miſcendo.*

Je ne ſais ſi le miaſme varioleux attaque & ſouille de préférence les ſucs gaſtriques, ou ſi, étant porté dans la circulation, il modifie tellement l'individu, que l'épidémie régnante l'attaque de préférence & avec plus de force.

La cauſe des fievres de mauvais caractère, qui ſurviennent dans ces maladies, peut être que le miaſme varioleux ſe développe ſouvent chez un homme très-ſain, lorſqu'il a bien mangé, lorſque ſon eſtomac eſt rempli, ſi les efforts de la nature bienfaiſante ne déterminent pas le vomiſſement, & l'évacuation de cette maſſe de matières étrangères, qui ſe coromperaient par leur long ſéjour, & ſurchargent ce viſcère. C'eſt delà que vient, à la longue, la cauſe de tous ces maux.

On diviſe les petites véroles en *confluentes* & *diſcrétes*, en *régulières* & en *anomales*; pourquoi n'ajouterait-on pas la diviſion de la variole en *eſſentielle* & ſans *mélange*, & en *compliquée*, & la ſubdiviſion qu'établit le différent caractère de la fièvre qui eſt jointe à cette maladie? Comme, dans le traitement de la petite vérole, le point eſſentiel eſt de préſerver les malades qui en ſont attaqués, de la fièvre épidémique, ſur tout de celle qui eſt ſaburrale, putride & maligne, ou de la repouſſer par tous les moyens que fournit l'art, ſi elle exiſte déjà, le tems le plus favo-

Quelle ſaiſonlon doit préférer pour inoculer la petite vérole, & quelle eſt la préparation néceſſaire.

rable à l'innoculation de la variole, ſera celui où il règne le moins de maladies; car l'intempérie des ſaiſons qui diſpoſe aux maladies, étant on ne peut plus nuiſible à la variole, elle ſera néceſſairement plus bénigne lorſque le tems ſera ſain. D'après cela, l'été, ſaiſon pendant laquelle on voit ſe développer un grand nombre de maladies, fournira les petites véroles de la plus mauvaiſe qualité; elles ſeront modifiées par tous les vices de la ſaiſon qui favoriſent l'altération de la bile, la putridité, la malignité. L'automne donnera enſuite celles qui ſont les plus fâcheuſes; mais ſi l'hyver & le printems ſe comportent bien, les petites véroles ſeront plutôt que dans les autres ſaiſons, eſſentielles; elles conſerveront alors leur manière d'être & leur caractère de bénignité. On voit, d'après cela, quel eſt le tems le plus convenable pour l'innoculation de cette maladie.

La petite vérole a une terminaiſon plus heureuſe dans l'âge où on ſouffre moins de la fièvre épidémique, & lorſqu'elle n'arrive pas aux époques où il arrive de grands changemens. C'eſt pourquoi elles ſont ordinairement bénignes & régulières chez les enfans à la mamelle; elles ſont funeſtes à ceux qui ſont dans le travail de la dentition; cette maladie eſt ſouvent dangereuſe dans l'âge où l'on devient pubère.

Tes auteurs ne ſont pas d'accord ſur la manière dont on doit préparer ceux qui doivent être innoculés. Il me paraît qu'on doit préférer, à tout, de les guérir d'abord de toute autre maladie, & de les préſerver, autant qu'il eſt poſſible, comme d'un poiſon mortel, de toute épidémie régnante, ou ſeulement menaçante. On aura beaucoup d'eſpoir du ſuccès, ſi l'on innocule quelqu'un qui ne ſoit pas ſujet à la fièvre, dont les organes de la digeſtion rempliſſent bien leurs fonctions, & ne ſoient pas ſales D'après cela, il faudra plutôt employer, avant l'innoculation, ou après qu'elle eſt faite, des émétiques doux, réitérés, que des purgatifs ſeuls, & l'uſage de l'un ou de l'autre de ces moyens ſera indiqué de preférence à la ſaignée, à moins qu'un hyver ſec, ou un printems d'une conſtitution analogue, & pendant leſquels l'inflammation dominerait, n'exigeaſſent qu'on employat la ſaignée, & chez un adulte dont la diathèſe ſerais inflammatoire. Pour ce qui eſt de l'uſage des émétiques & des éméto-cathartiques, je dis que ces remèdes ne ſont *contr'indiqués* par aucun tems des petites véroles, ſoit que cette maladie exiſte ou qu'on la craigne, ſoit que l'éruption ne ſoit faite que peu de tems avant, pourvu qu'elle ſoit comoliquée de la ſorte de fievre qui néceſſite ces évacuans. Soyez bien aſſurés que, quels que

ſoient les moyens que vous oppoſerez à cette fievre étrangère, ils ſeront plus avantageux au traitement de la petite vérole que toute autre choſe.

Quelle eſt la cauſe de la malignité & de l'anomalie de la rougeole

La fievre d'été augmentait le danger de la rougeole, comme celui de la variole, & elle produiſait une maladie compliquée, que ceux qui la conſidéraient comme eſſentielle, ſans complication, appelaient rougeole anomale, ou rougeole maligne; mais tous les ſymptômes étrangers au caractère benin de la rougeole, étaient produits par la fievre qui les compliquait; c'eſt pourquoi j'employais tous les ſecours de l'art pour leur réſiſter. J'ai ſoigné, depuis la fin du printems, juſqu'au milieu de l'été, pluſieurs malades atteints de la rougeole; j'ai vu qu'ils avaient tous, ſans en excepter un ſeul, deux maladie, ſavoir, la rougeole, & un autre maladie, tres-diſtincte, qui était épidémique.

Pluſieurs jours avant qu'on obſervat les ſymptômes qui annoncent la rougeole, quelques uns de ces malades commencèrent à avoir de mauvais rapports, des vomituritions; ils ſouffraient de l'épigaſtre & de la poitrine. Ils éprouvaient ſouvent de légers friſſons pendant la nuit; ils étaient dévorés par la chaleur; ils avaient des ſueurs légères, des tintemens d'oreilles; ou ces malades étaient conſtipes, ou ils rendaient très-

peu d'excrémens graiſſeux & très-fétides. Ces accidens paraiſſaient s'être développés, chez d'autres malades, en même-tems que la rougeole parut avec la fièvre qui lui eſt particulière. J'en vis beaucoup qui n'eurent, dans le commencement, que la fièvre compagne de la rougeole, & qui furent atteints plus tard de celle qui était épidémique. Je vais donner quelques exemples de malades qui furent dans ce cas.

PREMIER MALADE.

Rougeole compliquée de fièvre ſaburro-pituiteuſe.

Une jeune fille, âgée de 19 ans, qui s'était toujours bien portée juſqu'alors, fut attaquée, le 21 julliet, à ſon lever, de fièvre accompagnée d'oppreſſion de la poitrine, de difficulté de reſpirer, & d'une douleur pongitive de toute la poitrine. Il lui ſemblait que ſes hyppocondres étaient ſerrés avec une corde; elle y reſſentait de la chaleur. Une douleur déchirante parcourait ſes membres & ſes lombes. Une matière épaiſſe ou muqueuſe recouvrait la langue & l'arière-bouche de cette malade, & la gênait

beaucoup. Elle avait une ſorte de dyſurie; un médecin, qui fut appelé après-midi, la fit ſaigner; les douleurs des membres cédèrent auſſitôt, mais la laſſitude augmenta, & cette malade ſouffrait, comme ſi on l'eut battue de verges; une autre ſaignée qu'on lui fit, le ſoir, ne la ſoulagea point, ſon ſommeil fut léger, de peu de durée, il fut accompagné d'inſomnies. Les ſymptômes étaient les mêmes le 22 & le 23 julliet; la rougeole commença à paraître dans l'après-dîner; les autres ſymptômes etaient les mêmes. Il n'y eut point d'amélioration le 25, la toux était forte, les yeux étincelans, le coryſa, l'enrouement, ſurvinrent; elle ne dormait point, l'inſomnie était abſolue. Aux ſymptômes, qui exiſtaient déjà, ſe réunit, le 26, une douleur brûlante, déchirante, qui s'étendait de la partie ſupérieure du ſternum juſqu'au pubis. Elle vint à l'hôpital dans cette journée, on lui donna une boiſſon compoſée avec de l'eau, un ſel neutre, peu actif, du miel & du vinaigre; elle paſſa la nuit plus tranquillement. Elle ſe plaignit, le 27 julliet, d'avoir la bouche très-pâteuſe, & de la chaleur dans la poitrine & dans tout le ventre. Je lui adminiſtrai un émétique, elle vomit beaucoup de matières pituiteuſes ameres, & fut ſouvent à la ſelle. Auſſitôt après le vomiſſement, tous les ſymptômes furent moins graves; elle

ne reſſentait plus de chaleur brûlante. Le 28, l'oppreſſion de la poitrine était moins forte, l'ophtalmie moins intenſe, la voix moins rauque; elle ne ſouffrait plus ni du ventre, ni des membres, ni des lombes; la bouche n'était plus embaraſſée que par une très-petite quantité de matières gluantes; il n'y avait pas le plus léger reſte de fièvre. Je lui fis prendre l'infuſo-décoction de racine d'arnica (*arnica montana*), avec le ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), & le ſyrop de fumeterre (*fumaria officinalis*).

Le 29 & le 30 julliet, elle reſſentit, pendant la nuit, quelques douleurs dans les membres, elle était bien d'ailleurs, elle continua les mêmes remèdes; elle était guérie le 6 août.

Voici une fièvre bilioſo-pituiteuſe, compliquée de rougeole, que j'ai guérie par le traitement qui lui eſt propre, ſans m'occuper de la dernière maladie. Les deux ſaignées furent ſi peu utiles, qu'elles déterminèrent plutôt la complication de la fièvre, qui régnait alors, avec la rougeole. Dans ce cas, je n'attendais rien de ſpécifique de la racine d'arnica (*arnica montana*); j'avais beſoin d'un médicament qui remédia à l'épaiſſiſſement pituiteux des humeurs, & au relâchement des fibres, ſur-tout de celles de l'eſtomac & des inteſtins.

SECOND

SECOND MALADE.

Rougeole précédée, accompagnée & ſuivie de fièvre bilioſo-pituiteuſe, compliquée de miliaire, & d'un exanthème qui ſe rapprochait de la ſcarlatine.

Une jeune fille, âgée de 20 ans, ſe plaignait, depuis un an, d'une céphalalgie qui ſe reproduiſait ſouvent, d'avoir des palpitations du cœur, de ce que l'époque de ſes règles avançait toujours, & d'avoir, quelquefois, une leucorrhée bénigne.

Depuis trois ſemaines elle avait plus ſouvent le mal de tête, elle reſſentait une peſanteur dans tout l'épigaſtre, la ſoif & l'anoréxie la fatiguaient. Après ſes repas, elle ſuait & avait des vomiturition. Le matin, elle avait la bouche amère, elle avait le ventre plus reſſerré que de coutume; elle éprouvait, de tems en tems, un léger friſſon, qui était ſuivi de chaleur qui ſe diſſipait bientôt. Les glandes jugulaires étaient légèrement tuméfiées. Elle éternua beaucoup pendant les trois derniers jours; ſes yeux devinrent étincelans.

Le 22 julliet, au ſoir, la rougeole fit éruption, les autres ſymptômes étaient les mêmes; cette malade fut confiée à mes ſoins le 24 julliet, elle était dégoûtée, elle avait la tête peſante, des vertiges, la bouche amère, la langue blanche, humide, villeuſe; ſes yeux étaient douloureux, étinceians. Le matin elle expectorait beaucoup de crachats écumeux; elle avait une petite toux, de la fièvre; ſon pouls était plein, fort, célère; elle reſſentait une grande chaleur, elle était conſtipée, la rougeole était ſortie. Le 25, la bouche était plus amere, la langue plus ſale, la chaleur & la fièvre étaient les mêmes, on adminiſtra un émétique qui fit rejetter beaucoup de matières bilieuſes, pituiteuſes; pluſieurs ſymptômes diminuèrent, & ſur-tout le mal de tête. Le 26, l'amertume de la bouche, l'oppreſſion de la poitrine, étaient moins intenſes; la fièvre était légère, les exanthemes commencèrent à ſe diſſiper, la malade paſſa une meilleure nuit.

L'oppreſſion de la poitrine reparut le 27 au matin; la bouche était plus pâteuſe, la chaleur plus grande; un éméto-cathartique fit vomir beaucoup de matières glaireuſes, muqueuſes, dont l'éjection procura une grande diminution de la chaleur & de l'oppreſſion de poitrine. Cette malade paſſa tranquillement les nuits des

28, 29 & 30, elle n'avait plus du tout de fièvre, ſa bouche était pâteuſe; je lui donnai, pendant ces derniers jours, une teinture aqueuſe de rhubarbe aiguiſée avec une petite quantité de ſel neutre; mais cette fille bizarre eut une répugnance plus grande pour ce remède que pour tous les autres, &, feignant d'en faire uſage, elle trompa tellement la vigilance des infirmiers, qu'elle prit beaucoup moins de ce remède, & beaucoup plus rarement qu'on ne le lui avait preſcrit, &, comme c'eſt l'habitude des femmes, elle demanda, avec obſtination, pluſieurs choſes qui ne lui convenaient point. Elle avait la fièvre très-forte le 31 julliet, ſa langue était d'un blanc jaune, ſa bouche remplie de mucoſités, elle ſouffrait de l'épigaſtre & de la poitrine; vers midi, elle vomit, ſpontanément, beaucoup de ſaburre glaireuſe, pituiteuſe; auſſitôt après, on vit paraître un exanthême preſque purpurin ſur le viſage, la poitrine, les deux bras, les cuiſſes & les jambes. Le 1 er août, on obſerva pluſieurs taches très-rapprochées; elle avait l'arrière-bouche très-rouge & couverte de points rouges ſemblables à des grains de millet; ſa bouche était très-muqueuſe, & la fièvre très-forte.

Le 2 août, pluſieurs petites tumeurs miliaires ſe développèrent ſur l'avant-bras & ſur la main gauche, cette malade avait des aphtes & une

grande oppreſſion vers l'épigaſtre. Un émétocathartique, que je lui fis prendre, lui fit rejeter, par le haut & par le bas, une grande quantité de ſaburre glaireuſe & pituiteuſe, l'épigaſtre fut ſoulagé, & la fièvre beaucoup moins forte. Le 3 août, elle crachait ſans diſcontinuer, elle vomit ſpontanément, de la ſaburre pituiteuſe, ce qui la ſoulagea; elle avait de la chaleur dans la région précordiale; elle avait la fièvre, des exanthêmes, le dévoiement; elle ne dormait preſque pas. Le 4, la ſalivation & les autres ſymptômes étaient les mêmes que la veille, le ventre était lâche. Le 5, l'éruption était peu abondante, tous les accidens étaient diminués, elle fut ſouvent à la ſelle. A peine lui trouva-t-on de la fièvre le 6 août, ſon ventre était très-lâche, elle était bien d'ailleurs. Elle fut fort bien de toutes manières le 7 & les jours ſuivans. Elle ſortit guérie le 19, avec l'eſpérance de recouvrer bientôt ſes forces. Cette malade prit, depuis le commencement d'août, de la décoction de quinquina, avec l'oximel ſimple, le ſel ammoniac [*muriate d'ammoniaque*], & l'*arcanum duplicatum* (ſulfate de potaſſe).

La rougeole fut précédée & accompagnée de la fièvre bilioſo-pituiteuſe, de laquelle ſeule je m'occupai pendant tout le traitement. Je ſollicitai les ſelles & le vomiſſement par un émé-

to-cathartique énergique, pendant l'exiſtence de la rougeole, ſans que cette malade en ſouffrit; elle s'en trouva mieux au contraire, & l'exanthême ne rentra pas (1).

La fièvre ſcarlatino-miliaire, qui ſurvint à la rougeole, eut la même origine que la fièvre bilioſo-pituiteuſe, qui précéda & accompagna cette maladie, c'eſt-à-dire, la ſaburre pituiteuſe qui était contenue principalement dans l'eſtomac & les inteſtins. Les vomiſſemens ſpontanés, ceux que l'art excita, qui diminuaient le mal & entraînaient beaucoup de ſaburre, la diarrhée, ſauvèrent cette malade. La maſſe de la matière peccante, & ſa nature, étaient telles qu'il eut été ridicule de chercher la cauſe de cette ma-

(1) Ce n'eſt pas ſeulement dans les maladies éruptives [la rougeole, la variole, &c.] qu'il faut examiner les modifications que fourniſſent le climat, l'état de l'atmoſphère, ſes variations, & les maladies épidémiques qui en dérivent. L'influence de ces premières cauſes s'exerce même ſur les maladies épidémiques, & celle de ces maladies agit ſur toutes celles qui ſe développent pendant ſon règne; pour guérir, il faut donc d'abord, comme l'a voulu Hyppocrate, examiner le climat & tout ce qui eſt relatif, les ſaiſons & leurs variations, &, comme Sydenham & Stoll le preſcrivent, ne pas perdre de vue les épidémies dominantes, qui jettent tant d'anomalie ſur les maladies qui ſurviennent pendant leur règne.

ladie dans des émanations contagieuſes & inconnues. Je ne me rappele pas qu'aucun des malades que je ſoignai dès le commencement de cette maladie, dans l'hôpital, ait eu d'éruption miliaire; mais j'ai ſouvent vu ces exanthêmes ſur des malades qu'on y apportait, & cette jeune fille aurait été préſervée, comme les autres, de miliaire, ſi, après ſa première maladie, elle avait longtems employé, ſuivant notre intention, un traitement conſolidant & longtems continué, & qui eut été en rapport avec la maladie paſſée.

Je n'ai jamais obſervé de fièvre miliaire ſans qu'elle fut accompagnée de ſignes très-évidens de ſurabondance de ſaburre dans le ſyſtême gaſtrique, & je n'ai jamais vu ni pétéchies, ni éryſipèle, ni exanthême urtical ou pourpré, quand l'eſtomac & les inteſtins étaient nets. Je ne cherchais point, dans le quinquina, un ſpécifique contre la fièvre miliaire. Je voulais donner du ton aux fibres, & empêcher une nouvelle formation de pituite. Je penſais que le quinquina était un tonique puiſſant, qu'il reſſerrait les parties trop lâches, & que ſon doux aromate n'accélérait pas trop le mouvement du ſang. Cependant, je faiſais mes efforts pour détruire l'épaiſſiſſement des humeurs, avec le ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*) & pour évacuer

cette ſaburre, ainſi diviſée, par le vomiſſement & les ſelles, ſollicités tour-à-tour. J'ai guéri ſurement, & très-promptement, beaucoup de malades qui avaient des miliaires. La plupart n'eurent pas beſoin de quinquina, mais tous, ſans en excepter aucun, eurent beſoin d'éméto-cathartiques.

TROISIÈME MALADE.

Rougeole accompagnée de fièvre bilioſo-pituiteuſe miliaire.

Une jeune fille, âgée de 21 ans, & qui était légèrement marquée de petite vérole, ſe confia à mes ſoins le 10 juin de cette année; depuis quelques années ſes règles coulaient très-abondamment tous les quinze jours ou trois ſemaines. Depuis un an, elle avait des fleurs blanches dont le flux était preſque continuel & corrodant. Dès que cet écoulement avait paru, il avait été acrimonieux, & accompagné de douleurs quand cette malade urinait. La matière en avait toujours été blanche, jamais verte, ni jaune, ni

mêlée de l'une ou de l'autre de ces couleurs (1). Elle ſe portait d'ailleurs fort bien. La fièvre prit cette fille le 5 juin, au ſoir; elle paſſa la nuit dans l'agitation. Le 6 juin, elle avait la fièvre, le mal de tête, un coryſa, les yeux étincelans, elle était ſans appétit & avait la bouche amère; elle était oppreſſée de la poitrine, elle touſſait un peu; il lui ſemblait qu'elle avait l'épigaſtre ſerré avec une bande. Elle ne fut point à la ſelle, ne dormit point pendant la nuit, & ſua beaucoup. Tous les ſymptômes étaient plus graves le 7 & le 8 juin, elle avait la bouche très-amère, elle n'avait pas gardé le lit juſqu'à ce jour. Elle fut plus mal le 9, elle ſe mit au lit; elle fut ſaignée. Au milieu de ſueurs très-abondantes, qu'elle eut pendant la nuit, parut la rougeole mêlée avec des miliaires rouges. Elle fut reçue à l'hôpital le 10 juin, ſon pouls était fort, célère & plein; ſon viſage & ſes bras étaient légèrement tuméfiés; elle reſſentait une chaleur dévorante. Quelques gouttes de ſang coulèrent de ſes narines. Elle avait la bouche

---

[1] Je crois que c'eſt Baglivi qui, le premier, a indiqué les moyens de reconnaître la leucorrhée d'avec la gonorrhée; le premier écoulement ceſſe pendant que les règles fluent; l'écoulement de la gonorrhée continue, pendant cette évacuation périodique.

amère, la langue ſaburrale, elle trouvait un mouvais goût aux aiimens qu'elle prenait. Sa poitrine était oppreſſée, elle avait une petite toux très-fréquente. On ne pouvait lui toucher la région épigaſtrique ſans qu'elle ſouffrit beaucoup, elle était conſtipée. Ayant fait uſage, pendant ce jour, d'une grande quantité de boiſſon rafraîchiſſante, le ſoir, elle vomit ſpontanément beaucoup de ſaburre amère, d'un jaune verd, glaireuſe; je lui fis prendre le ſoir, très-tard, un émétique pour aider les efforts bienfaiſans de la nature. Elle vomit encore beaucoup de matières ſemblables, & de la même ſorte que celles qu'elle avait rendues d'abord; elle fut plus ſouvent à la ſelle, & paſſa la nuit dans l'agitation.

Le 11 juin, au point du jour, elle vomit une fois ſpontanément, la fièvre était beaucoup moins forte, la langue hériſſée, muqueuſe, d'un blanc jaunâtre. La poitrine n'était pas mieux, cette malade avait une toux sèche, fréquente, elle éprouvait de la cardialgie en touſſant & lorſqu'on la touchait; elle vomit encore le ſoir, ſpontanément, beaucoup de bile mêlée à de la pituite. Les miliaires diſparurent, ſa peau devint chagrinée, la rougeole pâlit & ſemblait devoir ſe diſſiper. La gorge était rouge & douloureuſe, ſans être tuméfiée; la malade avait ſoif, la fièvre,

elle fut onze fois à la ſelle. Le 12, on ne voyait nulle part aucune trace de la rougeole, excepté ſur les bras; les boutons étaient très-pâles. On remarquait, ſur le bras droit, une large tache d'un rouche foncé, comme ſi on l'eut coloré avec le ſuc de groſeilles (*ribes rubra*); la toux était moins fréquente, plus douce & moins douloureuſe. Cette malade n'avait preſque plus de cardialgie, ſa langue était jaunâtre, ſa bouche était bonne, les urines comme dans l'état de ſanté. Elle n'avait point de ſoif du tout, peu de fièvre, elle fut ſouvent à la ſelle. Le 13, elle n'avait plus de fièvre, elle ſouffrait moins de l'eſtomac & de la poitrine. Elle fut ſans fièvre le 14, le 15 & le 16, elle parut entrer en convaleſcence; elle avait une petite toux peu fréquente. Elle toufla plus ſouvent le 17 juin, elle eut chaud de tems en tems, ſoif, ſa langue était plus ſale. Le 18, les envies de vomir ſe réunirent aux ſymptômes qu'elle éprouvait la veille. Sa langue était plus ſale, ſa bouche remplie de mucoſités, on lui fit prendre, pendant ce jour, beaucoup de boiſſons ſalines, afin d'évacuer enſuite la ſaburre, lorſqu'elle ſerait bien diviſée.

Un émétique, qu'on lui adminiſtra le 19 juin, lui fit vomir beaucoup de ſaburre bilieuſe; elle n'avait preſque plus de fièvre après que ce remède

eut produit ſon effet, mais, le ſoir, elle eut des alternatives de froid & de chaud, elle ſua. Elle était ſans fièvre le 20, elle n'avait pris, juſqu'à ce jour, que des inciſifs ſalins, & des éméto-cathartiques. Elle n'avait point de fièvre le 21, je lui fis donner, pendant ce jour, du quinquina, auquel j'avais aſſocié un ſel neutre, afin de détruire, à l'aide de ce tonique, ce qui pouvait reſter de ſaburre. Le 23, la bouche devint encore amère, elle avait des rapports amers, une légère fièvre. Un émétique lui fit vomir beaucoup de pituite, elle fut ſoulagée; elle prit enſuite, de tems en tems, quelques doſes d'une potion compoſée avec le ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), le ſucre & l'eau. Le 24, au matin, elle vomit, ſpontanément, beaucoup de matières pituiteuſes, ce qui la ſoulagea beaucoup, elle n'avait plus de fièvre.

Le 25, je tâchai de délayer les reſtes de ſaburre avec la décoction de quinquina, à laquelle j'ajoutais de l'oximel & une petite quantité de ſel neutre, & de fortifier ce corps relâché, & ſur-tout de rétablir le ſyſtême gaſtrique, de crainte qu'il ne put encore favoriſer la production de nouvelle ſaburre pituiteuſe. J'enlevai, par l'uſage continué de ces remèdes, & la maladie, & la mauvaiſe diſpoſition de cette malade.

J'ai eu à traiter, pendant cette année, beau-

coup de femmes qui avaient la rougeole, & ſur-tout celles qui étaient d'un tempérament mou & pituiteux; très-peu d'hommes étaient attaqués de cette maladie, mais je n'ai vu aucun des malades, ſoit homme ou femme, avoir la rougeole ſans la fièvre ſaburrale pituiteuſe, qui régnait dans cette ſaiſon, ou une fièvre compoſée de l'une & l'autre de ces humeurs. Je ne m'attachais, pour ainſi dire, qu'à cette fièvre, & je ne le faiſais pas légérement. D'après cela, je donnais l'émétique, dans tous les tems de la rougeole, ſi la complication de la maladie l'exigeait, & je ne vis jamais que ces remèdes fiſſent rentrer la rougeole, ou qu'ils cauſaſſent quelqu'anomalie.

J'ai guéri, en Hongrie, beaucoup de malades qui avaient la rougeole, pendant un hyver ſec & au commencement du printems; mais comme l'inflammation dominait alors, & que la pleuréſie & la péripneumonie, ſur-tout, regnaient pendant cette ſaiſon, l'aſſociation de la rougeole, avec la petite vérole, était facile & commune; c'eſt pourquoi je faiſais ſaigner & réitérer la ſaignée avec avantage, dans quelque tems de la maladie que ce fut, & les émoliens furent très-utiles.

Cette complication, qu'on n'obſervait pas, de différentes fièvres avec la rougeole, a rendu,

quelquefois, cette maladie irrégulière, opiniâtre & maligne; la criſe la plus heureuſe des fièvres pituiteuſes, s'opère par le vomiſſement & les ſelles, pourvu que la ſaburre, rendue aſſez mobile, puiſſe céder à l'action des éméto-cathartiques. Je crois que la criſe qui s'opère par les évacuations cutannées, eſt au contraire très-difficile & pleine de dangers. Ces malades vomiſſent ſouvent, à pluſieurs repriſes, ſpontanément, ou à l'aide des remèdes, une ſi grande quantité de ſaburre, qu'on ne ſoupçonnerait pas qu'elle put être contenue, en auſſi grand volume, dans le ventre, & qu'on croirait, plus aiſément, que ſollicitée par les remèdes ſalins, eccoprotiques, émétiques, éméto-cathartiques, elle revient de tout le corps, & eſt verſée dans l'eſtomac & les inteſtins.

Dans les fièvres cauſées par la pituite, il eſt très-important de ne pas inſiſter, plus longtems qu'il ne le faut, ſur l'uſage des délayans & des éméto-cathartiques réitérés, car, en même tems que ces remèdes délayans, éméto-cathartiques, chaſſent beaucoup de ſaburre pituiteuſe contenue dans l'eſtomac & les inteſtins, ils en énervent les fibres, & lorſqu'elles ſeront affaiblies, il s'y accumulera néceſſairement de nouveau de la ſaburre. C'eſt pourquoi, lorſque la fièvre eſt invétérée, il eſt néceſſaire, après avoir employé

les délayans & les émétiques, de fortifier l'eſtomac avec des remèdes légérement aſtringens, acerbes, dont l'arome ne ſoit pas échauffant, & qui ne conſtipent pas. S'il ſe produit de nouvelle ſaburre, il faut employer les émétiques plus doux, & ajouter encore, bientôt après, à leur uſage, celui des toniques. Ce que je viens de dire, de l'adminiſtration des toniques, quand la fièvre eſt ceſſée, eſt on ne peut plus important, & mérite qu'on y faſſe la plus grande attention, car, ſi un malade en fait un uſage trop précoce, & ſans avoir pris d'émétocathartiques, & ſans avoir employé les délayans, il aura une fièvre maligne des plus fâcheuſes & mourra. Mais, de même que les délayans & les éméto-cathartiques ſeuls, ſuffiſent dans une maladie qui n'eſt pas dangereuſe, lorſque la ſaburre n'eſt pas trop éloignée du ſiſtème gaſtrique, ainſi ils ruinent entièrement à la longue, en les plongeant dans la diſſolution, les malades d'un tempérament faible, qu'ils avaient d'abord ſoulagés, lorſque la fièvre a produit des racines trop profondes, & que ces malades ſont abreuvés d'une grande quantité de pituite.

QUATRIÈME MALADE.

Rougeole accompagnée de fièvre bilioſo-pituiteuſe printannière.

Un ouvrier, âgé de 45 ans, robuſte, & qui s'était toujours bien porté, ſe fit ſaigner, le 17 mai, comme il en avait l'habitude, quoiqu'il jouit d'une bonne ſanté. Le 18, il n'eut pas d'appétit, il était dégoûté & avait la bouche amère; il eut des nauſées, & vomit ce qu'il avait pris, & un peu de ſaburre glaireuſe amère. Il avait des alternatives de chaud & de froid, & ſe plaignait de douleurs dans les membres; il touſſait très-ſouvent, ſa toux était sèche & accompagnée de douleurs vers la partie inférieure du ſternum. Il eut la fièvre le 19, il vomit ſouvent ce qu'il avait pris, des matières muqueuſes & bilieuſes, les autres ſymptômes étaient les mêmes que le jour précédent, mais plus intenſes, il ſe promenait. Il ſe mit au lit le 20 mai, tous les ſymptômes étaient plus graves. Il ſortit du lit avec peine le 21, & ſe promena; les accidens étaient les mêmes. Le 22, au matin,

il ſe vit couvert de rougeole, les ſymptômes étaient les mêmes; il vomit, tous les jours, juſqu'à cette époque. Il ne vomit pas le 23, il était d'ailleurs dans le même état. Il eut des vomituritions, il réclama mes ſoins le 24 mai, il n'y avait aucune diminution dans les accidens, le pouls était fort, plein, & ſa viteſſe était naturelle; les urines étaient bilieuſes, il avait de la chaleur, les taches de rougeole pâlirent. Le 25, la langue, qui était blanche, devint jaune, il expectorait des crachats aqueux, muqueux, la fièvre était légère. Les urines laiſſaient dépoſer une ſubſtance ſemblable à du ſon, & d'un blanc jaune; il prit un émétique qui lui fit vomir quelques glaires & un peu de ſaburre bilieuſe, il fut quelquefois à la ſelle, il n'avait preſque plus de fièvre; après l'effet de ce remède, il ne reſſentait preſque plus de douleur vers le cardia. Le 26, il avait le ventre lâche, la rougeole ne paraiſſait plus, il touſſait plus rarement, reſſentait une douleur légère, il n'éprouvait plus de chaleur. Il était bien le 27 & le 28, il eut faim, la petite toux était plus rare, il entra en convaleſcence. Le 3 juin, il retourna chez lui bien portant.

Les vomiſſemens ſpontanés, glaireux, de matières bilieuſes, & ceux que je ſollicitais à l'aide de l'émétique, indiquaient le caractère de cette fièvre compliquée, & le rétabliſſement prompt

&

facile de la santé, faisait l'éloge du traitement. On ne devait pas rapporter le succès que j'obtins, à la saignée faite avant la maladie ; que peut, en effet, le sang tiré, par cette opération, sur la saburre bilieuse & glaireuse contenue dans l'estomac, c'est un stilet de plomb contre un lion qu'on doit combattre avec la massue d'Hercule ; c'est un éméto-cathartique qu'il faut employer.

La saignée, bien loin d'être utile, eut été dangereuse si le malade, sujet de cette observation, n'avait pas eu une constitution vigoureuse, & qui put supporter cette évacuation. Je ne sais qui a pu affermir, dans ce climat, sur-tout, l'usage des saignées prophilactiques [1], de sorte qu'il n'y a pas de femme chlorotique, faible, & dont les humeurs sont appauvries, de viellards débiles, qui croient pouvoir se bien porter, s'ils ne se font pas faire, pendant l'année, deux ou trois saignées copieuses. *Ceux qui cul-*

---

[1] Il n'y a que peu d'hommes, plus attachés à ce que faisaient leurs pères, qu'à ce que prescrit la raison, qui employent encore à Rochefort, & dans les environs, les saignées prophilactiques ; la saignée n'y est que peu en usage dans le traitement même des maladies. J'ai fait connaitre, dans une des notes du premier volume de cet ouvrage, qu'il serait possible qu'on négligât trop ce moyen si souvent efficace.

tivent la médecine, péchent beaucoup en cela; & ſuivent, avec confiance, cet uſage endémique, épidémique. Quoi de plus facile, en effet, que de faire tirer du ſang de bonne qualité à cauſe du plus léger mouvement de fièvre, que le repos, la diette, & une boiſſon convenable auraient très-facilement appaiſé. *Il n'eſt pas nouveau* [comme le dit Celſe] *de tirer du ſang par la piqûre d'une veine; mais il eſt bien nouveau qu'il n'y ait preſque pas de maladie dans laquelle on ne ſaigne.* Il eſt auſſi très-nouveau qu'il n'y ait pas de ſaiſon, même celle qui favoriſe l'accumulation de la ſaburre bilieuſe, dans laquelle on n'employe la ſaignée [1].

CINQUIÈME MALADE.

Rougeole aſſociée à des exanthémes miliaires, & à des pétéchies.

L'hiſtoire de la maladie, que je donne ici, n'appartient pas à cette année, mais à la pré-

(1) D'après cela, on voit combien la ſaignée eſt, en général, dangereuſe, ici, pendant l'été & l'automne, ſaiſons où règnent

cédente; j'aime mieux raconter celle-ci, que pluſieurs autres que j'ai obſervées cette année.

Un jeune homme, de quinze ans, qui apprenait le métier de cordonnier, commença à avoir le mal de tête, le premier julliet 1776. Le 2, il ſouffrait le même mal, il continua encore ſon travail. Après midi, de ce jour, il eut de fréquentes horripilations qui étaient ſuivies de chaleur; il avait la poitrine oppreſſée, il reſpirait avec peine, avait ſoif, touſſait, éternuait ſouvent. Ses yeux étaient larmoyans & étincelans, il avait un coryſa, il fut très-inquiet pendant la nuit, & agité.

Il fut confié à mes ſoins le 3 julliet, il était très-malade, il ſe mit au lit & vomit ſpontanément de la bile. J'obſervai qu'indépendemment des ſymptômes qu'il préſentait, les jours précédens, il avait les joues d'un rouge foncé, & que la langue, qui paraiſſait bonne, ſemblait au malade comme hériſſée de poils. Il avait peu de ſoif. Lorſqu'il prenait quelque choſe, il n'en trouvait pas le goût mauvais, il touſſait beaucoup, ſes crachats étaient abondans, aqueux,

---

les fièvres intermittentes, & pour la guériſon de ces maladies; puiſque de tout les tems de l'année, ceux-ci favoriſent le plus la génération de la ſaburre bilieuſe.

glaireux, il y en avait peu de cuits. Il se couchait avec peine sur le côté gauche, il respirait très-difficilement, il se tenait presque toujours le corps droit ou assis. Il éprouvait une chaleur ardente, le pouls était vîte, fort, dur, des pétéchies lenticulaires noirâtres, & beaucoup de miliaire blanche & rouge, couvraient principalement le dos & la poitrine.

Je lui fis prendre, pendant ce jour, une grande quantité de boisson composée avec l'oximel & un sel neutre. J'avais le projet de lui donner, le même soir, un émétique, mais seulement après avoir fait tirer un peu de sang, afin que le vomissement devint plus facile, & que le trouble, que produit ce médicament, fut moins dangereux. Je lui fis faire une saignée de six onces seulement; je devais le saigner encore s'il eut bien supporté cette évacuation, mais l'embarras de la poitrine, bien loin de diminuer, augmenta au contraire, & à peine eut-on appliqué le bandage, que ce malade délira, souvent il déraisonnait, on le ramenait cependant, lorsque de tems en tems il voulait s'échapper, & il cédait aux menaces qu'on lui faisait.

Après la saignée il eut des vomituritions, il vomit même, mais avec beaucoup de peine, & une petite quantité de matières saburrales. Je lui donnai aussi la racine d'ipécacuanha (*psychotria*

emetica), aiguiſée avec un grain de tartrite de potaſſe antimonié (*tartre ſtibié*), qui lui fit vomir une très-grande quantité de ſaburre très-bilieuſe; il ſe poſſéda & fut calme après le vomiſſement. Il fut plus tranquille pendant la nuit, & la rougeole parut. Le 4 julliet, il vomit ſpontanément, deux ou trois fois, des matières muqueuſes, glaireuſes, la fièvre était légère, le mal de poitrine beaucoup moins fort, il fut quelquefois à la ſelle. Le 5, la fièvre était très-faible, le ventre plus lâche; la rougeole était en grande partie diſſipée. Le 6, on voyait encore quelques puſtules très-pâles, l'éruption miliaire était peu abondante, les pétéchies rares; on le purgea, tous les ſymptômes diminuèrent. Il n'avait plus d'exanthême le 9 julliet, la fièvre avait ceſſé, il allait bien, il entra en convaleſcence. Il fit un uſage continuel de remèdes inciſifs, ſalins eccoprotiques; je lui donnai, pendant les derniers jours, de l'oxide blanc d'antimoine, par le nitrate de potaſſe, non lavé (*antimoine diaphorétique*) pour diviſer & chaſſer la matière viſqueuſe & glutineuſe, qui eut pu être fixée dans les plus petits vaiſſeaux. J'employai, enfin, les ſtomachiques pour prémunir le ventricule.

Lorſque je vis le délire paraître auſſitôt après la ſaignée, je me félicitai bien de n'avoir pas

fait tirer plus d'une demi-livre de ſang; mais je me répentais d'en avoir fait même tirer une auſſi petite quantité. Je n'ai pas craint auſſi légèrement, enſuite, dans de pareils cas, que j'ai rencontré fréquemment, les déſordres que pouvaient cauſer les émétiques, & je n'ai plus fait ſaigner pour les prévenir, car j'avais appris à mieux connaître le caractère des fièvres gaſtriques, & ſa puiſſance ſur les organes principaux, même les plus éloignés. J'avais appris à ne plus craindre les attaques violentes de cette maladie, & à *voir diſtinctement*, d'après une obſervation journalière, les divers uſages des émétiques, & les nombreuſes occaſions de les adminiſtrer.

Il y a beaucoup d'autres exemples de cette ſorte de complication, je les obmets, à deſſein, ſoit parce que ceux que j'ai rapportés, me paraiſſent ſuffire pour démontrer mon aſſertion, ſoit pour ne pas abuſer du tems & de la complaiſance des lecteurs, ſi je m'étendais plus en récits que cela n'eſt néceſſaire. Je penſe qu'il eſt aſſez conſtant que la rougeole, qui eſt par-tout la même, eſt rarement ſeule, mais que le plus ſouvent elle s'aſſocie à une maladie épidémique qui eſt différente, ſelon la ſaiſon dans laquelle elle arrive. D'après cela, on peut concilier les auteurs de médecine, dont les opinions ſont ſi différentes, lorſqu'ils agitent entr'eux quel doit

être le traitement de la rougeole & de la variole ; & certes, on voit que les uns & les autres ont bien observé, & dit la vérité, quoiqu'ils ne fussent pas d'accord, si l'on conçoit qu'ils ne traitaient pas de la petite vérole ou de la rougeole, mais de la sorte de fièvre qui compliquait ces maladies. D'après cela, l'on voit combien sont éloignés de la vérité, ceux qui affirment qu'on doit traiter ces maladies, (je parle de la rougeole & de la variole,) par les émétiques, ou qui proscrivent entièrement ces remèdes essentiels, & souvent les seuls bons, du traitement de ces maladies, & ne vantent q e leur traitement anti-phlogistique, qu'ils font, pour ainsi dire, uniquement consister en saignées abondantes & répétées, comme s'il n'y avait que la saignée qui put calmer la chaleur de la fièvre, & qu'elle ne l'augmentât jamais, ou qu'aucun autre moyen ne put en tempérer l'ardeur. Je ne vois, en vérité, point d'empyrisme qui soit plus nuisible & plus honteux.

Les boissons d'eau froide, prises pendant qu'on a chaud, déterminent la fièvre épidémique.

J'ai souvent vu des effets différens, produits par la même cause dans des tems différens, par l'eau froide, par exemple ; si quelqu'un, tout couvert de sueur & échauffé par la marche, ou par un exercice quelconque, en avait bu beaucoup. Ceux qui, pendant les rigueurs de l'hyver, avaient pris une grande quantité de ce

liquide froid, éprouvaient les accidens de la pleuréſie; mais ceux qui avaient commis la même erreur diététique, pendant l'été, commençaient à avoir des douleurs dans la région épigaſtrique, des friſſons, de la chaleur, du dégoût, & à être fatigués par des rapports amers. Il fallait faire des ſaignées copieuſes & fréquentes aux premiers, & donner des émétiques aux autres, puiſque les uns avaient une fièvre inflammatoire, & les autres une fièvre ſaburrale, toutes les deux produites par la même cauſe, mais dans des ſaiſons différentes.

Danger de la peur & de la faculté qu'elle a de produire les fièvres ſaburrales.

J'ai obſervé que la peur affectait principalement le ſyſtême nerveux, elle produit ſouvent l'épilépſie, ou agace les nerfs de toute autre manière. Mais, outre cela, ceux qui ont de la frayeur, ſurtout dans la ſaiſon où la ſaburre bilieuſe exerce ſon empire, ont coutume d'avoir auſſitôt des fièvres ſaburrales, de ſorte que je compte le commencement de leur maladie, de l'époque préciſe à laquelle ils ont éprouvé ce mouvement déſordonné de l'eſprit. J'ai obſervé le pouvoir étonnant, qu'a la frayeur de porter le trouble dans le ſyſtême biliaire, & de produire des maladies ſaburrales, putrides & malignes.

Ainſi que du chagrin

Les long chagrins, la misère, certaine inquiétude qui éloigne le ſommeil, jettent l'eſtomac

& les inteſtins dans l'attonie, altèrent les humeurs gaſtriques, & bien plus encore ſi la ſaiſon y contribue. Elle cauſe ſouvent cette langueur, ſi durable, qui permet cependant à celui qui en eſt atteint, de ſe promener; l'anorexie, les chaleurs légères, les petits friſſons, la ſaveur amère des alimens, l'amaigriſſement, & cet état qu'on pourait fort bien nommer fièvre ſaburrale chronique; cette diathèſe produit enfin, chez quelques ſujets, une fièvre forte, ſaburrale, maligne, pituiteuſe, contre laquelle les préceptes de l'art ſont le plus ſouvent inutiles. J'ai obſervé que les femmes de la partie du peuple la moins aiſée, auxquelles un deſtin inexorable avait enlevé leur époux, &, avec lui, les beſoins de la vie, & qui ne pouvaient nourrir une nomoreuſe famille, étaient plus ſujettes à cette maladie que les autres.

Je crois avoir obſervé que la colère eſt plus nuiſible pendant l'été que pendant l'hiver; il n'eſt pas rare, en effet, d'entendre des malades, atteints de fièvre évidemment ſaburrale, compter les jours de leur maladie, d'après *un violent accès de colère.* Si je ne me trompe, je n'ai entendu ces recits que pendant l'été, & preſque jamais, ou même jamais, durant l'hyver. Et de la colère.

Pluſieurs malades, attaqués de maladies, ont été traités, dans l'hôpital, d'après les règles de

l'art, & avec ſuccès. Quelques-uns d'eux n'eurent rien d'étranger à cette maladie, ou, s'ils éprouvèrent quelque choſe qui ne ſoit par ordinaire, cela n'a pas de rapport à ce dont je traite ici, ou peut être rapporté ailleurs plus à propos. Mais, à peine le traitement fut-il commencé, qu'il y eut quelques malades qui commencèrent à avoir une fièvre d'abord légère & erratique, & enſuite plus forte. Je ne cherchai point la cauſe de cet accident, dans l'eſtomac ou les inteſtins, puiſqu'on les avait auparavant nétoyés, à l'aide des purgatifs, & que ces malades étaient d'ailleurs très-ſains avant ce traitement, ni dans l'uſage du mercure que j'avais adminiſtré avec beaucoup de précaution & à petites doſes. Cependant, les ſymptômes qui avaient coutume d'accompagner la fièvre d'été, parurent, & bientôt il fut évident que l'eſtomac & les inteſtins, qui avaient été évacués à l'aide de purgatifs, & que je croyais être nets, étaient remplis de beaucoup de ſaburre bilieuſe. Je traitai, auſſitôt, cette fièvre accidentelle, par la méthode que j'avais employée cette année. Lorſqu'elle fut diſſipée, & qu'après un aſſez long-tems, les forces furent rétablies, je recommençai, de nouveau, leur traitement anti-ſiphilitique.

Complication de la fièvre d'été

J'ai auſſi très-ſouvent vu une autre complication de la fièvre d'été, ſavoir, lorſqu'elle était

aſſociée avec la colique cauſée par le plomb. Je ne peux raconter ce que j'ai obſervé de relatif à l'union de ces deux maladies, avant d'avoir fait connaître le caractère étonnant de la colique cauſée par le plomb, lorſqu'elle eſt ſimple, & qu'elle n'eſt compliquée avec aucune autre maladie; mais beaucoup de choſes m'empêchent de le faire préſentement, car j'ai beaucoup d'obſervations relatives; leur nombre s'accroît tous les jours de telle manière, que cette maladie demanderait un traité particulier. Si je voulais en donner ici une partie, je craindrais, qu'en ne publiant que des aphoriſmes ſur cette maladie, & ne les étayant pas de pluſieurs hiſtoires analogues, de faire un travail qui put être regardé comme douteux, & ſur lequel tout le monde ne ſerait pas d'accord; mais le récit de tous les cas très-nombreux que j'ai obſervé, & dont je conſerve les deſcriptions, m'écarterait par un épiſode, beaucoup trop long, de la conſidération des fièvres de cette année.

avec la colique cauſée par le plomb, & deſcription complette de cette ſorte de colique.

Il eſt ſi commun de voir de ces coliques, dans ce climat; le nombre des malades qui en ſont atteints, & qui ſont traités dans cet hôpital, eſt tel que j'oſerais parier, quoique ce fut, qu'il eſt difficile de trouver ailleurs plus de malades atteints de cette colique. Il y a dans cette ville un très-grand nombre d'hommes occupés à

faire de la poterie, à préparer des couleurs, & qui employent des préparations de plomb, l'oxide blanc de plomb (la céruse), l'oxide rouge de plomb [le minium], l'oxide demi-vitreux de de plomb [la litarge]. J'ai vu ſi ſouvent cette maladie, je l'ai traitée de tant de manières différentes, & je l'ai ſi ſouvent guérie, que j'ai penſé pouvoir en parler plus hardiment, & mériter plus de confiance que d'autres. Cependant, juſqu'à ce que je puiſſe, dans une diſſertation particulière, traiter plus amplement de cette maladie, je donnerai ſeulement le précis de mes obſervations, & de celles-là ſeules qui paraîtront appartenir plus particulièrement à cette maladie. J'aurai l'attenion de ne pas bleſſer, par un laconiſme aphoriſtique, ou de faire oublier le but que je me ſuis propoſé en racontant, avec trop de prolixité, les hiſtoires de ces maladies. Je vais d'abord décrire la maladie ſimple & ſans mêlange, auſſi exactement que j'ai pu l'obſerver moi-même, tous les jours; j'ajouterai enſuite ſon traitement. Je ferai connaître les changemens que néceſſite la fièvre accidentelle qui complique cette maladie, ſurtout lorſqu'elle eſt épidémique, & comment elle change ſon traitement. Tous ceux qui eurent cette colique, travaillent tous ſur le plomb. Je n'ai jamais vu aucun autre individu atteint de cette maladie.

Je ne doute point que cette colique ne ſoit *ſpécifique & ſui generis*, quoiqu'elle n'ait pas de ſignes particuliers, &, qui ne ſoient communs à aucune autre malades, ſi on les conſidère chacun iſolément. Cependant, la réunion & l'enſemble de ces ſymptômes, lorſque la maladie n'eſt plus à ſon début, mais qu'elle eſt déjà ancienne, donneront évidemment la différence de la colique cauſée par le plomb, d'avec toute autre. Quoique, d'après mon deſſein, je n'agite pas ici la queſtion de ſavoir, ſi elle peut être confondue avec les autres ſortes de coliques, ſi elle doit ſon origine au plomb ſeul ou à d'autres cauſes.

J'ai raſſemblé pluſieurs ſymptômes trés-différens de la colique cauſée par le plomb, j'en donnerai ici le catalogue. Le ventre, auparavant lâche, ſe reſſerre chez ceux qui doivent être atteints de cette colique; ils éprouvent une péſanteur dans l'épigaſtre, ils ont des borborygmes; la douleur s'empare enſuite du ventre & de ſes différentes parties, elle varie, elle eſt brûlante, lancinante, &, pour me ſervir des expreſſions des malades, elle eſt ſemblable à celle qu'ils éprouveraient ſi on leur tordait les inteſtins après les leur avoir arrachés; elle eſt perçante, & on ne peut plus grave de toute manière. Les membres, les bras, les cuiſſes, les jambes, commencent à devenir

douloureux, comme ſi ces malades avaient un rhumatiſme le plus aigu; quelques-uns éprouvent les douleurs d'un lumbago, d'autres de ſciatique, qui s'étend juſqu'aux malléoles; chez ceux-ci, les articulations des doigts, des mains & des pieds ſont plus douloureuſes que les parties charnues; c'eſt le contraire chez ceux-là. Il y en a qui reſſentent, dans un point, une chaleur dévorente, ſemblable à celle que produirait l'action d'un corps très-enflammé. On peut toucher, avec beaucoup de force, les parties malades, ſans augmenter la douleur; quelques-uns, cependant, ne peuvent ſouffrir de preſſion ſur l'épigaſtre. Quelquefois, ces malades n'éprouvent que des douleurs des membres, ou une ſenſation ſemblable à celle que cauſeraient des fourmis en marchant, ou une certaine impuiſſance des forces muſculaires. Il ſurvient de la chaleur dans la poitrine; la reſpiration eſt quelquefois pénible.

Quelques-uns preſſentent l'approche de cette maladie, parce qu'ils ont, ſans motifs, des affections triſtes de l'eſprit auxquelles ils ne ſont pas habitués; au commencement de la maladie, ils chancellent, ils ont des vertiges, ſont ſtupides, ils ne dorment pas, ils perdent, tout-à-coup, & par fois, la faculté de voir, pendant la maladie même, cet obſcurciſſement de la vue ceſſe quelquefois ſubitement, & reparaît de

nouveau auſſi ſubitement. La vue eſt altérée de différentes manières. L'aſpect de ces malades eſt ſemblable à celui des maniaques, il a quelque choſe d'extraordinaire, il indique l'étonnement, la fureur, ils ſemblent menaçans, penſifs, chagrins. Quelques-uns ont l'eſprit inquiet, d'autre turbulent, impétueux, ils ne peuvent demeurer longtems dans le même endroit; ils déſirent tantôt une choſe, tantôt l'autre, & avec impatience; leur langue & leur bouche offrent les ſignes qui indiquent la fièvre ſaburrale, il leur ſemble que quelque choſe leur rampe dans l'éſophage, qu'ils étranglent, ils ont le globe hiſtérique, le hoquet, des vomiturítions, des rapports amers, acides, acido-acerbes, putrides, doux. Ils vomiſſent ſouvent les alimens qu'ils ont pris, & des matières ſaburrales, bilieuſes, féculentes, leur vomiſſement eſt très-pénible, très-fatiguant, & plutôt accompagné de mugiſſemens que de cris d'hommes. L'abdomen eſt le plus ſouvent mou, il eſt quelquefois dur, inégal. J'ai rarement vu l'ombilic rentré, quoique d'ailleurs la maladie fut très-grave, la peau du ventre était ridée & douloureuſe; une des deux mamelles, ou toutes les deux, étaient tuméfiés, leur dureté changeait, elle était temporaire. Quelquefois un des côtés était engourdi, la voix s'étaignait ou était à peine perceptible, ils avaient peur, étaient épou-

vantés, ſurtout pendant la nuit, ils s'éveillaient en ſurſaut avec effroi, ſortaient tout-à-coup de leur lit & fuyaient.

La plupart d'entr'eux étaient entièrement conſtipés pendant pluſieurs jours, on ne pouvait provoquer les déjections par aucun moyen, quelquefois ils rendaient une petite quantité d'excrémens durs, ſemblables à des crotins de chèvre, l'anus était retiré en dedans, le rectum paraiſſait être étranglé par une corde, il ne recevait point un lavement en entier, ou, lorſqu'il le recevait, il le lâchait ſans qu'il eut produit d'effet, ils avaient un ténesme très-douloureux, muqueux, ſanguinolent.

Il y avait, néanmoins, quelques-uns de ces malades qui allaient à la ſelle, & plus ſouvent que de coutume, qui rendaient beaucoup de matières, & qui ſemblaient éprouver plus de ſoulagement que ceux qui reſtèrent longtems & entièrement conſtipés. Ils avaient des hémorrhoïdes, leur urine était lympide, très-abondante, ou ils urinaient très-ſouvent & en petite quantité, goutte à goutte, avec ſtrangurie, dyſurie, iſchurie. Ils reſſentaient de la chaleur au pubis, ils avaient des envies continuelles & inutiles d'uriner; pendant qu'ils piſſaient, leur urine s'arrêtait quelquefois par la rétraction de la verge qui devenait très-petite, diſparaiſſait preſqu'en entier,

tier, & était retirée vers la racine, comme ſi on l'y eut fixée avec un ecorde. Le ſcortum ſe ridait ou ſe relâchait tout à coup, un des deux teſticules, ou les deux enſemble, tournaient en cauſant de la douleur; ils étaient relâchés ou retirés vers le ventre, & y étaient appliqués comme ſi on les y avait préſſés avec la main.

On voit, dans cette maladie, preſque toutes les ſortes de convulſions, mais celle, ſurtout, qui eſt la plus grave, & qui affecte tout le corps, je veux dire l'épilépſie qui attaque ces malades en tout tems, ſans qu'il s'y attendent, diſparaît & revient de même. L'apoplexie attaque quelquefois quelques-uns de ces malades qui avaient eu avant des convulſions, on la guérit le plus ſouvent. Entre pluſieurs malades qui en ont été attaqués, deux ſont morts avant que cette maladie fut terminée, ils étaient, depuis peu de tems, confiés à mes ſoins, & n'avaient pris encore aucun remède.

La dureté du pouls de ces malades eſt étonnante, elle eſt telle que je n'en ai jamais obſervé une ſemblable dans d'autres maladies, le battement des artères reſſemble à un fil de fer très-tendu qui frappe le doigt, qui le touche, d'un mouvement égal, lent & accompagné de vibrations. Je n'ai vu qu'un malade dont les battemens des artères n'étaient pas forts, & qui

étaient au contraire mous, rémittens, intermittens, & qui offraient toutes les ſortes d'inégalités.

Les ſaignées répétées, que les malades s'étaient fait faire chez eux, ou que je fis faire moi-même, dans l'hôpital, ne diminuèrent en rien la dureté des artères. Le ſang, qu'on avait tiré, ne préſentait aucun défaut, à moins que la maladie ne durât depuis longtems, alors il était recouvert d'une couenne épaiſſe comme dans la pleuréſie; peut-être cela arrivait-il parce que le ſang avait été trop longtems ſoumis à l'action des artères.

Cette dureté du pouls continua bien plus longtems que les autres ſymptômes, elle fut le plus ſouvent le dernier. Je ne penſais pas que le caractère de cette maladie fut changé, ni que le malade fut bien à l'abri de ſon retour, à moins que je n'euſſe obſervé que le pouls était moins fort, & tel qu'il a coutume d'être chez les perſonnes en ſanté; il y en eut cependant qui recouvrèrent la ſanté d'une manière durable, quoique cette dureté particulière du pouls, & cette vibration indeſtructibles, perſiſtaſſent. Un de ces malades, ayant été guéri de cette colique, eut une maladie très-maligne, qui fut guérie avec le quinquina & le camphre. On obſerva cette roideur, ou cette vibration des artères, pendant tout le cours de cette fièvre.

Lorſque cette maladie était ſeule & ſimple,

la chaleur n'était pas plus forte que de coutume.

Chez un grand nombre de malade, chez ceux surtout qui sont plus fortement & plus souvent atteints de cette colique, on voit naître des tumeurs sur le dos des mains, auprès des tendons des doigts, auxquels elles adhèrent le plus souvent avec beaucoup de force. Elles ont la grosseur d'une fève, ou de la moitié d'une aveline; elles sont douloureuses lorsquelles sont nouvelles, elles cèdent, dans le commencement, à la pression du doigt, elles causent alors un peu de douleur, aussitôt après elles reprennent leur premier volume par leur élasticité, & sans qu'on apperçoive la plus légère trace de compression, elles s'endurcissent avec le tems, elles ne changent point de place, elles ne sont point douloureuses, elles s'opposent au mouvement du tendon sur lequel elles sont placées.

J'ai vu, chez un de ces malades, plusieurs tubercules placés de rang sur le pubis, & de chaque côté & au-dessus, des anneaux des muscles obliques externes du bas-ventre (costo-abdominaux), & épars sur la peau de l'abdomen; ils disparaissaient & se montraient de nouveau tout-à-coup, quelquefois ces tumeurs naissent sur les mains dès le commencement de la maladie, sans que cependant leur apparution empêche les tranchées, les rappèle, ou les guérisse.

on vit quelquefois, ſur les mains, des tumeurs douloureuſes, de cette ſorte, avant qu'il parût aucun autre ſymptôme menaçant de ce mal, les tranchées ne ſurvenaient que plus tard, il y en eut auxquels il ſurvint, ſur le dos des mains, des tumeurs très-douloureuſes, comme cela arrive dans le rhumatiſme inflammatoire; mais j'obſervai conſtamment, chez tous les malades, abſolument, qui vinrent à l'hôpital, que tous les ſymptômes que j'ai indiqués juſqu'à préſent, & ſur-tout les douleurs rhumatiſmales devenaient plus remarquables & plus fortes vers le ſoir & pendant la nuit, & qu'elles ſe calmaient au lever de l'aurore. J'ai vu qu'on obſervait plus évidemment, & plus exactement, cette marche dans la colique cauſée par le plomb, que dans le rhumatiſme vénérien, qui augmente quelquefois irrégulièrement, & de telle ſorte qu'il eſt quelquefois plus douloureux pendant le jour, moins vif pendant la nuit, ou qu'il ſe fait reſſentir continuellement. J'ai ſouvent remarqué, avec ſoin, l'anomalie de ces dernières douleurs, que je ne pouvais douter avoir été produites par le virus vénérien. J'ai fait ſur la paralyſie, cauſée par le plomb, l'obſervation ſuivante; ce n'eſt qu'alors que la maladie a duré depuis longtems, que la faculté des bras, des jambes, ou de toutes les parties, s'éteint en-

tièrement, tandis que le ſens du toucher perſiſte toujours.

Une douleur brûlante, déchirante ou pongitive, torture le plus ſouvent les membres paralyſés; les batemens des artères de ces parties ſont lents, très-forts, accompagnés de vibrations. Quoique la paralyſie ſoit fort ancienne, & que les chairs ſoient fondues & les membres émaciés, les articulations paraiſſent chargées d'un poids énorme, les épaules & les coudes davantage, & les poignets plus encore que les autres; ce ſont ces dernières parties qui reprennent plus lentement, & après les autres, leur ancienne force, les épaules ſont d'abord ſoulagées, & enſuite les coudes. La paralyſie des extrémités ſupérieures eſt la plus fréquente, & plus particulièrement les mains en entier, ou ſeulement l'un des doigts. J'ai plus rarement vu la paralyſie des jambes, je ne l'ai jamais vu ſeule, ſans que les bras fuſſent affectés. Lorſque tous les membres ſont paralyſés à la fois, le mouvement revient plutôt dans les extrémités inférieures. Ce mal eſt plus ou moins intenſe, puiſque les bras ſont quelquefois pendans, comme s'ils étaient flétris, morts; mais quelquefois le malade peut les mouvoir s'il fait tous ſes efforts. Il arrive ſouvent que les malades en ſont quitte pour la peur, & que les membres ne ſont point

paralyſés, quoiqu'ils deviennent moins aptes au mouvement, peſans, douloureux, & comme briſés. Cette paralyſie n'arrive point dans le même tems chez tous les malades; chez quelques-uns, elle commence par un doigt, une main, un bras, tout-à-coup, & dans quelques heures, ſans qu'ils ayent reſſenti aucun mal, ni aucune tranchée. Chez d'autres, cet accident n'arrivait qu'après qu'ils avaient ſouffert pendant quelques jours, des douleurs de colique, quelquefois même il arrivait plus tard, ſans que, pour cela, les douleurs de ventre fuſſent calmées; jamais je ne les ai vu guéries, ſur aucuns des malades, dont j'ai traité un ſi grand nombre, par les tubercules ou par la paralyſie. J'ajoute encore que, ſur quinze, il y en a à peine un, dont quelque partie tombe en paralyſie, & qu'il y en a à peine deux, ſur cinquante, dont le mouvement des bras ou des jambes s'éteignent entièrement à la longue; ſi cela arrivait à quelque malade, & qu'il n'eut pas recouvré le mouvement avant trois jours, il fallait employer, pendant un tems très-long, un traitement énergique & non interrompu, juſqu'au retour de la force première, & lorſque cela arrivait, les muſcles ne reprenaient jamais leur premier volume.

Parmi le grand nombre de malades, attaqués de cette colique, que j'ai traité, il n'en eſt au-

cun qui ait perdu l'uſage de ſes membres, dans l'hôpital, s'il y avait été apporté ayant la faculté de s'en ſervir. Ceux que j'ai vu privés de la liberté du mouvement de ces parties, nous avaient été apportés dans cet état. Cette colique n'a point de durée limitée, quelquefois, en effet, elle eſt guérie dans peu de jours, d'autre fois elle continue pendant un tems très-long, pendant pluſieurs ſemaines & pluſieurs mois. Il y en a chez qui cette maladie dure pendant pluſieurs années, ils ſont plutôt fatigués par la longueur, que par la force de ce mal. Ils vont irrégulièrement à la ſelle, tantôt ils ont le ventre lâche, tantôt ils ſont conſtipés. Ils reſſentent des douleurs aiguës des inteſtins & du cardia, des douleurs rhumatiſmales erratiques. Leur reſpiration devient tout-à-coup embaraſſée, & tout-à-coup facile. Ils ont l'eſprit inquiet, s'ennuient, ſont miſanthropes, cependant ils continuent les travaux de leur métier. J'ai vu quelques ouvriers, mais cependant en petit nombre, qui avaient été employés pendant huit ans, & même davantage, dans des atteliers de peinture, à préparer preſqu'uniquement les matériaux de cet art, & principalement ceux tirés du plomb; qui broyaient ſur le marbre le minium (*oxide rouge de plomb*), la cèruſe (*oxide blanc de plomb*), & autres analogues, qui n'avaient rien reſſenti juſqu'alors

de l'action délétère de ces ſubſtances, & qui en furent atteints plus tard.

J'ai connu un malade qui avait été attaqué vingt-huit fois de cette colique, dans quelques années, quoiqu'il ſe fut toujours abſtenu de broyer de la céruse & de préparer de la peinture, parce que ce travail eſt plus nuiſible que les autres, & quoi que cet homme ne ſe fut occupé que de peindre; mais il avait pluſieurs fois aſpiré les vapeurs d'un amalgame chaud de plomb.

Les potiers, qui réduiſent la litharge en poudre très-fine qui ſe répand dans l'air, ſont ſujets à la même maladie; mais j'ai vu peu de malades de cette claſſe d'ouvriers, leur nombre n'était pas en rapport avec celui de ces artiſans employés à la préparation de la litharge, cela vient-il de ce que la litharge eſt moins nuiſible aux potiers, que la céruſe aux peintres, ou bien y a-t-il quelques autres cauſes accidentelles? c'eſt ce que je ne ſais pas. Il y a des individus auxquels le plomb nuit d'une manière particulière, davantage, plutôt & plus ſouvent qu'à d'autres. Je n'ai pas encore pu rechercher, avec aſſez d'exactitude, quelle était la diſpoſition du corps que cette ſubſtance vénéneuſe préférait, & la diſpoſition contraire. Je crois ſeulement avoir obſervé que les journaliers, qui étaient habitués à de rudes travaux,

avant de ſe livrer à ceux-ci, qui étaient endurcis du corps & de l'eſprit, ſouffraient moins de cette maladie, lorſqu'ils quittaient leurs travaux pour broyer de la peinture; que ceux qui allaient tous les jours, plus ſouvent & aiſément à la ſelle, ſouffraient auſſi moins, & que tous y étaient moins ſujets pendant l'été que durant l'hyver. Peut-être que la plus grande quantité de bile, & l'inertie de l'eſtomac, deux choſes qu'on obſerve plus ou moins tous les étés, rendent raiſon de ce phénomène; en effet, la ſaburre bilieuſe, qui s'accumule pendant l'été, adoucira la matière vénéneuſe, l'énervera & défendra l'eſtomac qui, étant lui-même plus faible, ſera moins affecté par l'action ſtimulante du plomb.

Parmi tous les malades que je ſavais avoir été employés à travailler les préparations de plomb, j'ai obſervé deux choſes, la manière d'être du viſage & des yeux qu'on ne peut décrire, mais qui eſt toute autre que celle des hommes qui ont l'eſprit ſain, & qui, dans quelques-uns, était ſemblable à celle des maniaques; ils étaient dans cet état ſans avoir eu encore cette maladie, ou quoiqu'ils en euſſent été guéris. On obſerve un autre ſymptôme chez ces ſujets, & celui-là eſt ſurtout remarquable, c'eſt la plénitude, la dureté, les vibrations des artères dont les tuniques ſont tendues, quoique d'ailleurs ces individus ſoient très-ſains.

On voit l'épilepſie, l'apoplexie, & beaucoup d'autres affections qui appartiennent à cette maladie, attaquer les malades dans les différens tems de cette colique, & avoir des terminaiſons différentes. Cette maladie jetta, tout-à-coup, dans des convulſions épileptiques quelques-uns de ces malades, pendant qu'ils ſe promenaient & ſans qu'ils euſſent reſſenti aucune tranchée, ou du moins quoiqu'ils n'en euſſent éprouvé que de très-légères; d'autres n'en furent atteints qu'alors que la maladie était déjà très-avancée, & quelques-autres en furent attaqués. Lorſqu'ils ſemblaient entrer en convaleſcence. Les uns en furent affligés plus longtems & plus fortement; les autres n'en furent que légèrement atteints. Cette maladie ne ſe diſſipait pas chez le plus petit nombre, ils mouraient enfin d'apoplexie qui avait auparavant été *entremélée* d'un grand nombre d'accès épileptiques. J'ai eu deux de ces malades qui paraiſſaient avoir cette colique peu vive, qui étaient arrivés depuis peu à l'hôpital, & qui ayant à peine été intérrogés ſur leur état, eurent des convulſions & moururent, avant qu'on eut pu leur donner aucun remède, d'une apoplexie qu'on ne put détourner.

Quelques-uns de ces malades, tourmentés nuit & jour pendant longtems par cette colique,

n'eurent aucune attaque de convulſions ou d'apoplexie, tandis que d'autres, qui ſouffraient à peine, eurent des acces funeſtes de ſpaſmes & périrent dans les convulſions. J'ai vu auſſi une mort lente, produite par cette maladie, qui avait cauſé l'hydropiſie. L'action du plomb ſe porte principalement ſur le ſyſtême urinaire, il éprouve des ſpaſmes, eſt contracté, il ne peut faire ni la ſécrétion, ni l'excrétion d'une aſſez grande quantité d'urine, ce qui fait que la matière deſtinée à former cette liqueur, étant retenue, accumulée, n'étant plus portée dans ſes réſervoirs, produit l'hydropiſie que je diminuai beaucoup, chez un malade, avec l'opium aſſocié à la ſcille, mais que je ne guéris pas.

Deux autres malades moururent, entre mes mains, par une autre cauſe, d'une fièvre maligne qui leur ſurvint pendant qu'ils avaient cette colique, avant qu'ils fuſſent confiés à mes ſoins. Je trouvai que cette maladie était déjà trop avancée, au de-là des bornes, pour que l'art put l'y ramener, & qu'alors elle n'avait plus de frein; j'avais très-bien diſtingué chaque maladie & les ſymptômes particuliers à chacune d'elles; mais, lorſque je remédiais à la fièvre maligne, les maux produits par le plomb commencèrent à s'aggraver, *& vice verſâ.*

La malignité de la fièvre, qui compliquait

cette maladie, s'oppoſait à ce qu'on employat l'opium, remède ſi énergique, & le ſeul bon qu'on puiſſe donner dans cette colique, comme je le dirai dans la ſuite. Je trouvai, à l'ouverture du crâne des malades morts de cette maladie, que les vaiſſeaux du cerveau étaient beaucoup plus larges & plus remplis de ſang, qu'ils n'ont coutume de l'être chez ceux des morts à la ſuite d'autres maladies.

Je vais maintenant dire quel traitement j'ai ſuivi, quelle en a été l'iſſue, & quelle a été l'aſſociation que j'ai obſervée de la fièvre épidémique avec cette colique. Dans toute colique, cauſée par le plomb, j'ai principalement fixé mon attention ſur deux choſes, ſavoir, la maladie elle-même, & quelques-uns de ſes effets particuliers. J'ai, en effet, obſervé que ceux qui vomiſſaient, guériſſaient plus aiſément & plus promptement. Ceux qui avaient le ventre lâche guériſſaient auſſi plus facilement ; mais ceux qui ne vomiſſaient point & n'allaient point du tout à la ſelle, guériſſaient plus difficilement, quoique ceux-cy euſſent peut-être beaucoup moins ſouffert, & que les autres euſſent ſouffert beaucoup davantage. Ceux chez leſquels la force de la maladie déterminait le vomiſſement, rejettaient toujours beaucoup de matières ſaburrales très-bilieuſes, ſemblables à celles

Cure de la colique cauſée par les préparations de plomb.

que rendaient quelques malades après avoir pris l'émétique, dans les fievres très-faburrales, & dans les faiſons qui favoriſent le plus l'accumulation de cette faburre. La langue & la faveur des alimens indiquaient, on ne peut mieux, la préſence de la faburre bilieuſe, chez ceux qui eurent la colique des plombiers, quoiqu'ils ne vomirent pas. Cet amas de matières faburrales pouvait exiſter avant la maladie, quoiqu'il ne fut peut-être pas nuiſible, & qu'il fut en petite quantité; mais je penſais que la préſence du ſtimulus du plomb irritait l'eſtomac, les inteſtins, & les viſcères qui concourent à leurs fonctions; qu'il déterminait une ſécrétion plus abondante d'humeurs, & que la quantité des ſucs gaſtriques augmentait dans des proportions plus grandes qu'elle n'eſt néceſſaire chez les perſonnes en ſanté. Je penſais auſſi que cela pouvait arriver par l'action ſeule de ce ſtimulus délétère, quoiqu'il n'y eut avant aucune autre matière étrangère dans l'eſtomac.

Il était ſuffiſamment prouvé que tous ceux que je vis malades, par l'influence du plomb, étaient en même tems ſurchargés de faburre bilieuſe, quelque fut le lieu où elle eut été formée, & de quelque manière qu'elle l'eut été; d'après cela, je penſais que j'avais deux choſes à faire, affaiblir le ſtimulus qui déterminait une

trop grande ſécrétion des ſucs gaſtriques, & évacuer ce qui s'était accumulé juſqu'alors, & qui nuiſait par ſa trop grande abondance. Je croyais ne faire que peu de choſe, ſi je ne rempliſſais que l'une de ces indications. Qu'aurait en effet produit ou le vomiſſement qu'on aurait excité, ou les draſtiques, ſi, apres l'évacuation abondante des matières ſaburrales étrangères, il eut reſté une ancienne irritation cauſée par le plomb, & ſi l'évacuant employé en avait produit une autre.

Cette méthode ne m'a réuſſi, quelquefois, que dans les coliques les plus légères, lorſque l'irritation, cauſée par le plomb, s'était calmée d'elle-même, après que l'eſtomac & les inteſtins avaient été évacués; mais le plus ſouvent elle n'a rien produit. Les émétiques augmentaient les ſymptômes, & la conſtipation opiniâtre éluda l'action de toute ſorte de purgatifs, ce ne fut que malgré moi, & après avoir été ſouvent trompé par elle, que j'abandonnai cette méthode, que j'avais lue avoir été ſi efficace dans d'autre pays.

Ce ne fut qu'à regret que j'eus recours à l'opium, quoique ce remède eut été très-vanté dans cette maladie par De-Haen, tant parce que je croyais que ſon uſage augmenterait la conſtipation opiniâtre, que parce que je ne penſais

pas que ce remède put aucunement convenir aux malades ſurchargés de ſaburre, comme l'étaient tous ceux atteints de la colique des plombiers. Touché par les cris d'un malade, dont je n'avais pas pu lâcher le ventre, depuis ſept jours, par aucun moyen, & qui avait vomi quelquefois au milieu des tranchées les plus cruelles, je lui donnai de l'opium, il fut auſſitôt, ſpontanément, à la ſelle, rendit beaucoup de matières étrangères; les douleurs & le vomiſſement ſe calmèrent.

J'employai enſuite l'opium plus volontiers, je le faiſais prendre dans de l'huile, ou dans une infuſion de fleurs de camomille. Par ce moyen, j'ai fait pluſieurs cures très-promptes, très-heureuſes & ſolides. On voyait néanmoins enſuite, chez quelques malades, des ſymptômes que je ne croyais pas cauſés par le plomb, mais bien par la ſaburre contenue dans les premières voies, que j'avais obſervé augmenter conſidérablement par l'action de la grande quantité d'huile qu'on leur donnait, par l'uſage des décoctions émollientes, & par d'ancienne ſaburre contenue dans les inteſtins. J'ai vu, en effet, quelques malades, qui étaient convaleſcens de cette colique, avoir de nouveau des nauſées, éprouver des alternatives de froid & de chaud, ſe plaindre encore de cardialgie, de douleurs de ventre,

avoir des fièvres cauſées par un foyer de matières putrides, ou avoir des fièvres malignes, & le cerveau différemment affecté & d'une manière fâcheuſe, quoiqu'on n'eut rien changé juſqu'alors dans leur nourriture ou dans leur traitement. Depuis ce tems, j'ai aſſocié les deux méthodes que j'avais ſuivies juſqu'alors ſéparément, c'eſt-à-dire le traitement par les *évacuans*, & celui par les narcotiques.

Lorſque la maladie n'avait déterminé aucun vomiſſement, & qu'aucun ſymptôme n'avait exigé, d'une manière preſſante, un prompt ſecours, je commençais le traitement par les inciſifs ſalins & la manne, & je ſollicitais les évacuations par les ſelles, ou même le vomiſſement, ſurtout lorſque la conſtitution de l'année favoriſait l'accumulation de la ſaburre bilieuſe. Je donnais enſuite de grandes doſes d'opium dans de l'infuſion de camomille, je n'employais plus d'huile. Ainſi j'adminiſtrais, tous les deux jours, un eccoprotique & un anodin, ou l'un & l'autre tous les jours, de ſorte que le malade prit, dans la même journée, tantôt de l'opium, tantôt un léger évacuant.

Cette méthode fut ſuivie des plus heureux ſuccès, elle n'entraîna pas tous les accidens que que déterminaient les autres méthodes lorſqu'on les employait ſeules. Je ne combattis point

cette

cette maladie, par les évacuans, chez ceux qui furent fatigués par des vomiſſemens forts & fréquents, mais par l'opium. Ceux qui avaient le ventre libre ou lâche, ce que j'obſervai chez un petit nombre de malades, n'avaient point non plus beſoin de ces remèdes. Cette maladie néceſſitait l'uſage de grandes doſes de ces médicamens, ſouvent & longtems répétées. Ces malades prenaient le plus ſouvent, dans vingt-quatre heures, la potion ſuivante, qu'ils continuaient pendant pluſieurs jours. ℞. Eau de fleurs de camomille (*anthemis nobilis*), ſix onces; extrait de fleurs de camomille, un gros & demi; ſyrop de fleurs de camomille, une once & demie; opium purifié & camphre de chaque dix grains, à prendre la ſixième partie toutes les quatre heures, juſqu'à ce que le tout ſoit conſommé dans les vingt-quatre heures. Un malade atteint d'un vomiſſement violent, cauſé par le plomb, prit avec avantage, pendant une nuit, treize grains d'opium & de camphre. J'ai ajouté, plus tard, le camphre, qui n'eſt pas abſolument néceſſaire, puiſque l'opium ſeul guérit fort bien cette maladie, & que le camphre ſeul ne la guérit jamais, quoiqu'il ait paru quelquefois la mitiger. L'opium ne pallie jamais cette colique, mais il la guérit avec ſolidité. Je prouverai cette aſſertion par un grand nombre d'hiſtoires de malades

que je raconterai dans un autre tems, ou dans un autre ouvrage; mais il faut donner des doſes de ce remède, proportionnées au danger d'un mal auſſi fâcheux, & les continuer longtems. J'ai ſouvent vu, avec étonnement, que le ventre, qu'on n'avait pas pu relâcher, auparavant, par aucun moyen, devenait libre, ſpontanément, après qu'on avait adminiſtré de grandes doſes d'opium, ou qu'il ſe relâchait par l'action de lavemens, remèdes qu'on avait donnés très-ſouvent & inutilement avant l'exhibition de ce médicament, ou, enfin, qu'un léger purgatif produiſait des évacuations par les ſelles.

Je donnais, tous les jours, aux convaleſcens, ſix ou huit grains d'opium, en pluſieurs doſes, mêlés à quelque remède amer, ſtomachique. Le plus ſouvent, leur ventre reſtait ſpontanément libre & légérement lâche.

Chez ces malades, l'opium paraiſſait ne pas produire les accidens qui accompagnent quelquefois ſon uſage dans d'autres maladies, je veux dire la ſorte d'ivreſſe & la peſanteur de tête, l'inſomnie, la frayeur, les ſueurs accompagnées de démangeaiſon, & beaucoup d'autres ſymptômes. Il rendit aux ſucs leur force, aux membres leur vigueur, redonna à l'eſprit ſa vivacité, & enleva la peſanteur de tête. Je ne permettais point que le malade abandonnat l'uſage

de l'opium, quoiqu'il fut entièrement guéri. Je voulais, de plus, que les douleurs fuſſent ceſſées, que le pouls, qui faiſait auparavant reſſentir des vibrations, fut ramoli, & l'expérience m'avait appris, que le caractère de ce poiſon n'était pas entièrement détruit, à moins que le pouls n'eut repris ſa moleſſe ordinaire. Les ſaignées abondantes & répétées ne corrigeaient point cette dureté du pouls. Trois ſaignées, très-abondantes, ne produiſirent aucun effet dans une colique très-vive, cauſée par le plomb, accompagnée de vomiſſemens réitérés; le délire était menaçant, le malade commençait même à délirer, l'opium lui rendit auſſitôt ſa préſence d'eſprit.

Un malade avait une colique plus légère, auſſi cauſée par le plomb, il ne vomiſſait point & n'était point conſtipé; je commençai par lui donner de l'opium, ſans avoir fait précéder l'uſage de ce remède d'aucune évacuation; le malade tomba auſſitôt dans une affection ſoporeuſe; il eut enſuite de légères convulſions, & délira légérement de tems en tems. Un émétocathartique, que je donnai, diſſipa l'embarras de la tête, & rendit le calme à ce malade. Voilà que l'opium, qui avait été utile dans un cas, eſt devenu nuiſible dans celui-ci, cela vient, peut-être, de ce que, dans le premier cas, la

ſeule action du plomb avait affecté l'eſprit, & que l'opium convient on ne peut mieux dans cette circonſtance. Mais, dans ce dernier cas, la tête était affectée par la trop grande quantité de ſaburre gaſtrique, contenue dans les viſcères abdominaux, & qui y avait été accumulée par le ſtimulus du plomb, quoiqu'il fut léger. Ainſi l'opium avait dû être nuiſible, & l'effet de l'émète-cathartique utile. Tous ceux chez qui les tranchées ne furent pas accompagnées d'évacuations, qui étaient conſtipés, & n'éprouvaient point de vomiſſemens ſpontanés, eurent beſoin d'évacuans. Cette ſorte de remède, non ſeulement, ne guérit pas la colique des plombiers, mais même l'augmenta ſouvent. D'après cela, je ne cherchai point, dans ces remèdes, aucuns ſecours contre cette colique. Je me contentai d'avoir débaraſſé, par leur moyen, le ſyſtême gaſtrique de la ſaburre qui *eut été nuiſible*, & d'avoir diſpoſé à l'uſage des remedes propres à guérir cette colique. C'eſt pourquoi je prenais bien garde de ne pas employer les évacuans ſans néceſſité, ou d'en continuer l'uſage trop longtems. Le ſuccès répondait à mon attente, ſi je ne laiſſais pas écouler, après l'action d'un évacuant, un trop long intervalle ſans calmer auſſitôt, par une doſe d'opium convenable, l'agitation que cauſait ce premier remède, & celle plus ancienne produite

par le plomb, avant que les humeurs gaſtriques euſſent pu s'accumuler de nouveau en trop grande quantité. Un purgatif ou un émétique adminiſtré à un convaleſcent, lorſque la préſence de la ſaburre ne l'indique pas, cauſe ſouvent des rechutes. J'ai très-ſouvent vu la maladie augmenter par l'effet ſeul d'un lavement eccoprotique. Lorſqu'il était néceſſaire d'entretenir la liberté du ventre, chez les convaleſcens, je leur donnais un médicament préparé avec l'opium, le camphre, le ſel polychreſte (tartrite de ſoude) & les ſtomachiques.

J'aurais quelquefois difficilement diſtingué la colique des plombiers de celle qu'on appele bilieuſe (ſaburrale), que les évacuans, preſque ſeuls, guériſſent, & dont les narcotiques augmentent l'intenſité, ſi je n'avais pas eu à traiter des malades que je ſavais travailler à des préparations de plomb. D'après ce que j'ai dit, juſqu'ici, il eſt évident que ces deux ſortes de colique peuvent être réunies; que la colique des plombiers peut ſuccéder à la colique ſaburrale. J'ai été convaincu, par l'obſervation, que cela arrivait en effet très-ſouvent. On obſervait encore une autre complication que celle qui dépendait de l'union de la colique ſaburrale avec la colique des plombiers, c'était lorſque la fièvre d'été attaquait en même tems tous ceux avaient la

colique des plombiers. Il y avait du danger pour ces malades. J'agiſſais *directement* contre la fièvre d'été, & ce n'était que *par des détours* que j'attaquais la colique, en n'adminiſtrant point l'opium dès le commencement, mais ſeulement enſuite, avec beaucoup de circonſpection & comme à la dérobée. J'avais, en effet, obſervé que les narcotiques augmentaient la fièvre, & qu'ils faiſaient craindre la malignité. Je n'employais point auſſi l'huile, qui n'eſt point avantageuſe à ceux qui ont des fièvres faburrales.

Pendant les conſtitutions inflammatoires de l'année, durant l'hyver & le printems, la colique des plombiers était rarement compliquée de faburre bilieuſe, elle était alors aſſociée avec une autre maladie le plus ſouvent funeſte, ſavoir, l'inflammation des inteſtins. Les émétocathartiques ne convenaient point du tout à cette complication, elle changeait tout l'ordre du traitement, car les ſaignées, qui n'étaient point utiles dans la complication de la colique avec la fièvre d'été, étaient alors néceſſaires. Il fallait les faire copieuſes, les répéter, & donner beaucoup de boiſſons émolientes, tièdes, huileuſes, & adminiſtrer de l'opium dans l'intervalle. Il était très-difficile de juger ſi l'inflammation & la colique exiſtaient enſemble, ou ſi cette colique tourmentait ſeule les malades. J'ai

vu les douleurs les plus atroces forcer les malades à ſe rouler dans leur lit, tant elles étaient violentes, quoiqu'il n'y eut aucune inflammation dans le ventre, comme je le jugeais d'après l'événement, c'eſt-à-dire, d'après le traitement pendant lequel je n'avais employé que les narcotiques, les ſpiritueux, & les carminatifs. Néanmoins, cette colique fut mortelle dans un autre cas, & l'on trouva une inflammation conſidérable dans le ventre du cadavre qu'on diſſéqua, quoique le malade n'eut éprouvé qu'une douleur ſourde, qu'il ſouffrit à peine, qu'il eut ſupporté aiſément ſa maladie, & ſans ſe mettre au lit.

Le pronoſtic de la guériſon était peu ſur & infidele. Souvent, en effet, des individus, qui ne paraiſſaient pas être très-malades, étaient attaqués d'épilepſie, qui les tuait en ſe changeant en apoplexie. Je vais dire les règles que j'ai ſuivies dans le traitement de cette maladie, dans les ſaiſons qui favoriſaient l'accumulation de ſaburre bilieuſe. J'employais un traitement mixte *anti-ſaburral* & *narcotique*, les purgatifs, les émétiques, les émétо-cathartiques, l'opium, & des boiſſons abondantes anti-ſaburrales.

Dans les ſaiſons qui favoriſaient l'inflammation, je ſuivais la méthode anti-phlogiſtique, je preſcrivais des boiſſons copieuſes, émolientes,

mucilagineuſes, huileuſes, les cataplaſmes, les bains, auxquels j'ajoutais plus tard les narcotiques. Quelquefois j'employai, chez le même malade, les remèdes *anti-ſaburraux*, *les anti-phlogiſtiques*, & *les narcotiques*, ſelon que je rencontrais cette maladie différemment compliquée. Voici ce que j'ai remarqué ſur la colique des plombiers, &, en général, ſur la complication de la fièvre d'été, avec des maladies très-différentes.

CHAPITRE XIII.

SEPTEMBRE.

Le vent fut continuel & impétueux, pendant les douze premiers jours de ce mois; il plut abondamment, il fit froid; mais, depuis la ceſſation du vent, le tems fut agréable, il fit chaud, non ſeulement à midi, mais le ſoir & le matin auſſi. Pendant les trois derniers jours, on reſſentit un froid vif, le vent de nord ſouffla plus fort, le ciel conſerva ſa ſérénité.

Pendant ce mois & le précédent, une maladie contagieuſe, accompagnée de toux, de coryſa, & d'un amaigriſſement conſidérable, fit mourir pluſieurs chiens.

Il y eut peu de fruits d'été qui n'étaient pas murs & n'avaient pas de saveur.

Le plus grand degré de chaleur se fit ressentir le 22 de ce mois, le thermomètre de Reaumur indiqua 17 dégrés $\frac{1}{2}$.

On éprouva le moindre degré de chaleur les 14, 29 & 30, le thermomètre n'indiqua que 8 degrés.

La chaleur moyenne fut de 12 dégrés.

La plus grande élévation du Mercure, dans le baromètre, fut de 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$; on l'observa le 17.

On observa la moindre élévation le 3, il baissa jusqu'à 27 pouces 7 lignes.

On vit régner, pendant ce mois, presque les mêmes maladies que celles que l'on avait observées dans le précédent, si l'on en considère le caractère, mais elles différèrent beaucoup par leur nombre & par les rapports qu'elles eurent entr'elles. Il y eut en effet moins de fièvres continues, & la rémittence de celles qui suivaient ce type, fut plus sensible, pendant ce mois, que durant le précédent, de sorte qu'on eut dit qu'il y avait plutôt apyrexie que rémission. Les fievres continues étaient un peu moins aiguës, elles étaient moins dangereuses, mais leur durée était plus grande. Les fièvres rémittentes avaient une plus grande tendance à devenir intermittentes; les

boiſſons ſalines & le vomiſſement déterminèrent heureuſement ce changement de l'une de ces maladies en l'autre.

Changement de fièvres continues & rémittentes, en intermittentes.

La matière morbifique était encore plus viſqueuſe pendant ce mois, que durant le précédent, mais elle était moins abondante; le nombre des fièvres continues & rémittentes était moins grand, celui des intermittentes l'était davantage, ſoit qu'elles euſſent été intermittentes dès le principe, ou que de rémittentes elles ſe fuſſent converties en intermittentes.

Fébrifuge que j'employais.

On vit très-peu de dyſſenteries; on obſerva quelques ictérities ſpontanées; les yeux de ceux qui eurent la fièvre, pendant ce mois, furent ſouvent jaunes.

Il fallut employer plus ſouvent le quinquina, pour calmer les fièvres intermittentes les plus rebelles, lorſque ce fébrifuge ne put ſeul calmer la fièvre; je l'aiguiſais, avec ſuccès, avec les fleurs de ſel ammoniac martiales [*muriate d'ammoniaque ferrugineux*].

Anomalies des fièvres tierces.

Les fièvres tierces furent plus fréquentes que les autres, elles ſe préſentèrent ſous différentes formes, de ſorte que, tantôt les malades qui en étaient attaqués, reſſentaient, tous les trois jours, une chaleur dévorante, ſans avoir éprouvé de friſſons auparavant, & ſans ſuer lorſqu'elle était diſſipée. Tantôt ils étaient ſeulement fati-

gués par un mal de tête violent; les boiſſons ſalines, le vomiſſement, les amers, l'extrait d'anagalis à fleurs jaunes (*lyſimachia nemorum*, [1] qui jouit d'une propriété très-active, & les fleurs de ſel ammoniac martiales (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*), guérirent parfaitement les ictériques.

Remède contre l'ictère.

Je vis très-peu de pleuréſies ſaburrales pendant cette ſaiſon; celles que j'obſervai n'étaient point eſſentielles ſans complication, mais le froid les avait rendues inflammatoires, de ſorte qu'il fallut faire précéder les éméto-cathartiques de la ſaignée, ou employer ces deux moyens & les répéter, ſelon que la ſaburre ou l'inflammation dominaient.

Ayant avancé, plus haut, qu'il y avait eu une certaine variété dans les fièvres, ſurtout dans les continues, & que la fièvre d'été s'était montrée, avec quelques changemens, dans ſa manière d'être, je reprendrai ici cette aſſertion, & la développerai.

La fièvre d'été commença à éprouver quelques changement pendant ce mois.

A la fin du mois d'août, & pendant les 15 premiers jours de ſeptembre, la fièvre épidémique de l'été continuait pendant un plus grand

(1) Les médecins français n'employent point cette plante, dont les vertus médicinales ne leur ſont vraiſemblablement pas aſſez connues.

nombre de ſemaines qu'auparavant ; ſon accroiſſement était plus lent, elle s'élevait avec lenteur ſous une fauſſe apparence de bénignité, elle fatiguait longtems le malade, & ne l'abandonnait enfin que très-tard, après avoir été jugée lentement & difficilement. Les ſymptômes furent, pendant cette ſaiſon, les mêmes qui accompagnaient la fièvre ſaburrale pendant l'été, ſi ce n'eſt que le pouls, les urines, & la chaleur des malades, paraiſſaient, le plus ſouvent, peu différens de ce qu'ils ſont dans l'état naturel, quoique la maladie ne fut pas moins dangereuſe. Ils ſe plaignaient d'une grande céphalalgie, d'étourdiſſemens. Souvent ils tombaient par terre, à la renverſe, les jambes écartées, fléchies ſur les pieds, comme s'ils avaient été apoplectiques, & qu'ils euſſent perdu le ſentiment.

Cette fièvre était dangereuſe, quoique le pouls & les urines ne préſentaſſent rien de facheux

Et accompagnée d'une grande céphalalgie.

Quoique vous euſſiez dit, le plus ſouvent, que ces malades n'avaient preſque pas de fièvre, néanmoins ils éprouvaient, quelquefois, une chaleur dévorante, ſoit dans un bras ou dans les deux. Ils ſe plaignaient de reſſentir une chaleur, & une douleur de tête auſſi forte que ſi elle eut été briſée. Ils diſaient, ſans ceſſe, qu'ils avaient la bouche amère, & qu'ils n'avaient point d'appétit.

Et d'une diarrhée ennuyeuſe

Tous ceux qui furent, alors, attaqués de

cette maladie épidémique, eurent une diarrhée qui les soulageait au commencement, mais qui, lorsqu'elle continuait, ne soulageait plus ensuite, & enlevait les forces.

Quel que fut le traitement qu'on employa, ceux qui négligèrent cette maladie, dans son commencement & dans ses progrès, furent fatigués par des selles colliquatives, par l'expectoration abondante de crachats glaireux, dont une toux, qui se faisait ressentir principalement durant la nuit, déterminait l'excrétion. L'œdème des jambes était opiniâtre.

Cette fièvre dégénéra en une sorte de phtisie.

Je guéris, le plus souvent, cette phtisie pituiteuse avec le lychen d'islande, la polygala, les frictions aromatiques, & un régime restaurant. Je remédiais, en même tems, au relâchement du ventre avec la poudre d'arnica (*arnica montana*).

Elle n'était pas saburrale, mais saburro-pituiteuse.

Je ne désignais plus cette fièvre par le nom *saburrale*, mais par celui de *saburro-pituiteuse*, à cause de la pituite amère dont les malades se plaignaient assez souvent, & qu'il vomirent à l'aide d'une potion émétique.

Son traitement.

Je guérissais cette maladie, presque par les mêmes moyens que j'opposais à une fièvre saburrale simple, si ce n'est que j'employais plus longtems les incisifs, & que, connaissant la longueur de la maladie, je soutenais, de bonne

heure, les forces, en donnant des cardiaques; la racine anti-ſeptique d'arnica (*arnica montana*), les décoctions d'herbes & de racines apéritives légérement amères, &c.

Si les premiers éméto-cathartiques n'étouffaient pas la maladie dès ſa naiſſance, & ſi les évacuations, qu'on ſollicitait trop tard, ne pouvaient plus rien ſur cette matière répandue dans la circulation, je m'appliquais principalement à ſoutenir les forces, afin qu'en conſervant l'action du principe vital, il put atténuer, chaſſer, aſſimiler, ou faire la coction de cette ſaburre, qui avait déjà éludé l'action directe des remèdes, en paſſant de l'eſtomac dans le torrent de la circulation. Si la longueur de la maladie, ou la lenteur de la guériſon ennuyait, il ſerait très-mal adroit, & très-fâcheux pour le malade, qu'on employât des remèdes plus actifs, lorſque cette maladie eſt plus avancée, ou qu'elle a été négligée; c'eſt à ce cas qu'on peut appliquer ce proverbe: *c'eſt aſſez tôt, ſi c'eſt aſſez bien.*

État de la langue pendant ce mois.

La langue de ces malades parut plus rarement ſaburrale, ou couverte d'un limon jaunâtre, elle fut plus ſouvent rouge, liſſe, sèche, luiſante, & comme recouverte d'un vernis.

CHAPITRE XIV.

OCTOBRE.

Juſqu'au 8 de ce mois, on reſſentit un froid léger & ſec; le ciel était ſérein, il y avait de la gelée blanche pendant les nuits; il plut beaucoup le 8. La ſéchereſſe & le froid reparurent le 19, il gelait pendant la nuit & le matin; des brouillards épais & fétides obſcurcirent le ciel juſqu'au 25, ce jour fut pluvieux. Depuis cette époque, on vit, matin & ſoir, des brouillards fréquens, épais, qui ſe réſolvaient en pluie. Le tems fut très-humide, le ſoleil paraiſſait à midi, & le froid s'adouciſſait.

Pendant les trois derniers jours, le tems fut mou, chaud, le vent de ſud ſoufflait, il rendait la tête peſante, & cauſait un abattement univerſel. alors, le ſoleil était très-faible & obſcurci par des nuages légers. Le tems humide régna plus particulièrement pendant ce mois, qui fut plus froid vers le 15. La chaleur la plus forte ſe fit reſſentir les 3, 4, 5 & 31. Le thermomètre s'éleva + 16 degrés.

La plus faible, le 24, il ne s'éleva qu'à + 3.

La chaleur moyenne fut + 9 $\frac{2}{3}$.

La plus grande élévation du mercure, dans le barometre, fut de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$. On l'obſerva le 21 octobre.

Il ne s'éleva qu'à 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$, les 3, 30 & 31, jours où elle fut moindre.

Changement de la fièvre dominante.

L'année étant plus avancée, & tendant à ſa fin, un froid ſec, très-rude, commenca à changer la face des choſes, & les maladies d'été furent détruites par le froid qui ſuccéda; car, quoique les fièvres de cette ſaiſon euſſent les mêmes périodes que pendant l'été, des exacerbations ſemblables, tantôt fixes, tantôt irrégulières, elles eurent néanmoins plus rarement, pour cauſe, la ſaburre ſeule, pure. Pluſieurs continues rémittentes, ſoit qu'elles ſe portaſſent ſur quelque partie du corps, ſoit qu'elles ſuiviſſent leurs cours, ſans attaquer plutôt une partie qu'une autre, étaient produites par une matière épaiſſe, viſqueuſe, qui n'était pas toujours amère, ou qui, lorſqu'elle avait la ſaveur qui diſtingue la bile, était ſans couleur & en petite quantité.

Idée de la malignité qui accompagnait cette fièvre.

Cette maladie attaquait plutôt les femmes que les hommes, & principalement celles qui étaient pâles, dont les évacuations périodiques n'étaient pas bien réguliéres, & qui avaient des fleurs blanches.

Le

Le nombre des malades attaqués de cette fièvre ne fut pas grand, mais la maladie fut longue, dangereuse, fatigante. La plupart de ces malades ne me furent confiés qu'après avoir été saignés, ce qui fit que la maladie jetta des racines plus profondes, & qu'elle devint plus opiniâtre & plus dangereuse. Les éméto-cathartiques furent moins efficaces, chez ces malades dont les forces avaient été diminuées par la saignée & par la longueur de la maladie avant, qu'ils eussent été livrés à mes soins. Lorque je leur administrai l'émétique, le vomissement leur donna quelque soulagement, qui ne fut ni prompt, ni très-saillant. Je ne donnai que deux, ou, rarement, trois vomitifs, pendant tout le tems de la maladie.

J'ai décrit, plus haut, l'état de la matière qu'ils vomissaient, elle était pituiteuse, en petite quantité, & rarement, ou du moins, très-peu bilieuse.

Je pensais que la matière, qui produisait cette maladie, était contenue, en petite quantité, dans l'estomac & les intestins; mais qu'elle était répandue, en grande partie, partout le corps, & que cette fièvre était de la nature de celles *pendant lesquelles le médecin ne doit pas exciter de trouble, ni employer beaucoup de moyens actifs.*

Règles que j'ai ſuivies dans le traitement de la malignité particulière à cette fièvre.

Après avoir tout eſſayé, j'éprouvai qu'il ſuffiſait, après avoir évacué l'eſtomac, ſi les forces le permettaient, de ſoutenir le principe vital, de combattre les ſymptômes preſſans, lorſqu'ils ſe préſentaient, & d'attendre juſqu'à ce que la fièvre ſe dissipât d'elle-même, qu'elle aſſimilât, peu-à peu, la matière morbifique, & qu'après l'avoir ſubjuguée, elle l'expulſât doucement, pas à pas, par des voies différentes, & dans des tems différens.

Je faiſais uſage d'un remède compoſé avec une demi-livre d'eau commune ou diſtilée, de menthe, par exemple (*mentha viridis*), deux ou trois gros de poudre de racine d'arnica (*arnica montana*), une once & demie de ſucre, & un gros d'eſprit de vitriol (acide ſulfurique étendu d'eau); j'y ajoutai, quelquefois, ſurtout dans le commencement de la maladie, un gros de ſel ammoniac (muriate d'ammoniaque), ou d'*arcanum duplicatum* (ſulfate de potaſſe); mais je ne donnais plus de ſels, lorſque la maladie fut plus avancée, quand la faibleſſe augmentait, ou que le ventre était trop lâche. Je donnais, pour boiſſon, de l'eau ſimple avec du vinaigre & du ſucre; en employant ce traitement, je n'ai vu que rarement, ou même jamais, la fièvre aſſez forte pour néceſſiter l'uſage de la ſaignée, que preſque tous les praticiens

employaient, une ou deux fois, avant que les malades vinſent à l'hôpital, quoiqu'elle ne fut pas néceſſaire, & qu'elle fut même nuiſible.

Je ne voulus pas adminiſtrer de remèdes plus forts, & plus ſtimulans, de crainte de forcer la matière à ſe porter, trop profondément, dans les petits vaiſſeaux, de ſorte qu'on ne put pas l'en expulſer enſuite par aucun moyen. Je ne voulais pas auſſi diminuer les forces vitales, de crainte qu'elles ne puſſent plus faire la coction.

La diarrhée me donna, quelquefois, beaucoup d'embarras & d'ennui; il était très-utile que le ventre fut libre, mais il était très-nuiſible qu'il fut trop lâche. Lorſque je rencontrais ce ſymptôme, je faiſais prendre, toutes les deux heures, un demi-gros ou un gros de racine d'arnica en poudre, je diminuais, par ce moyen, le nombre des ſelles, & je donnais de la conſiſtance aux matières.

La diarrhée était très-fâcheuſe dans le traitement de cette fièvre.

La fièvre, dont je parle ici, ne différait pas de la bilioſo-pituiteuſe qui régnait dans le mois précédent, ſi ce n'eſt que, pendant ce tems, elle n'attaquait, pour ainſi dire, que les femmes, ſurtout les plus faibles, dont les humeurs étaient épaiſſes, tandis qu'au contraire, après ſeptembre, elle attaquait plutôt les hommes que les femmes, qu'elle était un peu plus aiguë & plus fréquente que dans ce mois, & qu'elle était

plus compliquée par la préſence de la ſaburre.

Les rémiſſions de cette fièvre étaient irrégulières, leur invaſion était lente, leur marche tardive, la durée de toute la maladie très-longue. Il n'y avait point de jour critique plus évident que les autres, ni aucune criſe marquée, la maladie ſe terminait ſans criſe; les malades ne reſſentaient aucune douleur remarquable, mais ils avaient une grande proſtration de forces. Ils conſervèrent tous leur préſence d'eſprit. Leurs pouls était un peu plus vîte, & la chaleur était un peu plus forte que dans l'état naturel; ils avaient la peau aride, la langue liſſe, rouge, sèche, ſans croûte; leurs urines étaient plus jaunes que dans l'état naturel, & troubles. La couleur du viſage changeait de tems en tems, de ſorte que le tour de la bouche & des narines étaient jaunes, tandis que les joues étaient d'un rouge ſemblable à celui du minium (*oxide rouge de plomb*), ou que l'une d'elles était rouge, tandis que l'autre était d'un pâle verdâtre, ou, enfin, de ſorte que le viſage était, tout-à-coup, couvert d'une rougeur remarquable, & bientôt après d'un verd pâle. Ils ſe plaignaient peu & étaient tranquilles, le ſommeil était léger.

Toux fatigante qui ſurvenait à la fièvre.

Quand la maladie était avancée, les malades éprouvaient une toux fatigante, qui leur faiſait expectorer, avec peine, une petite quantité de

crachats muqueux. Le vomiſſement ou la diarrhée qui ſurvenait, ſoulageait cette affection de la poitrine, il était rare que je puſſe prévenir cette incommodité; je ne le faiſais qu'alors que les malades m'étaient confiés, lorſque la maladie n'était pas trop avancée, & quand ils avaient aſſez de force pour ſupporter les émétiques réitérés. Je nommais, pituiteuſe, cette fievre qui était le plus ſouvent ſans complication, & cauſée par la pituite ſeule.

Fievres compliquées.

On vit, néanmoins, pendant ce mois, des fièvres qui ne reconnaiſſaient pas la même cauſe, mais, qui, produites par des cauſes différentes, étaient compliquées; il y en eut, en effet, de. bilioſo-pituiteuſes, de bilioſo-inflammatoires, ou déterminées par une triple cauſe, à ſavoir, la ſaburre bilieuſe, reſte de l'été, la pituite & la phlogoſe du ſang. Celui qui ſavait apprécier, avec ſageſſe, l'influence des tems, des tempéramens, de l'âge, & des autres ſymptômes, qu'on ne peut décrire, mais que j'ai appris à connaître auprès des malades, découvrait aiſément ſi c'était la ſaburre bilieuſe, la pituite, ou l'inflammation du ſang qui dominait, & quels riſques courait le malade.

D'après cela, je n'employais pas le même traitement.

Cette intenſité différente des cauſes morbifiques, leur prédominance, leur union, néceſſitérent un traitement différent. Il fallut ſouvent em-

ployer les incififs, beaucoup plus longtems que durant les mois précédens. Il fallut faigner plus fouvent, ajouter plus tard les émétiques, ou même ne pas les employer du tout. Il arrivait fouvent que je n'avais pas befoin ni des émétiques, ni de la faignée, lorfqu'aucune matière n'était en turgefcence ; je guériffais beaucoup de ces malades par le feul ufage des incififs, les fels neutres, les plus doux, donnés à petites dofes dans l'eau, avec le vinaigre, le miel. Par ce moyen, j'entretenais le cours des humeurs, tous les couloirs libres, jufqu'à ce que, pendant ce tems, la fièvre fe calmât.

Il y eut, pendant ce mois, plufieurs métaftafes, des rhumatifmes, des fuppurations, des ichores, des éryfipèles, des abcès, des anthrax.

Vers la fin du mois de feptembre, & depuis le commencement d'octobre, jufqu'au 15 de ce mois, cette fièvre, d'automne, offrit cela de particulier, & différent des fièvres d'été, qu'elle fut accompagnée de métaftafes qui n'étaient point critiques, qui s'opéraient avec peine, & qui étaient plus fâcheufes que la fièvre elle-même. En effet, on vit, chez plufieurs malades qui avaient une fièvre légère, depuis un ou deux jours, fe former, tour-à-coup, dans la partie charnue du bras, des tumeurs très-douloureufes fans changement de couleur à la peau, elles s'oppofaient au mouvement de ces membres. Chez quelques-uns, les mufcles de la cuiffe fe durciffaient, auprès de l'aîne, comme un

morceau de bois & devenaient douloureux, les glandes de ces parties ſe tuméfiaient auſſi. Chez d'autres, cette tuméfaction ſe développait ſur les glandes des aiſſelles; chez ceux-ci, le bras & la main devenaient d'un rouge érysipellateux, qui était bientôt ſuivi de phlictaines & d'ulcères gangréneux, un pus ichoreux, corroſif, ſe faiſait des clapiers, entre les muſcles, & rongeait le tiſſu célulaire de toutes parts.

Les tumeurs des glandes inguinales & axilaires ne guérirent point la maladie, elles ne purent ſe terminer par réſolution, mais elles vinrent lentement en maturité, elles ſuppurerent lentement, & guérirent très-difficilement. Je guéris les ulcères des poignets, avec les anti-ſeptiques appliqués ſur les endroits gangrenés, & en adminiſtrant ces remèdes intérieurement. C'eſt pour cela que je donnais, toutes les deux heures, un gros de racine d'arnica en poudre, ſeule ou aſſociée au camphre; je dois dire qu'avec cette racine ſeule, j'ai changé la nature de ſuppurations ichoreuſes, les plus abondantes, accompagnées de fièvres étiques, que j'en ai diminué la quantité, & que j'en ai entièrement tari la ſource.

Après le 15 du mois, & vers ſa fin, ces fièvres compoſées ſe portèrent ſur les deux côtés de la poitrine. C'était une pleuréſie inflammatorio-faburrale; la douleur occupait une grande

pleuréſie inflammatorio-faburrale.

ſurface, & s'étendait de la clavicule juſqu'à la crête de l'os des îles. Beaucoup de ces malades crachaient des matières ſanguinolentes, ils reſſentaient une grande chaleur, ils avaient le pouls plein, développé, ou frappant le doigt comme une corde que l'on aurait miſe en vibration. Leur bouche était pâteuſe, amère, ils reſſentaient de la cardialgie. Ils éprouvèrent du ſoulagement des ſaignées qu'ils ſe firent faire avant d'être confiés à mes ſoins, ou du moins ils ne s'en trouvèrent pas mal. Je leurs fis prendre des boiſſons abondantes, rafraîchiſſantes, légèrement ſalées, dont ils continuèrent longtems l'uſage, & je ſollicitai enfin, par le haut & par le bas, des évacuations qui les ſoulagèrent auſſitôt. Il fallut quelquefois employer la ſaignée avant l'émétique, ou après cette évacuation, ou appliquer ces deux moyens alternativement; la croûte qui recouvrait le ſang, qu'on avait tiré, était le plus ſouvent épaiſſe, jaunâtre, verdâtre, ou elle ſurnageait une ſérosité d'un jaune verd. Lorſque la maladie était ſur ſon déclin, il était très-avantageux que le ventre fut libre.

Après que la maladie fut détruite, les malades reſſentaient, en touſſant, une douleur de côté ſouvent opiniâtre, mais légère, que l'application d'un véſicatoire diſſipa en même tems, que l'adminiſtration de l'opium appaiſait la

toux, reſte de cette maladie, & qui était plus fatigante pendant la nuit.

Coliques ſaburrales, quelquefois inflammatoires.

On vit auſſi, pendant ce mois, des coliques ſaburrales, elles ne furent pas nombreuſes, mais elles étaient dangereuſes, difficiles à guérir, & légérement inflammatoires. Les ſaignées répétées & les anodins, les calmèrent d'abord; elles furent entièrement guéries à l'aide d'un évacuant.

Fièvre rhumatiſmale.

Un rhumatiſme qui occupait, alternativement, tous les membres, & qui était plus douloureux, pendant la nuit, cauſait la fièvre à pluſieurs malades; chez la plupart d'entr'eux, les articulations, les muſcles extérieurs des cuiſſes, ou les lombes étaient extraordinairement douloureux. Les remèdes ſalins, peu actifs, qui entretenaient la liberté du ventre, & ſollicitaient l'évacuation plus abondante des urines, furent on ne peut plus utiles; mais, lorſque la douleur continua après que la fièvre fut appaiſée, elle céda à l'action de véſicatoires, dont l'application fut réitérée ſur différentes parties.

Quel fut l'état des nouvelles accouchées pendant ce mois.

Les nouvelles accouchées n'eurent point, pendant cette ſaiſon, la fièvre qui fatigua toutes celles qui accouchèrent à l'hôpital pendant l'été, mais dont aucune ne fut très-malade.

Fièvres quartes.

Les fièvres quartes ſe montrèrent au commencement de l'automne, mais ceux qui s'ennuyè-

rent de cette maladie, ne réclamèrent mes ſoins qu'après le 15 octobre, & vers la fin de ce mois. En obſervant bien, je découvris que tous ceux que je traitai de cette fièvre, pendant l'automne, avaient eu déjà de petites fièvres depuis quelques mois, juſqu'à l'époque à laquelle cette diatheſe fébrile s'était convertie en fièvre quarte, & perſonne, autant que je le ſache, jouiſſant d'une parfaite ſanté, ne fut tout-à-coup atteint, ſurpris par cette fièvre.

Et leur traitement

Je m'efforçais de r'ouvrir les couloirs obſtrués à l'aide des ſels, & ſur-tout avec le ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), par les émétiques. Je ſollicitais, enſuite, l'action de l'eſtomac affaibli par les amers, auxquels j'aſſociais les fleurs de ſel ammoniac martiales (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*); alors la maladie céda, ou d'elle-même, ou à l'aide du quinquina (*cinchona officinalis*).

CHAPITRE XV.

NOVEMBRE.

Les quatre premiers jours de ce mois furent réchauffés par la préſence continuelle d'un ſoleil

éclatant. Des brouillards épais & très-humides, dérobèrent enſuite, le plus ſouvent, la vue de cet aſtre, la chaleur continuait. Le 3, on vit une aurore boréale.

Le 8, le froid fut humide, le ciel couvert de nuages, le tems fut très-variable juſqu'au 17. Des pluies légères, la préſence du ſoleil, des nuages ſe ſuccédèrent tour-à tour. Souvent un vent violent ſoufflait, mais le froid était léger. Il fut plus aigu le 17; enſuite l'intempérie fut très-grande, & les vents orageux, la grêle, l'abſence du ſoleil, rendirent encore plus affreuſe cette ſaiſon roide & pluvieuſe juſqu'au 25. L'hyver commença ce jour-là; on vit tomber un peu de neige légère qui fondit auſſitôt; il gela enſuite, le ciel fut ſérein. Un froid ſec ſe fit reſſentir pendant le reſte de ce mois, le froid fut moins intenſe que la ſaiſon ne l'éxige le 1.er novembre, jour où il fit le plus grand chaud; la chaleur fut + 0, 13 degrés.

Le 28, jour où elle fut le moins ſenſible, elle était — 0, 1 $\frac{1}{2}$ degré; la chaleur moyenne + 0, 4 $\frac{3}{4}$ degrés.

Le 5, jour de la plus grande élévation du mercure dans le baromètre, il s'éleva à 28 pouces 3 lignes. Il ne monta qu'à 27 pouces 5 lignes le 9 & le 10, jours où il s'éleva le moins.

Ce mois fut le plus fain.

Ce mois fournit moins de malades que toutes les autres faiſons de l'année, la fievre d'été avait, pour ainſi dire, ceſſé ſes ravages partout. J'obſervai que ces maladies étaient en plus petit nombre, qu'elles étaient beaucoup moins fâcheuſes, qu'elles ne préſentaient preſqu'aucun dangér, & que leur malignité était quaſi détruite. Les fievres des mois précédens, ou parurent être diſſipées, ou ſeulement dégénérées en une diathèſe fébrile; les malades eurent des catharres, des cardialgies, des céphalalgies, & des rhumes légers, qui durèrent peu de jours, & qu'ils ſupportèrent aiſément & ſans garder le lit. Voilà ce que j'ai obſervé, pendant ce tems, ſur le nombre de ces fievres & leur caractère benin.

Je reconnus la même matière morbifique que pendant le mois précédent, c'eſt-à-dire la pituite, mais elle était rarement mêlée avec la ſaburre bilieuſe; elle était peu abondante, & elle cauſa les fauſſes péripneumonies, les pleuréſies, les toux ſtomacales, les coliques, les douleurs des articulations, ſelon qu'elle agit diverſement ſur les différens individus. Ces fièvres pituiteuſes devenaient plus graves, ou rémittentes, par différentes cauſes; elles exigeaient le même traitement que celles des mois précédens, l'adminiſtration d'un ou pluſieurs émétо-

cédés des délayans, ou les détruisit ou les diminua beaucoup, ou, au moins, les changea en intermittentes.

Fausses péripneumonies.

On vit, pendant ce mois, de fausses péripneumonies, ou péripneumonies pituiteuses, & des pleurésies qui avaient le même caractère; il y en eut peu, car toutes les fièvres, en général, furent peu nombreuses dans cette saison. Cette fièvre était de la classe des rémittentes, mais elle n'était pas très-forte, les accès étaient vagues & peu sensibles. Les malades respiraient avec la plus grande peine, le soir, surtout, & pendant la nuit. Ils étaient forcés de se tenir sur leur séant; le bruit qu'ils faisaient alors, donnait l'idée d'un liquide en ébullition dans leur poitrine, tandis que les voies de l'air en eussent été fermées, il était accompagné d'un sifflement bruyant. Ils avaient le mal de tête, des vomituritions, & faisaient des efforts pénibles & inutiles pour vomir, ou ils rejettaient une petite quantité de pituite. Le vomissement de ce qu'ils avaient pris était plus fréquent après le manger ou le soir. Ils ressentaient de la chaleur dans toute la poitrine, ou une douleur pongitive, ou une cardialgie, & une douleur, dans tout l'épigastre, qui était beaucoup plus forte lorsqu'ils toussaient. D'abord, ils crachaient fort peu, ils expectoraient ensuite beaucoup de matières vis-

queuſes ſemblables à de la gelée, & qui étaient quelquefois perſemés de points verds. Ils n'avaient point d'appétit, preſque point de ſoif; leur toux était fréquente, ſonore; le bruit qu'elle formait, ſemblait ſortir d'une caverne. Les urines étaient d'un jaune foncé, le pouls plein, & guère plus vîte que dans l'état naturel. Cette maladie attaqua quelques tailleurs & des femmes, ſurtout parmi les pauvres, ou celles qui avaient beaucoup d'embonpoint.

Leur traitement.

Je n'eus pas beſoin d'employer la ſaignée, cependant la maladie que Sydenham nommait fauſſe péripneumonie, exigeait abſolument ce traitement, parce que, peut-être, elle était plus inflammatoire que dans ce climat, & pendant ce mois, qui était moins froid qu'il n'a coutume de l'être les autres années. Il ſuffiſait de purger ou, ce qui parut plus avantageux, de faire vomir en même tems qu'on évacuait par le bas, & de répéter ſouvent ce moyen; mais il fallait faire précéder ces remèdes de l'uſage des ſels, les donner dans l'intervalle des autres remèdes, & après ceux-ci. Les malades rejettèrent de la pituite pure, quelquefois un peu bilieuſe, ſouvent en petite quantité, mais dont l'évacuation produiſait beaucoup de ſoulagement.

J'eus une malade dont je raconterai l'hiſtoire ci après. Elle vomit, pendant la même maladie,

plus de pituite qu'on ne pourrait croire qu'il put en être contenu dans l'eſtomac & le duodenum; elle paraiſſait plutôt avoir été exprimée de tous les vaiſſeaux du corps, portée vers le ventre, & de-là, chaſſée par le haut & par bas, comme par les deux iſſues principales des matières ſaburrales crues.

En général, je ne ſaignai preſque perſonne, & , lorſqu'il fut néceſſaire de faire tirer du ſang, je ne fis qu'une ſaignée & peu copieuſe. Coliques qui régnèrent pendant ce mois.

Je traitai les coliques de la même manière, puiſqu'en effet elles étaient produites par la même pituite, quoique, dans ce cas, cette humeur affectât d'une autre manière. Le plus ſouvent, ces malades reſpiraient avec la plus grande peine, ils touſſaient, & leur état ne différait pas beaucoup de celui des malades qui avaient des fauſſes pleuréſies, ſinon qu'ils n'expectoraient rien qui put fixer l'attention, & qu'ils ſouffraient beaucoup du ventre. Leur fièvre était peu ſenſible; lorſqu'on leur demandait s'ils ſentaient de l'oppreſſion, ou de la douleur de la poitrine qui les empêchât de reſpirer, ou qui rendit leur toux plus fatigante, ils diſaient que non, & ils aſſuraient qu'ils ne ſouffraient que du ventre, & que l'épigaſtre leur paraiſſait chargé d'un tel poids, qu'ils ne pouvaient, ſans beaucoup ſouffrir de l'abdomen, élever la poitrine pour reſpirer

& tousser. J'ai vu plusieurs orthopnées qui dépendaient de l'affection seule du ventre. Je n'ai point rencontré, pendant ce mois, cette diarrhée, que j'avais souvent observée pendant les mois précédens chez les fièvreux, qui traînait en longueur, épuisait les forces des malades & les ressources de l'art, surtout lorsque la maladie était abandonnée à elle-même, négligée ou mal traitée. Tous les malades avaient le ventre serré.

Je vis très-peu des métastases non critiques, sur les membres & sur les glandes, qu'on avait souvent observées à la fin de l'été, & au commencement de l'automne, & qui se terminaient par suppuration, & versaient de la sanie.

Traitement des ictériques.

Je guéris, promptement, quelques ictéricies, suite d'une légère fièvre saburrale, avec l'extrait de mars & le sel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), ou les fleurs martiales préparées avec ce sel [*muriate d'ammoniaque ferrugineux*), & la décoction d'absinthe (*artemisia absinthium*), & de chardon beni (*centaurea benedicta*). Je faisais précéder leur usage de celui des boissons salines, & d'un émétique.

Toux stomacale.

La toux accompagnait la plupart des fièvres de cette saison, ou survenait à ceux qui les avaient eues; elle était plus fatigante le soir & pendant la nuit, d'abord sèche, elle déterminait, ensuite

enſuite l'expectoration d'une petite quantité de matière viſqueuſe, gluante, qui reſſemblait à du frai de grenouilles. Le plus ſouvent la poitrine n'était pas douloureuſe, à moins que la maladie principale ne fut une fauſſe pleuréſie, ou une fauſſe péripneumonie, ou que les poumons n'euſſent été trop fatigués par les ſecouſſes de la toux; mais le cardia, l'épigaſtre, la région ombilicale, la partie des hypocondres qui n'eſt pas recouverte par les fauſſes côtes [côtes aſternales], étaient douloureuſes pendant la toux, & un peu avant cette convulſion, comme ſi elles euſſent été ſerrées avec une corde, ou piquées avec une pointe fort aiguë.

Quelques malades n'éprouvaient pas d'autres accidens que cette toux, & ne ſe plaignaient pas d'autre mal.

Il eſt prouvé par les ſignes ordinaires qui indiquent la préſence de la ſaburre dans les premières voies, & par le ſon particulier que rendaient les malades, en touſſant, & qui ſemblait ſortir d'une caverne profonde, que la cauſe de cette toux était dans l'abdomen, ſoit qu'elle fut un ſymptôme d'une autre maladie, ou qu'elle fut la maladie principale. Demandant à un agriculteur, attaqué de cette toux, s'il reſſentait quelque douleur de poitrine, il répondit que non, & il ajouta *qu'il ne touſſait pas de la*

Sa ſource.

poitrine, mais de l'eſtomac, & qu'il n'avait de mal qu'à cette partie.

Et ſon traitement

Je guéris l'eſtomac de ceux qui avaient cette maladie en diviſant la ſaburre, & la chaſſant enſuite par le haut & par le bas. Ce traitement ſeul ſuffit chez la plupart des malades, & il fut prompt. La toux continua cependant chez quelques autres, quoiqu'elle fut moins forte; mais les ſtomachiques & les fortifians la calmaient bientôt. J'ai obſervé que ces toux ſtomacales, ou abdominales, étaient très-fréquentes tous les ans, qu'on les rapportait ſouvent à l'état de la poitrine, qu'elles devenaient plus graves par l'uſage des émoliens, des boiſſons tièdes, des huileux, qui ſont ordinairement ſi utiles dans la diathèſe inflammatoire du poumon; que ces remèdes fatiguaient davantage l'eſtomac, & que les poumons, eux-mêmes, agités par des ſecouſſes continuelles, s'affaibliſſaient, qu'ils épronvaient des altérations particulières & différentes, telles que la congeſtion des humeurs, le déchirement des vaiſſeaux affaiblis, l'expectoration des matières pituiteuſes, ſanguinolentes, purulentes, qui conduiſent à la phtiſie.

Cette toux, très-fréquente, dégénère auſſi en phtiſie.

Examen des viſcères des phtiſiques.

J'ai fait ouvrir des cadavres de malades, morts de cette ſorte de phtiſie, qui n'avaient eu, dans le principe, qu'une toux ſtomacale

ſimple, mais qu'on n'avait pas connue, qu'on avait négligée, & qui, traitée par les ſaignées, &c., avait déterminé le délabrement des poumons, &, enfin, de tout le corps. J'ai trouvé les poumons remplis de petites tumeurs dures, en partie ulcérés, flétris ou conſumés. Je guériſſais bientôt, & ſans peine, les toux nouvelles qui n'avaient pas pluſieurs ſemaines de durée; mais, lorſque cette toux exiſtait depuis pluſieurs mois, je conſidérais deux choſes, & je portais mon attention ſur deux époques de la maladie. J'examinais, premièrement, ſi la toux, dont la cauſe était dans l'eſtomac, était encore ſympathique, les poumons étant encore ſains, ou ſi légèrement léſés, qu'en remédiant au vice de l'eſtomac, ils euſſent guéri d'eux-même. Secondement, ſi les poumons, qui avaient été longtems & violemment agités par la toux, étaient déjà tellement affectés, que, la toux ſympatique étant détruite, & malgré qu'on eut remédié au vice de l'eſtomac, les organes de la reſpiration recelaſſent en eux-même pluſieurs cauſes d'une toux idiopatique, des tubercules, des varices, des foyers pleins de pus, de ſanie, des ulcères.

Quels ſont les ouvriers qui ſont le plus ſujets à cette phtiſie.

J'ai vu plus de phtiſies produites par cette cauſe que par tout autre; les tailleurs, les cordonniers, y ſont plus ſujets que les autres artiſans. Cette maladie attaque principalement ces

derniers, qui ſont très-rarement ſuſceptibles de guériſon, ou d'obtenir un ſoulagement de longue durée. J'ai obſervé que l'automne eſt contraire aux phtiſiques, mais ſur-tout à ceux qui le deviennent par la raiſon que j'ai expoſée. Dans cette circonſtance, je faiſais un grand cas de l'uſage du lichen (*lichen iſlandicus*), & de celui du polygala [*polygala amara*], lorſque la ſeconde époque de la maladie n'était pas encore venue, ou lorſqu'elle ne faiſait que de commencer; il fallait cependant avoir la précaution d'évacuer l'eſtomac, s'il renfermait encore quelques levains de mauvaiſe qualité. Indépendamment des péripneumonies & des pleuréſies fauſſes, des coliques, il ſurvint une autre maladie plus fréquente qu'on ne le penſe ordinairement, & qui a quelque choſe de particulier, c'était une ophtalmie, qui avait ſa ſource dans l'eſtomac ſurchargé de ſaburre bilieuſe ou pituiteuſe. Elle fatigue ſouvent les malades pendant pluſieurs ſemaines & pluſieurs mois. Les yeux rougiſſent beaucoup, ils ſont larmoyans, & le malade éprouve les mêmes douleurs que lui cauſeraient de petits ſables ou de la pouſſière qui y auraient été jetés. Ils ne peuvent ſupporter la lumière pendant le jour; le ſoir, & pendant la nuit, la douleur eſt continuelle & plus intenſe, mais, ou ils ne ſouffrent pas pendant le jour, ou il ſouffrent

Ophtalmie fréquente & particulière, que l'auteur nomme gaſtrique.

légèrement, & la douleur revient par intervalle. La rougeur eſt continuelle; la tempe voiſine de l'œil malade eſt auſſi douloureuſe, la douleur occupe quelquefois une plus grande ſurface du même côté; la cornée tranſparente s'opacie, & l'on voit enſuite s'élever, ſur ſa ſurface, des véſicules blanches.

Les malades ne ſe plaignent pas, le plus ſouvent, d'autres choſes; mais, d'après un mur examen, il eſt évident que l'eſtomac eſt plus faible, l'appétit moins grand; que la bouche eſt amère, ou qu'elle eſt remplie de mucoſités extraordinaires; que l'eſtomac eſt chargé, que les malades reſſentent des accès de fièvre peu ſenſibles, remarquables cependant par des horripilations, des ſueurs peu abondantes, & une chaleur légère & ſubite; que c'eſt le ſoir, & ſurtout la nuit, qu'ils arrivent. Ils ſont agités pendant la nuit, répandent une ſueur fétide, ils ne dorment pas. La longueur d'une ophtalmie la fit regarder comme vénérienne, puiſqu'indépendamment de l'augmentation de la douleur, pendant la nuit, on obſervait beaucoup d'autres ſymptômes qui favoriſaient ce ſoupçon. J'ai vu une malade, qui avait cette ophtalmie, être très-ennuyée, ainſi que moi, de ce que j'avais employé pluſieurs traitemens, juſqu'à ce que j'euſſe reconnu que cette maladie dépendait de l'eſtomac.

Et qui, quelquefois, en impoſe, de ſorte qu'on la regarde comme vénérienne.

Parmi de nombreux exemples, j'en choisirai un petit nombre, qui feront connaître les maladies principales qui régnèrent pendant ce mois.

PREMIER MALADE.

Fièvre de ce mois.

Une veuve, âgée de trente-huit ans, qui avait perdu son mari depuis six mois, & qui nourrissait, avec beaucoup de peine, trois jeunes enfans souvent malades, s'étant trop abandonnée, le 1.er novembre, au chagrin & aux pleurs, par le souvenir de la mort de son mari, eut des frissons & de la chaleur pendant plusieurs heures. Le lendemain, elle prit une once & demie de sulfate de magnésie, quoiqu'elle eut été bien purgée, elle n'éprouva point de soulagement, la fièvre la fixa au lit.

On l'apporta à l'hôpital le 7 novembre, elle était très-faible, elle avait une fièvre légère & peu sensible, elle était sourde au point qu'elle n'entendait rien, à moins qu'on ne criât très-fort à ses oreilles. Elle était dans la stupeur, ses perceptions étaient troublées, sa mémoire peu sure. J'appris, par un des voisins de cette malade, ce qui s'était passé avant qu'elle fut à l'hôpital. Elle avait la langue lisse, sèche; je lui administrai une potion saline avec un sel neu-

tre, & je lui donnai, pour boiſſon, de l'eau avec de l'oximel. Le 8, la langue était fendue, très-rouge & sèche. Le 9, je lui adminiſtrai un éméto-cathartique, qui lui fit vomir une petite quantité de ſaburre pituiteuſe amère, elle fut à la ſelle; auſſitôt après le vomiſſement, elle recouvra la faculté d'entendre, l'eſprit fut plus aſſuré, & la langue s'humecta. Le 10, je lui donnai une potion ſaline, avec la poudre de racine d'arnica à petite doſe, & je lui fis boire beaucoup d'eau ſucrée, acidulée avec une petite quantité d'eſprit de vitriol.

Je preſcrivis les mêmes remèdes le 11, l'ouie devint encore dure, la langue était sèche, la malade était de mauvaiſe humeur. Le 12, je lui fis prendre un nouvel émétique, elle vomit des matières glaireuſes, fut à la ſelle, l'ouie ſe rétablit de nouveau, elle devint gaie, & la langue reprit ſon humidité naturelle. Le 13, elle conſervait la faculté d'entendre, la force de ſon eſprit, la fièvre était peu ſenſible, &, ſi l'on en eut jugé par le pouls & la chaleur du corps, elle était très-bénigne. Cette malade avait des tintemens d'oreille, la tête péſante, elle touſſait pendant la nuit. Après l'exibition du dernier émétique, je lui donnai la même potion qu'avant. Elle n'avait point du tout de fièvre le 14 novembre; je commençai à prémunir ſon

eſtomac par l'uſage des amèrs, la tête fut ſoulagée, la toux ſe calma. Elle touſſait à peine le 19, elle ſe leva & ſe promena. Après les premiers jours de décembre, elle retourna chez elle, bien guérie.

Effet du chagrin.

J'ai ſouvent obſervé, dans cette circonſtance, & dans d'autres, l'influence du chagrin ſur les hommes, & la faculté qu'il a de produire des fièvres de mauvais caractère.

Utilité des émétiques.

Un purgatif ne ſoulagea pas cette femme, il la rendit au contraire plus malade. J'ai ſouvent vu la fièvre devenir plus forte, même par l'uſage de purgatifs doux, & guérir, preſque tout-à-coup, par un éméto-cathartique. On ne voyait aucun ſigne de turgeſcence de la matière, excepté les vomiturítions, la cardialgie, les rapports nauſeabonds, le mauvais goût, & la ſaburre de la bouche. Cependant, le vomitif procura un grand ſoulagement, il humecta la langue, rendit la faculté d'entendre, celle des perceptions, & la mémoire, de ſorte que cette femme raconta exactement l'hiſtoire de ſa maladie, auſſitôt après que l'émétique eut produit ſon effet. Certes, celui qui connaîtra bien l'efficacité des émétiques, dans la plupart des maladies aigues ou chroniques, admirera ſouvent leurs effets merveilleux, qui, à mon grand regret, ſont inconnus du plus grand nombre des praticiens.

Une veuve, âgée de 50 ans, blanchiſſeuſe de ſon métier, ſe plaignait, depuis près de ſix mois, de chaleur qui lui ſurvenait tout-à-coup. Elle ſe portait bien d'ailleurs. Le 10 novembre, elle eut des alternatives de chaud & de froid, elle avait des tournemens de tête, elle paſſa la nuit dans l'agitation ſans dormir, elle avait ſoif & n'avait point d'appétit. Le 11 novembre, elle eut des alternatives répétées de chaud & de froid très-intenſes, elle ſe mit au lit, les autres ſymptômes furent les mêmes que la veille. Tout fut pire le 12. Le 13, la bouche était amère, la fièvre forte; la malade reſſentait une douleur pongitive au côté droit de la poitrine, & à la partie inférieure du ſternum, qui ſemblait percer la poitrine de part en part, & s'étendre juſqu'entre les deux épaules. Elle avait, de tems en tems, de légères convulſions dans les membres, & reſſentait, par intervalle, des douleurs dans les extrémités inférieures. Elle ſe plaignait, ne dormait pas du tout, pleurait, était dégoûtée, & avait ſoif. La région épigaſtrique était très-douloureuſe lorſqu'on la touchait, elle touſſait beaucoup. Ses crachats étaient viſqueux, peu abondans, muqueux, & quelquefois colorés en verd, en jaune, ou ſanguinolens. La langue était d'un blanc jaunâtre, on n'avait, juſqu'alors, fait aucun remède à cette malade. Elle fut confiée à

Hiſtoire de la péripneumonie qui règna pendant ce mois.

mes ſoins le 14, elle était comme la veille, je lui ordonnai, pour boiſſon, de l'eau avec l'oximel, & un peu de ſel neutre. Tous les ſymptômes étaient les mêmes le 15, je lui adminiſtrai un éméto-cathartique dans l'après-dînée. Elle vomit des matières bilioſo-pituiteuſes, fut à la ſelle, & dormit tranquillement. Le 16, le pouls & la chaleur étaient naturels, la poitrine n'était plus du tout douloureuſe, le mal de tête était le même; le ſoir, le froid, la chaleur, la toux, & les crachats épais & muqueux, ſe montrèrent de nouveau; la douleur de poitrine reparut pendant la nuit. La malade prit un émétique, le 17, elle vomit des matières pituiteuſes, tous les ſymptômes diminuèrent, excepté la douleur de côté qui continua d'être la même. Le ſoir, je fis appliquer un véſicatoire ſur la partie douloureuſe. Le 18, la fièvre était légère, la douleur de côté était diſſipée, la malade ne touſſait plus. Le 19, la malade n'avait plus de fièvre, elle touſſait pendant la nuit, ſes crachats étaient blanchâtres, viſqueux. Je lui fis prendre, toutes les quatre heures, une ſixième partie de la potion ſuivante: ℞ eau de ſureau, cinq onces; oximel ſcillitique, deux onces; tartre ſtibié (*tartrite de potaſſe antimonié*), deux grains. Le 20 & le 21 novembre, elle fut ſouvent à la ſelle, touſſa peu. Le 22, elle ne touſ-

fait plus, elle prit la décoction de lichen d'islande (*lichen islandicus*). Le 23, elle laissa le lit. Après avoir fait usage de décoction de lichen, & ensuite des stomachiques amers, elle fut parfaitement rétablie, & retourna chez elle les premiers jours de décembre.

TROISIÈME MALADE.

Un jeune garçon chapelier, âgé de 24 ans, vint à l'hôpital le 12 novembre. Voici quels étaient les signes commémoratifs de sa maladie. Il y avait trois semaines qu'il avait eu une diarrhée accompagnée de tranchées légères, il n'éprouvait point d'ailleurs de chaleur extraordinaire, il était sans appétit. Cette évacuation fut arrêtée par l'usage de la noix muscade (*myristica moschata*). Le troisième jour était à peine écoulé, après qu'il eut employé ce moyen, que la tête devint douloureuse, pesante, & qu'elle se couvrit d'*ulcérations*. La chaleur devint plus forte & l'appétit fut moins bon. On dessécha ces ulcérations avec une certaine poudre; les autres symptômes ne diminuaient pas. Il y avait plus de huit jours que, travaillant à son métier auprès de l'eau bouillante, il fut tout-à-coup pris

Ophtalmie gallique.

d'une douleur vive & extraordinaire dans l'œil droit, peu-à-peu elle s'étendit à tout ce côté de la tête, qui devint très-douloureux; elle ſe calmait quelquefois un peu, augmentait pendant la nuit, & empêchait abſolument le malade de dormir. La chaleur devint plus forte, ſurtout vers le ſinciput, il avait la bouche amère, n'avait point de friſſons, ſa ſoif était ardente. La conjonctive était engorgée comme s'il y avait eu du ſang épanché dans ſes vaiſſeaux. Le pouls était naturel, la langue ſale, diſpoſée à devenir ſèche; ce malade ne ſouffrait ni de l'eſtomac, ni du ventre, ſon teint était d'un rouge jaune, il ne pouvait ſupporter la lumière, ſes larmes coulaient abondamment; la cornée tranſparente commençait à s'opacier, il prit ſimplement de l'eau avec l'oximel & du ſel polychreſte (*tartrite de ſoude*); on n'appliqua jamais aucun topique ſur l'œil.

Le 14 novembre, il prit un éméto-cathartique, il rejeta, par le vomiſſement, beaucoup de pituite & un peu de ſaburre bilieuſe, il fut à la ſelle, ce qui le ſoulagea évidemment beaucoup & auſſitôt. Il ne reſſentait plus de cuiſſons, la rougeur était beaucoup moindre, il pouvait ſupporter la lumière, il n'avait plus de chaleur, il dormit pendant toute la nuit. Le 15, il but de l'oxicrat & de l'hydromel. Il ne reſtait aucune

rougeur, la cornée était encore recouverte d'un léger nuage, il était bien d'ailleurs. Depuis ce jour, je commençai à donner du ton à l'eſtomac, le malade était bien, l'œil était très-ſain quelques jours après.

QUATRIÈME MALADE.

Ophtalmie chronique, dont la fourree était dans l'eſtomac.

Un an s'était écoulé, depuis qu'une fille, âgée de 23 ans, avait de la rougeur & reſſentait de la douleur à l'œil droit, dont la ſclérotique était opaque. Ses évacuations périodiques étaient irrégulières, elle ſe portait bien d'ailleurs. Comme la douleur augmentait, vers le ſoir, quoique la rougeur ne fut pas très-vive, la cornée étant preſqu'entièrement opaciée, je lui ordonnai, pendant longtems, ainſi que pluſieurs de mes confrères, beaucoup de remèdes différens. Tous ayant été employés inutilement, je ſoupçonnai que le virus vénérien pouvait cauſer ce mal, & j'eus recours aux préparations mercurielles. La malade ne fut pas mieux, & elle guérit plutôt par un bienfait de la nature, qui dompta en même-tems la maladie & notre traitement erroné, que par les ſecours de l'art.

Le 26 novembre, elle revint encore à l'hô-

pital, à cauſe d'une ophtalmie ſemblable de l'autre œil, elle y fut plutôt forcée par la néceſſité & par l'ordre d'un maître, qu'elle avait ſervi, que dans la confiance de recouvrer la ſanté par nos ſoins. Elle avait préſent à la mémoire, la longueur du traitement qu'elle avait ſouffert, entre nos mains, & qui était pire que la maladie elle-même. Elle nous dit qu'il y avait plus d'un mois qu'elle avait été atteinte, tout-à-coup, le ſoir, d'une douleur de tête, d'abord obtuſe, dont le ſiège était au-deſſus de l'orbite de l'œil gauche, qu'elle était enſuite devenue aigue, & qu'elle occupait toute la tête; auſſitôt l'œil devint rouge & cuiſant, une grande quantité de larmes âcres & brûlantes s'en écoulaient. Peu de jours après, la cornée commença à s'obſcurcir, & on vit s'élever, dans ſon centre, une phlictaine qui, s'etant ouverte d'elle-même, y laiſſa un enfoncement. Depuis ce tems, la douleur de l'œil & de la tempe, du même côté, revenait tous les jours, vers le ſoir; elle s'accroiſſait pendant toute la nuit, devenait on ne peut plus aigüe juſqu'à la pointe du jour, alors elle ſe calmait un peu; elle ſe changeait, vers les neuf heures du matin, en une douleur obtuſe; cette malade avait alors la tête peſante, ſans être douloureuſe, juſqu'à l'heure à laquelle le mal ſe reproduiſait le ſoir.

Quoique l'œil & la partie voiſine de la tête ne fuſſent pas douloureux, pendant le jour, jamais, cependant, la rougeur & l'écoulement abondans de larmes très-âcres ne ceſsèrent. Cette douleur ſe reproduiſait tous les jours, à la même heure, depuis près de trois ſemaines, ſans que la malade gardât le lit, ſans qu'elle ſe plaignit d'ailleurs d'aucune indiſpoſition, quoiqu'elle eut conſervé ſon appétit; tout-à-coup elle fut dégoûtée, elle trouva une ſaveur amère aux alimens qu'elle prenait, la ſoif ſurvint. L'exacerbation de cette ophtalmie, qui ſurvenait la nuit, n'était précédée d'aucun friſſon, elle n'était point ſuivie de ſueurs, mais elle était ordinairement accompagnée d'une chaleur plus forte que dans l'état naturel. Cette malade reſta auſſi, pendant un mois, chez elle, où elle employa différens remèdes, des colyres de toute ſorte, où on lui fit trois ſaignées, & où elle prit des purgatifs, de manière que, pendant un mois, elle fut nuit & jour très-ſouvent à la ſelle.

Telle était l'opacité de la cornée, lorſque cette malade fut confiée à mes ſoins, qu'elle ne pouvait reconnaître les objets qu'on lui préſentait, quoiqu'ils offriſſent une très-grande ſurface, & qu'ils fuſſent expoſés aux rayons du ſoleil. Elle but, pendant deux jours, une grande quantité d'oxicrat & d'eau miellée, & elle prit aſſez de

ſulfate de potaſſe pour que le ventre fut libre, ſans être trop lâche. Le troiſième jour, on lui adminiſtra un remède énergique, à ſavoir, quarante-huit grains d'ipécacuanha (*pſychotria emetica*), aiguiſés avec un grain de tartrite de potaſſe antimonié; elle vomit des matières pituiteuſes & bilieuſes, ce qui la ſoulagea beaucoup; l'œil n'était preſque plus rouge, après l'effet de ce remède, la douleur ne ſe fit preſque plus reſſentir, elle paſſa des nuits tranquilles & dormit. Le troiſième jour était à peine écoulé, que l'œil ceſſa entièrement d'être rouge, & que l'opacité commença à diminuer. Les forces de cette malade, qui avaient été abattues par les veilles, les ſaignées, & les évacutions alvines qu'on avait entretenues, hors de l'hôpital, furent bientôt reparées par l'uſage du remède ſuivant: ℞ fleurs de ſel ammoniac martiales (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*), quinquina en poudre, électuaire diateſſaron [1] de chacun un ſcrupule, pour un bol, préparés en ſix égaux, dont la malade en prendra un toutes les quatre heures.

---

(1) Meſué eſt l'inventeur de cette compoſition, qu'on prépare avec la gentiane, l'ariſtoloche ronde, les baies de laurier, la myrrhe & le miel. Le mot diateſſaron indique qu'elle eſt compoſée de quatre médicamens. Le miel sert d'excipient.

La

La cornée devint, de jour en jour plus transparente, de sorte que, le 10 décembre, cette malade distinguait les plus petits objets. Jusqu'alors je n'appliquai aucun colyre sur l'œil malade. Voici un exemple qui prouve que des évacuations abondantes & continuelles, sont si peu comparables à un seul vomitif, que la cause de la maladie, qui parut augmenter & devenir plus intense, par l'usage des purgatifs, fut détruite par un seul éméto-cathartique. Cette jeune fille ayant pris inconsidérément, après le 15 décembre, un peu plus d'alimens, très-nourrissans, qu'elle n'eut dû le faire, & son ventre ayant été paresseux pendant quelques jours, la douleur se fit de nouveau ressentir auprès de la tempe, & la vue commença à s'affaiblir. Aussitôt je lâchai le ventre de cette malade, & je lui prescrivis, pendant quelque tems, une diette légère. Cependant, j'eus de nouveau recours aux fortifians, mais employés de sorte que la malade fut deux ou trois fois à la selle par jour. Alors, enfin, je lui fis souvent laver l'œil avec de l'eau froide, dans laquelle on avait fait la solution d'une petite quantité d'acetite de plomb (*sucre de saturne*); par ces moyens, la douleur cessa vers les derniers jours de décembre, & cette malade se servit de nouveau, mais avec un peu moins de facilité, de cet œil,

qui avait repris sa couleur naturelle, & sur lequel on distinguait une légère opacité, lorsqu'on l'examinait avec attention. J'ai observé beaucoup d'ophtalmies de cette sorte, & qui avaient leur source dans l'estomac, sur-tout dans la saison qui favorise les maladies saburrales. Au commencement de ce mois, je renvoyai, de l'hôpital, une femme dont je raconterai l'histoire que j'extrais de mon journal. Je ne parlerai pas des autres malades.

CINQUIÈME MALADE.

Ophtalmie semblable à la précédente.

Cette femme avait trente ans, elle était mère de cinq enfans, & avait alaité, jusqu'alors, la plus jeune d'entr'eux qui avait un an.

Elle entra à l'hôpital vers le milieu d'octobre, elle dit que, depuis quatre semaines, elle avait une ophtalmie très-fâcheuse; qu'un certain soir elle ressentit, tout-à-coup, dans les deux yeux, une douleur telle que si on les eut piqués, & & qu'ils avaient commencé à rougir; que la force de la douleur l'avait empêché de dormir pendant cette nuit; que le lendemain elle n'avait point souffert, mais que la rougeur avait continué, & qu'elle était accompagnée d'un écoule-

ment continuel & abondant de larmes très-acrimonieuſes; que, vers le ſoir, les douleurs des yeux avaient recommencé, & qu'elles l'avaient empêché de dormir; que les accès de cette douleur & ſa rémiſſion, revenaient tous les jours; qu'elle n'avait point d'appétit, s'ennuyait, avait ſoif, ſouffrait; qu'elle avait la bouche pâteuſe, fade, des ſyncopes fréquentes pendant la nuit, l'hypocondre gauche dur, tendu, douloureux, le ventre pareſſeux, & qu'elle avait eu la fièvre ſans garder le lit. Pendant les deux dernières ſemaines, elle eut des friſſons qui précédaient l'accès de cette maladie, elle eut chaud pendant la nuit, & ſuait au point du jour. Elle fut ſaignée deux fois pendant ce tems, une fois du bras, & une fois du pied, & elle prit un purgatif ſans s'être conſultée, elle en reſſentit un peu de ſoulagement, mais de courte durée. Enfin, elle ſe ſentit de l'oppreſſion à la poitrine, & une douleur, au côté gauche, qui s'étendait à l'épaule voiſine, & qui parcourait tout le bras, elle avait mal à la tête. Tel était l'état de cette malade lorſqu'on l'apporta à l'hôpital, je commençai par lui preſcrire une boiſſon abondante, miellée avec l'oxicrat, & (*l'arcanum duplicatum*) ſulfate de potaſſe. Je lui donnai, enſuite, un éméto-cathartique; elle rendit, par le haut & par le bas, une grande quantité de matières pitui-

teuſes, bilieuſes, elle obtint auſſitôt un ſoulagement durable, elle eut le ventre un peu lâche pendant quelques jours. Enfin, j'excitai l'action trop lente de l'eſtomac, par les amers ſtomachiques; je n'appliquai rien ſur les yeux.

Cette malade ſupporta mieux les deux ſaignées qu'on lui avait faites, que beaucoup d'autres, dans les maladies de cette ſorte, & qui reconnaiſſent la même cauſe; peut-être cela dépendait-il de ce que cette femme, qui était habituée aux travaux de la campagne, était très-forte, & de ce que la ſaiſon était déjà un peu froide.

Dans l'automne, ſurtout, lorſque cette ſaiſon eſt avancée, prête à finir, que l'hyver approche, les fièvres ſaburrales exigent ſouvent qu'on ſaigne, une ou deux fois, avant de faire vomir, pour que cette évacuation ſoit utile, & qu'elle ne ſoit pas dangereuſe. Ceux chez qui la ſaignée ne ſerait pas néceſſaire, la ſupportent cependant, en général, ſans danger. J'avais obſervé qu'il était plus prudent, lorſqu'on voulait ſaigner, dans les fièvres ſaburrales, de tirer peu de ſang, & de répéter plutôt cette opération, ſi elle avait ſoulagé le malade, car il peut arriver que la ſaignée, ayant paru très-néceſſaire au commencement de la maladie, on ait enſuite à ſe repentir d'avoir trop tiré de ſang.

Il eſt dangereux de croire qu'on peut ſuppléer par d'autres ſecours, à la perte du ſang, lorſque cette liqueur vitale a été répandue en trop grande quantité. Opinion fauſſe & dangereuſe.

SIXIÈME MALADE.

Un tonnelier, âgé de 20 ans, eut, il y a plus d'un an, la galle par contagion, bientôt après elle fut répercuttée avec un onguent dont il ſe frotta les environs des articulations. Comme cette maladie de la peau guériſſait [1], il com- Hiſtoire d'une pleuréſie.

(1) Il y a peu de maladies plus fréquentes, dans les armées de terre & de mer, que la galle; il y en a peu dont le traitement ſoit autant ſoumis à l'empiriſme, & dont les ſuites ſoient cependant auſſi fâcheuſes. Ceux qui ont exercé la médecine, dans les grands hôpitaux, ont obſervé que, parmi les malades confiés à leurs ſoins, on en rencontrait toujours un grand nombre qui avaient été traités de ſix peu de la galle, & que leurs maladies étaient ſouvent plus dangereuſes. Cependant, beaucoup de perſonnes regardent la galle comme une maladie légère, & ne penſent pas que les malades, qui en ſont attaqués, méritent des ſoins très-vigilans de la médecine.

Quelques officiers de ſanté regardent auſſi cette maladie avec une ſorte d'inſouciance, & la traitent avec beaucoup

mença à reſpirer avec peine, touſſa ſouvent; il fut fatigué par une oppreſſion de la poitrine, &, de tems en tems, par une douleur pongitive de chaque côté. Il expectorait des matières blanches, muqueuſes, & en petite quantité. Vers la fin du mois précédent, [le 28 octobre] lorſqu'il touſſait avec beaucoup de force, ſa reſpiration devint plus embarraſſée, une douleur de tout le côté gauche le gênait beaucoup. Il eut chaud, une ſoif ardente, il n'avait point

---

de légéreté. Quelques-autres, n'ayant pas porté aſſez d'attention ſur les ſignes qui la caractériſent, confondent avec elle des puſtules de nature différente, par exemple, celles qui ſuccèdent à la galle traitée par les frictions avec les corps gras, & celles plus fâcheuſes, produites par l'altération des humeurs, & qu'on voit ſe développer chez les individus qui ont été longtems ſoumis à l'influence délétère d'un air vitié par la reſpiration des hommes, par l'humidité, & par la privation de la lumière. Ils appliquent, à ces maladies ſi différentes, le même traitement. L'homme le moins éclairé conçoit combien il dangereux de traiter ces éruptions, & ſurtout cette dernière ſorte, par les ſaignées & autres remèdes qu'on oppoſe ſouvent à la galle.

L'humanité ſollicite, depuis longtems, pour l'établiſſement d'un hôpital de galeux à Rochefort, où ſouvent on traite ces malades à bord d'un vaiſſeau, ou dans des maiſons particulières trop reſſerrées, trop peu aérées, où les traitemens & la police ne peuvent que très-difficilement être bien exercés.

d'appétit, mais il trouvait bon ce qu'il prenait; son ventre était naturel, l'épigastre n'était point douloureux, il fuait. Le mercredi, 29 octobre, tous les ſymptômes étaient plus fâcheux, il ſouffrait ſans garder le lit; il fut forcé de reſter couché le jeudi & le vendredi, il ſua. Se trouvant un peu mieux le ſamedi, il ſe leva & ſortit de la maiſon. Le ſoir, il reſſentit une douleur très-aiguë dans le côté droit, elle était accompagnée d'une reſpiration difficile, il touſſait beaucoup, avait ſoif, chaud, mal de tête. Il ne put pas ſe lever le dimanche, tous les ſymptômes étaient les mêmes. Lorſqu'il ſe confia à mes ſoins, le lundi, ſa reſpiration était très-difficile & ſemblable à celle des aſthmatiques; il avait la langue blanche, la fièvre très-forte, il était, en tout, comme le ſamedi au ſoir, il pouvait ſe coucher ſur les deux côtés. Le mardi, il prit un éméto-cathartique, il vomit des matières amères, pituiteuſes, & fut trois fois à la ſelle. L'oppreſſion de la poitrine fut beaucoup moins grande, il n'avait plus de douleur de côté, ſa fièvre était légère, il touſſait facilement, il dormit. J'employai, pendant les deux jours ſuivans, les mêmes remèdes qu'il avait pris avant de vomir, des délayans ſalins; il n'avait preſque plus de fièvre, il conſervait une légère oppreſſion de poitrine. Je lui donnai encore un émétique le vendredi,

il vomit un peu de pituite, fut trois fois à la felle, il n'avait plus d'oppreſſion, tout allait mieux, excepté la langue, que j'obſervai, le plus ſouvent, ne reprendre ſon état naturel que très-tard, & ſeulement après que l'inertie de l'eſtomac était détruite, & qu'on avait rendu à ce viſcère ſon action digeſtive.

Ce malade fut très-bien guéri, après peu de jours, par l'uſage des ſtomachiques.

Diagnoſtic d'après l'état de la langue.

Il eſt certain que la langue déſigne bien exactement l'état de la gorge, du nez, des poumons, de la trachée-artere, ou du ſyſtême gaſtrique. Cependant, j'ai quelquefois vu la langue très-naturelle, quoique l'eſtomac fut ſurchargé d'une grande quantité de ſaburre, &, lorſque cette matière avait été rejettée par le vomiſſement, la langue commençait à blanchir, à ſe couvrir de mucoſités jaunes ou vertes, & à devenir villeuſe.

Je ne jugeais point de la néceſſité de répéter les évacuations, d'après l'état ſeul de la langue, lorſqu'il n'était pas naturel, quand les autres ſymptômes n'étaient pas fâcheux; car la langue reprend ſa couleur naturelle, lorſque l'eſtomac a repris ſes forces.

SEPTIÈME MALADE.

Toux chronique & gastrique.

Une jeune fille, de 17 ans, n'avait encore eu ſes règles que trois fois, ſix mois s'étaient écoulés depuis la dernière, elle touſſait fréquemment depuis ce tems, ſurtout pendant la nuit. Elle expectorait une grande quantité de matières jaunes; elle était oppreſſée de la poitrine, elle avait des nauſées, & vomiſſait, de tems en tems, un peu de pituite, elle reſpirait avec peine, quelquefois elle ſe plaignait d'avoir des tranchées légères. Enfin, le 22 novembre, tout l'épigaſtre lui ſembla comprimé, elle reſſentait de la cardialgie, touſſait plus fréquemment, & reſpirait plus difficilement. Cependant, rien ne la fatiguait autant, comme elle le diſait, que ce rhume ſi opiniâtre, qui troublait avec tant d'impétuoſité ſon repos pendant la nuit. Elle vint à l'hôpital le 25, je remédiai au vice de l'eſtomac & de la poitrine, d'abord par les inciſifs ſalins, &, enſuite, par un émèto-cathartique; je lui donnai, enſuite, d'aſſez petites doſes de tartrite de potaſſe antimonié, pour ne pas déterminer le vomiſſement. Enfin, à l'aide des fortifians, elle fut entièrement en convaleſcence, & dans très-peu de tems.

HUITIÈME MALADE.

Hiſtoire d'une fauſſe péripneumonie.

Une veuve, âgée de 56 ans, qui était très-groſſe & très-graſſe, & qui ſe portait bien depuis longtems, ſe ſentit dégoûtée au commencement du mois de mai de cette année. Elle eut des vomituritions; enfin elle vomit, après les repas, les alimens qu'elle avait pris, mêlés d'abord avec un peu de pituite; les vomiſſemens étaient enſuite accompagnés d'une grande quantité de cette matière, qui était viſqueuſe, & qui s'étendait en long filamens. Elle avait ſoif, la bouche amère, elle reſpirait avec peine lorſqu'elle ſe donnait du mouvement; mais, pendant la nuit, ſa reſpiration était bruyante, elle formait une ſorte de ſifflement, comme celle des aſthmatiques, ce qui la forçait à paſſer les nuits debout ou ſur ſon ſéant, ſans dormir; elle avait le ventre très-pareſſeux, elle rendait, rarement, avec peine & en ſouffrant, des matières dures & deſſéchées.

Lorſqu'on eut évacué & débaraſſé les inteſtins, par le moyen des lavemens, ſon eſprit devint plus gai, elle reſpira plus aiſément. Elle demanda des ſecours à un médecin, n'en ayant

rien obtenu, elle s'abandonna aux ſoins de la nature.

Elle ſe portait bien au commencement de l'été, pendant que le tems était plus chaud, elle vomit moins ſouvent, rejetta moins de matières; enfin, elle ne vomit plus du tout, mais ſa reſpiration n'était pas libre. Cette maladie recommença les premiers jours d'automne; après en avoir été tourmentée, pendant ſept ſemaines ou environ, elle fut confiée à mes ſoins le 3 novembre, elle avait mal à la tête, la bouche amère, du dégoût, des envies de vomir, & elle vomiſſait, de tems en tems, de la pituite pure, quelquefois le matin, mais le plus ſouvent, quelque tems après ſes repas. Sa reſpiration était bruyante comme celle des aſthmatiques, & ſa toux preſque ſuffocante. Elle n'avait aucune douleur de poitrine, elle ne crachait preſque pas, ſon ventre était légèrement tuméfié; il était un peu douloureux lorſqu'on le touchait, la ſoif était ardente, la chaleur modérée, la langue ſale, le ventre ſerré, le pouls fort, plein & dur.

Après lui avoir fait faire uſage des inciſifs ſalins, je lui adminiſtrai un émétique compoſé avec quarante-huit grains d'ipécacuanha, & un grain de tartre ſtibié (*tartrite de potaſſe antimonié*), qui lui fit vomir une ſi grande quan-

cité de matières glaireuſes, que perſonne n'eut pu ſoupçonner que la cavité de l'eſtomac & les viſcères voiſins euſſent pu la contenir. Elle fut trois fois à la ſelle, tout fut beaucoup mieux, elle reſpira plus aiſément, & dormit. Le 6 novembre, la reſpiration devint encore gênée, la malade eut encore des vomiturítions, & vomit ſpontanément un peu de pituite, elle était bien d'ailleurs, elle prit des inciſifs ſalins. Le 7, je lui donnai un émétique, elle rejetta une auſſi grande quantite de matières que la première fois, elle fut pluſieurs fois à la ſelle très-copieuſement, ce qui la ſoulagea beaucoup. Ayant entretenu ſon ventre libre, le 8 & le 9, elle ſe trouva bien. Elle eut encore des vomiturition, le 14 novembre, elle reſpirait aiſément, n'avait point de chaud, ſon pouls était naturel; le ſoir, je lui donnai un peu d'opium pour appaiſer l'irritation de ſon eſtomac; mais, le lendemain, je trouvai cette malade avec la fièvre beaucoup plus forte qu'elle ne l'avait encore eue; elle avait des tournemens de tête, ſa langue était deſſéchée, contractée, elle reſpirait avec peine; après qu'elle eut fait uſage, pendant quelques jours, de décoction de chiendent (*triticum repens*), & de piſſenlit (*leontodon taraxacum*), avec l'oximel, & aiguiſée avec un ſel neutre, & après avoir pris, enſuite, de légers

amers, elle fut si bien soulagée qu'elle ne se plaignait plus, le 14, d'aucun embarras. Le lendemain, je lui donnai des alimens plus nourrissans. Le 17 novembre, sa respiration devint encore plus embarassée, elle vomit, une seule fois, spontanément un peu de pituite, ce qui soulagea beaucoup sa poitrine; je lui fis encore faire usage, le même jour, de sa boisson incisive. Comme elle avait encore des vomituritions, je lui donnai, deux jours après, la racine d'ipecacuanha seule; je lui prescrivis ensuite des corroborifs doux, car ceux qui étaient plus actifs, l'incommodaient. Un régime convenable, la liberté du ventre, consolidèrent sa guérison. La précaution que je pris de la conserver longtems à l'hôpital, à cause de sa santé chancelante, la préserva de rechuter.

Règle à observer dans la répétition des émétiques.

Quoique l'état de cette malade eut nécessité l'usage de plusieurs émétiques, & que j'eusse observé, dans beaucoup d'autres cas, qu'il était très-nécessaire d'en réitérer l'emploi, je portai cependant la plus grande attention à ne point insister sur ces remèdes, toutes les fois que la langue était sale, lors que la bouche était remplie de mucosités, ou que l'estomac était douloureux, quoique les malades eussent pris jusqu'alors plusieurs émétiques ou éméto-cathartiques; car si, dès le commencement de la maladie, & pendant son ac-

croiſſement, l'on a évacué, à pluſieurs repriſes, la ſaburre étrangère, on trouvera aiſément la cauſe de l'état de la bouche, de la perte d'appétit, & des langueurs d'eſtomac, dans le bouleverſement du mouvement des humeurs, dans l'affluence plus grande des ſucs gaſtriques, & dans la faibleſſe de l'eſtomac ; & l'on remédiera à ces maux par les remèdes fortifians. Cette conduite nous a certainement très-ſouvent réuſſi. Quelquefois j'intérrompais, avec avantage, l'uſage des fortifians, pour donner un émétique doux, ſurtout lorſque le malade n'avait pas ſuivi de régime, ou lorſque le caractère de la maladie était tel que, quelques portions de matiére morbifique, ſe ſéparant de tems en tems du reſte du corps, étaient portées, en differentes fois, ſur l'eſtomac & les inteſtins. Souvent, lorſque les maladies tendaient à leur fin, j'obſervais, même, chez les convaleſcens, des criſes partielles, telles que des ſueurs qui ſoulageaient beaucoup, ou une diarrhée ſpontannée qui paraiſſait chez un convaleſcent, & qui était on ne peut plus avantageuſe, ou un vomiſſement, auſſi ſpontanné, qui produiſait beaucoup de bien ; mais ſi l'eſtomac ou le ventre devenaient, coup-à-coup, douloureux chez un convaleſcent, ſans que je puſſe découvrir la cauſe de cet accident dans le regime, ſi le malade

était sujet, auparavant, à quelques-unes des maladies d'estomac qui se guérissent d'elles-mêmes, ou par des évacuations déterminées par les médicamens, je soupçonnais qu'une portion de la matière morbifique restante, avait été déposée dans les premières voies, par cette dernière crise; si la nature avait négligé de l'évacuer, je la chassais moi-même, par le haut ou par le bas, ou par ces deux voies principales. Je n'ai point puisé, dans mes seules réflexions, cette conduite & ces règles de traitement, mais je les ai apprises, en les employant très-souvent tous les jours & avec succès. Je pense cependant qu'il est très-difficile de donner une description exacte des choses, qui ne parviennent à notre connaissance que par des observations innombrables, rassemblées avec peine en différens tems & sur différens malades, & que d'autres ne pourront presque apprendre que par l'usage seul.

Nécessité d'un traitement confirmatif.

J'ai très-souvent observé que ce n'était jamais impunément qu'on négligeait d'employer le traitement confirmatif, ou qu'on cessait son usage plutôt qu'on ne l'aurait dû, surtout dans les maladies qui sont le plus souvent produites par une véritable faiblesse ou atonies des fibres, ou qui en sont compliquées. Je parle des fièvres gastriques saburrales, pituiteuses, putrides, malignes.

Les phtisies furent très-communes pendant ce mois.

J'eus à traiter, pendant ce mois, beaucoup de phtisies, des douleurs opiniâtres des articulations, des maladies rébelles de la peau, des chloroses, des leuchorées, des œdèmes froids, des flux de ventre de longue durée, & tout le cortège des maladies froides, contre lesquelles tous les secours de l'art étaient, pour ainsi dire, impuissans.

Quelques-unes devaient être rapportées à ce qu'on n'avait pas opposé un traitement convenable à la fièvre d'été, mais la plupart devaient l'être à l'omission du *traitement consolidant*. Je pense qu'on ne doit pas abandonner, trop légèrement, les femmes convalescentes, & avant que leurs règles ayent repris leurs cours après leur maladie comme avant.

NEUVIÈME MALADE.

Métastase partielle.

Un jeune tavadeur, âgé de 18 ans, & qui s'était toujours bien porté, eut, au commencement d'octobre, des frissons, qui furent suivis de chaleur & d'une sueur abondante, il n'avait pas d'appétit, & se plaignait d'une douleur, à la nuque, accompagnée de tension. Sa tête était tellement inclinée, en avant, que son menton touchait

touchait ſon ſternum, & qu'il ne pouvait point la porter d'une autre manière. Il garda d'abord le lit pendant quatre jours, il avait toujours la fièvre, mais elle était ſupportable. Huit jours étant écoulés, la fièvre paraiſſait diminuer, l'appétit était revenu, lorſqu'il ſurvint, à la nuque, une tumeur douloureuſe, large, ſans changement de couleur à la peau. La tête était toujours penchée en avant & immobile comme auparavant. Il reſſentit auſſi, dans tout le bras gauche, une douleur légère, ſemblable à celle qui accompagne le rhumatiſme. On n'appliqua, ſur les parties malades, que des fomentations aromatiques, qui ne procurèrent aucun ſoulagement. Il vint à l'hôpital le 11 novembre. Comme je l'ai dit, ſon menton était appuyé ſur ſon ſternum, il avait la tête peſante & des vertiges. Les premières vertèbres du cou, étaient recouvertes par une tumeur groſſe comme le poing. La poitrine & le ventre étaient libres, la langue ſale, il n'avait point du tout de fièvre, il ſouffrait du bras gauche, il prit des inciſifs ſalins.

Le 12, je lui adminiſtrai un éméto-cathartique, il vomit peu de matières bilieſo-pituiteuſes, il fut quelquefois à la ſelle, il ſua pendant la nuit & dormit. Le 13, ſa tête était plus légère, moins affaiſſée, il ne reſſentait plus de douleurs au bras, il continua l'uſage des inciſifs ſalins.

Le 14, je lui donnai un éméto-cathartique, il vomit des matières pituiteuſes moins amères, fut à la ſelle, ſa tête était libre, & il pouvait beaucoup mieux ſe relever.

La liberté du ventre & les frictions, diſſipèrent bientôt les reſtes de la tumeur, la tête reprit ſa poſition & ſa mobilité première.

CHAPITRE XVI.

DÉCEMBRE.

Les deux premiers jours de ce mois furent humides, le ſommet des colines était recouvert d'un peu de neige, mais les plaines en étaient dépouillées; le ciel était nébuleux, le vent de ſud qui ſoufflait, très-mou. Le 3, on vit une aurore boréale; le tems fut enſuite ſerein, ſec, il gela. Le 6 vit tomber un peu de neige ſur les lieux les plus élevés; dans les vallées, elle était mêlée à la pluie.

La gelée recommença le 7, il fit ſec & froid. L'eau, qui était légèrement gelée, reprit ſa fluidité le 13; la neige commença à fondre dans la plaine; une pluie douce, & apportée par le

vent de ſud, continua de tomber; mais le froid devint un peu vif, le vent de nord ſouffla, de tems en tems, jusqu'au 17; alors la température fut plus douce pendant le règne du vent de ſud, la pluie entraîna la neige qui était ſur les collines du voiſinage. Le 18, tout était recouvert d'une neige très-abondante, le ciel était calme; depuis ce jour la neige reſta ſur terre, quoique le tems fut doux. Tel fut l'état des choſes juſqu'au 28 du mois. Les jours ſuivans on vit tomber, de tems en tems, & alternativement un peu de neige & de la pluie, il ne faiſait preſque point froid, il n'y avait point de glace. Le tems fut preſque toujours chaud, comme pendant le règne du vent de ſud, il était humide.

Le 1.er décembre, jour du moindre froid, le thermomètre indiquait + 0, 6 degrés $\frac{1}{2}$. Le 25, jour du plus grand froid, — 0, 5 degrés.

La chaleur moyenne de tout le mois + 0, $\frac{1}{3}$ de degrés.

Le 11 & le 12, virent le mercure à ſon plus haut point dans le tube de Toricelli, il s'éleva à 28 pouces 6 lignes. Il deſcendit à 27 pouces 3 lignes le 5, jour où il fut le plus beau.

Ce mois donna naiſſance à un très-petit nombre de maladies; mais l'été & l'automne lui en laiſsèrent beaucoup de lentes & dangereuſes. Pluſieurs individus, qui avaient été très-fortement

fatigués par la fièvre d'été qui était diſſipée, vinrent à l'hôpital pendant ce mois, comme les militaires bleſſés ſortent des rangs & ſe retirent où ils peuvent recevoir des ſecours.

Il mourut beaucoup de phtiſiques.

Quoique cette partie de l'année fut très-ſaine, cependant elle fut très-funeſte aux phtiſiques, & ne le fut, pour ainſi dire, qu'à ces ſeuls malades, pluſieurs d'entr'eux moururent à l'hôpital. J'ai raſſemblé, avec le plus grand ſoin, l'hiſtoire de ces malades, afin de voir quelle était cette ſorte phtiſie & ce qui l'avait produite, & de pouvoir, enſuite, la comparer avec celles que j'avais appris à connaître, d'après l'ouverture des cadavres.

Phtiſie cauſée par la fièvre d'été.

Comment & de quelle manière elle ſe produit.

La fièvre ſaburrale cauſa la phtiſie, lorſqu'elle ſe développa dans les ſaiſons qui favoriſent l'accumulation de la ſaburre bilieuſe, lorſqu'elle portait, dans les poumons, une portion de la matière morbifique, qu'on ne pouvait plus enſuite en arracher; cette métaſtaſe cauſa des toux continuelles, qui donnaient des ſecouſſes fortes & très-nuiſibles au poumon relâché, & qui, quelquefois, déterminaient le crachement de ſang. L'afflux continuel de ſucs de mauvaiſe qualité, ſans ceſſe, déterminé dans la poitrine, l'engorgement, les ſolutions de continuité, les ulcères, ruinèrent le poumon, & enfin tout le corps. Chez quelques malades, la fièvre ſabur-

rale ne porta rien de vitieux dans les poumons ; mais elle les affecta seulement par sympatie. La cause morbifique avait son siège dans l'estomac. Cette toux stomacale, qui accompagnait la fièvre saburrale, étant négligée, ou traitée par une méthode qui ne lui était pas convenable, par les saignées, les émoliens, les huileux, altéra les poumons par des secousses continuelles, & causa autant de délabrement, quoique plus tard, que celui que j'ai dit, plus haut, être produit par la métastase saburrale. On observa très-souvent le changement, en phtisie, des fièvres intermittentes, qu'on n'avait point soignées ou qu'on avait mal traitées. Il ne fallait pas que la fièvre eut été forte pour produire la phtisie, la plus légère fièvre saburrale, ou la seule disposition à cette maladie, suffisaient pour qu'elle se développât.

Ce qu'est un catharre (bilieux).

J'ai certainement vu, très-souvent, ces *catharres bilieux*, soit qu'ils fussent sans fièvre, ou qu'ils fussent accompagnés de ce symptôme, dégénérer en phtisie incurable.

Ouvertures des cadavres des phtisiques.

Les cadavres de malades morts de phtisies, présentèrent plusieurs altérations des poumons, des tumeurs & des tubercules durs, & de différentes grosseurs, où ils se précipitaient au fond de l'eau dans laquelle on les plongeait. Toute la substance du poumon était parsemée de grains

blancs ſemblables à ceux du millet (*panicum miliaceum*); ils étaient oudurs, ou, lorſqu'on les coupait, ils laiſſaient couler une matière purulente. Chez quelques-uns, les poumons étaient très-peſans & d'un très-gros volume, de ſorte qu'ils ſemblaient n'avoir pu être contenus, qu'avec beaucoup de peine, dans les cavités de la poitrine. Ces malades moururent ſuffoqués; chez quelques malades on trouvait, dans les poumons, des foyers qui étaient, ou remplis de matières puriformes, ou vides, ou dont les parois étaient affaiſſées, & qui communiquaient avec les ramifications de la trachée artère, qui ſemblaient être coupées.

Quel traitement j'employai dans cette ſorte de phtiſie, & quelle en fut l'iſſue.

Ils mouraient étiques & épuiſés par des évacuations continuelles, par les ſelles, ou par des ſueurs nocturnes abondantes; on en vit cependant d'émaciés, & dans la conſomption, ſans qu'ils euſſent eu aucune évacuation remarquable par les ſelles ou par les ſueurs.

La diete laſtée ne convenait point à cette ſorte de phtiſie.

Chez le plus grand nombre, les glandes du méſentère étaient molles & tuméfiées, les viſcères du bas-ventre, & ſurtout le foie & la rate paraiſſaient flétris & en diſſolution.

J'ai ſouvent combattu cette maladie, dans ſon principe, avec de fortes décoctions de chiendent (*triticum repens*) & de piſſenlit (*leontodon taraxacum*), &, enfin, avec le lichen d'iſlande

[*lichen islandicus*], je ne sais si je l'aurais guérie pendant son développement, & lorsqu'elle était confirmée. Je ne l'ai jamais pu lorsqu'elle était invétérée, quoique j'aie employé plusieurs méthodes pour la guérir.

Je n'ai jamais ordonné la diette lactée à ces phtisiques, je l'ai vu prescrire, par d'autres, avec désavantage; les accidens augmentaient aussitôt, il fallait renoncer à l'usage du lait. Pleurésies saburrales inflammatoires.

On vit, au milieu du mois, quelques pleurésies inflammatoires, dont une ou deux furent on ne peut plus dangereuses. Il fallut répéter les saignées, & employer ensuite les émétiques ou les éméto-cathartiques; quelquefois j'employais, alternativement, l'un & l'autre de ces moyens, les émétiques & la saignée.

On pêchait rarement pour avoir trop saigné, quoiqu'il fut très-difficile de dire jusqu'à quand il fallait réitérer la saignée. Le traitement antiphlogistique seul changea la maladie de bénigne en maligne, ou en prolongea beaucoup la durée; elle la modifia quelquefois seulement, & changea plutôt la fièvre en une *diathèse fébrile*, ou bien, après avoir été détruite, elle reparut de nouveau, à la plus légère occasion, & avec beaucoup plus de danger. Les émétiques furent aussi nuisibles, lorsqu'on les administra plutôt qu'il n'eut été nécessaire, & avant qu'on eut

employé la saignée. Il fallait rechercher, avec soin, si l'inflammation l'emportait sur la saburre, ou si c'était le contraire; qu'elle était l'intensité de l'une ou l'autre de ces causes, & de laquelle des deux il y avait plus de danger à craindre. La recherche des causes, qui n'agissent point avec la même puissance, dont l'action n'est pas la même, exige une contention d'esprit étonnante, & fatigue quelquefois les esprits les plus attentifs; elle est on ne peut plus difficile à faire, on peut se tromper aisément. Aucun maître n'indique le moyen d'y parvenir, on ne l'apprend que par un long usage & avec de la patience.

Difficulté de guérir les maladies compliquées, par exemple, les saburro-inflammatoires.

Lorsque l'hyver commence à dissiper les maladies d'été, ou lorsque celles d'hyver se changent en maladies des saisons plus chaudes, il est très-facile de se tromper; à l'époque où ces constitutions différentes se succèdent, l'exercice de la médecine est alors on ne peut plus difficile. Il arrive, en effet quelquefois, que, séduit par l'analogie & par le grand nombre de maladies analogues qui règnent alors, on prend, pour une fièvre saburrale simple, une maladie inflammatoire très grave, & que l'on regarde une fièvre inflammatoire comme saburrale. Il n'y a personne qui put assurer que les signes diagnostics de ces deux sortes de fièvre, sont toujours assez

Quelle est la source de ces difficultés.

évidens & surs Plusieurs observations m'ont appris qu'il y a des inflammations dangereuses, qui exigent la plus grande attention du médecin, & demandent un traitement entièrement anti-phlogistique, quoiqu'il y ait plusieurs signes de saburre; & qu'il y a des fièvres saburrales putrides, qui ne se montrent pas avec leurs caractères distinctifs, & qui ressemblent à l'inflammation, & que l'un & l'autre vice est quelquefois réuni.

Et dans quel tems de l'année.

Cette cause d'erreur n'a presque jamais lieu, pendant la *durée* d'une constitution; mais plus souvent lorsque l'une *cesse* & que l'autre *commence*. D'après cela, il faut apporter la plus sérieuse attention aux tems compris entre deux constitutions; il faut agir avec plus de précaution, temporiser quelquefois, & ne point se décider aisément pour l'emploi de remèdes héroïques & décisifs, à moins que la maladie, bien connue, n'exige ces secours.

Il fallait employer, plus longtems, la méthode anti-phlogistique, & c'était par elle qu'il fallait commencer le traitement.

On ne devait pas faire de saignées abondantes, mais légères, pour voir l'effet qu'elles produiraient, &, si le malade les supportait; s'il était soulagé, on les repetait. On dut faire un usage longtems continué des legers incisifs salins, n'employer que

tard, & avec précaution, les émétiques, & préférer les plus doux.

précaution surtout nécessaire.

Il faut souvent se défier de soi-même, de crainte que des cures, heureuses & promptes, & qu'une certaine facilité, dans le diagnostic, qui s'acquière par l'exercice de la médecine, ne trompent dans ce passage dangereux d'une constitution à l'autre; de crainte qu'on n'agisse trop promptement, & qu'on n'emploie des moyens trop actifs.

J'ai perdu un malade, qui avait une fièvre saburro-inflammatoire, je l'aurais peut-être conservé si je l'avais fait saigner plus souvent, avant de lui donner un émétique (on l'avait fait saigner trois fois), & si j'avais employé l'émétique plus tard; mais les succès que j'avais obtenus, par la méthode anti-saburrale, me rendirent moins attentif sur la complication de l'inflammation, ou me jetèrent dans l'erreur, quoique j'y fisse bien attention. Tant il faut être en garde contre soi-même, & contre les cures heureuses.

Dans quelle saison l'exercice de la médecine est plus facile.

Celui qui veut commencer à exercer la médecine, dans un pays, doit éviter prudemment de le faire, à la fin des constitutions, dans l'intervalle qui sépare le passage de l'une à l'autre. Il établira plus sûrement sa réputation, s'il choisit la saison de l'année qui fournit des maladies simples, non compliquées, & qui, par la même, sont moins difficiles à reconnaître.

On vit, pendant ce mois, quelques *fièvres éryſipellateuſe*; la tumeur occupait quelquefois tout le viſage; le traitement anti-ſaburral, c'eſt-à-dire les inciſifs ſalins, les éméto-cathartiques guérirent auſſitôt & ſûrement la fièvre & la tumeur, ſans qu'on fut obligé d'employer de topiques. Fièvre éryſipellateuſe.

Je traitai, abſolument, de la même manière la ſcarlatine. Je ne rencontrai point la malignité que d'autres obſervèrent dans cette ſaiſon, mais ils avaient employé une autre méthode. C'eſt pourquoi l'éryſipèle & la ſcarlatine m'ont ſemblé, pendant ce mois, être une maladie congénère, & avoir pour cauſe la ſaburre. Je guéris, par la méthode indiquée ci-deſſus, une jeune fille qui, depuis cinq ans, était très-ſujette aux éryſipèles au viſage, & je la préſervai du retour de cette maladie, en fortifiant les ſyſtêmes gaſtriques & biliferes par le quinquina. Scarlatine.

Les nouvelles accouchées n'eurent point, pendant ce mois, la fièvre dont elles furent preſque toutes atteintes pendant l'été ou l'automne, une ou deux, ſeulement, en furent attaquées. Il fallut employer davantage la ſaignée, dans les derniers jours de décembre; preſque tous les malades qui ſe préſentèrent, ſe plaignaient d'une difficulté de reſpirer, ſemblable à celle qu'éprouvent les péripneumoniques. Les poumons étaient Les couches heureuſes.

L'inflammation fut fréquente à la fin de ce mois.

légèrement enflammés, quoique la première maladie ne fut quelquefois point du tout inflammatoire. Je penſais que l'air froid avait porté, ſur ce viſcere, cette légère inflammation, dont le poumon reſſentait le premier, l'action. C'eſt pourquoi la circulation des humeurs environnantes était embaraſſée, & les ſucs de mauvaiſe qualité, qui étaient dans la poitrine, reſſerrée par le froid, la fatiguaient & gênaient la reſpiration. J'ai vu un hydropique, on ne peut plus faible, & dans la leucophlegmatie, avoir une douleur pleurétique & beaucoup de fièvre. Le ſang qu'on lui tira, était recouvert d'une couënne ſemblable à celle qu'on obſerve ſur celui des pleurétiques; cette ſaignée diminua beaucoup l'oppreſſion, rendit la reſpiration plus facile, & la toux moins fatigante.

Un ouvrier vint à l'hôpital pendant ce mois; depuis huit jours il avait une fièvre erratique, accompagnée d'une céphalalgie continuelle, d'un écoulement léger de ſang, par le nez, & même d'hémoragie. Il avait des douleurs vagues dans les membres, ſa cuiſſe droite était toujours douloureuſe, ſon appétit était diminué, il ne gardait pas le lit, ſa bouche était très-légèrement amère. Lorſqu'il fut à l'hôpital, il montra ſa cuiſſe droite, qui était très-tuméfiée & très-douloureuſe; pendant les premiers jours, la douleur avait été

continuelle, elle devint enſuite rémittente, elle augmentait vers le ſoir & pendant la nuit, il ne pouvait ſupporter qu'on touchât cette partie, la douleur le forçait à jeter des cris, elle ſe calmait au point du jour. La rougeur était très-légere, un exanthême, ſemblable à des piqûres d'ortie, recouvrait cette partie ; une douleur étendue, & qui la parcourait, était preſqu'inſupportable pendant la nuit. La fièvre était moins forte durant le jour, plus intenſe pendant la nuit. Le ſaignement de nez, d'abord léger, était ſuivi d'hémoragie. Ce malade prit des ſels neutres, de l'oxicrat, du miel, &, enfin, un émétо-cathartique. La douleur, qui était auparavant continuelle, commença à devenir rémittente auſſitôt après le vomiſſement, & l'hémoragie, qui avait augmenté pendant l'action de l'émétique, ſe calma d'elle-même après l'effet de ce remède, & ne parut plus. La douleur, qui était rémittente, devint intermittente après l'exhibition d'un autre éméto-cathartique ; après avoir continué l'uſage des ſels, &, enfin, des amers, elle diſparut avec la fièvre. Le traitement fortifiant, longtems continué, & les frictions, diſſipèrent l'oedème froid & indolent de ce membre. Les matières que ce malade rejeta étaient très-ſupra-intenſes; il fut ſoulagé auſſitôt qu'elles furent évacuées.

Maladies qui suivirent la fièvre d'été.

J'ai dit que les fièvres saburrales qu'on avait négligées, ou auxquelles on n'avait pas appliqué le traitement convenable, s'étaient changées en phtisie. Cette maladie ne fut pas la seule qui succéda à la fièvre saburrale, elle produisait aussi des douleurs opiniâtres des articulations, des parties intermédiaires, & quelquefois ces douleurs paraissaient fixées dans la substance des os, elles étaient plus fortes pendant la nuit, & les membres qui en avaient été affectés, plus particulièrement, éprouvaient une sorte de stupeur, & leur force musculaire était trés-diminuée. Cette maladie épuisa souvent la patience des malades & la mienne, & résista à tous les remèdes. Enfin, je pensai qu'il fallait abandonner la guérison de cette maladie au tems, & j'attendais des secours plus énergiques de la chaleur de l'été, qui fond la matière & la porte à la peau, si, surtout, on aide son action de celle des bains chauds. J'ai cependant guéri, quelques uns de ces malades, avec les véficatoires, l'aconit (*aconitum napellus*), le flammula jovis (*clematis recta*), les préparations d'antimoine, & autres remèdes indiqués contre cette maladie.

Voilà l'histoire d'ouvertures de cadavres, de malades morts, de quelques maladies qui arrivèrent pendant ce mois, & de quelques autres que j'ai

raſſemblées plus tard, dans le mois de janvier, parce que le même tems & les mêmes maladies régnèrent pendant ces deux mois.

PREMIER MALADE.

Hiſtoire d'un phtyſique à la ſuite d'une hémoptiſie.

Un étudiant en médecine, âgé de 23 ans, qui avait la poitrine étroite, le cou long, d'une ſtature grêle & faible, ayant les omoplates élevées en forme d'aile, & qui était né d'une mère hémoptiſique, reſpirait, depuis longtems, très-difficilement lorſqu'il avait fait quelques mouvemens un peu violens; il éprouvait toujours quelque difficulté de reſpirer, même lorſqu'il ne faiſait pas de grands mouvemens. Il ſe portait mieux pendant l'hyver que pendant l'été. Il y avait plus d'un an, qu'étant dans un accès de colère, il avait craché un peu de ſang vermeil.

Au commencement de juin, de cette année [1777], il fut très-oppreſſé de la poitrine; il touſſait & expectorait, le matin, des crachats puriformes & un peu ſanguinolens; pendant le jour, il en rendait qui étaient d'un blanc jaune. Il ſe couchait aiſément ſur tous les côtés. Lorſqu'il faiſait de plus grandes inſpirations, ou qu'il touſſait plus fort, il reſſentait une douleur pongitive,

très-vive, vers l'apophiſe enſiforme [ſternale]. Il ſuait ſouvent & légèrement pendant la nuit, il avait ſouvent le ventre lâche, ce qui le ſoulageait. Il avait beaucoup de ſoif le matin en s'éveillant, il avait auſſi la bouche légèrement amère; ce ſymptôme était plus ſenſible pendant cet été, il avait des friſſons irréguliers; depuis pluſieurs années, ſa langue était très-ſaburrale & couverte de villoſités jaunes, ſemblables à du byſſus jaunâtre. Cependant, il trouvait bon ce qu'il mangeait, il avait appétit, il avait de la faibleſſe dans les membres. Au mois d'août, il ſe fit faire une ſaignée de dix onces, ce qui lui cauſa un peu de ſoulagement qui fut de courte durée.

Étant à ſe promener, le 30 ſeptembre, il cracha, ſans peine, dans l'eſpace de quatre heures, preſqu'une demi-livre de ſang vermeil; le mal de poitrine augmenta, le malade ſe fit faire encore une ſaignée qui ne le ſoulagea point. On l'apporta, à l'hôpital, à 4 heures après-midi de ce jour, ſon pouls avait des vibrations, ſes artères étaient tendues; je tâchai de nétoyer les inteſtins, à l'aide des lavemens multipliés, & j'entretins le ventre libre avec de la manne & de doux eccoprotiques. Ce malade ſemblait être mieux, il crachait encore un peu de ſang, lorſqu'il touſſait, mais beaucoup plus rerement; cependant

pendant il eut, le 2 octobre au soir, une nouvelle hémoptisie, il avait la poitrine brûlante, sa fièvre était augmentée. Je lui donnai aussitôt deux scrupules d'ipecacuanha & un grain de tartre stibié (*tartrite de potasse antimonié*). Ce remède lui fit vomir beaucoup de matières très-amères & bilioso-pituiteuses. Il ne rendit pas une goutte de sang en vomissant, &, lorsqu'il eut vomi, il n'avait presque plus de fièvre, il ne ressentait plus d'ardeur dans la poitrine, sa respiration était bonne, il toussait peu, & à peine ses crachats furent-ils teints d'une goutte de sang pendant la nuit qui suivit ce jour, il dormit.

Le lendemain, 3 octobre, à 9 heures du matin ou environ, il rendit, pour la dernière fois, en toussant, un peu de sang qui n'était pas vermeil, & qui était coagulé. Tous les symptômes étaient bien diminués, il prit encore des eccoprotiques salins avec la manne. Ce malade continua l'usage des mêmes remèdes le 4 octobre, il toussait très-peu, il expectora quelques matières légèrement glutineuses, & qui ressemblaient à du pus. Il ne sentit plus, d'ailleurs, aucun embarras dans la poitrine. J'arrêtai, avec un demi grain d'opium, donné le soir, la toux trop fréquente qui fatiguait le poumon, pendant la nuit, & qui troublait le sommeil. Le 5, au

matin, il cracha encore, une seule fois, un peu de sang noir, mêlé avec quelques crachats glutineux, on ne vit plus du tout de sang pendant le reste du jour. Il dormit pendant la nuit & ne fut point fatigué par la toux, quoiqu'il n'eut pas pris de parégorique; il n'avait pas du tout de fièvre. Sa langue ne changea point, elle resta toujours très-saburrale, on lui donna, pendant ce jour, de légers toniques, des amers, on entretint la liberté du ventre. Le 6, il ne parut plus de sang, les crachats étaient muqueux, sans être puriformes, le malade était bien, Le 7, le mieux continua, dans l'après-midi on vit, une seule fois, un peu de sang mêlé aux crachats muqueux. On continua les mêmes remèdes, il passait bien les nuits.

Depuis lors, il ne cracha plus de sang, en toussant; il ne toussait plus, ne souffrait plus de la poitrine, il n'avait plus de fièvre. Il fit usage du lichen (*lichen islandicus*), du polygala (*polygala amara*), des autres amers & fortifians, de sorte, cependant, que le ventre resta libre. Vers la fin d'octobre, il refusa de continuer, plus longtems, ce traitement confortatif, & de détruire entièrement cette diathèse morbifique, quoique je l'y engageasse beaucoup; il disait qu'il jouissait d'une beaucoup meilleure santé qu'il ne l'avait eue depuis longtems. Il revint à

l'hôpital vers la fin de décembre, il dit que, depuis 14 jours, il avait, de tems en tems, quelques légers friſſons, qu'il éprouvait des chaleurs vagues, qu'il touſſait ſurtout pendant la nuit, & qu'il crachait des matières puriformes; que, pendant ces derniers jours, il avait rendu quelques crachats ſanguinolens, qu'il s'était fait ſaigner ſans en éprouver de ſoulagement, qu'il n'avait pas d'appétit; il ſe couchait de tous côtés, ſans en être incommodé, il ne reſſentait, nulle part, aucune douleur, il n'éprouvait aucun mal, en reſpirant, à moins qu'il ne marchât vîte; il diſait, alors, qu'il ne pouvait pas aſpirer aſſez d'air; il ſuait ſouvent pendant la nuit, il touſſait très-fort, il n'avait la diarrhée que très-rarement, elle était légère. L'opium, que je lui fis prendre le ſoir, le calma pendant la nuit & n'augmenta pas les ſueurs; lorſqu'il ne prenait pas ce remede, il ſuait plus abondamment, ſa voix avait toujours été un peu rauque. Étant aſſis le dernier jour de janvier de l'année 1778, il reſpira très-difficilement, comme s'il eut été étranglé par une corde qu'on lui aurait paſſé autour du cou. Le lendemain, il dit qu'il reſpirait aiſément, qu'il pouvait ſe coucher avec facilité, & qu'il était bien. Vers le milieu de la nuit il mourut, en parlant, il avait toute ſa raiſon.

A l'ouverture de ſon cadavre, je trouvai les

poumons tuberculeux, quelques-uns des tubercules étaient gros comme des noisettes, des fèves, des pois, des lentilles; ils étaient durs & blancs, ou répandaient du pus lorsqu'on les coupait. Le poumon droit était plus dur & plus pesant, il contenait une plus grande quantité de tubercules, il était aussi très adhérant à la plèvre. On trouva aussi, dans la partie supérieure de ce poumon, deux foyers gros comme un œuf de pigeon, l'un était vuide, l'autre plein de sanie; le poumon gauche était engorgé de sang noir, il semblait avoir rempli, seul, les fonctions de l'autre poumon, qui était beaucoup plus malade. Le poids des deux poumons, séparés du cœur, était de 4 livres 4 onces, de la livre ordinaire de Vienne; les morceaux de ces viscères restaient suspendus entre deux eaux; le péricarde renfermait bien une livre de sérosité jaune; plusieurs des glandes du mésentère étaient plus volumineuses, flétries, molles; le pancreas était beaucoup plus gros & beaucoup plus mou que de coutume; le jejunum était enflammé, les autres intestins avaient une couleur plombée. Ce malade avait fait usage de décoction de chiendent (*triticum repens*), de pissenlit (*leontodon taraxacum*), de chicorée (*cicorium intybus*), & aussi de lichen d'islande (*lichen islandicus*), & de décoction de quinquina (*cinchona officinalis*).

Ce malade avait reçu, de la nature, des poumons faibles, & qui ne pouvaient réſiſter au mouvement des humeurs, ni écarter & ſe débaraſſer des matières qui y arrivaient de toutes les parties du corps. On obſerve que l'état ſaburral du ſyſtême gaſtrique, & la fièvre qui en eſt la ſuite, excitent ſouvent des hémorragies des narines, des poumons, de la matrice, & que ces hémorragies s'arrêtent auſſitôt que l'eſtomac & les inteſtins ont été évacués; c'eſt ce qui arriva à ce malade, car les purgatifs doux lui furent avantageux; le vomiſſement le ſoulagea conſtamment, & arréta auſſitôt le flux de ſang. Cette phtiſie, ulcéro-tuberculeuſe, était cauſée par une matière pituiteuſe & de mauvais caractère, qui ſe portait ſur les poumons trop affaiblis.

On peut ſouvent détourner cette phtiſie, en employant les médicamens qui portent doucement les humeurs vers le ventre, de ſorte que toutes les matières récrémenticielles qui, juſqu'alors, avaient coutume de ſe diriger ſur les poumons relâchés, ſoyent déterminées vers un couloir plus convenable, c'eſt-à-dire, vers le ventre, qu'il faut entretenir livre longtems, & par des moyens doux. Mais il faut remplir l'autre partie du traitement, fortifier le corps en général, & ſurtout exciter l'action de l'eſtomac, & reſſerrer les poumons trop lâches.

SECOND MALADE.

On apporta à l'hôpital, le 17 juin 1778, un muſicien, âgé de 62 ans, grand, maigre, & ayant le teint bilieux. Il dit qu'il s'était très-bien porté depuis vingt ans, & que, le 11 de ce mois, c'eſt-à-dire, depuis ſept jours, étant en très-bonne ſanté, il avait aſſiſté à des noces, qu'il avait égayées par ſon talent. Le 12 janvier, après midi, il vomit les alimens qu'il avait pris, des matières bilieuſes; il eut chaud, froid, ſe mit au lit; il touſſait ſans ceſſe, ſa reſpiration était laborieuſe, il avait une douleur pongitive du côté gauche, & vers le ſternum, qui s'étendait juſqu'au côté droit; il était couché ſur le dos, & ne pouvait ſe tourner d'aucun côté, il avait des friſſons continuels. Il était dans le même état le 13 & le 14 janvier; le 15, il ſe déclara une diarrhée ſpontanée; ce malade eut des friſſons continuels, & la bouche toujours très-amère.

Il n'y eut point de diminution le 16, il paſſait des nuits affreuſes & ſans dormir. Ayant été apporté à l'hôpital, le 17, il nous fit cette hiſtoire de ſa maladie, qui nous fut confirmée

par ceux qui confièrent ce malade à nos ſoins. Il était très-jaune, ſa reſpiration était bruyante, pénible, & accompagnée de ſifflement; il avait quelquefois l'eſprit agité & balbutiait des choſes incongrues; ſa toux n'était pas forte, mais continuelle, il expectorait quelques crachats ſanguinolens; ſa langue était très-ſaburrale, ſon ventre légèrement météoriſé, &, cependant, point douloureux; ſon pouls était plein, fort, & tel qu'il a coutume d'être dans l'état de ſanté; aucune partie de ſon corps n'était plus chaude que de coutume, il n'avait point de ſoif, & ne reſſentait, pendant ce jour, aucun mal de côté. Il eut, le ſoir, de fréquentes ſyncopes, ſon eſprit, qui était agité, devint taciturne pendant les dernières heures de ſa vie; le ſang, qu'on lui tira, était couvert d'une couenne inflammatoire, épaiſſe, d'un jaune foncé, le ſérum était d'un jaune verdâtre; ce malade mourut, après minuit, dans des convulſions.

Lorſqu'on eut ſcié le crâne de ſon cadavre, on vit que la pie-mère [meningine] était enflammée, plus du côté droit, & moins du côté gauche; on trouva, entr'elle & le cerveau, & ſurtout entre les anfractuoſités de celui-ci, un peu de ſéroſité rougeâtre qui y était épanchée. Les ventricules latéraux contenaient plus de ſéroſité que dans l'état naturel; les plexus choroides

étaient très-rouges, & parsemés de varices qui formaient des nœuds bleuâtres. Le poumon droit était tout enflammé, excepté à sa surface inférieure qui regarde le diaphragme; ce poumon était recouvert d'une fausse membrane d'ancienne formation, qui était très-adhérente à la plèvre, & sur laquelle on voyait, sans instrumens, ramper plusieurs vaisseaux sanguins; elle était semblable à celle qui se forme ordinairement par la coagulation de la lymphe enflammée. Partout la graisse était d'un jaune ictérique; le poumon droit était entièrement sain, on y voyait, cependant, quelques tubercules, la plèvre était très-saine, les intestins grêles, & surtout le jejunum, étaient enflammés; le duodenum était livide, les vaisseaux de l'estomac & du mésentère étaient très-dilatés auprès du tube intestinal, ils étaient engorgés par un sang noir. La véscule du fiel renfermait deux calculs gros comme des noisettes; les autres parties étaient dans l'état naturel.

On voit aisément que cette maladie était saburro-inflammatoire, que l'inflammation dominait beaucoup, & qu'elle avait été bientôt mortelle; l'agacement causé par les matières saburrales putrides, âcres, enflamme le sang. Voici une douleur pongitive, principalement du côté gauche, accompagnée d'inflammation du poumon

droit, & la plèvre était moins saine des deux côtés; une entéritie, sans douleur, & accompagnée de diarrhée, l'inflammation des méninges sans phrénésie, si l'on excepte le délire qui survint peu d'heures avant la mort. La pleurésie se changea, malheureusement, en péripneumonie, lorsque ce malade, ayant la tête affaiblie, ne sentit plus de douleur, quoique la cause en subsistât toujours.

J'ai souvent rencontré & démontré, à ceux qui étaient avec moi, de ces fausses membranes formées par la lymphe enflammée, & sur lesquelles on voyait ramper un grand nombre de vaisseaux très-rouges, je les ai souvent prises pour la plèvre *épaissie*.

TROISIÈME MALADE.

Une femme, âgée de 40 ans, d'une figure atrabilaire, & qui avait eu plusieurs enfans, eut, au commencement de décembre, des alternatives de froid & de chaud, elle avait des nausées, la bouche amère, elle vomissait quelquefois des matières bilieuses. Après avoir fait usage d'incisifs, & après avoir pris l'émétique, elle fut bien dans peu de tems. Ayant paru être

convaleſcente, pendant quatre jours, elle fut, tout-à coup, priſe d'une douleur aiguë du côté; elle touſſait, avait la fièvre très-forte, le pouls dur avec des vibrations, elle était agitée, ſa reſpiration était bruyante, ſon eſprit chancelant. Longtems avant cette maladie, elle avait les jambes œdemateuſes, elles continuèrent de l'être pendant ſa durée; cette tumeur était très-douloureuſe lorſqu'on la touchait, l'impreſſion du doigt y reſtait, ſa langue était très-sèche, ſemblable à du bois, elle était retirée.

Elle repouſſa, avec opiniâtreté, tous les remèdes & toutes les boiſſons; le ſang, qu'on lui tira, était recouvert d'une couenne inflammatoire très-épaiſſe & qui jaunit beaucoup; elle n'obtint aucun ſoulagement des ſaignées, & mourut en peu de jours. On trouva, dans la cavité droite de la poitrine, une livre de ſérosité de couleur jaune pâle, & dix onces de liqueur ſemblable, dans la cavité gauche. Les deux poumons étaient très-enflammés, le droit l'était plus que le gauche; des morceaux de poumon, dans quelque point qu'ils euſſent été coupés, ſe précipitèrent au fond de l'eau; les parties ſupérieures de ces viſcères étaient plus enflammées que les inférieures, qui avoiſinent le diaphragme, la plèvre était ſaine dans toute ſon étendue; la véſicule du fiel était remplie de bile gluante & d'une cou-

leur ſombre, la ſurface du foie était inégale; de diſtance en diſtance, comme ſi elle eut été cuitte, l'épiploon était enflammé, on trouva, dans l'abdomen, deux livres de ſérosité, auſſi d'un jaune pâle; on découvrit, à la partie poſtérieure & externe de la matrice, proche ſon fond, un corps, qui avait le volume d'un gros maron, qui était fixé par un pédoncule charnu, mince; ce corps reſſemblait à du lard, & il était entièrement ſemé de petits corps durs, oſſeux & cartilagineux. La matrice n'était point ſituée dans le milieu du baſſin, mais elle était portée du côté gauche; les ligamens de ce côté étaient très-courts, ceux du côté oppoſé étaient très-longs.

J'eus à traiter pluſieurs malades atteints, depuis longtems, d'œdème des jambes, qui s'enflaient, reſpiraient difficilement, dont le corps était relâché, & qui furent enlevés par une inflammation incurable du poumon; leur poitrine renfermait beaucoup de ſérosités.

Hydropiſie de poitrine inflammatoire.

J'ai cru guérir cette hydropiſie de poitrine inflammatoire, chez quelques malades, par les ſaignées répétées, le nître (*nitrate de potaſſe*), la terre foliée de tartre [*acetite de potaſſe*), & les boiſſons de décoction de mauve (*malva vulgaris*), de guimauve (*althea officinalis*), à laquelle j'ajoutais beaucoup de racine de réglisſe

(*liquiritia glabra*). Leur ſang était recouvert d'une croûte inflammatoire.

Dans quelle circonſtance il fallut ſaigner même les hydropiques.

Il fallut, quelquefois, ſaigner les hydropiques, avec ménagement, lorſque l'inflammation des poumons ſurvint, ſoit qu'elle eut été déterminée par la conſtitution de l'année, qui favoriſait l'inflammation, ou par une ſérosité âcre & inflammatoire, ſoit qu'un traitement, trop irritant, l'eut déterminée, même chez des individus très-froids. Lorſque la quantité d'eau, contenue dans la poitrine, menaçait les malades de ſuffocation, une petite ſaignée rétablit la reſpiration, & éloigna la mort pour un peu de tems.

QUATRIÈME MALADE.

Un célibataire, âgé de 33 ans, écrivain de ſon métier, vint à l'hôpital le 19 janvier, il avait la fièvre très-forte, chancelait, n'avait pas l'eſprit préſent, il était tremblant; il répondit avec peine, & incomplettement, aux intérogations réitérées qui lui furent faites, qu'il n'avait plus eu d'appétit le 5 janvier; que le lendemain il avait eu des alternatives de froid & de chaud, que ſa tête était peſante, embaraſſée, & que, de

tems en tems, il n'avait pas l'eſprit préſent; que, le troiſième jour, ſon mal avait été augmenté d'une douleur très-vive à l'épigaſtre, & que ſa bouche était très-ſaburrale; que, preſſé par le beſoin, il avait ſorti de ſon lit le quatrième jour; & que, très-faible, il s'était traîné, avec peine, juſque déhors; mais qu'il avait été auſſitôt pris d'une douleur vive & lancinante dans le ventre. Qu'étant rentré, il avait vomi ce qu'il avait pris, & une grande quantité de matières amères. Le 5, il prit, d'après l'avis de je ne ſais qui, un purgatif qui, à ce qu'il paraît, était trop actif. Il fut vingt fois à la ſelle, les tranchées devinrent plus vives. Depuis ce tems, la fièvre, les tranchées, la faibleſſe d'eſprit, continuèrent juſqu'au douzième jour de ſa maladie, époque à laquelle il ſe fit tirer du ſang, qui, ſi on s'en rapporte à ce qu'il diſait, était inflammatoire. La ſaignée fut répétée le lendemain, il ne fut point du tout ſoulagé. Reçu à l'hôpital, le quinzième jour de ſa maladie, qui était le 19 janvier, il diſait ne plus reſſentir aucune douleur du ventre, depuis trois jours, mais qu'il lui ſemblait qu'on lui comprimait l'eſtomac, & que l'oppreſſion paraiſſait s'étendre juſqu'au milieu de la poitrine; il ſupportait, ſans peine, qu'on lui touchât le ventre. Il reſpirait difficilement, ſa langue était blanche, muqueuſe;

quelques heures après il commença à être agité, à jeter des cris, à avoir l'esprit égaré. Il avait des aphtes, le hoquet, le pouls plein, dilaté, fort, de la chaleur, des envies de vomir spontannées qui n'évacuaient aucune matière; il fut saigné, le sang se recouvrit d'une croûte bleuâtre, étendue, semblable à de la gelée, peu glutineuse. On lui appliqua un cataplasme sur le ventre, on lui prescrivit des boissons émolientes, & on lui donna des lavemens aussi émoliens, il n'en obtint aucun soulagement; il n'avait plus du tout l'esprit présent. Ses urines étaient naturelles, troubles, muqueuses, blanchâtres. Le 20 janvier, il n'éprouvait aucune amélioration; il fut saigné de nouveau, la couenne qui recouvrait le sang était d'une couleur plombée, verdâtre, étendue, légère, & gélatineuse; il n'avait point l'esprit à lui, il eut de fréquentes & inutiles envies de vomir; la racine d'ipécacuanha [*psychotria emetica*], qu'on lui donna le soir, fit vomir un peu de pituite & de bile, le pouls était faible & l'esprit dans le même état. Le 21, au matin, les parties supérieures devinrent froides, il recouvra sa présence d'esprit & reconnut ceux qu'il vit, il parlait à propos. Il ne souffrait plus, son pouls était accéléré, très-faible, il s'évanouissait sous les doigts; ce malade mourut vers le soir.

A l'ouverture de la poitrine de ſon cadavre, on trouva tous les viſcères très-ſains; dans l'abdomen, l'épiploon était très-enflammé, les inteſtins ileum & jejunum étaient auſſi très-enflammés, toute la ſubſtance du foie était très-jaune.

Une inflammation du ventre, déterminée par la ſaburre putride, qui avait trop longtems ſéjourné dans les viſcères, qui avait été miſe en mouvement, & était devenue plus âcre par l'action d'une portion purgative, enleva ce malade. Il eut été utile, dans le commencement de la maladie, de lui donner des boiſſons délayante, en grande abondance, & de lui adminiſtrer un émétique après avoir employé d'abord la ſaignée.

On peut ſouvent détourner, avec ſuccès, une *inflammation putride*; mais lorſqu'elle exiſte, & qu'elle s'eſt déjà portée ſur ces viſcères, elle eſt le plus ſouvent mortelle.

CINQUIÈME MALADE.

Un cordonnier, âgé de 42 ans, qui ſe portait bien depuis très-longtems, reſſentit, le 20 janvier, des friſſons qui furent ſuivis de cha-

leur, il avait une douleur du côté gauche qui, de l'épigastre, s'étendait jusqu'à la mamelle, & qui augmentait par le toucher, il ne pouvait point se coucher sur le côté malade, sa respiration était pénible; il éprouvait les douleurs de la cardialgie, sa bouche était amère, il n'avait pas d'appétit, il avait soif, il se mit au lit. Tous ces symptômes devinrent plus fâcheux le mercredi, le jeudi & le vendredi; la douleur s'étendait au-delà du sternum & occupait, en même tems, le côté droit; il se tenait couché sur le dos, il était très-oppressé. La saignée fournit un sang inflammatoire, & procura quelque soulagement; un purgatif le fit aller cinq fois à la selle. Les accès de fievre, qui parut tous les jours à la même heure, commencèrent par un frisson. Il vint à l'hôpital, le samedi 24 janvier, il avait l'esprit un peu embarassé, sa langue était rude, très-sèche, rouge, sa respiration était pénible, laborieuse, elle était accompagnée d'une douleur obscure & déchirante des deux côtés. Il avait une oppression très-grande de la poitrine, qui s'étendait, de la partie inférieure du sternum, jusqu'à sa partie moyenne. La cardialgie augmentait par le toucher, il avait le ventre un peu plus distendu, enflé, la chaleur était naturelle, son pouls était vîte, faible, rémittent, intermittent, tremblant, ses extrémités devinrent

froides.

Vers les dix heures de la nuit, il eut très-grand chaud, ſon pouls était plein, dur; on le ſaigna, le ſang était inflammatoire. Le dimanche il n'avait plus l'eſprit préſent, ſon pouls était fréquent, il avait de la chaleur, il mourut l'après-midi.

A l'ouverture de ſa poitrine, on trouva le poumon droit entièrement enflammé; en le coupant, on vit qu'il était de couleur mêlangée cendré-rouge; la partie ſupérieure de ce poumon était plus enflammée. Ce viſcère était fortement attaché, par tous ſes points, à la plèvre, par des adhérences en partie anciennes & ſolides, & en parties nouvelles & formées par de fauſſes membranes produites par la coagulation de la lymphe, la plèvre était ſaine dans ces mêmes endroits. Le poumon gauche était adhérent à la plèvre de côté & d'autre, par des liens membraneux, anciens; il n'était point enflammé, mais il était engorgé par un ſang noir. On voyait, entre ce viſcère & la plèvre, & entre lui & le diaphargme, une grande maſſe de cette fauſſe membrane qui était épaiſſe & nouvellement formée. La portion de la plèvre qui recouvrait la dernière vraie côte, (côte ſternale), & les trois fauſſes côtes ſuivantes, (côtes aſternales) était très-enflammée. On trouva dans le péricarde, une matière puriforme, & des débris de quelques-unes de ces ſortes de membranes. L'aorte était enflammée à

ſa ſortie du cœur. L'inflammation ne s'était cependant emparée que de la membrane, de cette artère la plus externe, qui l'abandonne auſſi-tôt pour former la membrane interne du péricarde, qu'on trouva auſſi enflammée. L'oreillette & le ventricule droit étaient auſſi engorgés par un ſang très-noir, les ventricules du cœur étaient remplis de polypes, cauſés par la coagulation de la lymphe enflammée; le diaphragme était très-enflammé, ſurtout dans ſa partie tendineuſe. Dans l'abdomen, l'épiploon très-court était très-légèrement enflammé & replié ſur le colon transverſe, la portion aſcendante du colon droit était enflammée dans la longueur de deux pouces, le jejunum était enflammé, les vaiſſeaux ſanguins du méſentère étaient partout très-dilatés & remplis d'un ſang noir, ſurtout vers leur inſertion aux inteſtins; on voyait de diſtance en diſtance, ſur le méſentère, des taches très-grandes, qui paraiſſaient produites par l'inflammation; quelques glandes reſſemblaient plutôt à un caillot de ſang noir, avant de s'unir au rectum, la fin du colon ſe réfléchiſſait ſur elle-même dans deux endroits, en formant des ſinuoſités

Tout le corps & toute la graiſſe étaient d'une couleur jaune ſemblable à celle des ictériques, les ſortes de membranes formées par la lym-

phe coagulée, étaient tres-jaunes, le rein gauche était un peu plus volumineux que de coutume, le rein droit, la capsule atrabilaire, les vaisseaux sanguins de ces parties & l'urethère manquaient absolument.

Voici encore un rein qui n'existait pas originairement; il n'y a pas longtems que j'ai trouvé que ce viscère manquait de ce même côté; chez ce sujet, l'autre rein n'avait pas un plus grand volume que dans l'état ordinaire. C'est sur ce premier cadavre que j'ai observé, la première fois, que la plevre était enflammée dans le point où le malade avait ressenti la douleur pongitive; mais l'inflammation n'était pas très-forte, & le poumon n'était point enflammé dans ce point. Cela vient peut-être de ce que cette inflammation des poumons s'était dissipée, avant la mort, par une crise fâcheuse, *l'exudation de la lymphe enflammée*

SIXIÈME MALADE.

Un tailleur, âgé de 27 ans, eut, pendant cinq semaines, une fièvre tierce qu'il négligea & qui se termina enfin d'elle-même. Il assurait s'être bien porté depuis cette époque. Le 12 septembre 1777, il eut, contre son ordinaire, après midi, des frissons qui furent aussi-tôt suivis

de chaleur; il reſſentait une douleur pongitive dans l'épigaſtre, qui s'étendait juqu'à le mammelle droite: il ſe fit ſaigner le 13 décembre, & ne fut point du tout ſoulagé. Le 14 au ſoir, il était un peu mieux. Tous les ſymptômes reparurent le 15 décembre; il prit un purgatif & ils diminuèrent encore un peu. Il fut confié à mes ſoins le 16, il eut des alternatives de froid & de chaud, il n'eut point ſoif, il reſſentait une douleur aiguë dans la partie de l'hypocondre droit, ſituée au-deſſous des fauſſes côtes, (*côtes aſternales*), qui s'étendait juſqu'à l'ombilic, il avait une ſorte de peſanteur de tête & une impreſſion de chaleur très-vive & très-fatiguante, ſur le front & ſur les yeux, que je ne pouvais reconnaître avec la main, lorſque je cherchais à la diſtinguer; il avait la bouche amère, ſa langue était très-ſaburrale & ſa bouche remplie de mucoſités, il était ſans appetit, il avait des rapports déſagréables, il reſpirait avec peine & plus vîte que de coutume; la toux, qui était ſeche, entraînait quelquefois une petite quantité de crachats gluants; le pouls était vîte, un peu dur; le malade reſſentait une douleur vers le cardia qui devenait inſupportable lorſqu'on touchait cette partie, le ventre était libre, les anxiétés étaient plus grandes le ſoir. On le ſaigna, la croûte inflammatoire était verdâtre, jaunâtre, étendue, épaiſſe, viſqueuſe, il dormit mal.

Les premiers accidens continuaient le 17 décembre, la bouche était un peu amère, la langue ſaburrale, villeuſe, jaunâtre vers ſa racine, elle commençait à ſe deſſecher. Il n'avait point ſoif, mais il reſſentait une chaleur qui brûlait la main qui le touchait. Sa reſpiration était courte, fréquente, la douleur de l'épigaſtre & du côté droit était moins forte, il était couché ſur le dos & ne pouvait ſe tenir ſur aucun des côtés, ſes urines étaient d'un jaune foncé, preſque noires, elles coloraient le papier qu'on y plongeait, comme celles des ictériques; le pouls était fort, plein, dur, ce malade avait le teint des perſonnes bilieuſes. Je penſais que l'inflammation, qui avait été déterminée par la ſaburre bilieuſe putride, ou par un ſtimulus très-acre, & que je n'avais pu calmer avec tous les anti-phlogiſtiques, avait ſon ſiège dans les viſcères. J'avais réſolu de continuer le traitement antiphlogiſtique; que j'avais employé, dès le commencement, après que j'aurais adminiſtré un émétique & déterminé l'éjection de ce foyer de ſaburre; mais ce remède ne produiſit ni vomiſſement, ni évacuation par les ſelles. Les choſes furent dans le même état pendant le jour, ce malade ſe trouva plus mal pendant la nuit; je lui donnai une grande quantité de boiſſons antiphlogiſtiques & beaucoup de lavemens pour affaiblir l'action du médicament qui avait trompé

mes eſpérances, & qui, en agiſſant comme altérant, avait augmenté la maladie, & pour déterminer ce remède à opérer avec moins de déſavantage un effet purgatif. Ces moyens ne produiſirent aucun effet, le malade fut difficilement à la ſelle. Le 18 décembre, la chaleur & la tenſion douloureuſe de l'épigaſtre augmentèrent, ce malade paſſa la nuit ſans dormir, très-effrayé & dans une agitation étonnante. Le matin du jour ſuivant, il avait ſouvent les perceptions confuſes, ſa bouche continuait d'être amère, ſa langue ſe deſſechait, la douleur occupait encore la partie de l'hypocondre gauche, ſituée au-deſſous des fauſſes côtes, (*côtes aſternales*), & s'étendait juſqu'à la mammelle gauche. Les urines étaient très-ſafranés, le pouls était très-mou & très-célère. J'eſſayai encore l'uſage de l'émétique, mais ce malade ne vomit qu'une fois & peu de matières verdâtres, il ne fut point à la ſelle, un lavement qu'on lui donna, procura quatre déjections de matières muqueuſes, vertes, liquides, qui ne le ſoulagèrent pas; il fut très mal après-midi, il reſſentait une douleur plus aiguë au-deſſous des fauſſes côtes, (*côtes aſternales*), dans l'hypocondre gauche; une ſaignée qu'on lui fit, fournit un ſang qui était recouvert d'une couënne d'un verd jaune, épaiſſe, ſans être froncée; on couvrit la partie douloureuſe de cataplaſmes émoliens, ces

topiques n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, on appliqua un véſicatoire, les accidens ne diminuèrent point du tout; le 20 décembre, ce malade reſpirait difficillement, ſa reſpiration était accompagnée de ſiflement, il était forcé de ſe tenir aſſis, il avait l'eſprit très-préſent, la face hippocratique, ſon pouls était très-vîte, tremblant, tout-à-fait inégal; ſes urines étaient très-jaunes, il fut à la ſelle huit fois ſpontanément, & mourut le ſoir.

Son cadavre était extérieurement d'un jaune ictérique, ſon ventre était météoriſé, tuméfié. La partie antérieure de la poitrine était preſque rentrée au dedans, & celle qui répond à la pointe du cœur, & qui eſt ordinairement convexe, était plane chez ce ſujet. La peau, toute la graiſſe & le périchondre des cartilages des côtes, étaient jaunâtres. En renverſant le ſternum, on voyait une fauſſe membrane jaunâtre, molle, qu'on enlevait aiſément, facile à déchirer, qui paraiſſait être récemment formée, & qui recouvrait la portion de la plèvre qui tapiſſe antérieurement & latéralement chaque cavité de la poitrine. On trouva au deſſous de chaque poumon, du côté que ces viſcères regardent le diaphragme, une membrane tout-à-fait ſemblable à la première, & qui uniſſait légèrement la baſe des poumons avec le diaphragme. La partie antérieure du pé-

ricarde & la portion voiſine du diaphragme, étaient recouvertes d'une autre membrane, mais très tenace, épaiſſe de ſix lignes, dans quelques endroits, & formée, pour ainſi dire, de pluſieurs lames qu'on ne pouvait déchirer qu'avec peine, & en employant beaucoup de force; elle y adhérait fortement, on pouvait cependant la détacher, ſans bleſſer ni l'une ni l'autre de ces parties. Cette membrane était d'un blanc jaunâtre, elle était entrelaſſée par pluſieurs vaiſſeaux ſanguins, très-apparens, qu'on pouvait voir à l'œil nud, & qui ſe diviſaient en ramifications qui rampaient dans toute la ſubſtance de cette membrane. Une autre membrane, de plus nouvelle formation, facile à déchirer, ſur laquelle on ne découvrait point de vaiſſeaux, & qui était jaune, recouvrait la plus ancienne.

La cavité gauche de la poitrine contenait une livre de ſéroſité jaunâtre qui teignait le papier & le linge d'une couleur de ſaffran, elle était un peu viſqueuſe & gluante comme le vin gras, & elle reſſemblait parfaitement à de l'eau à laquelle on aurait mêlé de la bile cyſtique pure & épaiſſe. La cavité droite de la poitrine contenait bien une livre & demie de la même liqueur. On trouva dix onces de cette même matière ſéreuſe, colorante & viſqueuſe dans le péricarde qui était diſtendu & légèrement enflammé. La

ſurface interne de ce ſac membraneux était recouverte d'un ſédiment épais d'un blanc jaunâtre, & peu adhérent. Le ventricule droit du cœur, était phlogoſée, la partie ſupérieure du poumon droit, qui était enflammée, ſe précipitait au fond de l'eau, le reſte de ce viſcère & le poumon gauche en entier, étaient très-ſains. A l'ouverture de l'abdomen, on vit que l'épiploon était ſuperficiellement & légèrement enflammé, le foie était entièrement ſain, & ſon lobe droit deſcendait beaucoup plus profondément que de coutume. La véſicule du fiel contenait une grande quantité de bile très-épaiſſe, & d'un jaune preſque noir. La capacité de l'eſtomac était beaucoup plus grande que de coutume, ce viſcère était diſtendu par des gas; une grande quantité de fluides élaſtiques diſtendait auſſi les inteſtins grêles & le colon tranſverſe, le jéjunum & la partie voiſine du méſentère commençaient à s'enflammer, l'S du colon & la portion de cet inteſtin qui deſcend juſqu'au commencement du rectum, formaient un canal étroit ou pour mieux dire, reſerré, ou reſſemblaient plutôt à une corde torſe.

J'ai ſouvent rencontré des inflammations très-vives de la poitrine, cauſées par l'agacement d'une ſaburre putride, âcre, qui ne céderent point au traitement le plus antiphogiſtique, & aux ſaignées les plus abondantes, & qui tuèrent les malades.

Lorſque, dans la ſuite, je rencontrai quelques malades, qui préſentaient ces deux accidens, l'inflammation & la préſence de la ſaburre; j'employai un double traitement, un traitement compoſé, c'eſt-à-dire; l'antiphogiſtique & l'antiſaburral, & cette méthode ſauva preſque tous les malades. Chez celui, ſujet de cette obſervation, l'émétique n'agit pas en évacuant le ſtimulus putride, mais plutôt en l'excitant, en l'exaſpérant, ceci arrive rarement, j'en ai cependant vu des exemples. Lorſque cela arrivait, je pouvais encore rétablir les choſes qui allaient de pire en pire, en diminuant la force de ce remède altérant, & en dirigeant ſon action ſur le ventre; mais cette conduite même ne me réuſſit pas dans ce cas. Je vais décrire une maladie ſemblable, c'eſt-à-dire, cauſée par l'inflammation & la ſabure, & qui ſe comporta de telle manière, que l'émétique produiſit l'effet que j'en attendais, & détruiſit le ſtimulus qui cauſait l'inflammation. Cette inflammation n'était pas encore aſſez vive pour ne pas pouvoir être domptée par les antiphlogiſtiques, lorſqu'on avait évacué la ſabure âcre & inflammatoire : je penſe que cette hiſtoire importante, par ſon objet, mérite bien de terminer le recueil de celles que j'ai raſſemblées juſqu'ici.

SEPTIÈME MALADE.

Une femme âgée de 20 ans, & mariée, vint à l'hôpital au mois de juin de l'été dernier : elle avait la fièvre tierce, elle se porta bien ensuite, ses règles coulèrent régulièrement. Après le 15 décembre, elle commença à éprouver une douleur vive de l'estomac, presque continuelle, qui se fit ressentir jusqu'au 14 janvier suivant; elle était d'ailleurs bien portante Le soir de ce jour, elle tomba en syncope, pendant qu'elle soupait, & eut des convulsions épileptiques ; après un demi-quart d'heure, elle reprit ses sens. Elle passa presque la moitié de la nuit dans des alternatives de froid & de chaud; elle vomit alors environ une pleine main de sang vermeil & écumeux, elle eut le mal de tête, la cardialgie; &, tour à tour, chaud ou froid; elle ressentait une douleur pongitive & continuelle du côté droit de la poitrine, qui augmentait pendant l'inspiration ; elle ne dormait point. Le 15 janvier, elle eut des vomitutitions qui ne furent point suivies de vomissement, sa bouche était amère. La fièvre & la douleur augmentaient, elle n'eut point de convulsions, & ne cracha point de sang, elle rendit quelquefois, par les selles, des matières

liquides & bilieuſes. On l'apporta à l'hôpital le 16 janvier. Elle avait chaud, & ſe plaignait d'une douleur aigue, qui occupait tout le côté droit de la poitrine, ſon teint était d'un jaune verdâtre, la conjonctive avait la même couleur, elle ne pouvait ſupporter la plus légère preſſion, ſur la région épigaſtrique, qui était très-douloureuſe, elle avait une ſoif inextinguible, des ſyncopes continuelles; ſon pouls qui était très-vîte, ſe faiſait à peine ſentir ſous le doigt, & devenait enfin inſenſible; la langue était blanchâtre, la toux ſèche. Après midi, ſon viſage & ſes yeux devinrent rouges, ſon pouls, qui était toujours vîte, ſe développa ſans être dur, elle ſe plaignait beaucoup & était très-agitée, elle vomit ſpontanément un peu de ſaburre ærugineuſe, ce qui la ſoulagea beaucoup. Elle fit un uſage abondant de boiſſons miélées, acides, avec *l'arcanum duplicatum*, ſulfate de potaſſe, (1) elle dormait

(1) Stoll recommande ſouvent d'aiguiſer avec le ſulfate de potaſſe (*ſel de duobus*), les boiſſons des malades qui ont des fièvres ſaburrales pituiteuſes, &c.; mais la ſolution de ce ſel ne ſe fait parfaitement que dans ſeize à dix-huit parties d'eau, dont la température eſt à 15 degrés au-deſſus o du thermomètre de Réaumur; on doit, d'après cela, préférer d'altérer ces boiſſons avec d'autres ſels plus ſolubles & qui agiſſent de la même manière, tels que le ſulfate acide de potaſſe, les ſulfates de ſoude, de magnéſie; le phoſphate de ſoude, les tartrites de ſoude, de potaſſe, &c.

peu, ſon ſommeil n'était pas bon. Le 17 l'oppreſſion de la poitrine & la douleur pongitive augmentèrent, la reſpiration était laborieuſe, la malade ne pouvait ſe tenir couchée ſur le côté malade, elle avait la bouche amère, des vomiturítions & la fièvre forte. Je lui tirai cinq onces de ſang, qui ſe recouvrit d'une couënne jaune, épaiſſe, viſqueuſe & étendue, elle continua les mêmes boiſſons. Un émétique qu'elle prit après-midi, lui fit vomir des matières amères, ærugineuſes, pituiteuſes, elle fut ſouvent à la ſelle; après le vomiſſement, elle n'eut preſque plus de fièvre, preſque plus de chaleur plus forte que dans l'état naturel; ſa reſpiration était bonne, l'oppreſſion était entièrement ceſſée, la malade ſe couchait aiſément des deux côtes, le ſoulagement qu'elle obtint, fut ſubit, conſidérable & étonnant, ſa bouche était encore amère, ſur les dix heures du ſoir, ayant trouvé le pouls de cette malade plus plein & plus rebondiſſant que je ne l'avais rencontré juſqu'àlors, quoiqu'elle fut bien, je lui fis tirer huit onces de ſang, plutôt pour prévenir une nouvelle inflammation que je prévoyais devoir bientôt reparaître, ſi on ne la ſaignait pas; la couënne qui recouvrait le ſang, était ſemblable à la première, quoique cette malade ne ſe plaignit d'aucun mal, elle dormit pendant la nuit; le 18 janvier, elle reſſentit un

peu de mal de tête & dans la région épigaſtrique ; elle avait la bouche amère, à peine lui trouvait-on un peu de fièvre, elle était bien d'ailleurs, juſqu'alors ſes urines avaient été ſaffranées ou très-rouges ; le 19, elles formèrent un dépôt ſemblable à du ſon, les autres ſymptômes étaient les mêmes que la veille ; le 20, la céphalalgie & la cardialgie augmentèrent ; la douleur pongitive du côté droit, reparut plus aigue ; la fièvre, la manière d'être couchée, étaient les mêmes qu'au commencement de la maladie. Elle touſſait, ne crachait point du tout, ſa langue était sèche, l'amertume de la bouche était plus forte, je lui adminiſtrai un émétique, elle vomit huit fois des matières amères, glaireuſes, elle fut dix fois à la ſelle, le mal de poitrine ceſſa, elle ne reſſentait plus de douleur du côté, la fièvre était légère, elle fut ſoulagée tout-à-coup & d'une manière étonnante. Le 21 janvier, tous les ſymptômes étaient diminués, elle dormit. Le 22, ſes urines laiſſèrent précipiter un dépôt couleur de briques, une toux peu fréquente continua juſqu'alors, elle était bien d'ailleurs, elle avait de l'appétit & ſe promenait. Elle commença, le 23, à faire uſage de décoction de lichen d'iſlande (*lichen iſlandicus*), la toux ceſſa entièrement. Depuis cette époque, les forces revinrent, &, après quelques jours, cette malade ſortit parfaitement guérie.

J'ai recueilli beaucoup d'hiſtoires de pleuréſies compliquées, ou inflammato-ſaburrales, d'hémoptiſies ſaburrales, de convulſions que j'ai guéries très-promptement & ſolidement, par la méthode que je viens d'indiquer. Comme ces maladies ſe préſentent tous les jours, & qu'elles ont été traitées, ſous les yeux d'un grand nombre de perſonnes, à l'hôpital de la ſainte-trinité, je ne les rapporterai pas.

Il me reſte encore à donner quelques avertiſſemens à mes lecteurs, ſur l'uſage fréquent que je fais des émétiques chez les malades confiés à mes ſoins, & ſurtout à ceux d'entre ces lecteurs qui ont une mauvaiſe opinion de ces médicamens, ſoit d'après les préceptes de quelques maîtres, ſoit parce qu'ils n'ont pas eu occaſion d'éprouver ces remèdes. Mes obſervations multipliées & ſincères, celles des autres médecins m'ont appris à employer les émétiques. Mes malheurs m'ont fait connaître, malgré moi, les propriétés de ces remèdes, lorſqu'ayant autrefois une opinion bien contraire ſur leur compte, je conſidérais les différentes méthodes de guérir, & je cherchais, avec ſoin, un traitement qui put me ſatisfaire, ſans m'inquiéter du ſyſtême qui croulerait ou ſerait établi.

J'étais étonné de voir que, dans toutes les écoles de médecine, on répétait ſans ceſſe le

nom de Sydenham, dont les admirateurs étaient innombrables, & de ce qu'il n'y avait qu'un très-petit nombre de praticiens qui suivissent la doctrine de cet excellent médecin, & surtout celle qui démontre l'efficacité des émétiques. J'étais surpris de voir que l'usage de ces remèdes, qui avait été tant de fois & si énergiquement vanté par ce médecin illustre, fut néanmoins présenté, par plusieurs médecins, comme contraire à la médecine rationelle. J'étais souvent étonné de voir que la méthode sanguinaire de Botal, reparaissait encore, de ce qu'elle était si usitée, qu'on opposait, partout, le même traitement à tout mouvement fébrile, dans quelque tems qu'il se montrât, quelle que fut la cause qui l'eut produit, sans avoir égard à la constitution des saisons, soit que les corps fussent soumis à l'influence brûlante de la canicule, lorsque le vent de sud souffle, quand le ciel est pesant, soit pendant les rigueurs d'un hyver glacial, & sous le règne du vent de nord.

CHAPITRE XVIII.

VARIÉTÉS.

Dissection, sur un cadavre, des parties de la génération, attaquées de gonorrhée.

Le 25 février 1777, je disséquai les parties de la génération, du cadavre d'un homme que l'écoulement

l'écoulement, par l'urèthre, d'une matière d'un jaune verdâtre, l'inflammation legère de l'orifice de ce canal, & qui s'étendait vers le prépuce, les taches rouges du gland, & la tuméfaction quoique peu considérable, des glandes inguinales, indiquaient évidemment que ce malade avoir eu la gonorrhée. J'ignore entièrement qu'elle avait été la maladie dont il était mort, son cadavre ayant été apporté d'un autre hôpital, pour servir à démontrer les opérations aux élèves en chirurgie. Les clavicules & les corps des vertèbres lombaires étaient recouvertes, en quelques endroits, d'exostoses; les chairs musculaires étaient très-putréfiées, & elles se partageaient, lorsqu'on les pressait avec un peu de force. En coupant l'urèthre, je vis qu'elle était légèrement enflammée, & que l'inflammation s'étendait un travers de doigt au-dessous de son orifice. Ce canal était encore un peu enflammé auprès de sa bulbe. Je ne vis pas un des orifices des cryptes muqueux de Morgani, mais je trouvai, à leur place, beaucoup de petites lignes blanches, semblables à des cordes tendineuses. L'orifice des vaisseaux éjaculateurs, du côté gauche, était plus dilaté que de coutume; on ne voyait, nulle part, aucune excroissance, aucun étranglement, aucun ulcère. Les autres parties de l'urèthre étaient saines, ainsi que les testicules & les vésicules séminales. La description

que je viens de faire, de l'état de ce ſujet, indique que cet homme avait eu pluſieurs gonorrhées. Il eſt cependant étonnant qu'il ne ſoit pas ſurvenu dans l'urèthre, aucun accident plus grave, après pluſieurs de ces maladies, ou même après celle-ci qui, certes, n'était pas légère.

L'opinion de Morgagni, qui penſait que les gonorrhées légères étaient principalement cauſées par l'inflammation des petits canaux qui ſont en grande quantité dans le canal de l'urèthre, paraît être appuyée par une nouvelle preuve. Il y avait en effet inflammation de toute la membrane qui forme l'urèthre, & la réunion en petites cordes tendineuſes des embouchures des cryptes de Morgagni, prouve que l'inflammation était plus forte dans ces parties. Mais quelles parties fourniſſaient une ſi grande quantité de matières d'un jaune verdâtre qui coula de l'urèthre, après la mort de ce malade? étaient-ce les cryptes agacés par le virus vénérien, qui répandaient une plus grande quantité de mucus dépravé? j'ai dit qu'ils étaient oblitérés; ne ſe pourrait-il pas que ce fut une ou pluſieurs de ces cryptes reſerrées par l'inflammation, & qui échapèrent à mes yeux, dont je n'aidai point l'action par une loupe? cela eſt certainement néceſſaire, comme je le penſe, puiſqu'on ne trouvait, nulle part, aucune trace du plus léger ulcère.

Fièvre pétéchiale & diſſection du cadavre du malade qui y avait ſuccombé. Pétéchies des viſcères internes.

Une jeune fille âgée de 20 ans, ſe plaignait, depuis deux mois, de laſſitudes, elle était de mauvaiſe humeur, nonchalante & triſte, ſes règles n'étaient point dérangées, elles avaient été plus abondantes qu'à la coutume, pendant ces deux derniers mois. Le 3 avril, elle ſe mit dans une colère violente, elle eut auſſitôt la fièvre, un violent mal de tête, ſurtout du côté gauche, & elle eut, dans le même jour, une hémorragie de la narine de ce côté, elle avait peu de fièvre mais elle était continuelle, elle eut enſuite la bouche pâteuſe, amère, juſqu'au 16 de ce mois. Pendant ce tems, elle employa, chez elle, pluſieurs remèdes, les ſels neutres, les nitreux, les yeux d'écreviſſes, le caſtoreum, &c. elle ſe fit ſaigner une fois, & ſe fit appliquer des ſangſues (*hirudo medicinalis*) aux tempes. Elle fut reçue à l'hôpital le ſoir de ce jour, c'eſt-à-dire le 16 avril, elle avait le pouls aſſez plein, aſſez fort, à peine plus vîte que dans l'état naturel, mais elle reſſentait une migraine très-douloureuſe du côté gauche, elle n'avait point d'appétit, & preſque point ſoif. Ses urines étaient naturelles ou

un peu plus jaunes que de coutume. Après avoir employé les délayans, préparés avec la racine de chiendent, (*triticum repens*) de pissenlit, (*leontodon taraxacum*) & de chicorée, (*cicorium intybus*) aiguisés avec une petite quantité de sel de duobus, (*sulfate de potasse*); on lui donna un émétique; elle fut mieux pendant quelques jours, durant lesquels elle fit encore usage, après l'exhibition du vomitif, de la décoction des plantes ci-dessus indiquées. Mais, pendant ces jours, ses gencives, du côté gauche, laissèrent exsuder trois ou quatre onces de sang. Sa bouche, sa gorge & surtout l'arrière bouche, étaient couvertes de beaucoup de taches rouges. On arrêta l'hémorragie des gencives avec une décoction de sauge (*salvia officinalis*) & l'alun (*sulfate d'alumine*) qui repercuta aussi ces taches rouges; la fièvre augmenta les 22, 23, 24 & 25.es jours, pendant lesquels cette malade fit usage d'une décoction de quinquina. Elle se plaignait, elle était agitée, elle avait de la chaleur. Son pouls n'était pas faible, on vit des pétéchies assez larges sur la poitrine, les mamelles, les deux bras, le visage; il y en avait beaucoup, elles étaient violettes, rouges, bleuâtres. Pendant toute la maladie, le corps, le visage & les lèvres étaient d'une paleur si cadavéreuse, qu'on ne voyait nulle part aucun vestige de rougeur; tout paraissait

privé de ſang, les dents étaient noirâtres, les gencives & l'intérieur de la bouche pâle; cette fille habitait un appartement bas qui n'était jamais éclairé par les rayons du ſoleil & qui était très-humide; elle n'avait pas l'eſprit préſent pendant la nuit. Le 26, elle eut quelques convulſions, elle était dans un état ſoporeux, abattue, elle reſpirait très-difficilement. Elle mourut le ſoir.

Je fis l'ouverture de ſon cadavre, la plèvre, les faces internes & externes du péricarde, les deux ſurfaces du diaphragme, la graiſſe des environs du cœur étaient parſemées de pluſieurs pétéchies rouges, noires, bleues, de la largeur d'une lentille, d'un pois, d'une fève, & ſemblables à autant d'échimoſes; lorſqu'on les ouvrait, elles verſaient un ſang liquide, le ſang des gros vaiſſeaux était noirâtre & coulant comme de l'eau, le cœur lui-même était taché de pétéchies, on en voyait peu ſur le péritoine & les inteſtins, la membrane externe du rectum était très-noire, pourrie & de couleur d'encre, l'épiploon ſemblait avoir été ſoupoudré avec du charbon très-noir, la ſurface externe de la matrice était parſemée de côté & d'autre, d'excroiſſances ſemblables à des verrues, un ſang noir était épanché dans les corps ovoïdes, contenu dans les ovaires, ils étaient beaucoup plus renflés que de coutume.

A l'ouverture du crâne, on trouva la dure mère, (meninge), & pie mère, (méningine), parſemées principalement du côté gauche de beaucoup de taches larges, rouges, bleues & noires, les anfractuoſités du cerveau, ſurtout de ce côté, contenaient des grumaux d'un *ſang comme extravaſé*, gros comme une fève, une lentille, quelques-uns étaient beaucoup plus gros, l'état du cerveau & de ſes enveloppes, de ce côté, était tel qu'on eut pu croire que l'échimoſe conſidérable de ces parties, avait été produite par une cauſe externe très-puiſſante. Le ventricule du côté gauche, était très-diſtendu par une eau jaunâtre, les parois & la ſurface des deux ventricules, étaient couvertes de taches pétéchiales.

On voyait, ſur la ſurface du cervelet & dans ſa ſubſtance, une très-grande quantité de points rouges, noirs, d'une grande étendue; il était très-facile de les diſtinguer de l'inflammation des vaiſſeaux, & du petit nombre de points rouges qu'on rencontre ordinairement en coupant un cervelet ſain. Les pétéchies, qui étaient ſur la ſurface extérieure du corps, s'étendaient juſqu'à la graiſſe, ſans la pénétrer, ou dumoins en n'y pénétrant qu'avec peine.

Entéritie & Diſſection du cadavre du malade, mort de cette maladie.

Il y avait ſept à huit mois qu'un jeune homme, âgé de 13 ans, apprentif cordonnier, avait eu une colique accompagnée d'un vomiſſement fréquent, & de diarrhée qu'il avait calmée par des frictions ſèches & chaudes. 14 jours étaient écoulés depuis, qu'étant couché avec quelqu'un, il avait reſté ſans couvertures, nud, & avait été ſaiſi le matin par le froid, ce qui lui redonna la colique accompagnée de diarrhée. La douleur était continuelle, le vomiſſement ſurvint enſuite, & il augmenta tellement, de jour en jour, que, dans les derniers tems, il vomiſſait dix-ſept fois, & même plus, dans une journée, ſans que les déjections fuſſent cependant augmentées, puiſqu'il n'allait, le plus ſouvent, que cinq fois à la ſelle, dans les 24 heures. Ce malade ne garda point le lit pendant ce tems, mais il venait, preſque tous les jours, quoiqu'il eut pour une heure de marche à faire, demander des remèdes aux médecins deſtinés à ſoulager les pauvres.

Il vint, enfin, à pied à l'hôpital, le 12, en priant, à genoux, avec inſtance, qu'on l'y reçut. Il paraiſſait vif & n'avoir pas perdu de ſes forces. Sa voix était forte, il conſervait le ſouvenir fidèle

des choſes même les plus legères. Il ſe plaignait d'avoir de vives douleurs à la partie du ventre ſituée entre le pubis & l'ombilic, de tenſion dans tout le reſte du ventre, & de ne pouvoir ſupporter même la plus légère preſſion, de ce qu'il n'avait pas pu uriner pendant la dernière nuit, ni depuis, & de vomir très-ſouvent. Il avait le viſage abattu, les tempes creuſes, les yeux enfoncés, ſon pouls était très-vîte & très-petit, une ſueur froide découlait de tous ſes membres, il ne fut à la ſelle ni urina pendant ce jour, comme pendant la nuit précédente. Il mourut preſqu'en parlant, le ſoir du jour de ſon entrée à l'hôpital, ayant raconté, peu de tems avant, l'hiſtoire de ſa maladie, à ceux qui le queſtionnaient, avec la préſence d'eſprit, & dans l'état que j'ai fait connaître.

A l'ouverture de ſon cadavre, qui fut faite le lendemain matin, on trouva les poumons unis à la plèvre par pluſieurs adhérences très-fortes & très-longues; ces organes étaient d'ailleurs ſains, mais abreuvés d'une grande quantité de matière écumeuſe, d'un blanc jaunâtre. Quand on ouvrit l'abdomen, on reſſentit une odeur très-fétide, ſemblable à celle qui émane des parties gangrenées, mêlées à des matieres ſtercorales. Il ſortit une aſſez grande quantité de ſérofité, légèrement ſanguinolente, dans laquelle on voyait nager des

excrémens liquides, tous les inteſtins étaient très-gros & dilatés. Le jejunum, l'ileum, tout le colon, l'épiploon tout entier, & ſurtout l'ileum étaient gangrenés preſque partout; le méſentère l'était auſſi, mais ſeulement en partie, à la diſtance d'un empan du lieu où l'ileum s'unit au cœcum, on trouva une ouverture, par laquelle une noiſette aurait paſſé facilement, elle n'était point formée par l'érozion de cette partie, mais, comme tous ceux qui étaient préſens, le penſèrent unanimement, elle était récemment formée par une déchirure de l'endroit où la gangrène de l'inteſtin était plus forte.

Les glandes du méſentère étaient très-tuméfiées, elles étaient molles au toucher, leur contexture était beaucoup plus lâche que de coutume, la veſſie était très-petite, reſſerrée & vide, elle ne préſenta aucune altération, excepté une tache peu grande & légèrement rouge, on trouva un ou deux vers, & ils étaient morts.

Ceux qui auraient vu ce malade faire tous les jours un chemin auſſi long, & conſerver la force & l'agilité de ſes muſcles juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, auraient-ils pu croire qu'il y eut un auſſi grand déſordre dans ſes viſceres? n'eſt-il pas étonnant, qu'avec une lézion auſſi conſidérable des inteſtins, ce malade ait conſervé cette préſence d'eſprit, & cette intégrité dans les perceptions?

Entéritie & ouverture du cadavre du malade qui y ſuccomba.

Un tailleur, agé de 20 ans, commença à reſpirer avec peine vers le 15 décembre 1777, à être oppreſſé de la poitrine, & à expectorer, en touſſant, quelques crachats muqueux, il ne garda point le lit, il fut enſuite forcé de marcher lentement, afin de pouvoir reſpirer plus aiſément. Il aſſurait qu'il s'était toujours bien porté auparavant, qu'il avait enſuite reſpiré un peu plus facilement, mais jamais auſſi librement qu'à ſa coutume. Le 30 mars 1778, il vint, à pied, du fauxbourg S.t-Joſeph à l'hôpital, il ajouta ce qui ſuit, à ce que je viens de dire. 17 jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait reſſenti, pendant deux jours, une douleur grave, vers l'épigaſtre, qui ſe calma enſuite un peu, mais elle était, cependant, toujours brûlante, pongitive, il n'avait point été forcé de reſter au lit. Depuis huit jours, la douleur de l'hypogaſtre avait commencé à prendre de l'accroiſſement, & s'était étendue juſque vers l'eſtomac. Ce malade avait ſouvent vomi ſpontanément, ſurtout après les repas, une petite quantité de matières acides, acerbes, amères, pituiteuſes; il avait toujours eu, même dans les tems où il ne vomiſſait pas, un goût analogue aux matières qu'il rejettait.

Pendant ces huit jours, ſa reſpiration avait ſouvent été très-laborieuſe, très-courte, ſemblable à celle de quelqu'un prêt à être ſuffoqué. Il avait eu, par intervalles, un leger mal de tête, il avait éprouvé de legers friſſons preſque continuels. Il n'avait pas pu ſupporter la plus légère preſſion ſur l'abdomen, qui était un peu météoriſé. Ses urines étaient comme dans l'état de ſanté, ſa chaleur était naturelle.

J'ai dit qu'il était venu à pied, à l'hôpital, le 30 mai, étant aſſez vif. Il avait un leger mal de tête, ſa langue était blanche, ſèche, il n'avait point du tout d'appétit, il avait la bouche amère, les alimens qu'il prenait, lui cauſaient des rapports, il était tourmenté, il vomit des matières acres, acides, acerbes, amères, très-fétides, muqueuſes, vertes. Il touſſait, il ne pouvait ſupporter la plus légère preſſion ſur ſon ventre qui était un peu tuméfié, il ſouffrait on ne peut davantage, lorſqu'on l'agitait même légèrement, lorſqu'il ſe tournait d'un côté ſur l'autre, lorſqu'il ſe levait lui-même; il ne ſouffrait pas lorſqu'il était tranquille. Les ſelles, les urines, la chaleur, étaient comme dans l'état de ſanté. Pendant ces huit jours, tantôt il ſe tint hors du lit, il ſortit même quelquefois, tantôt il reſta couché, il fut détenu au lit dans l'après-midi de la veille, & ne ſe leva plus, excepté le matin du jour où il

reclama mes ſoins : lorſqu'il y fut confié, ſon pouls était à peine plus foible que dans l'état naturel, il était à peine plus vîte. Dans l'après-midi de ce jour, 30 mars, le ventre de ce malade qui avait été libre juſqu'alors, ſans ſecours de l'art, ſe reſſera, & aucune ſorte de clyſtère ne put le relâcher. Vers le ſoir, on ne reſſentait plus le battement des artères; la reſpiration était très-embaraſſée, entrecoupée, courte, il ſe reſſouvenait exactement de ce qu'il avait fait, même des plus petites choſes, il avait l'eſprit préſent, il ne pouvait ſe tenir couché ſur le dos d'aucune manière, il ſe tenait ſur ſon ſéant, ou reſtait ſur l'un ou l'autre côté. Il conſerva l'intégrité de tous ſes ſens, juſqu'au dernier moment de ſa vie, & n'éprouva aucun ſoulagement, ni aucune interruption de cette douleur cruelle du ventre, il mourut le ſoir tard.

A l'ouverture du cadavre, on trouva tout le poumon gauche & le péricarde, entourés & comme incruſtés d'une membrane viſqueuſe, ſemblable à du lard, épaiſſe, dans quelques endroits, de trois, quatre ou même cinq lignes, formée de différentes couches, ſur laquelle on voyait ramper, dans toute ſa ſubſtance, des vaiſſeaux ſanguins très-apparens du côté du poumon, dont on pouvait le détacher, & de celui de la plèvre avec laquelle elle était adhérente. Ce poumon,

qui était ainſi renfermé dans un ſac épais & membraneux, était beaucoup plus petit que le poumon droit, cependant il n'avait aucune autre altération, & était très-ſain; ce côté gauche de la poitrine contenait un peu de férosités troubles. Le poumon droit, ſurtout dans ſa partie ſupérieure, était rempli de tubercules & de nodoſités groſſes comme une fève, une noiſette, une noix, & très-dures. L'épiploon, qui deſcendait juſques dans le baſſin, était épais, très-enflammé, & noirâtre dans toute ſa ſubſtance, les inteſtins grêles, ſurtout, étaient rouges, livides, noirâtres, l'abdomen contenait une livre & demie de matières ichoreuſes.

J'ai ſouvent rencontré, ſur d'autres cadavres, dans la poitrine, des membranes de conſiſtance & d'épaiſſeur différentes, & que je ne pouvais détacher, qu'avec peine, & ſans bleſſer les viſcères voiſins qu'elles recouvraient. Pluſieurs d'entr'elles, & ſurtout celles qui étaient plus épaiſſes & plus anciennes, préſentaient beaucoup de vaiſſeaux ſanguins, que l'œil nud pouvait appercevoir. Quand on les coupait, en travers, on voyait qu'elles étaient formées de différentes couches appliquées les unes ſur les autres, qu'on ne pouvait ſéparer entr'elles qu'avec un peu de peine, & dont la conſiſtance n'était pas la même. J'ai ſurtout trouvé ces ſortes de membranes

chez ceux qui avaient eu le plus ſouvent des inflammations de poitrine. Etaient-elles produites par la tranſudation de la lymphe enflammée, dont la phlogoſe n'était pas terminée par une criſe favorable ? pourrait-on compter, d'après le nombre de ces couches, celui des inflammations de poitrine que les malades auraient ſouffertes ? mais qui produit ces nouveaux vaiſſeaux ?

Paralyſie cauſée par la préparation du plomb.

J'ai rarement eu occaſion de traiter la paralyſie cauſée par les préparations de plomb, parce que, dans le nombre conſidérable de malades qui avaient la colique des plombiers, je n'en ai vu aucun dont les membres ayent été affectés, lorſqu'ils avaient été confiés à mes ſoins, jouiſſant encore de la liberté de ces parties. J'ai ſeulement eſſayé l'électricité ſur cinq malades, dont deux furent envoyés à l'hôpital, ayant encore la colique, & leurs bras étant paralyſés & ſans mouvement dès qu'ils étaient chez eux. Les trois autres avaient été guéris de la colique par différens médecins, avant de venir à l'hôpital. Ces derniers, dont les bras avaient déjà été fortifiés par l'uſage des remèdes nervins, qui commençaient à jouir de la faculté de mouvoir ces parties, & dont les muſcles reprenaient de l'accroiſſement, furent, tous les jours, expoſés, pendant une heure, à

l'action de l'électricité, pour achever leur guérison commencée. Ils eurent à peine éprouvé des commotions électriques, pendant huit jours, sans abandonner, chez eux, l'usage des nervins, que j'apperçus leurs bras s'émacier de nouveau, leur force diminuer, & perdre le peu de facilité qu'ils avaient de les mouvoir, lorsqu'ils furent soumis aux effets de l'électricité. Les douleurs fortes & déchirantes de ces parties, se firent aussi sentir de nouveau. Je fus forcé d'abandonner, malgré moi, le traitement que j'avais commencé, & de n'employer que les seuls remèdes nervins, le camphre, les gommes résines, le castoreum & les frictions spiritueuses aromatiques, sur les parties malades. Ces remèdes, le tems, souvent le meilleur médecin des maladies chroniques, la cessation des travaux sur le plomb, soulagèrent beaucoup, mais ne guérirent pas entièrement ces malades; ils purent encore se servir de leurs membres, mais bien plus difficilement. J'en ai vu un ou deux qui furent plus maltraités par l'action du fluide électrique, & qui ne furent pas très-soulagés par l'action des remèdes nervins, mais les eaux sulphureuses de Bath, leur furent très-promptement & évidemment avantageuses, elles rendirent, à leurs membres paralysés, la force nécessaire pour leurs travaux. Je sais que les observations de plusieurs médecins,

relatives à l'électricité, ſont contraires aux miennes; je ne publie pas celles-ci pour détruire celles des autres, mais je n'ai pu m'empêcher de dire ce que j'ai obſervé, quoique je ne l'euſſe fait que ſur cinq malades. D'autres répéteront, peut-être, ces expériences, je les recommencerai moi-même, pour qu'on ſache enſuite ſi l'électricité guérit cette ſorte de paralyſie. Les paralyſies cauſées per les préperations du plomb, & que les autres médecins ont obſervées, ne furent-elles pas plutôt guéries par les médicamens nervins, de ſorte que l'électricité qu'on aſſocia à leur action, fut *moins nuiſible*, la propriété des nervins détruiſant l'effet du fluide électrique ?

Après avoir calmé les douleurs de la colique ſur deux malades, dont les bras étaient paralyſés, j'ai eſſayé l'effet de l'électricité, en deffendant toute autre ſorte de remède, mais ils en furent très-évidemment plus fatigués que les trois qui m'avaient été envoyés par d'autres médecins, & ſur leſquels on employa, en même tems, l'action du fluide électrique & les autres nervins. Les obſervations ſeules termineront ce différent, mais il faut qu'elles ſoient ſouvent répétées & ſincères. Il faudra abandonner la maladie à l'électricité ſeule, ſans l'aider par d'autres remdes. L'électricité a beaucoup diminué une autre paralyſie, mais elle avait une autre cauſe. Un homme d'un

age

âge mur, ayant eu froid pendant l'hyver, entra dans un appartement réchauffé, s'y étant assis auprès du feu, ses sens commencèrent à se troubler, ce qui ne dura pas longtems, mais les bras & les jambes du côté gauche, les muscles de ce côté du visage, furent entièrement paralysés. Différens remèdes, les plus vantés, ayant été vainement mis en usage, le bras étant demi-luxé, par l'atonie des muscles & des ligamens, je fournis, tous les jours, ce malade à l'action d'abord légère & graduelle, & ensuite plus forte, du fluide électrique. Dans l'espace de trois mois, ou environ, ce malade, qui ne pouvait pas, auparavant, remuer le pied, marchait seul en appuyant le talon & en boîtant un peu. Les ligamens de l'articulation de l'humerus avaient repris leur ton, & cet os avait repris sa place. Mais ce malade ne pouvait point du tout remuer le bras, quoiqu'il fut déjà moins émacié. Ennuyé d'un traitement aussi long quoiqu'efficace, ce malade s'en alla.

Mais je reviens à la paralysie causée par les préparations de plomb, & à la colique, produite par la même cause, qui accompagne souvent cette paralysie, qui la suit, ou même la précède. J'étais souvent étonné de ce qu'il y eut des médecins qui pussent douter de ce que le plomb put causer une colique & une paralysie particulière & spécifique, & qui fissent, pour ainsi dire,

dans leurs écrits, l'apologie de cette ſubſtance vénéneuſe.

Beaucoup de perſonnes travaillent, à la vérité pendant pluſieurs années, ſur le plomb, ſans en ſouffrir, mais comme elles ne ſont pas toujours occupées de ce travail, qu'elles n'aſpirent parconſéquent pas une aſſez grande quantité de cette ſubſtance métallique, qu'elles ont le ventre libre, qu'elles ſuivent un régime propre à embaraſſer ces émanations, & qu'elles ont peut-être le genre nerveux moins irritable; il eſt poſſible qu'elles ſoient, pendant longtems, préſervées des *fureurs* de cette maladie, quoiqu'elles ne le ſoient pas d'un *diſpoſition* à en être atteintes. On a auſſi coutume de rapporter, à d'autres cauſes, pluſieurs maladies qui doivent l'être à l'action du plomb. Les vents douloureux & fréquens, une douleur de l'eſtomac accompagnée de preſſion, les difficultés d'uriner, légères & paſſagères, l'aſthme auſſi paſſager, mais fréquent, la variété étonnante & innombrable d'affections hyſtériques & hypocondriaques, la myſanthropie, une diſpoſition à la peur, le vertige, un état particulier des yeux, du regard, &c. doivent certainement être le plus ſouvent rapportés, chez ces individus, à l'action du plomb. Les peintres étrangers qui ont toujours exercé cet état, chacun dans leur pays, ſans avoir cette maladie, ne

reſſent pas longtems à Vienne, ſans en être atteints. J'ai trouvé la cauſe de ce phénomène, en ce que l'on emploie beaucoup plus ſouvent & plus abondamment, à Vienne, que dans le reſte de l'europe, les couleurs formées par le plomb. Tous les étrangers que j'ai guéris, convenaient unanimement de cette vérité. Il eſt de notoriété publique que cette paralyſie & cette colique ſont communes chez les ouvriers qui travaillent le plomb. D'après cela, je penſe qu'on doit plutôt s'en rapporter à l'opinion de la multitude, qu'à celle d'un petit nombre d'hommes.

Propriété antiſeptique de la racine d'arnica, (arnica montana).

Les expériences de notre collégue, l'illuſtre Colin, à qui nous devons de la reconnaiſſance pour nous avoir appris à nous ſervir de la racine d'arnica; celles d'autres médecins, les miennes démontrent les grandes propriétés de la racine d'arnica, pour arrêter les dyſſenteries les plus putrides. Je ne connais certainement aucun remède qui mérite, à plus de titre, le nom de *ſpécifique antydiſſentérique* que celui-ci. Les médecins, qui ſeront, déſormais, chargés de la ſanté des armées, auront un moyen plus efficace de combattre cette peſte des camps, qu'aucun de ceux découverts juſqu'à préſent. J'ai

démontré, ailleurs, que la racine d'arnica était préférable à tout autre remède, dans les flux de ventre dangereux qui accompagnent souvent les fièvres malignes, & qui perſiſtent encore, à cauſe de l'atonie des inteſtins, après que la ſaburre a été évacuée, & enfin dans toutes les diarrhées en général qui ſont produites par la faibleſſe des viſcères abdominaux. Cette racine ſeule a ſouvent auſſi guéri des malades épuiſés par de grands ulcères externes, qui verſaient une grande quantité de pus ou de ſanie. J'ai guéri, par l'uſage ſeul de cette racine, quelques malades réduits à l'extrémité, par des ſuppurations énormes, par la fièvre colliquative, & par la dyſſenterie, & qui avaient pris, auparavant, mais inutilement, de grandes doſes de quinquina. Mon expérience m'a donné une ſi grande confiance dans ce remède que, *dans cette ſorte de conſomption*, je ne déſeſpère pas de ſauver les malades, quoiqu'ils paraiſſent ſans reſſource.

Lorſque le mal était preſſant, je donnais, toutes les deux heures, un gros de cette racine pulvériſée, de ſorte que le malade en prit une once & demie dans 24 heures; elle fit rarement vomir & ſeulement dans le commencement, je n'oppoſais point de remède à ce vomiſſement, parce que je ſavais qu'il ceſſerait de lui-même. Combien ne ſerait-il pas avantageux, à la médecine des

armées, que les rares propriétés de ce remède ſouverainement antiſeptique, fuſſent plus connues.

Léſions de la tête.

Une fille, âgée de 24 ans, fut apportée à l'hôpital; ceux qui la confièrent à nos ſoins, dirent que trois ſemaines étaient écoulées depuis que le pied lui ayant gliſſé, elle avait tombé & roulé dans un eſcalier, du premier étage; qu'elle s'était fait une plaie légère & cutanée à l'endroit du ſinus frontal gauche, laquelle avait été cicatriſée quatre jours après, que depuis cette chûte, elle avait eu de fréquentes envies de vomir, & qu'elle avait reſſenti, tous les jours, de la chaleur & des friſſons légers, que, pendant la nuit, elle avait eu le plus ſouvent l'eſprit légèrement affecté, qu'elle avait reſſenti, durant le jour, un mal de tête qui occupait tout l'occiput & le côté gauche de la tête; qu'elle avait été ſaignée une fois du pied, elle vint à l'hôpital le 14 octobre 1777.

Le pouls & la chaleur étaient très-naturels; à les conſidérer, à peine avait-elle quelque ſigne de fièvre; ſa langue était très-rouge, très-chaude, couverte de ſaburre gluante, elle avait, de tems en tems, un délire doux. Elle but, pendant ce jour, beaucoup d'eau, avec l'oximel, aiguiſée avec une petite quantité d'un ſel neutre. Le

même délire fut continuel; un émétique qu'on lui donna, le lendemain au ſoir, lui fit rejetter quelques matières verdâtres, elle délira moins & ſeulement par intervale. Le 16 octobre, elle eut l'eſprit plus préſent, elle continua l'uſage des inciſifs ſalins. Le 17, on lui adminiſtra encore un émétique un peu plus fort, compoſé avec deux ſcrupules d'ipécacuanha & deux grains de tartre ſtibié (*tartrite de potaſſe antimonié*); elle vomit une beaucoup plus grande quantité de matières amères, qui avaient la conſiſtance de bouillie, elle eut enſuite l'eſprit tout-à-fait tranquille.

Elle fit, dans la ſuite, uſage d'une décoction de racine de chiendent, de piſſenlit, de chicorée; mais une diarrhée très-fatigante, & qui altérait beaucoup les forces de cette malade, étant ſurvenue, je lui fis prendre la racine d'arnica que j'avais obſervé, juſqu'alors, être très-utile dans toutes les circonſtances, lorſque la diarrhée était entretenue par l'atonie du tube inteſtinal. Cette ſorte de flux de ventre fatigua beaucoup nos malades pendant l'été & au commencement de l'automne, la maladie diminuait lorſqu'il ſurvint, pendant la nuit, une toux accompagnée de douleur à l'épigaſtre, qui augmentait lorſque la malade touſſait, & qui n'était point ſuivie de crachats, ou qui en fourniſſait une petite quantité de muqueux. En même tems que l'eſtomac

& les inteſtins reprirent leur ton naturel, la toux s'appaiſait. Le 11 novembre, elle ne touſſait plus, elle abondonna le lit & entra en convaleſcence. Je connais pluſieurs exemples de fièvre ſaburrale, de nature maligne, ſuites de chûtes faites de très-haut, le même traitement que j'oppoſai à la fièvre ſaburrale & par lequel je chaſſai, à l'aide du vomiſſement & par les ſelles, les matières étrangères contenues dans les viſcères épigaſtriques, rendit, à l'eſprit troublé, ſes facultés.

Je ſais que, dans un cas ſemblable, on a appliqué le trépan ſur un malade chez lequel la fièvre, qui ne s'était montrée que légèrement auſſitôt après la chûte, ſe développa, avec force, quelques jours après, & était accompagnée de délire; on trépana à l'endroit de la bleſſure, & l'on ne trouva rien contre nature. Le malade mourut quelques jours après, dans le délire. A l'ouverture du cadavre, on ne trouva, dans la tête, aucun dérangement, mais les principaux viſcères du bas ventre, étaient altérés, la bile était épanchée dans la ſubſtance du foie, les inteſtins étaient livides & gangrenés, comme cela arrive dans la fievre ſaburrale, lorſque, par négligence, ou par un mauvais traitement, elle devient maligne.

J'ai guéri d'autres bleſſés qui étaient tombés

de très-haut, & qui avaient perdu les facultés de leur esprit, par le repos seul, beaucoup de lavemens, & des saignées réitérées.

Mais quelques blessés, dont les playes examinées avec soin, paraissaient légères, ou qui étaient moins malades, en apparence, avaient, sans qu'on put le soupçonner, le crâne fracturé, & furent enlevés par un épanchement de sang sur la base du crâne & entre les anfractuosités du cerveau. Tant il est quelquefois difficile & embarrassant de dire si, d'après une chûte faite de haut, le mal de tête est idiopathique, & de quelle sorte il est, ou si le trouble de l'esprit est produit par la commotion du systême gastrique & billifère, à cause d'une sorte de sympathie établie entre ces parties.

Conclusion de la deuxième partie.

En terminant ce livre, je ne puis m'empêcher de dire combien m'ont été utiles, dans le service des hôpitaux, les talens rares de Joseph *Cauffman*, de Philadelphie

Après avoir perfectionné ses connaissances de toute manière, & dirigé son génie particulier, & qui se faisait distinguer en tout, il se fit agréger au corps respectable des médecins de Vienne, & me fût adjoint pour remplir les fonctions de second médecin dans l'hôpital. Il s'en acquittait

d'une manière ſi diſtinguée, qu'il fut dernièrement choiſi pour être médecin dans l'armée de l'Empereur.

Ainſi j'ai terminé mon travail de cette année. Certes, je ſerai bien agréablement récompenſé s'il produit, même ſur le plus petit nombre, l'heureux effet de les faire jouir de ce qu'il y a de plus agrèable, la ſanté.

Je tâcherai, dans la ſuite, ſi je prolonge ma carrière, & que je me porte bien, de donner des deſcriptions fidèles des ſaiſons & des maladies, & j'employerai tous mes efforts pour avoir des connaiſſances plus exactes des maladies épidémiques, & pour établir une doctrine plus certaine ſur les fièvres; je penſe qu'on doit entièrement agir ainſi, *ſi l'on veut rendre ſtables les choſes ſur leſquelles notre ſouverain bonheur eſt baſé, de crainte que tout ne retourne entièrement dans le néant.*

Fin des Obſervations faites en 1777.

ERRATA.

p. 7 l. 16 fondans *liſez* délayans
19 16 engourdis — engourdies
40 8 contin elle — continuelle
41 3 ils — les émétiques
42 17 abondantes — abondante
44 4 D'après — d'après
51 24 que cette maladie fut ſoumiſes — qu'elle fut ſoumiſe
69 16 emſemble — enſemble
70 4 ſein — ſain
71 11 putride. — putride ?
73 28 maintement — maintenant
81 9 répendaient — répandaient
83 20 douleureux — douloureux
92 25 anti-pasmodiques — anti-ſpasmodiques
104 3 & 4 tegnemen — téguments
107 19 légèr ment — légèrement
111 14 authemis — anthemis
115 14 applica — appliqua
117 4 faites — faite
224 11 paraiſſaient — paruſſent
ibid. 25 elles — ces maladies
131 2 falait — fallait
133 7 jauve — jaune
153 8 tèrs — très
155 24 reſſemblait — reſſemblaient
162 22 je fais — je ne ſais
167 5 liqneuſe — ligneuſe

p. 173 l. 3 preſcrit ▬ preſcrivit
174 24 aurre ▬ autre
182 14 & 15 principalement toutes ▬ principalement tous les
183 2 bo che ▬ bouche
ibid. 13 da s ▬ dans
ibid. 27 ſonvent ▬ ſouvent ;
186 1 érait ▬ eſt
id. 8 doulours ▬ douleurs
187 2 ſemblait ▬ reſſemblait
id. 3 ou hériſſée ▬ ou qu'elle était hériſſée
id. 26 on en ▬ on en voit
id. 29 les ▬ des
191 19 melades ▬ malades
194 11 uſages. ▬ uſages !
id. 17 trompés ▬ trompé
208 5 gommés, réſines. ▬ gommes réſines.
212 27 maladie ; ▬ maladie,
217 12 ventés ▬ vantés
221 20 délérères ▬ délétères
226 21 putride ; ▬ putride,
229 2 & 3 l'eſtomac & les inteſtins ▬ les premières voies
239 2 le fibre, ▬ la fibre
id. 14 attention ; ▬ attention,
243 18 guéris ▬ guéries
245 3 différent ▬ différent
247 2 ancun ▬ aucun
250 18 couſtitution ▬ conſtitution
254 17 mais ayant ▬ mais ce malade ayant
158 2 canſiderais ▬ conſiderais
265 25 denication ▬ deſſication
268 20 ſerais ▬ ſerait

p. 277 l. 22 ſon — leur
285 8 ces malades — les malades qui ont cette fièvre
288 6 uacune — aucune
295 13 q e — que
297 27 maladies — maladies vénériennes]
298 26 ſiphilictique — ſiphilitique
300 15 attenion — attention
301 4 malades — maladies
303 25 tuméfiés — tuméfiées
305 2 un ecorde — une corde
309 7 vibrations. — vibrations ,
id. 9 émaciés, — émaciés.
id 16 Et plus particulièrement les mains en entier ou ſeulement l'un des doigts, — le plus ſouvent les mains en entier, ou ſeulement l'un des doigts ſont paraliſés.
310 19 & 20 s'éteignent — s'éteigne
312 15 de ces — des
314 12 attaqués. — attaqués
314 9 par d'ancienne — par l'action d'ancienne
322 25 ſucs — ſens.
330 17 rebelles, — rébelles ;
id. 18 fiévre ; — fièvre
333 14 la polygala — le polygala
344 17 l'émétique — d'avoir excité le vomiſſement
347 13 roide — froide
349 2 beauboup — beaucoup
350 2 perſemés — parſemées
355 22 Et le malade éprouve les mêmes douleurs que lui — & les malades éprouvent les mêmes douleurs que leur
id 28 ou il — ou ils
357 18 qu'ils — qu'elles

p. 359 l. qu'a vant — qu'avant
38 326 atonies — atonie
387 24 beau — bas
399 9 hémoptiſique — hémoptyique
400 28 rerement — rarement
404 20 paucréas — pancréas
405 25 livre — libre
409 1 moins — très
413 19 répétée — réitérée
415 11 portion — potion
418 3 toueher — toucher
418 22 noir , — noir
425 4 phlogoſée — phlogoſé
425 18 tranſverſe , — tranſverſe.
434 19 agacés — agacées
id. 21 qu'ils étaient oblitérés — qu'elles étaient oblitérées
id. 27 nullc — nulle
441 9 erozion — eroſion
id. 26 lézion — léſion
444 2 foible — faible
446 2 produitcs — produites
448 9 préperations — préparations